G. Gurdjieff

# Rencontres avec des hommes remarquables

JULLIARD

9e mille

**G. GURDJIEFF**

# RENCONTRES AVEC DES HOMMES REMARQUABLES

OUVRAGE TRADUIT DU RUSSE PAR JEANNE DE SALZMANN AVEC L'AIDE DE HENRI TRACOL, ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 14 JUIN 1960 SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE BUSSIÈRE POUR RENÉ JULLIARD ÉDITEUR À PARIS

# Note de l'Éditeur

L'été 1922 arriva en France un inconnu, Georges Ivanovitch Gurdjieff. Il était accompagné d'un petit groupe d'hommes et de femmes qui l'avaient connu à Moscou et à Saint-Pétersbourg, l'avaient suivi au Caucase, pendant la Révolution, avaient essayé avec lui de poursuivre leur activité à l'abri de la guerre à Constantinople, puis s'étaient enfuis de Turquie devant l'imminence d'une nouvelle crise et se retrouvaient maintenant, après un exode à travers divers pays d'Europe, à la recherche d'une propriété à vendre aux environs de Paris.

Ils achetèrent à la veuve de Maître Labori, l'avocat de Dreyfus, sa vaste propriété du Prieuré d'Avon, près de Fontainebleau. Gurdjieff y établit une étonnante communauté qui suscita d'emblée une grande curiosité.

Dans ces années d'après-guerre, alors que tant d'illusions avaient été arrachées, l'Occident éprouvait un profond besoin de certitudes. Ce furent d'abord des Anglais qui vinrent au Prieuré, attirés par P. D. Ouspensky (écrivain russe, né en 1877, mort à Londres en 1947). Ils furent rejoints plus tard par des Américains.

Critiques, éditeurs, médecins, la plupart portaient un nom connu. Ils allaient au Prieuré comme au-devant d'une expérience difficile mais qui – si Gurdjieff était celui qu'on leur avait dit – leur ouvrirait la porte de la Connaissance.

Le Prieuré répondit à leur espoir.

Vingt-sept ans plus tard, lorsque Gurdjieff mourut à Paris, son nom était encore inconnu du grand public, son

œuvre inédite, la place qu'il occuperait dans l'histoire de la pensée impossible à définir. Mais des idées avaient été transmises, et, de si loin qu'elles vinssent – les idées de Gurdjieff semblent en effet se rattacher à une très haute et lointaine tradition – elles avaient trouvé un terrain approprié pour y germer.

Qui donc était Gurdjieff ?

Georges Ivanovitch Gurdjieff est né le 1er janvier 1877 (selon l'ancien calendrier russe) dans la ville d'Alexandropol, située dans la province de Kars, jusqu'alors ottomane, qui venait d'être conquise par les armées du Tsar.

Sur ses parents, sur son enfance, sur l'éducation qu'il reçut, nous ne pouvons que renvoyer le lecteur aux premiers chapitres de ce livre.

Pendant la période qui suivit, et qui dura peut-être une vingtaine d'années, Gurdjieff disparut.

On sait seulement qu'il entreprit de lointains voyages, en Asie centrale notamment. Ces années furent de la plus grande importance pour la formation de sa pensée. Il dit lui-même ([1]) :

« *Je n'était pas seul. Il y avait toutes sortes de spécialistes avec nous. Chacun étudiait selon les méthodes de sa science particulière. Après quoi, lorsque nous nous réunissions, nous nous faisions part des résultats obtenus.* »

Il fait ainsi allusion au groupe des *Chercheurs de Vérité*. Nous ne savions pas, jusqu'à présent, qui avaient été ces compagnons de jeunesse de Gurdjieff. *Rencontres avec des Hommes remarquables* nous présente quelques-uns d'entre

eux et donne des détails sur leurs aventures et leurs voyages. Mais le lecteur devra se souvenir que ce livre, s'il est une autobiographie, n'est certainement pas une autobiographie au sens ordinaire du mot. Il ne devra pas tout y prendre à la lettre (non plus d'ailleurs que tourner tout au symbole), ni essayer, pour remonter aux sources de la connaissance, de tenter une exploration systématique du cours du fleuve Piandje ou des montagnes du Kâfiristan. Car, bien que le récit ait un son d'indéniable authenticité, il paraît évident que Gurdjieff a voulu brouiller les pistes…

Nous retrouvons Gurdjieff en Russie, en 1913. C'est à Moscou, au printemps 1915, qu'a lieu la rencontre d'Ouspensky avec Gurdjieff. Ouspensky a une formation scientifique. Il a publié, en 1909, un livre sur la quatrième dimension. Dans l'espoir de trouver en Orient une réponse aux questions auxquelles, selon lui, la science d'Occident n'apportait pas de solution, il a entrepris un grand voyage aux Indes et à Ceylan. Il est revenu de ce voyage avec la conviction que sa recherche n'était pas vaine et qu'il existait en effet quelque chose en Orient, mais « *que le secret était gardé bien plus profondément et bien mieux qu'il ne l'avait prévu* ». Il prépare déjà un nouveau voyage, cette fois vers l'Asie centrale russe et vers la Perse, lorsqu'on lui parle de l'étonnant personnage récemment apparu à Moscou.

Sa première entrevue avec Gurdjieff devait modifier tous ses plans.

« *Je m'en souviens très bien. Nous étions arrivés dans un petit café, situé hors du centre, dans une rue bruyante. Je vis un homme qui n'était plus jeune, de type oriental, avec une moustache noire et des yeux perçants ; il m'étonna d'abord*

*parce qu'il ne semblait nullement à sa place dans un tel endroit et dans une telle atmosphère ; j'étais encore plein de mes impressions d'Orient, et cet homme au visage de rajah hindou ou de cheikh arabe, que j'aurais vu sous un burnous blanc ou un turban doré, produisait dans ce petit café de boutiquiers et de commissionnaires, avec son pardessus noir à col de velours et son melon noir, l'impression inattendue, étrange et presque alarmante d'un homme mal déguisé. »*

Aucune des questions que lui posa Ouspensky n'embarrassa Gurdjieff. Persuadé que cet homme pourrait être le chemin vers la connaissance qu'il avait vainement cherchée en Orient, Ouspensky devint l'élève de Gurdjieff. Il devait donner plus tard une relation précise, d'une impressionnante honnêteté, des sept années qu'il passa auprès de son maître pour élucider et pour développer tout ce que celui-ci lui avait laissé entrevoir lors de cette première conversation à Moscou en 1915.

Mais Gurdjieff attira à lui, en pleine guerre, d'autres chercheurs. Citons le compositeur Thomas de Hartmann (né en Ukraine en 1885, mort à New York en 1956) qui était déjà bien connu en Russie. C'est à sa science et à son travail, mis à la disposition de Gurdjieff, que nous devons d'avoir pu recueillir l'œuvre musicale de celui-ci.

La Révolution trouva Gurdjieff, entouré d'élèves, à Essentouki, au nord du Caucase. Il venait d'y jeter les bases d'un premier *Institut pour le développement harmonique de l'homme*. Lorsque la guerre civile se déchaîna, il réussit avec quelques-uns de ses élèves une périlleuse expédition à travers les cols du Caucase. Ayant gagné, par ce moyen inattendu, Tiflis, momentanément épargnée, il y ouvrit un nouvel

Institut. Puis, le sud du Caucase submergé par la révolution, il se réfugia avec ses élèves à Constantinople, où ils purent ouvrir à nouveau l'Institut.

Cet itinéraire se prolonge, toujours plus à l'Ouest, jusqu'à Fontainebleau, où Gurdjieff trouva enfin les conditions voulues pour fonder l'Institut sur des bases Stables.

Parmi les Anglais qui vinrent l'y rejoindre se détache la figure d'Orage. Il avait vendu, pour venir au Prieuré, sa revue *The New Age*, dans laquelle il s'était révélé pendant quatorze ans, au dire de Bernard Shaw, « *le plus brillant essayiste de ce temps* ». Rien ne lui était étranger, ni dans le domaine littéraire, ni dans le domaine économique. Orage, pour beaucoup de jeunes écrivains, avait été mieux qu'un conseiller : une sorte de frère aîné.

Margaret Anderson fit aussi partie de ce groupe deux ans plus tard. Elle avait fondé à New York, en 1914, une revue d'avant-garde, *The Little Review*, dans laquelle elle avait présenté à l'Amérique Apollinaire, Cocteau, Gide, Satie, Schœnberg, Picasso, Modigliani, Braque… Elle avait même risqué la prison pour avoir osé y publier l'*Ulysse* de James Joyce. Parvenue au point où elle ne pouvait plus se satisfaire des seuls raffinements de l'esprit, elle décida, elle aussi, de rejoindre Gurdjieff.

Bien rares furent, dans ces premières années, les Français qui approchèrent Gurdjieff. Un homme inoubliable, Alexandre de Salzmann, l'avait rejoint à Tiflis. Il était peintre et décorateur de théâtre. Sa femme était française. C'est elle qui devait, par la suite, faire connaître la pensée de Gurdjieff en France et lui amener les groupes auxquels il transmit son enseignement, à Paris, après la fermeture du Prieuré.

Katherine Mansfield, à son arrivée au Prieuré, décrit :

« *Un vieux château très beau, entouré d'un parc admirable... On soigne les bêtes, on jardine, on fait de la musique... on doit s'éveiller aux choses au lieu d'en discourir* ».

Et plus tard « *en trois semaines je sens que j'ai passé des années aux Indes, en Arabie, en Afghanistan, en Perse... il n'y a certainement pas un autre endroit au monde où l'on pourrait apprendre ce que l'on apprend ici* ».

La venue de Katherine Mansfield au Prieuré a fait couler beaucoup d'encre.

« *De la calomnie*, écrit Pierre Schaeffer dans « le Monde », *il reste toujours quelque chose. En ce qui concerne Katherine Mansfield, par exemple, à force de le ressasser en caractères d'imprimerie, on finira bien par associer l'hospitalité de Gurdjieff à la fin malheureuse de la petite poitrinaire.* »

Lorsque Katherine Mansfield, déjà très malade, avait demandé à être admise au Prieuré, Gurdjieff, voyant la gravité de son état, avait d'abord refusé. Orage et les autres insistèrent pour qu'on lui donnât cette dernière joie. Katherine Mansfield mourut quelques mois plus tard au Prieuré et Gurdjieff reçut en récompense, comme l'écrit Ouspensky, « *son plein salaire de mensonges et de calomnies* ».

René Daumal et Luc Dietrich sont, parmi les écrivains français, ceux que l'enseignement de Gurdjieff a le plus directement nourris. André Rousseaux, après avoir reconnu que la valeur d'une influence spirituelle se mesure à la qualité des œuvres qu'elle inspire, écrit dans le Figaro Littéraire : « *Si par exemple il nous était prouvé que René*

*Daumal doit vraiment à Gurdjieff beaucoup de ce que nous estimons et admirons en lui, notre admiration pour Gurdjieff en recevrait grand renfort...* » En fait, Daumal a, pendant dix ans, suivi l'enseignement de Gurdjieff et *Le Mont Analogue*, dédié à Alexandre de Salzmann, par qui Daumal avait connu Gurdjieff, est une transposition poétique tout à fait transparente de l'expérience intérieure que Daumal et ses camarades poursuivaient.

Des prises de position passionnées se produisirent pour ou contre Gurdjieff quelques années après sa mort, lorsque son nom, atteignant le public, fut employé abusivement par des gens qui ne l'avaient pas connu. Ainsi prirent naissance des absurdités auxquelles nul, bien entendu, n'apporta jamais un commencement de preuve.

Gurdjieff ne fermait sa porte à personne.

On voudrait bien savoir quelles furent les impressions profondes de l'archevêque de Canterbury lorsqu'il passa un week-end au Prieuré ou celles de Louis Jouvet lorsqu'il lui rendit visite à Paris.

Parmi ces visiteurs du dimanche il y eut aussi Denis Saurat, typiquement universitaire, alors directeur de l'Institut Français au Royaume-Uni, qui retrouvait là son ami A. R. Orage. Denis Saurat, en abordant le Prieuré, craignait avant tout d'être dupe, et il mit dix ans et davantage pour « digérer » les impressions multiples qu'il reçut ce jour-là.

Bien des années plus tard, dans une lettre à Louis Pauwels, il résuma ainsi l'impression qu'il avait retirée de son entretien avec Gurdjieff : « *Je ne suis en aucune façon un disciple de Gurdjieff. Le bref contact que j'ai eu avec lui m'a laissé l'impression d'une très forte personnalité humaine,*

*doublée ou surmontée par une très haute spiritualité à la fois morale et métaphysique. J'entends par là qu'il m'a semblé que seules les plus hautes intentions morales régissaient sa conduite et que, d'autre part, il savait sur le monde spirituel des choses que peu d'hommes savent, et qu'il était véritablement un maître dans le domaine de l'intelligence et de l'esprit.* »

La seule manifestation publique de Gurdjieff et de ses élèves pendant cette période fut une démonstration de danses sacrées et de « mouvements » qu'ils donnèrent au Théâtre des Champs-Elysées, en octobre 1923. Ces exercices furent présentés à la fois comme une restitution de danses de derviches et de cérémonies sacrées (dont leur auteur avait été le témoin au cours de ses voyages en Asie centrale) et comme une méthode d'éducation.

Les Parisiens n'étaient guère préparés à regarder dans des danses, fussent-elles sacrées, autre chose qu'un simple spectacle. Si la danse était un langage, ils auraient voulu qu'on leur en livrât les clés.

Mais Gurdjieff, sans s'attarder à ces objections, allait faire affronter à ses élèves une épreuve plus difficile encore. Accompagné de quarante d'entre eux, il allait porter ses idées à New York et y donner des représentations de ses « mouvements ». Ils s'embarquèrent le 4 janvier 1924.

On trouve dans la presse de l'époque le compte rendu de deux séries de représentations qu'il donna, l'une au Neighbourhood Playhouse, l'autre au Carnegie Hall.

Quelques semaines après son retour en France, Gurdjieff

fut grièvement blessé dans un accident d'automobile et ne reprit que lentement ses forces. Voyant qu'il ne lui restait que peu de temps pour accomplir la tâche qu'il s'était imposée, il ferma partiellement l'Institut et se fit écrivain afin de « *transmettre ses idées sous une forme accessible à tous* ».

Dès lors, et pour plusieurs années, écrire devint pour lui une obligation essentielle. Il ne cessa cependant jamais de composer de la musique, improvisant presque chaque jour, sur une sorte d'harmonium portatif, des hymnes, des prières ou des mélodies d'inspiration kurde, arménienne ou afghane, que Thomas de Hartmann notait et transcrivait. Cette musique, simple et profonde, n'est pas la partie la moins étonnante de son œuvre.

Il se plia au métier d'écrivain avec cette sorte d'habileté artisanale qui lui avait permis dans sa jeunesse d'apprendre tant d'autres métiers.

Il raconte lui-même dans le premier chapitre des *Récits de Belzébuth à son Petit-Fils* quelles furent les difficultés qu'il rencontra dès l'abord. Après avoir hésité, il avait choisi d'écrire en russe. Ses langues natales étaient, en plus du grec, l'arménien et le turc. Il pensait en persan. Il plaisantait en russe. Il racontait des histoires en anglais « *avec une simplicité orientale qui déroutait par son apparence de naïveté* ». Il ne cachait pas son dédain des conventions grammaticales, englobées par lui dans le vaste domaine de ce qu'il appelait, avec un accent chargé d'ironie, « le bon ton ». En revanche, il avait un profond intérêt pour les tournures de la sagesse populaire, maniant avec une grande adresse des proverbes

qu'il attribuait au légendaire Mullah Nassr Eddin, même quand ils étaient de son cru.

Ceux qui l'ont approché pendant cette période l'ont souvent vu écrire jusqu'à une heure avancée de la nuit, au Prieuré, en voyage, sur les tables de café de villes de province, et, naturellement, au Café de la Paix, qui était, disait-il, « son bureau ». Il ajoutait que, quand il avait besoin d'une grande concentration, le va-et-vient autour de lui d'êtres humains de toutes sortes stimulait son travail.

Sitôt un chapitre achevé, il le faisait traduire rapidement pour en donner lecture aux personnes de son entourage, dont il surveillait les réactions. Instruit par cette expérience, il le remaniait. Et il recommençait l'épreuve aussi souvent qu'il était nécessaire.

Il écrivit ainsi pendant une dizaine d'années. Ce n'est pas un seul livre qu'il composa, sous le titre DU TOUT ET DE TOUT, mais trois gros ouvrages, dont l'apparente diversité répond à son intention de transmettre ses idées en trois étapes et sous trois formes différentes.

Le premier, intitulé RÉCITS DE BELZÉBUTH A SON PETIT-FILS OU CRITIQUE OBJECTIVEMENT IMPARTIALE DE LA VIE DES HOMMES, vise, écrit-il, à « *extirper les croyances et opinions enracinées dans le psychisme des hommes à propos de tout ce qui existe au monde* ».

À ceux des lecteurs qui auront accepté ce doute sur eux-mêmes, il réserve le second ouvrage, RENCONTRES AVEC DES HOMMES • REMARQUABLES, par lequel il veut « *faire connaître le matériel nécessaire à une réédification, et en prouver la qualité et la solidité* ».

Le troisième, intitulé LA VIE N'EST RÉELLE QUE LORSQUE « JE

SUIS », a pour but de « *favoriser dans le penser et le sentiment du lecteur l'éclosion d'une représentation juste, non fantaisiste, du monde réel* ». Il a été écrit pour le petit nombre de ceux qui s'étaient réellement engagés dans son enseignement.

Le premier des trois était sous presse aux États-Unis au moment de la mort de Gurdjieff. Il a paru successivement à New York (Harcourt Brace, *All and Everything*), à Londres (Routlege and Kegan Paul, *All and Everything*), à Vienne (Verlag der Palme, *All und Alles*), et enfin à Paris en 1956 (Editions Janus, distribué par Denoël, *Récits de Belzébuth à son Petit-Fils*).

Le second, que nous livrons au public onze ans après la mort de l'auteur, aura l'intérêt d'apporter pour la première fois certaines précisions sur la partie jusqu'ici la plus mystérieuse de la vie de Gurdjieff.

Lorsqu'il eut fini d'écrire, Gurdjieff, après avoir fermé définitivement le Prieuré, vint demeurer à Paris. Il y reprit, avec un cercle d'élèves, français cette fois, l'enseignement direct, capable de faire appel aux moyens d'expression les plus divers, dont il avait le secret.

Il alla souvent aux États-Unis pendant cette période, à l'exception des années de la guerre, qu'il passa tout entière à Paris.

Il mourut à Paris le 29 octobre 1949.

La première voix qui s'est élevée, quelques jours après sa mort, vint d'Amérique. C'était celle de l'architecte Frank Lloyd Wright, déclarant :

*Kipling a dit une fois que ces jumeaux – il entendait l'Orient et l'Occident – ne pourraient jamais s'entendre. Mais dans la vie de Gurdjieff, dans son œuvre et dans sa parole, il y a une philosophie, sortie des profondeurs de la sagesse de l'Asie, il y a*

*quelque chose que l'homme d'Occident peut comprendre. Et dans l'œuvre de cet homme et dans sa pensée – dans ce qu'il a fait et dans la manière dont il l'a fait* – l'Occident rencontre vraiment l'Orient.

# Note des traducteurs

*L'œuvre de Gurdjieff est multiple. Mais, quelle que soit la forme à travers laquelle il s'exprime, sa parole est toujours un appel.*

*Il appelle parce qu'il souffre du chaos intérieur dans lequel nous vivons.*

*Il appelle pour nous faire ouvrir les yeux.*

*Il nous demande pourquoi nous sommes là, ce que nous voulons, à quelles forces nous obéissons. Il nous demande surtout si nous comprenons ce que nous sommes.*

*Il veut nous faire tout remettre en question.*

*Et parce qu'il insiste, et que son insistance nous oblige à répondre, il s'établit entre lui et nous une relation qui fait partie intégrante de son œuvre.*

*Pendant près de quarante ans cet appel retentit avec tant de force que, de tous les continents, des hommes vinrent à lui.*

*Mais l'approcher était toujours une épreuve. Devant lui toute attitude semblait artificielle. Qu'elle fût de déférence excessive ou au contraire de prétention, dès les premières minutes elle était mise en pièces. L'attitude tombée, il ne restait plus qu'une créature humaine dépouillée de son masque et surprise pour un instant dans toute sa vérité.*

*Expérience impitoyable et pour quelques-uns impossible à supporter.*

*Ceux-là ne lui pardonnaient pas d'avoir été percés à jour, et, une fois hors d'atteinte, cherchaient par tous les moyens à se justifier. Ainsi naquirent les légendes les plus extravagantes.*

*Gurdjieff lui-même s'amusait de ces histoires. Il allait au*

*besoin jusqu'à les provoquer, ne fût-ce que pour se débarrasser des simples curieux, incapables de comprendre le sens de sa recherche.*

*Quant à ceux qui avaient su l'approcher, et pour qui cette rencontre avait été un événement déterminant, toute tentative pour la décrire leur paraissait dérisoire. C'est pourquoi les témoignages directs sont si rares.*

*Cependant, la personne même de Gurdjieff est inséparable de l'influence qu'il n'a cessé d'exercer. Il est donc légitime de vouloir connaître ce que fut sa vie, au moins dans ses lignes essentielles.*

*Aussi les élèves de Gurdjieff ont-ils estimé nécessaire de rendre publics ces récits, conçus à l'origine pour être lus à haute voix dans un cercle restreint d'élèves et d'invités. Gurdjieff y parle de la période la moins connue de son existence : son enfance, son adolescence, les premières étapes de sa recherche.*

*Mais si Gurdjieff se raconte, c'est pour servir son vrai dessein. Nous voyons bien qu'il ne s'agit pas là d'une autobiographie au sens strict du mot. Pour lui le passé ne vaut la peine d'être rapporté que dans la mesure où il est « exemplaire ». Ce qu'il suggère dans ces aventures, ce ne sont pas des exemples à imiter extérieurement, mais toute une manière d'être devant la vie, qui nous touche directement et nous fait pressentir une réalité d'un autre ordre.*

*Car Gurdjieff n'était pas, ne pouvait pas être seulement un écrivain. Sa fonction était autre.*

*Gurdjieff était un maître.*

*Cette notion de maître, si courante en Orient, n'est pratiquement pas reçue en Occident. Elle n'évoque rien de précis, son contenu est des plus vagues, sinon suspect.*

*Disons que, selon les conceptions traditionnelles, la fonction du maître ne se limite pas à l'enseignement des doctrines mais signifie une véritable incarnation de la connaissance, grâce à laquelle le maître peut provoquer un éveil et par sa présence même aider l'élève dans sa recherche.*

*Il est là pour créer les conditions d'une expérience à travers laquelle la connaissance pourra être « vécue » aussi totalement que possible.*

*C'est la clef même de la vie de Gurdjieff.*

*Dès son retour en Occident, il travaille sans répit à constituer autour de lui un cercle d'hommes décidés à partager avec lui une existence tournée tout entière vers le développement de la conscience. Il leur expose ses idées, anime et soutient leur recherche, et les amène à la conviction que, pour être complète, leur expérience doit porter simultanément sur tous les aspects de l'être humain : c'est l'idée même du « développement harmonique de l'homme », dont il voulait faire la base de cet « Institut » que pendant de nombreuses années il s'efforça de mettre sur pied.*

*Pour atteindre ce but, Gurdjieff dut livrer une lutte acharnée au travers des difficultés accumulées par la guerre, la révolution, l'exil, l'indifférence des uns et l'hostilité des autres.*

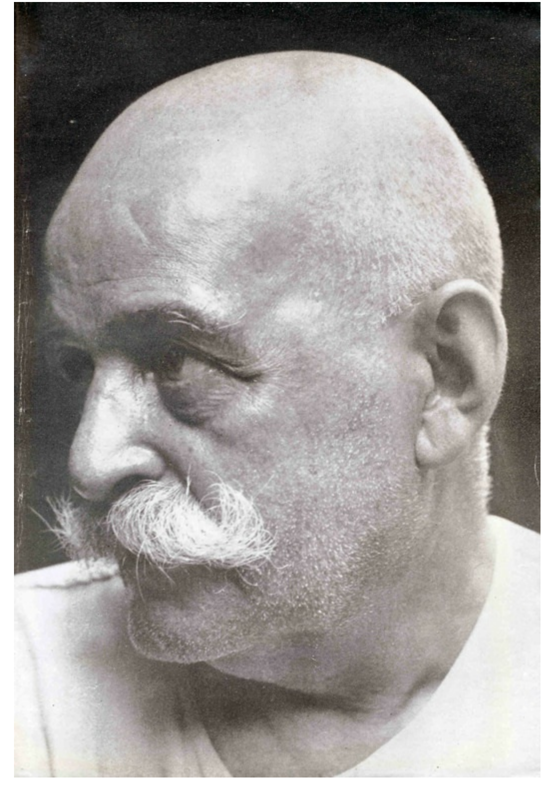
*Afin de donner au lecteur une idée de ce que fut cette lutte et de l'ingéniosité infatigable qu'il déploya pour la soutenir, on a inséré à la fin du livre un texte qui primitivement ne lui était pas destiné.*

*C'est le récit qu'il fit un jour en réponse à une question, apparemment fort indiscrète, sur l'origine des ressources de l'Institut.*

*Cette étonnante narration, publiée sous le titre* LA QUESTION

MATÉRIELLE, *contribue à nous faire mieux comprendre comment l'existence d'un maître et tout son comportement sont soumis à l'accomplissement de sa mission.*

# G. GURDJIEFF (Photo Andrieux)



# Introduction

Un mois s'est écoulé depuis que j'ai terminé la première série de mes ouvrages, un mois consacré tout entier au repos des parties de ma « présence générale » subordonnées à ma raison pure.

Comme je l'ai dit (Voir le dernier chapitre des Récits de Belzébuth à son Petit-Fils.), je m'étais promis de ne plus écrire une seule ligne pendant ce temps-là, et de me contenter de boire bien doucement et tout gentiment – pour le bien-être de la plus méritante de ces parties – toutes les bouteilles de vieux calvados que la volonté du destin avait mises à ma disposition dans le cellier du Prieuré, aménagé avec tant de soin il y a une centaine d'années par des hommes qui comprenaient le vrai sens de la vie.

Aujourd'hui ma décision est prise. Sans aucune contrainte, et même avec le plus grand plaisir, je veux me remettre à écrire – soutenu bien entendu par toutes les forces qui me sont déjà venues en aide, et de plus cette fois-ci par les résultats cosmiques, conformes aux lois, qui font affluer de toutes parts vers ma personne les souhaits bienveillants que m'adressent en pensée les lecteurs des livres de la première série.

Je me propose de donner à l'ensemble des idées que je vais exposer une forme accessible à tous, dans l'espoir que ces idées pourront servir d'éléments constructifs et préparer le conscient des créatures, mes semblables, à l'édification d'un monde nouveau – monde réel selon moi, et susceptible d'être perçu comme tel, sans la moindre impulsion de doute, par

tout penser humain – au lieu de ce monde illusoire que se représentent nos contemporains.

En effet, la pensée d'un homme contemporain, quel que soit son niveau intellectuel, ne prend conscience du monde qu'à partir de données qui déclenchent en lui toutes sortes d'impulsions fantastiques. Et ces impulsions, en modifiant à chaque instant le *tempo* des associations qui se déroulent sans cesse en lui, désharmonisent complètement l'ensemble de son fonctionnement. Je dirai même que tout homme capable de s'isoler des influences de la vie ordinaire, et de réfléchir de façon à peu près saine, devrait être horrifié par les conséquences de cette disharmonie, qui va jusqu'à compromettre la durée de sa propre existence.

Mais pour donner un élan à ma pensée aussi bien qu'à la vôtre et leur communiquer le rythme voulu, je veux suivre l'exemple du grand Belzébuth et imiter celui qu'il vénérait comme moi – et peut-être aussi comme vous, intrépide lecteur de mes ouvrages, si toutefois vous avez eu le courage de lire jusqu'au bout les livres de la première série. Empruntant donc à notre cher Mullah Nassr Eddin (Figure légendaire dans de nombreux pays du Proche-Orient, Mullah Nassr Eddin incarne la sagesse populaire) sa forme de pensée et jusqu'à ses expressions, j'aborderai d'emblée, comme l'aurait dit ce sage des sages, un « subtil problème philosophique ».

Si j'ai décidé d'agir ainsi dès le début, c'est que j'ai l'intention de mettre à profit aussi souvent que possible, dans ce livre comme dans les suivants, la sagesse de ce maître presque universellement reconnu, et qui, selon certaines rumeurs, se verrait bientôt décerner par qui de droit le titre officiel *d'Unique au monde*.

Or ce subtil problème philosophique apparaît déjà dans cette espèce de perplexité qui n'aura pas manqué d'envahir le lecteur dès les toutes premières lignes de ce chapitre s'il a confronté les nombreuses données sur lesquelles reposent ses convictions les mieux établies en matière médicale avec l'idée que moi, l'auteur des *Récits de Belzébuth à son Petit-Fils,* alors que le fonctionnement de mon organisme n'était pas encore tout à fait rétabli après l'accident qui avait failli me coûter la vie – ce qui ne m'avait pas empêché de soutenir un effort continu pour exposer mes idées et les transmettre aux autres avec la plus grande exactitude possible – j'aie pu réaliser un repos entièrement satisfaisant grâce à un usage généreux d'alcool, sous forme de vieux calvados ou de quelque autre de ses admirables cousins pleins de force virile.

À vrai dire, pour résoudre sans erreur le subtil problème philosophique ainsi posé à l'improviste, il faudrait encore pouvoir juger de manière équitable le fait que je ne m'en suis pas tenu strictement à la parole que je m'étais donnée de boire tout le vieux calvados qui me restait.

En effet, pendant cette période consacrée à mon repos, il ne me fut pas possible, malgré tout mon désir automatique, de me limiter à ces quinze bouteilles de vieux calvados, et il me fallut combiner leur sublime élixir avec celui de deux cents autres bouteilles de véritable vieil armagnac, à l'aspect enchanteur elles aussi et au contenu non moins sublime, afin que cet ensemble de substances cosmiques puisse suffire à ma consommation personnelle, ainsi qu'à toute la tribu de ceux qui sont devenus, au cours des dernières années, mes assistants inévitables en ces sortes de cérémonies.

Le verdict qui serait prononcé à mon sujet devrait enfin

tenir compte du fait que dès le premier jour j'abandonnai mon habitude de boire l'armagnac dans des verres à liqueur pour le boire dans des verres à thé. Et c'est d'instinct, me semble-t-il, que j'opérai ce changement, sans doute pour qu'une fois de plus puisse triompher la vraie justice.

Je ne sais comment il en va pour vous, courageux lecteur, mais quant à moi, ma pensée a déjà trouvé son rythme, et je peux maintenant, sans me faire violence, me remettre à sophistiquer.

Je me propose entre autres d'introduire dans cette seconde série sept sentences parvenues jusqu'à nous du fond des âges grâce à des inscriptions que j'eus l'occasion de déchiffrer sur divers monuments au cours de mes voyages, et dans lesquelles nos ancêtres éloignés avaient exprimé certains aspects de la vérité objective, perceptibles pour toute raison humaine, même celle de nos contemporains.

Pour commencer, j'en prendrai une qui pourra fort bien servir de point de départ aux exposés qui vont suivre et constituera en outre un excellent trait d'union avec la conclusion de la première série.

L'ancienne sentence que j'ai choisie pour thème de ce premier chapitre se formule ainsi :

*Seul méritera le nom d'homme, et seul pourra compter sur quelque chose qui ait été préparé pour lui d'En-Haut, celui qui aura su acquérir les données voulues pour conserver indemnes et le loup et l'agneau qui ont été confiés à sa garde.*

Or, l'analyse philologique dite « psycho-associative » à laquelle cette sentence de nos ancêtres a été soumise de nos jours par certains vrais savants – n'ayant rien de commun, bien entendu, avec ceux qui habitent le continent d'Europe –

démontre clairement que le mot loup y symbolise l'ensemble du fonctionnement fondamental et réflexe de l'organisme humain, et le mot agneau l'ensemble du fonctionnement du sentiment. Quant au fonctionnement du penser humain, il est représenté ici par l'homme lui-même – l'homme capable d'acquérir au cours de sa vie responsable, par ses efforts conscients et ses souffrances volontaires, les données conférant le pouvoir de toujours créer des conditions qui rendent possible une existence commune pour ces deux vies individuelles, étrangères l'une à l'autre, et de natures différentes.

Seul un tel homme peut espérer se rendre digne de posséder ce qui est désigné dans cette sentence comme étant préparé pour lui d'En-Haut, et qui d'une manière générale est destiné à l'homme.

Il est intéressant de remarquer que parmi les nombreuses énigmes auxquelles les différents peuples d'Asie ont souvent recours par une habitude automatique et qui réclament des solutions pleines de malice, il en est une – où le loup et la chèvre (au lieu de l'agneau) jouent aussi leur rôle – qui correspond bien, selon moi, à l'essence même de notre sentence.

La question que pose cette astucieuse énigme est la suivante : comment un homme, ayant sous sa garde un loup, une chèvre et de plus, cette fois-ci, un chou, pourra-t-il les transporter d'un bord à l'autre d'une rivière, si l'on considère d'une part qu'il ne peut emporter avec lui dans sa barque plus d'une de ces trois charges, et d'autre part que, sans sa surveillance constante et son influence directe, le loup peut toujours manger la chèvre et la chèvre le chou.

La solution correcte de cette énigme populaire exige non seulement que notre homme fasse preuve de l'ingéniosité propre à tout être normal, mais qu'il ne soit pas paresseux et ne ménage pas ses forces, car pour arriver à ses fins il devra traverser la rivière une fois de plus.

Si nous revenons à la signification profonde de notre première sentence en tenant compte de l'enseignement qu'apporte la solution correcte de cette énigme populaire, et si nous y réfléchissons en faisant abstraction de tous ces préjugés qui, chez l'homme contemporain, ne sont que le produit de ses « pensées creuses », il nous est impossible de ne pas admettre avec la tête et de ne pas reconnaître avec le sentiment que tout être qui se donne le nom d'homme doit surmonter sa paresse et, inventant sans cesse de nouveaux compromis, lutter contre les faiblesses qu'il a découvertes en lui, afin de parvenir au but qu'il s'est fixé et conserver indemnes ces deux animaux indépendants qui ont été confiés à la garde de sa raison, et qui sont, par leur essence même, opposés l'un à l'autre.

Estimant que j'en avais terminé la veille avec ce que j'ai appelé mes « sophistications pour donner un élan à ma pensée », je rassemblai ce matin-là toutes les notes rédigées pendant les deux premières années de mon activité d'écrivain, avec l'intention de m'en servir comme matériel pour le début de cette seconde série, et j'allai m'asseoir dans le parc, sous les arbres d'une allée historique, pour y travailler. Après avoir relu les deux ou trois premières pages, oubliant tout ce qui m'entourait, je tombai dans une méditation profonde.

M'interrogeant sur la manière de continuer, et plein des

pensées que cela me suggérait, je restai là, sans écrire un seul mot, jusqu'à la tombée de la nuit.

J'étais si absorbé dans mes réflexions que pas une seule fois je ne m'aperçus que la plus jeune de mes nièces, celle qui avait pour tâche de veiller à ce que le café arabe auquel j'ai toujours recours dans mes moments d'intense activité physique ou mentale ne refroidit pas trop dans ma tasse, était venue ce jour-là, comme je l'appris plus tard, le changer vingt-trois fois.

Pour que vous puissiez comprendre toute la gravité de cette méditation et vous représenter, ne serait-ce qu'approximativement, dans quelle situation difficile je me trouvais, je dois vous dire qu'après avoir lu ces pages et m'être rappelé par association le contenu entier des manuscrits dont j'avais l'intention de me servir comme introduction, il m'apparut clairement que tout ce sur quoi je m'étais acharné durant tant de nuits sans sommeil ne convenait plus à mon but, étant donné tous les changements et additions que j'avais apportés à la rédaction définitive des livres de la première série.

Lorsque je l'eus compris, j'éprouvai pendant près d'une demi-heure cet état que Mullah Nassr Eddin définit ainsi : *se sentir enfoncé dans la galoche jusqu'à la racine des cheveux*, puis j'en pris mon parti et décidai de refaire ce chapitre d'un bout à l'autre. Cependant je continuai par automatisme à me remémorer toutes sortes de phrases de mon manuscrit, et je me souvins tout à coup d'un passage où, voulant expliquer pourquoi je me montrais si impitoyable dans ma critique de la littérature contemporaine, j'avais introduit certaines réflexions tirées du discours d'un vieux lettré persan que je

me rappelais avoir entendu dans ma jeunesse, et qui décrivait, selon moi, on ne peut mieux les caractéristiques de la civilisation contemporaine.

J'estimai alors impossible de priver le lecteur des réflexions habilement dissimulées entre les lignes de ce passage, car pour celui qui saurait les déchiffrer elles constitueraient un matériel permettant une compréhension juste de ce que je me proposais d'expliquer dans les deux dernières séries, sous une forme accessible à tout *chercheur de vérité*.

Ces considérations m'amenèrent à me demander comment m'y prendre pour donner à mon exposé la forme qu'exigeaient désormais les importantes modifications apportées aux livres de la première série, sans pour cela priver le lecteur de ces réflexions.

De toute évidence ce que j'avais rédigé pendant les deux premières années de ce métier d'écrivain que je m'étais vu forcé d'adopter ne correspondait plus à ce qui était maintenant nécessaire.

En effet, j'avais alors presque tout écrit du premier jet, sous une forme concise, compréhensible pour moi seul, avec l'intention de développer par la suite tout ce matériel en trente-six livres, dont chacun serait consacré à une question spéciale. Au cours de la troisième année, j'avais donné à l'ensemble de ce que j'avais ainsi sommairement ébauché une forme accessible, sinon à tous, du moins à ceux qui seraient déjà familiarisés avec un penser abstrait. Mais comme peu à peu j'étais devenu plus habile dans l'art de cacher des pensées sérieuses sous des tournures plaisantes, faciles à comprendre, et d'associer aux pensées quotidiennes de la plupart des

hommes contemporains certaines idées *qui ne peuvent être perçues qu'avec le temps*, je vis qu'il me fallait prendre le parti exactement inverse de celui que j'avais adopté jusqu'alors : au lieu de chercher à atteindre par la quantité des ouvrages le but que je m'étais fixé, je devrais désormais y parvenir par leur seule qualité. Et je repris du début l'exposé de tout ce que j'avais esquissé, avec l'intention cette fois de le répartir en trois séries, chacune d'elles devant être à son tour divisée en plusieurs livres.

J'étais donc, ce jour-là, plongé dans une méditation profonde, ayant encore toute fraîche à la mémoire la sage sentence de la veille, qui conseillait de toujours s'efforcer à ce que le loup soit rassasié et que l'agneau demeure indemne.

Mais lorsque à la tombée de la nuit la fameuse humidité de Fontainebleau, traversant mes semelles, eut affecté jusqu'à ma faculté de penser, tandis que d'en haut de gentilles créatures de Dieu, appelées petits oiseaux, provoquaient de plus en plus souvent sur mon crâne lisse une sensation de fraîcheur, soudain surgit en moi la décision catégorique de ne tenir compte de rien ni de personne et d'insérer dans ce premier chapitre – à titre de développement digressif, comme diraient les écrivains patentés – non sans les avoir polis auparavant, tous les fragments qui me plaisaient dans ce manuscrit destiné tout d'abord à servir d'introduction à l'un des trente-six livres. Après quoi je me remettrais à écrire en me conformant strictement au principe adopté pour les ouvrages de cette série.

Cette solution aura un double avantage. Elle épargnera à mon cerveau, déjà bien assez surmené sans cela, de nouvelles tensions superflues, et permettra aux lecteurs, surtout à ceux

qui auront lu mes écrits antérieurs, de découvrir l'opinion *objectivement impartiale* qui peut se former dans le psychisme de certains hommes ayant par hasard reçu une éducation à peu près normale, à l'égard des manifestations des éminents représentants de la civilisation contemporaine.

Dans cette introduction, primitivement destinée au trentième livre et intitulée *Pourquoi je suis devenu écrivain*, je parlais des impressions accumulées en moi au cours de ma vie et sur lesquelles se fonde l'opinion peu flatteuse que je me fais des représentants de la littérature contemporaine. Je reproduisais à ce propos, comme je l'ai déjà dit, le discours que j'avais entendu dans ma jeunesse, lors de mon premier séjour en Perse, un jour que j'assistais à une réunion d'intellectuels où l'on discutait de la culture contemporaine.

Parmi ceux qui parlèrent le plus ce jour-là se trouvait le vieil intellectuel persan auquel j'ai fait allusion – intellectuel, non pas dans le sens européen du mot, mais dans le sens qu'on lui donne sur le continent d'Asie, c'est-à-dire non seulement par le savoir mais par l'être. Il était d'ailleurs fort instruit et avait une connaissance approfondie de la culture européenne.

Entre autres choses, il dit ceci :

« Il est très regrettable que la période actuelle de culture – que nous nommons et qui sera nommée par les générations ultérieures *civilisation européenne* – soit intercalaire, pourrait-on dire, dans l'évolution de l'humanité ; en d'autres termes, qu'elle soit un abîme, une période d'absence dans le processus général de perfectionnement humain, puisque aussi bien les représentants de cette civilisation sont incapables de transmettre en héritage à leurs descendants quoi que ce soit de valable pour le développement de l'intelligence, ce moteur

essentiel de tout perfectionnement.

« Ainsi, l'un des principaux moyens de développement de l'intelligence est la littérature.

« Mais à quoi peut bien servir la littérature de la civilisation contemporaine ? Absolument à rien, si ce n'est à la propagation de la *parole putanisée*.

« La raison fondamentale de cette corruption de la littérature contemporaine est, à mon avis, que toute l'attention s'est concentrée peu à peu, d'elle-même, non plus sur la qualité de la pensée ni sur l'exactitude de sa transmission, mais seulement sur une tendance à la *caresse extérieure*, en d'autres termes à la *beauté du style*, pour donner en fin de compte ce que j'ai appelé la *parole putanisée*.

« Et, de fait, il arrive à chacun de passer une journée entière à lire un gros livre sans savoir ce que l'auteur veut dire, et de découvrir seulement vers la fin, après avoir perdu un temps précieux, déjà trop court pour faire face aux obligations de la vie, que toute cette musique reposait sur une infime petite idée, pour ainsi dire nulle.

« Toute la littérature contemporaine peut être répartie, d'après son contenu, en trois catégories : la première embrasse ce que l'on nomme le domaine scientifique, la seconde consiste en récits, et la troisième en descriptions.

« Dans les livres scientifiques, on développe de longues considérations sur toutes sortes de vieilles hypothèses connues de tout le monde depuis longtemps, mais chaque fois combinées, puis exposées et commentées, de manière un peu différente.

« Dans les récits, ou comme on dit encore dans les romans, qui remplissent des volumes entiers, on nous raconte, la

plupart du temps sans nous faire grâce d'un détail, comment un certain Pierre Dupont et une certaine Marie Durand sont enfin parvenus à satisfaire leur *amour* – ce sentiment sacré qui a peu à peu dégénéré chez les hommes, en raison de leur faiblesse et de leur manque de volonté, jusqu'à devenir un vice définitif chez nos contemporains, alors que la possibilité d'une manifestation naturelle de ce sentiment nous avait été donnée par le Créateur pour le salut de nos âmes et le soutien moral réciproque que requiert une existence collective plus ou moins heureuse.

« Quant aux livres de la troisième catégorie, ils nous offrent des descriptions de nature, d'animaux, de voyages et d'aventures dans les pays les plus divers. Les ouvrages de ce genre sont généralement écrits par des gens qui ne sont jamais allés nulle part et n'ont par conséquent jamais rien vu de réel, bref des gens qui, comme on dit, ne sont jamais sortis de leur cabinet. À de rares exceptions près, ils laissent simplement libre cours à leur imagination, ou transcrivent divers fragments, tout aussi fantaisistes, empruntés aux livres de leurs devanciers.

« Réduits à cette misérable compréhension de la responsabilité et de la portée réelle de l'œuvre littéraire, les écrivains actuels, dans leur poursuite exclusive de la beauté du style, se livrent parfois à d'incroyables élucubrations, à seule fin d'obtenir *l'exquise sonorité de la rime*, comme ils disent, achevant par là de détruire le sens, déjà bien assez faible, de tout ce qu'ils avaient écrit.

« Mais si étrange que cela puisse vous paraître, rien ne fait plus de mal à la littérature contemporaine que les grammaires – j'entends les grammaires particulières à

chacun des peuples qui prennent part à ce que j'appellerai le *concert général catastrophonique* de la civilisation contemporaine.

« Ces grammaires, dans la plupart des cas, sont artificiellement constituées et ceux qui les ont inventées comme ceux qui continuent à les modifier appartiennent à une catégorie d'hommes tout à fait ignares quant à la compréhension de la vie réelle et du langage qui en découle pour les relations mutuelles.

« Au contraire, chez les peuples des époques passées, la véritable grammaire, ainsi que nous le montre très clairement l'histoire, a été façonnée peu à peu, par la vie même, conformément aux différentes phases de leur développement, aux conditions climatiques de leur principal lieu d'existence et aux formes prédominantes que prenait chez eux la recherche de la nourriture.

« Dans le monde contemporain, la grammaire de certaines langues en est venue à dénaturer à tel point le vrai sens de ce que l'on désire exprimer, que le lecteur des œuvres littéraires d'aujourd'hui – surtout s'il est un étranger – se trouve privé des dernières possibilités de saisir ne serait-ce que les minuscules idées qui peuvent encore s'y rencontrer, et qui, exposées autrement, c'est-à-dire sans application de cette grammaire, seraient peut-être restées compréhensibles.

« Afin de rendre plus clair ce que je viens de dire, poursuivit le vieux lettré persan, je prendrai comme exemple un épisode de ma propre vie.

« Comme vous le savez, de tous mes proches par le sang il ne m'est resté qu'un neveu, qui, ayant hérité il y a quelques années une exploitation de pétrole aux environs de Bakou,

s'est vu forcé d'aller vivre là-bas.

« Je me rends moi-même de temps à autre dans cette ville, car, tout à ses innombrables affaires, mon neveu ne peut guère s'absenter pour venir voir son vieil oncle au pays qui nous a vus naître tous deux.

« Le district de Bakou, où se trouve cette exploitation, est actuellement sous la dépendance des Russes, qui constituent l'une des grandes nations de la civilisation contemporaine, et qui, comme tels, produisent une abondante littérature.

« Or, la plupart des habitants de Bakou et de ses environs appartiennent à des tribus qui n'ont rien de commun avec les Russes ; dans leur vie de famille, ils emploient le dialecte maternel, mais pour leurs relations extérieures ils sont tenus de faire usage de la langue russe.

« Au cours des séjours que je fis là-bas, il m'arriva d'entrer en relation avec toutes sortes de gens pour diverses raisons personnelles, et je résolus d'apprendre cette langue.

« J'avais déjà dû étudier bien des langues dans ma vie, et j'étais donc très entraîné à le faire. Aussi l'étude du russe ne présentait-elle pour moi aucune difficulté ; je fus très vite en mesure de le parler couramment, mais, bien entendu, à la manière des habitants de la région, avec un accent et des tournures un peu rustiques.

« Puisque je suis en quelque sorte devenu un *linguiste*, je trouve nécessaire d'observer ici qu'il est impossible de penser en une langue étrangère, même si on la connaît à la perfection, tant que l'on continue à parler sa langue maternelle ou une langue dans laquelle on a pris l'habitude de penser.

« Par conséquent, à partir du moment où je pus parler

russe, tout en continuant à penser en persan, je me mis à chercher dans ma tête les mots russes correspondant à mes pensées persanes.

« Et, me trouvant parfois dans l'impossibilité de rendre exactement en russe les plus simples et les plus quotidiennes de nos pensées, je fus frappé par certaines absurdités tout d'abord inexplicables de cette langue civilisée contemporaine.

« Cette constatation m'intéressa, et, comme j'étais alors libre de toute obligation, j'entrepris d'étudier la grammaire russe, puis celle d'autres langues en usage chez différents peuples contemporains.

« Je compris ainsi la vraie raison des absurdités que j'avais remarquées, et j'acquis bientôt, comme je viens de le dire, la ferme conviction que les grammaires des langues employées par la littérature contemporaine ont été inventées de toutes pièces par des gens qui, en fait de connaissance réelle, restaient bien au-dessous du niveau des hommes ordinaires.

« Pour illustrer de façon plus concrète ce que je viens d'expliquer, je citerai, parmi les nombreuses incohérences qui m'avaient frappé dès le début dans cette langue civilisée, celle qui me détermina à étudier à fond cette question.

« Un jour que je parlais russe, et traduisais comme d'habitude mes pensées par des tours de phrase à la manière persane, j'eus besoin d'une expression que nous autres Persans employons souvent dans la conversation, celle de miandiaram, qui, en français, se traduit par *je dis* et en anglais par *I say*. Mais malgré tous mes efforts pour découvrir dans ma mémoire quelque mot qui lui correspondrait en russe, je ne pus en trouver un seul, bien que je connusse déjà et fusse

capable de prononcer aisément presque tous les mots de cette langue utilisés, soit dans la littérature, soit dans les relations ordinaires, par les hommes de tous niveaux intellectuels.

« Ne trouvant pas l'expression correspondant à ces mots si simples et si souvent usités chez nous, je crus d'abord, bien entendu, que je ne la connaissais pas encore, et me mis à la chercher dans mes nombreux dictionnaires, puis à demander à différentes personnes qui passaient pour compétentes le mot russe qui traduirait ma pensée persane ; mais il se trouva qu'il n'existait pas et qu'à sa place on employait une expression dont le sens est celui de notre *mian-soïl-yaram*, qui équivaut au français *je parle* ou à l'anglais *I speak*, soit *ia govoriou*.

« Vous, qui êtes Persans, et qui, pour digérer le sens contenu dans les mots avez une forme de pensée toute pareille à la mienne, je vous le demande à présent : est-il possible à un Persan, lisant en russe une œuvre de littérature contemporaine, de ne pas se sentir instinctivement indigné lorsque, rencontrant un mot exprimant le sens contenu dans *soïl-yaram*, il s'aperçoit qu'il doit lui donner le sens correspondant à *diaram* ? C'est évidemment impossible : *soïl-yaram* et *diaram*, ou en français *parler* et *dire*, sont deux actes ressentis de façon tout à fait différente.

« Ce petit exemple est bien caractéristique des milliers d'absurdités que l'on rencontre dans les langues de ces peuples représentant ce qu'on appelle la *fleur de la civilisation contemporaine*. Et ce sont ces absurdités qui empêchent la littérature actuelle d'être l'un des principaux moyens de développement de l'intelligence chez les peuples *civilisés* – aussi bien d'ailleurs que chez d'autres peuples qui pour

certaines raisons (que toute personne de bon sens soupçonne déjà) sont privés du bonheur d'être considérés comme civilisés, et sont même, l'histoire en témoigne, couramment traités d'*arriérés*.

« Par suite des nombreuses incohérences du langage utilisé par les littérateurs contemporains, tout homme qui lit ou entend un mot employé d'une manière incorrecte, comme dans l'exemple que je viens de donner, s'il est doué d'un penser plus ou moins normal et sait donner aux mots leur vraie signification – et surtout s'il appartient à l'un de ces peuples exclus du nombre des représentants de la civilisation actuelle – percevra inévitablement le sens général de la phrase d'après ce mot impropre, et, pour finir, comprendra quelque chose de tout à fait différent de ce que cette phrase voulait exprimer.

« Bien que la faculté de saisir le sens contenu dans les mots diffère selon les peuples, les données permettant de percevoir les expériences répétées qui forment la trame de l'existence sont constituées chez tous les hommes d'une manière identique, par la vie elle-même.

« L'absence dans cette langue civilisée d'un mot exprimant exactement le sens du mot persan *diaram*, que j'ai pris en exemple, confirme bien ma conviction, en apparence mal fondée, que les parvenus illettrés d'aujourd'hui, qui s'intitulent des lettrés, et pour comble, sont considérés comme tels par leur entourage, ont réussi à transformer en un ersatz allemand jusqu'à la langue élaborée par la vie.

« Il faut vous dire qu'après avoir entrepris d'étudier cette langue civilisée contemporaine, ainsi que plusieurs autres, pour y trouver la cause des nombreuses incohérences que l'on

y rencontrait, je résolus, comme j'avais un penchant pour la philologie, d'étudier également l'histoire de la formation et du développement de la langue russe.

« Or, ces recherches historiques m'apportèrent la preuve que cette langue avait autrefois possédé, elle aussi, pour chacune des expériences déjà fixées dans le processus de la vie des hommes, un mot exactement correspondant, mais qu'après avoir atteint au cours des siècles un haut degré de développement, elle était à son tour devenue un objet tout juste bon à *aiguiser le bec des corbeaux*, c'est-à-dire un sujet de choix pour les sophistications de divers parvenus illettrés. Si bien que de nombreux mots furent déformés, ou finirent même par tomber en désuétude, car ils ne répondaient pas aux exigences de la grammaire civilisée. Parmi ces derniers se trouvait justement le mot correspondant à notre *diaram*, et qui se prononçait alors *skazivaïou*.

« Il est intéressant de remarquer que ce mot s'est conservé jusqu'à nos jours, mais que seuls l'emploient, et dans son sens exact, des gens qui tout en appartenant à la même nation se sont trouvés par hasard isolés de l'influence de la civilisation contemporaine, autrement dit les habitants de certains villages éloignés de tout centre de culture.

« Cette grammaire artificiellement inventée, dont l'étude est imposée partout aux jeunes générations, est une des causes principales du fait que chez les Européens actuels se développe une seule des trois données indépendantes indispensables à l'acquisition d'une saine intelligence, la pensée, qui tend à prendre la première place dans leur individualité. Or, comme tout homme capable de réfléchir normalement doit le savoir, sans le sentiment et l'instinct, la vraie compréhension

accessible à l'homme ne saurait se constituer.

« Pour résumer tout ce qui vient d'être dit sur la littérature de la civilisation contemporaine, je ne peux pas trouver de définition plus heureuse que celle-ci : elle est sans âme.

« La civilisation contemporaine a détruit l'âme de la littérature, comme celle de toute chose sur laquelle elle a porté sa bienveillante attention.

« Mon impitoyable critique de ce résultat de la civilisation contemporaine est d'autant plus justifiée que, si l'on en croit les données historiques les plus sûres qui nous sont parvenues de la plus haute antiquité, la littérature des anciennes civilisations contenait réellement tout ce qu'il fallait pour favoriser le développement de l'intelligence humaine, si bien que son influence se fait encore sentir sur les générations actuelles.

« Selon moi, on peut parfaitement transmettre la quintessence d'une idée au moyen d'anecdotes et de dictons élaborés par la vie même.

« Aussi me servirai-je, pour exprimer la différence entre la littérature des civilisations d'autrefois et celle d'aujourd'hui, d'une anecdote très répandue chez nous, en Perse, sous le nom de *Conversation de deux moineaux*.

« On raconte qu'un jour, sur la corniche d'une haute maison, étaient posés deux moineaux, l'un vieux, l'autre jeune.

« Ils discutaient entre eux d'un événement qui était devenu pour les moineaux la question brûlante du jour : l'économe du mullah avait jeté par la fenêtre, à l'endroit où les moineaux se rassemblaient pour jouer, quelque chose qui

ressemblait à des restes de gruau mais n'était en réalité que du bouchon coupé fin, et quelques jeunes moineaux encore inexpérimentés, qui s'étaient jetés dessus, en avaient presque éclaté.

« Tout en parlant, le vieux moineau se hérissa soudain, et, avec une grimace douloureuse, se mit à chercher sous son aile les poux qui le torturaient – ces poux qui envahissent les moineaux quand ils ne mangent pas à leur faim – puis, en ayant attrapé un, il dit avec un profond soupir :

« *Eh oui ! les temps ont bien changé, la vie est dure aujourd'hui pour nos frères.*

*« Autrefois, tu te posais quelque part sur un toit, comme nous en ce moment, et tu y sommeillais, bien tranquille, quand tout à coup un bruit s'élevait dans la rue, un fracas, des craquements, et bientôt après se répandait une odeur qui te remplissait d'allégresse, parce que tu pouvais être sûr qu'en volant sur les lieux où tout cela s'était produit tu trouverais de quoi satisfaire ton besoin le plus essentiel.*

*« Aujourd'hui, du bruit, des craquements, du fracas, ce n'est certes pas ce qui manque, et à chaque instant se répand aussi une odeur, mais cette fois une odeur presque impossible à supporter, et si par hasard on s'envole par vieille habitude, dans les moments d'accalmie, en quête de quelque chose de substantiel, on a beau chercher et tendre son attention, on ne trouve rien d'autre que des traces nauséabondes d'huile brûlée. »*

« Ce récit fait allusion, comme vous l'avez sûrement saisi, aux anciennes voitures avec leurs chevaux, et aux automobiles actuelles, qui, comme le disait le vieux moineau, produisent des grincements, du vacarme et de l'odeur, davantage même qu'auparavant, mais tout cela sans aucune

utilité pour la nourriture des moineaux.

« Et, sans manger, vous admettrez qu'il est difficile, même pour un moineau, d'engendrer une descendance saine.

« Cette anecdote illustre de manière idéale la différence que j'ai voulu faire ressortir entre la civilisation contemporaine et les civilisations des époques passées.

« La civilisation moderne, tout comme les anciennes, dispose de la littérature pour servir au perfectionnement de l'humanité, mais aujourd'hui, dans ce domaine comme dans tous les autres, il n'y a rien d'utilisable pour ce but essentiel. Tout n'est qu'extérieur. Tout n'est, comme disait le vieux moineau, que bruit, vacarme et odeur nauséabonde.

« Pour tout homme impartial, cette vue sur la littérature actuelle peut être confirmée de manière indiscutable par le fait qu'il existe une différence évidente dans le degré de développement du sentiment chez les gens qui sont nés sur le continent d'Asie et y ont passé toute leur vie, et chez ceux qui, nés en Europe, y ont été éduqués dans les conditions de la civilisation contemporaine.

« De fait, comme l'ont constaté de nombreux contemporains, chez les hommes qui vivent aujourd'hui sur le continent d'Asie, et qui en raison de diverses conditions, géographiques et autres, sont isolés de l'influence de la civilisation actuelle, le sentiment connaît un développement bien supérieur à celui des peuples d'Europe ; et le sentiment étant la base même du bon sens, ces hommes, tout en ayant moins de connaissances générales, ont une conception plus juste de l'objet sur lequel se porte leur attention que ceux qui représentent la fine fleur de la civilisation moderne.

« Chez un Européen, la compréhension de l'objet observé

ne peut se faire que s'il possède à son sujet une *information mathématique* complète, tandis que la plupart des Asiatiques *saisissent* pour ainsi dire l'essence de l'objet observé, parfois avec leur seul sentiment, et parfois même avec leur seul instinct. »

À cet endroit de son discours, le vieux lettré persan aborda une question à laquelle s'intéressent de nos jours la plupart des Européens qui se préoccupent d'instruire et d'éclairer le peuple.

Il dit :

« Pendant un certain temps les peuples d'Asie ont été captivés par la littérature européenne, mais ils ne tardèrent pas à sentir toute la nullité de son contenu et cessèrent peu à peu d'y porter intérêt. Aujourd'hui, on ne la lit presque plus.

« Rien n'a davantage contribué, selon moi, à cette indifférence croissante que la sorte de littérature qui a pris le nom de *roman*.

« Ces fameux romans consistent, comme je l'ai déjà dit, en descriptions interminables des diverses formes d'évolution d'une maladie qui se déclare chez nos contemporains et se prolonge assez longtemps du fait de leur faiblesse et de leur manque de volonté.

« Les Asiatiques, qui ne sont pas encore très éloignés de la mère Nature, considèrent en leur conscient que cet état psychique apparaissant chez les personnes des deux sexes est un état vicieux, indigne de l'homme en général, et particulièrement avilissant pour le sexe masculin – et d'instinct ils le regardent avec mépris.

« Quant aux ouvrages appartenant aux branches scientifiques et descriptives de la littérature européenne, ou à

toute autre forme de pensée didactique, l'Oriental, moins diminué dans sa faculté de sentir, c'est-à-dire resté plus près de la Nature, éprouve à demi consciemment et ressent instinctivement l'absence complète chez leur auteur de toute connaissance du réel et de toute compréhension véritable de l'objet dont il traite dans ses ouvrages.

« Telles sont les raisons pour lesquelles les peuples d'Asie, après avoir manifesté un grand intérêt pour la littérature européenne, ont peu à peu cessé de lui accorder la moindre attention, au point qu'aujourd'hui ils ne lui réservent plus aucune place ; cependant qu'en Europe, dans les bibliothèques privées et publiques et dans les librairies, les rayons croulent sous le nombre croissant des livres journellement édités.

« Mais vous devez sans doute vous demander comment il est possible de concilier ce que je viens de dire avec le fait qu'actuellement les Asiatiques, dans leur immense majorité, sont à proprement parler de simples illettrés.

« À cela je vous répondrai que la raison essentielle du manque d'intérêt suscité par la littérature contemporaine réside dans ses propres défauts.

« J'ai vu moi-même comment des centaines d'illettrés se rassemblent autour d'un seul lettré pour écouter la lecture des Ecritures saintes ou celle des *Contes des Mille et une Nuits*.

« Vous m'objecterez naturellement que les histoires qu'ils entendent sont empruntées à leur vie même, ce qui les rend compréhensibles et intéressantes pour eux. Mais là n'est pas la question : ces textes, et en particulier les Contes, sont de véritables œuvres littéraires dans toute l'acception du terme.

« Quiconque les lit et les entend sent bien que tout y est pure fantaisie, mais d'une fantaisie conforme à la vérité, si

invraisemblables qu'en soient les différents épisodes par rapport aux conditions ordinaires de la vie des hommes. L'intérêt s'éveille chez le lecteur ou l'auditeur : émerveillé de la subtilité avec laquelle l'auteur comprend le psychisme des hommes de toutes castes autour de lui, il suit avec une intense curiosité la manière dont toute une histoire se construit peu à peu à partir de petits événements de la vie réelle.

« Les exigences de la civilisation contemporaine ont encore engendré une forme très spécifique de la littérature, que l'on appelle *journalisme*.

« Je ne peux passer sous silence cette nouvelle forme littéraire, car, en dehors du fait qu'elle n'apporte absolument rien de bon pour le développement de l'intelligence, elle est devenue, à mon avis, le mal de ce temps, en ce sens qu'elle exerce l'influence la plus funeste sur les relations mutuelles des hommes.

« Cette sorte de littérature s'est beaucoup répandue ces derniers temps et cela tient, j'en ai la ferme conviction, à ce qu'elle répond, on ne peut mieux, aux faiblesses et aux exigences que détermine chez les hommes leur manque croissant de volonté. Elle achève ainsi d'atrophier leur dernière possibilité d'acquérir les données qui leur permettaient jusqu'alors de prendre plus ou moins conscience de leur réelle individualité – unique moyen de parvenir au *rappel de soi*, ce facteur absolument indispensable au processus de perfectionnement de soi.

« Pour tout dire, cette littérature quotidienne, sans principes, isole complètement la pensée des hommes de leur individualité, de sorte que la conscience morale, qui

apparaissait encore en eux de temps à autre, a maintenant cessé de prendre part à leur pensée. Et ils sont désormais privés des données qui leur avaient jusqu'alors assuré une existence plus ou moins supportable, ne serait-ce que dans le domaine des relations réciproques.

« Pour notre malheur à tous, cette sorte de littérature, qui envahit chaque année davantage la vie courante des hommes, fait subir à leur intelligence déjà bien affaiblie un affaiblissement pire encore en la livrant sans résistance à toutes sortes de tromperies et d'erreurs, les égare à chaque pas, les détourne de tout mode de penser plus ou moins fondé et, au lieu d'un jugement sain, stimule et fixe chez eux certaines tendances indignes telles que : incrédulité, révolte, peur, fausse honte, dissimulation, orgueil, et ainsi de suite.

« Afin de vous dépeindre sommairement tout le mal que fait à l'homme cette nouvelle forme de littérature, je vous raconterai plusieurs événements déclenchés par la lecture des journaux, et dont la réalité ne fait pas de doute pour moi, puisque le hasard a voulu que j'y participe.

« À Téhéran, l'un de mes amis intimes, un Arménien, m'avait désigné en mourant comme son exécuteur testamentaire.

« Il avait un fils, déjà d'un certain âge, que ses affaires obligeaient à vivre avec sa nombreuse famille dans une grande ville européenne.

« Or, au lendemain d'un fatal repas, on les trouva tous morts, lui et tous les membres de sa famille. En ma qualité d'exécuteur testamentaire, je dus aussitôt me rendre sur les lieux de cet affreux événement.

« J'appris que, les jours précédents, le père de cette

malheureuse famille avait suivi, dans un des quotidiens qu'il recevait, un long reportage sur une charcuterie modèle, où l'on préparait avec une propreté sans égale des saucisses faites, disait-on, à partir de produits garantis véritables.

« En même temps, il ne pouvait ouvrir ce journal ni aucun autre sans tomber sur des réclames recommandant cette nouvelle charcuterie.

« Pour finir, la tentation devint irrésistible, et bien que n'aimant guère les saucisses – non plus d'ailleurs qu'aucun des siens, car ils avaient été élevés en Arménie, où l'on ne mange pas de charcuterie – il ne put s'empêcher d'en acheter. Le soir même ils en firent leur dîner et furent tous empoisonnés.

« Frappé par cet événement extraordinaire, je réussis par la suite, avec le concours d'un agent de la police secrète, à découvrir ce qui suit :

« Certaine grosse firme avait acquis à vil prix un énorme lot de saucisses destiné à l'étranger, mais qui, par suite d'un retard dans l'expédition, n'avait pas été accepté. Pour se débarrasser au plus vite de tout ce stock, la dite firme n'avait pas marchandé l'argent aux reporters auxquels elle avait confié le soin de cette maléfique campagne dans les journaux.

« Autre exemple :

« Au cours d'un de mes séjours à Bakou, je lus moi-même, plusieurs jours de suite, dans la presse locale que recevait mon neveu, de longs articles dont les colonnes tenaient bien la moitié du journal et qui s'extasiaient avec force détails sur les mérites et prouesses d'une actrice célèbre.

« On parlait d'elle avec tant d'insistance et d'exaltation que moi-même, vieil homme, j'en fus enflammé, et qu'un

soir, laissant de côté toutes mes affaires et renonçant à mes habitudes, j'allai au théâtre voir cette étoile.

« Et que croyez-vous que j'aie vu ?... Quelque chose qui répondit tant soit peu à ce que l'on écrivait sur elle dans ces articles qui remplissaient la moitié du journal ?...

« Rien de pareil.

« Au cours de ma vie j'avais rencontré de nombreux représentants de cet art, des bons et des mauvais, et je peux dire sans exagérer que depuis longtemps déjà on me tenait pour un connaisseur en la matière.

« Or, sans même faire état de mes conceptions personnelles sur l'art, mais en me plaçant d'un simple point de vue ordinaire, je dois reconnaître que je n'avais jamais rien vu de comparable à cette célébrité... quant au manque de talent et à l'absence des notions les plus élémentaires sur l'art d'interpréter un rôle.

« Dans toutes ses manifestations sur scène il y avait un tel manque de présence, comme on dit, que personnellement, même dans un élan d'altruisme, je n'aurais pas confié à cette étoile le rôle de fille de cuisine dans ma maison.

« Comme je l'appris par la suite, certain industriel de Bakou – le type même du gros raffineur de pétrole, accidentellement enrichi – avait avancé à plusieurs reporters une jolie somme, promettant de la doubler s'ils parvenaient à faire une célébrité de sa maîtresse, jusqu'alors femme de chambre chez un ingénieur russe, et qu'il avait séduite à l'occasion de ses visites d'affaires.

« Encore un exemple :

« Je lisais de temps à autre, dans un journal allemand très répandu, de longs panégyriques à la gloire d'un peintre,

et ces articles m'amenèrent à penser que cet artiste était une sorte de phénomène dans l'art contemporain.

« Comme mon neveu s'était fait construire une maison dans la ville de Bakou et avait décidé, en prévision de son mariage, de se faire aménager un intérieur somptueux, je lui conseillai de ne pas lésiner et de faire venir ce fameux artiste pour diriger les travaux de décoration et peindre quelques fresques. (Je n'ignorais pas que cette année-là il avait eu la chance de forer plusieurs puits de pétrole à gros débit, qui laissaient espérer un rendement meilleur encore). Ainsi ses énormes dépenses profiteraient-elles au moins à ses descendants, qui recevraient en héritage les fresques et autres œuvres de ce maître incomparable.

« C'est ce que fit mon neveu. Il alla lui-même chercher cet illustre artiste européen. Et le grand peintre arriva bientôt, traînant à sa suite toute une cohorte d'assistants et d'ouvriers et, me semble-t-il, jusqu'à son propre harem – dans le sens européen du mot, bien entendu. Puis, sans se presser, il se mit à l'œuvre.

« Le résultat du travail de cette célébrité contemporaine fut que, premièrement, le mariage fut ajourné, et que, deuxièmement, il fallut dépenser pas mal d'argent pour tout remettre en état, puis faire peindre et enluminer les murs d'une manière plus conforme à la vraie peinture, par de simples artisans, des Persans cette fois.

« Dans le cas présent, il faut d'ailleurs rendre justice aux journalistes : c'est de façon presque désintéressée qu'ils aidèrent ce petit peintre à faire sa carrière, par simple camaraderie, en modestes scribouillards qu'ils étaient.

« Comme dernier exemple, je vous raconterai une sombre

histoire dont le responsable fut un des pontifes de cette sorte particulièrement pernicieuse de littérature contemporaine.

« Du temps où j'habitais la ville de Khorassan, je rencontrai un jour, chez un ami commun, deux jeunes mariés européens, et me liai d'amitié avec eux.

« Ils s'arrêtèrent plusieurs fois à Khorassan, mais toujours pour très peu de temps.

« Voyageant en compagnie de sa jeune femme, mon nouvel ami recueillait des observations et se livrait à des analyses pour déterminer les effets de la nicotine de divers tabacs sur l'organisme et le psychisme des hommes.

« Ayant rassemblé dans plusieurs pays d'Asie toutes les informations dont il avait besoin, il repartit avec sa femme pour l'Europe et se mit à écrire un important ouvrage où il exposait les conclusions de ses recherches.

« Or, faute d'expérience, la jeune femme n'avait pas encore appris à envisager l'éventualité de « jours noirs », et pendant ces voyages elle avait épuisé toutes leurs ressources. Aussi se vit-elle obligée, pour permettre à son mari de terminer son livre, d'entrer comme dactylo dans une grande maison d'édition.

« Cette maison était fréquentée par un certain critique littéraire qui l'y rencontrait souvent. Tombé amoureux d'elle, comme on dit, ou simplement désireux de satisfaire sa concupiscence, il tenta de l'amener à une liaison. Mais elle, en femme honnête et qui connaissait son devoir, ne céda pas à ses avances.

« Tandis que chez cette épouse fidèle d'un mari européen la morale triomphait, ce typique individu contemporain, malpropre à tous égards, nourrissait, avec d'autant plus de

force que sa concupiscence n'était pas satisfaite, le désir de vengeance habituel à ces gens-là, si bien qu'il parvint, par ses intrigues, à lui faire perdre sa place sans le moindre motif. Puis, lorsque le mari eut terminé et publié son ouvrage, ce critique se mit à écrire, par rancune, dans les quotidiens dont il était le collaborateur et même dans d'autres journaux et revues, toute une série d'articles où il donnait du livre une interprétation absolument fausse. Bref, il le discrédita à tel point que ce fut un échec total, c'est-à-dire que personne ne s'y intéressa ni ne l'acheta.

« Les menées d'un de ces représentants malfaisants d'une littérature sans principes eurent cette fois pour résultat de pousser un honnête chercheur à vouloir mettre fin à ses jours. Lorsqu'il eut épuisé toutes ses ressources et n'eut même plus de quoi acheter du pain pour lui et sa chère femme… après s'être mis d'accord, tous deux se pendirent.

« Par l'influence que leur donne leur autorité d'écrivains sur la masse des hommes naïfs et faciles à suggestionner, les critiques littéraires sont, à mon avis, mille fois plus nuisibles que tous ces gamins baveux de reporters.

« Je connaissais par exemple un critique musical qui, de sa vie, n'avait jamais touché un instrument, et qui n'avait donc aucune compréhension pratique de la musique : il ne savait même pas ce que c'était qu'un son, ni la différence qu'il y a entre les notes do et ré. Les anomalies inhérentes à la civilisation contemporaine lui avaient pourtant permis d'occuper le poste responsable de critique musical, puis de devenir une autorité pour les lecteurs d'un journal en pleine prospérité et dont la diffusion était considérable. Ses jugements tout à fait ignares avaient fini par inoculer aux

lecteurs des opinions définitives, alors que la musique aurait pu être pour eux ce qu'elle est en réalité : une source de compréhension correcte de l'un des aspects de la connaissance.

« Le public ne sait jamais qui écrit. Il ne connaît que le journal, lequel appartient à un groupe de commerçants expérimentés.

« Que savent au juste ceux qui écrivent dans ces journaux, et que se passe-t-il dans les coulisses de la rédaction ? Le lecteur l'ignore complètement. Aussi prend-il tout ce qu'il trouve dans les journaux pour argent comptant.

« Ma conviction s'est renforcée à ce sujet, ces derniers temps, pour devenir plus solide que le roc – et tout homme capable de penser de façon plus ou moins impartiale peut faire la même constatation : ceux qui s'efforcent de se développer par les moyens que leur offre la civilisation contemporaine n'acquièrent tout au plus qu'une faculté de penser digne de la première invention d'Edison, et ne développent en eux-mêmes, en fait de sensibilité, que ce que Mullah Nassr Eddin aurait appelé *la subtilité de sentiment d'une vache*.

« Les représentants de la civilisation contemporaine se trouvant à un degré très inférieur de développement moral et psychique, sont, comme des enfants jouant avec le feu, incapables de mesurer la force avec laquelle s'exerce l'influence de la littérature sur la masse des gens.

« Si j'en crois l'impression que j'ai retirée de l'étude de l'histoire ancienne, les élites des civilisations d'autrefois n'auraient jamais permis à pareille anomalie de se poursuivre si longtemps.

« Ce que je dis peut d'ailleurs être confirmé par des

informations qui nous sont parvenues sur l'intérêt que portaient à la *littérature quotidienne* les dirigeants de notre pays, il n'y a pas si longtemps encore, à l'époque où nous comptions parmi les grandes puissances, c'est-à-dire à l'époque où Babylone nous appartenait et était sur terre le seul centre de culture unanimement reconnu.

« Selon ces informations, il existait aussi là-bas une presse quotidienne, sous forme de papyrus imprimés, en quantité limitée bien entendu. Mais à ces organes littéraires ne pouvaient collaborer que des hommes âgés et qualifiés, connus de tous pour leurs sérieux mérites et leur vie honnête. Il existait même une règle selon laquelle ces hommes n'étaient admis à remplir leur charge qu'après avoir prêté serment. Ils portaient alors le titre de « collaborateurs assermentés », comme il y a aujourd'hui des jurés, des experts assermentés, etc.

« De nos jours, par contre, n'importe quel blanc-bec peut devenir reporter, pourvu qu'il sache s'exprimer joliment et, comme on dit, littérairement.

« J'ai d'ailleurs appris à bien connaître le psychisme de ces produits de la civilisation contemporaine qui inondent de leurs élucubrations ces journaux et revues, et j'ai pu évaluer leur *être* car pendant trois ou quatre mois j'ai eu l'occasion de les côtoyer chaque jour dans la ville de Bakou, et d'avoir avec eux de fréquentes conversations.

« Je me trouvais à Bakou, où j'étais allé passer l'hiver chez mon neveu. Un jour, plusieurs jeunes gens vinrent lui demander une des grandes salles du rez-de-chaussée de sa maison – où il avait eu tout d'abord l'intention d'installer un restaurant – pour y réunir leur *Nouvelle Société des*

*Littérateurs et Journalistes*.

« Mon neveu acquiesça aussitôt à cette demande, et, à partir du lendemain, ces jeunes gens se retrouvèrent tous les soirs chez lui pour y tenir ce qu'ils appelaient leurs assemblées générales et leurs débats scientifiques.

« Les étrangers étaient admis à ces réunions, et comme je n'avais rien à faire le soir, et que ma chambre était à côté de la salle où ils se rencontraient, j'allais souvent écouter leurs discours. Bientôt quelques-uns d'entre eux m'adressèrent la parole et peu à peu des relations amicales s'établirent entre nous.

« La plupart, encore très jeunes, étaient débiles et efféminés. Chez certains, les traits du visage révélaient que leurs parents avaient dû s'adonner à l'alcoolisme ou à d'autres passions par manque de volonté, ou que les propriétaires de ces visages se livraient à de mauvaises habitudes cachées.

« Bien que Bakou soit une petite ville, comparée à la plupart des grandes cités de la civilisation contemporaine, et que les échantillons d'humanité qui se réunissaient là-bas n'aient été tout au plus que des « oiseaux de bas vol », je n'ai aucun scrupule à généraliser en mettant tous leurs collègues dans le même sac.

« Et je m'en sens le droit parce que plus tard, au cours de mes voyages en Europe, j'ai souvent rencontré des représentants de cette littérature contemporaine, et qu'ils m'ont toujours fait la même impression : celle de se ressembler les uns aux autres comme deux gouttes d'eau.

« Ils ne différaient que par leur degré d'importance, qui dépendait de l'organe littéraire auquel ils collaboraient, c'est-

à-dire de la renommée et de la diffusion du journal ou de la revue qui insérait leurs élucubrations, ou encore de la solidité de la firme commerciale à laquelle appartenait cet organe, avec tous ses ouvriers littéraires.

« Beaucoup d'entre eux s'intitulaient, on ne sait pourquoi, des « poètes ». De nos jours, en Europe, quiconque écrit une courte absurdité de ce genre :

*Vert réséda*
*Rouge mimosa*
*La divine pose de Lisa*
*C'est comme les pleurs de l'acacia*

reçoit de son entourage le titre de poète ; quelques-uns font même figurer ce titre sur leurs cartes de visite.

« Chez ces ouvriers du journalisme et de la littérature contemporaine, l'esprit de corps est très développé : ils se soutiennent mutuellement et se louent en toute occasion de manière immodérée.

« Il me semble même que ce trait est la cause principale de leur prolifération, de leur fausse autorité sur la masse, et de l'adulation inconsciente et servile dont la foule témoigne à ceux que l'on pourrait qualifier, avec la conscience tranquille, de parfaites nullités.

« Dans ces assemblées, l'un d'eux montait sur l'estrade pour y lire, par exemple, quelque chose dans le genre des vers que je viens de citer, ou pour examiner pourquoi le ministre de tel ou tel État, au cours d'un banquet, s'était exprimé sur certaine question de telle manière et non pas de telle autre. Puis l'orateur terminait la plupart du temps son discours par une déclaration de ce genre :

« *Je cède la parole à cette incomparable lumière de la*

*science de notre temps, Monsieur Un Tel, appelé dans notre ville pour une affaire de haute importance et qui a eu l'amabilité de bien vouloir assister à notre assemblée. Nous allons avoir à l'instant le bonheur d'entendre son adorable voix.*

« Et lorsque cette célébrité montait à son tour sur l'estrade, elle prenait la parole en ces termes :

*« Mesdames, Messieurs,*

*« Mon collègue a été assez modeste pour m'appeler une célébrité…* (soit dit en passant il n'avait pas pu saisir ce qu'avait dit son collègue puisqu'il était venu de la pièce voisine dont la porte était fermée).

*« À vrai dire, si l'on me compare à lui, je ne suis même pas digne de m'asseoir en sa présence.*

*« Ce n'est pas moi qui suis une lumière, c'est lui : il est connu non seulement de toute notre grande Russie, mais du monde civilisé tout entier. Son nom sera prononcé avec exaltation par nos descendants, et nul n'oubliera jamais ce qu'il a fait pour la science et pour le bien de l'humanité.*

*« Si ce dieu de vérité vit aujourd'hui dans cette ville insignifiante, ce n'est pas par hasard, semble-t-il, mais bien pour d'importantes raisons de lui seul connues.*

*« Sa place véritable n'est pas parmi nous, elle est aux côtés des anciennes divinités de l'Olympe…*

« Et ce n'est qu'après ce préambule que cette nouvelle célébrité prononçait quelques absurdités, sur un thème comme celui-ci : Pourquoi les Sirikitsi déclarèrent la guerre aux Parnakalpi.

« Après ces assemblées scientifiques, il y avait toujours un souper arrosé de deux bouteilles de vin bon marché. Beaucoup d'entre eux fourraient des hors-d'œuvre dans leurs poches –

qui une rondelle de saucisson, qui un hareng avec un morceau de pain – et si par hasard l'un d'eux était surpris, il disait négligemment : « *C'est pour mon chien : le coquin a ses habitudes, il attend toujours sa part quand je rentre tard à la maison.* »

« Le lendemain, on pouvait lire dans tous les journaux locaux le compte rendu de la soirée et des discours, rédigé dans un style incroyablement ampoulé, bien entendu sans qu'il y fût jamais fait mention de la modestie du dîner ni du larcin des morceaux de saucisson… pour le chien.

« Et ce sont ces gens-là qui écrivent dans les journaux à propos de toutes sortes de vérités et de découvertes scientifiques. Le lecteur naïf, qui ne voit pas les écrivains et ne connaît pas leur façon de vivre, se fait une opinion sur les événements et sur les idées d'après les radotages de ces littérateurs qui ne sont ni plus ni moins que des hommes malades et inexpérimentés, tout à fait ignorants du vrai sens de la vie.

« À de très rares exceptions près, dans toutes les villes d'Europe, ceux qui écrivent des livres ou des articles de journaux sont précisément de ces jeunes hurluberlus, qui sont devenus tels en raison de leur hérédité et de leurs faiblesses spécifiques.

« Pour moi, cela ne fait pas l'ombre d'un doute : parmi toutes les causes des anomalies de la civilisation contemporaine, la plus évidente, celle qui occupe la place prédominante, est bien cette littérature journalistique, par l'action démoralisante et pernicieuse qu'elle exerce sur le psychisme des hommes. Je suis d'ailleurs profondément étonné qu'aucun « détenteur de pouvoir » ne s'en soit jamais

avisé, et que chaque État consacre presque plus de la moitié de son budget à entretenir une police, des prisons, des hôtels de ville, des églises, des hôpitaux, etc., ainsi qu'à payer d'innombrables fonctionnaires, des prêtres, des médecins, des agents de police secrète, des procureurs, des agents de propagande, etc., à seule fin de sauvegarder l'intégrité physique et morale de ses citoyens, sans dépenser un seul centime ni entreprendre quoi que ce soit pour détruire jusque dans ses racines cette cause évidente de toutes sortes de crimes et de malentendus. »

Ainsi se terminait le discours du vieux lettré persan.

Eh bien, courageux lecteur (qui sans doute ne savez déjà plus très bien sur quel pied danser), maintenant que j'ai transcrit ce discours – et si je l'ai introduit ici, c'est qu'il exprime à mon avis une idée très instructive et même profitable pour la plupart de nos contemporains qui ont la naïveté de considérer la civilisation moderne comme incomparablement supérieure aux précédentes sous le rapport du développement de la raison humaine – me voilà enfin libre de terminer cette introduction et de passer à la révision du matériel destiné à la présente série de mes ouvrages.

Au moment de reprendre ces textes en vue de leur donner une forme qui soit accessible à tous, l'idée me vient d'accorder mon travail au sage conseil souvent rappelé par notre grand Mullah Nassr Eddin :

*Efforce-toi, toujours et en tout, d'obtenir à la fois l'utile pour les autres et l'agréable pour toi-même.*

La première moitié de ce judicieux conseil de notre maître vénéré, je n'ai pas besoin de m'en inquiéter : ce que j'ai l'intention d'introduire dans cette série y répond pleinement. Quant à obtenir l'agréable pour moi-même, je compte y parvenir en exposant mes idées sous une forme qui me permettra désormais d'avoir une existence plus ou moins supportable, et non plus celle que j'ai connue avant mon activité d'écrivain.

Pour rendre compréhensible ce que j'entends par là, il faut dire qu'après tous mes voyages en Asie et en Afrique – dans des pays auxquels, on ne sait pourquoi, beaucoup de gens ont commencé à s'intéresser il y a environ un demi-siècle – on me considérait un peu partout comme un magicien et comme un expert en questions de l'au-delà.

De sorte que tous ceux qui me connaissaient se croyaient en droit de venir me déranger pour satisfaire leur curiosité au sujet de cet au-delà, ou encore pour me forcer à leur donner des détails sur ma vie personnelle ou à raconter une de mes aventures de voyage.

Et, si fatigué que je fusse, il me fallait absolument répondre quelque chose, sinon ils s'offensaient et par la suite, animés de sentiments hostiles à mon égard, se répandaient en propos malveillants, cherchant à jeter le discrédit sur moi et sur mes activités.

C'est pourquoi j'ai résolu, en révisant le matériel destiné à cette série, de l'exposer sous forme de récits détachés, où seraient insérées certaines idées pouvant servir de réponse à quantité de questions qui m'ont souvent été posées. Ainsi, quand j'aurai de nouveau affaire à ces oisifs effrontés, il me sera possible de leur indiquer simplement tel ou tel chapitre

susceptible de satisfaire leur curiosité automatique, ce qui me permettra de parler avec certains d'entre eux selon leur mode habituel, c'est-à-dire suivant le seul cours des associations, et de donner ainsi à mon penser actif le repos indispensable à l'accomplissement conscient et honnête de mes obligations quotidiennes.

Parmi les questions qui m'étaient posées par des hommes de toutes classes et de tous niveaux d'instruction, celles qui revenaient le plus fréquemment, je m'en souviens, étaient les suivantes :

1. Quels hommes remarquables j'avais rencontrés ?
2. Quelles merveilles j'avais vues en Orient ?
3. L'homme a-t-il une âme et cette âme est-elle immortelle ?
4. La volonté de l'homme est-elle libre ?
5. Qu'est-ce que la vie, et pourquoi la souffrance existe-t-elle ?
6. Est-ce que je croyais aux sciences occultes et au spiritisme ?
7. Qu'est-ce que l'hypnotisme, le magnétisme, la télépathie ?
8. Comment j'avais été amené à m'intéresser à ces questions ?
9. Comment j'en étais venu à concevoir mon système et à le mettre en pratique dans l'Institut qui porte mon nom ?

Je décidai donc de présenter cette série en chapitres séparés, sous forme de récits, comme autant de réponses à la première des questions que l'on me posait souvent : « Quels hommes remarquables j'avais rencontrés ? » Au cours de ces récits, je disposerais d'après un principe de succession logique

toutes les idées que j'avais l'intention de faire connaître dans cette série de mes ouvrages, afin qu'elles servent de *matériel préparatoire constructif*, et je répondrais en même temps à toutes les autres questions. Enfin, la suite des récits serait conduite de manière à faire ressortir les contours extérieurs de mon autobiographie.

Avant d'aller plus loin, je trouve nécessaire de définir l'expression « homme remarquable », car elle a pris comme toutes les autres, chez les hommes d'aujourd'hui, un sens relatif, et purement subjectif.

Par exemple, un homme qui exécute des tours de force est aussi, pour la plupart des gens, un homme remarquable – et cet homme remarquable cesse de l'être à leurs yeux dès qu'ils connaissent le secret de ses tours.

Pour définir ce que l'on peut considérer comme remarquable, je dirai simplement, sans m'étendre davantage là-dessus, à quelles personnes j'applique pour ma part cette expression.

À mon point de vue, seul peut être appelé *remarquable* l'homme qui se distingue de son entourage par les ressources de son esprit et qui sait contenir les manifestations qui viennent de sa nature, tout en se montrant juste et indulgent envers les faiblesses des autres.

Comme le premier homme de ce genre qu'il me fut donné de connaître et dont l'influence laissa une trace sur ma vie tout entière fut mon père, c'est par lui que je commencerai…

# Table des matières

# Mon père

Pendant toute la fin du siècle dernier et les premières années de celui-ci, mon père avait acquis une grande popularité comme *ashokh*, c'est-à-dire comme conteur et poète. Il était connu sous le nom d'Adash, et, bien qu'il ne fût pas un professionnel mais un simple amateur, sa réputation s'étendait au loin parmi les habitants de nombreuses contrées de Transcaucasie et d'Asie Mineure.

Le nom d'*ashokh* désigne partout, en Asie et dans la péninsule des Balkans, les bardes locaux qui composent, récitent ou chantent des poèmes, des chansons, des légendes, des contes populaires, et des histoires de toutes sortes.

Les hommes d'autrefois qui se consacraient à cette carrière, s'ils étaient le plus souvent des « illettrés », n'ayant même pas fréquenté dans leur enfance l'école du village, n'en possédaient pas moins une mémoire et une vivacité d'esprit tellement extraordinaires qu'elles sembleraient aujourd'hui tenir du prodige.

Non seulement ils connaissaient par cœur d'innombrables récits et poèmes, parfois très longs, et chantaient de mémoire les mélodies les plus variées, mais ils se livraient encore, selon leur « inspiration subjective », à des improvisations sur des thèmes connus, sachant avec une rapidité surprenante changer de cadence au moment voulu et trouver la rime.

C'est en vain que l'on chercherait aujourd'hui des hommes aussi doués.

On disait déjà, dans mon enfance, qu'ils se faisaient de plus en plus rares.

Il m'a pourtant été donné d'en connaître plusieurs, parmi les plus célèbres de ce temps-là, et les visages de ces *ashokhs* se sont gravés profondément dans ma mémoire.

Si j'eus l'occasion de les entendre, c'est à mon père que je le dois, car il m'emmenait parfois avec lui aux tournois où venaient s'affronter de temps à autre des poètes-ashokhs de divers pays. Ils arrivaient de Perse, de Turquie, du Caucase et même de certaines régions du Turkestan, et, devant une assistance considérable, s'engageaient dans des joutes d'improvisations et de chants.

Cela se passait généralement ainsi :

L'un des participants au tournoi, dont le nom était tiré au sort, posait à son adversaire, en improvisant une mélodie, une question sur un sujet religieux ou philosophique, ou encore sur le sens et l'origine de quelque légende, tradition ou croyance connue. L'autre répondait en improvisant à son tour une mélodie, et cette mélodie subjective devait toujours être en harmonie avec celle qui la précédait, aussi bien dans sa tonalité que sous le rapport de ce que la vraie science musicale appelle sa *suite ansapalnienne d'échos*.

Tout était chanté en vers, dans la langue turco-tartare, alors adoptée comme langue commune par la plupart des peuples de ces régions, qui parlaient tous des dialectes différents.

Ces tournois se prolongeaient pendant des semaines entières, parfois même pendant des mois. Et ils se terminaient par une distribution de récompenses décernées, à l'assentiment unanime, aux chanteurs qui s'étaient le plus distingués. Ces présents consistaient le plus souvent en bétail, tapis ou autres objets de valeur offerts par l'assistance.

Je fus témoin, dans mon enfance, de trois de ces grandes compétitions. La première eut lieu en Turquie, dans la ville de Van, la seconde en Azerbaïdjan, dans la ville de Karabagh, et la troisième dans la petite bourgade de Subatan du district de Kars.

À Alexandropol et à Kars, les deux villes où vécut ma famille, mon père était très souvent invité à des soirées, où l'on venait pour l'entendre réciter et chanter.

Au cours de ces soirées, il racontait, à la demande de l'assistance, l'une ou l'autre de ces innombrables légendes, à moins qu'il ne chantât quelque poème dialogué dont il interprétait alternativement les rôles.

La nuit entière était parfois trop courte pour achever le récit, de sorte que l'on se réunissait de nouveau le lendemain.

La veille des dimanches et des jours de fête, comme nous avions le droit, nous autres enfants, de ne pas nous lever tôt le lendemain, mon père avait coutume de nous raconter une histoire, soit sur les grands peuples de l'antiquité ou sur des hommes remarquables, soit sur Dieu, sur la Nature ou sur toutes sortes de merveilles mystérieuses. Et il terminait toujours par quelque conte des *Mille et une Nuits*, dont il savait un si grand nombre qu'il aurait assurément pu nous les conter pendant mille et une nuits.

Parmi les fortes impressions que me laissèrent les histoires de mon père, qui ont imprimé leur marque sur toute ma vie, il en est une qui me servit plus tard, et peut-être pas moins de cinq fois, de « facteur spiritualisant » m'ouvrant une compréhension de l'incompréhensible.

Cette forte impression, qui devait me servir plus tard de facteur spiritualisant, se cristallisa en moi un jour où mon

père nous avait chanté et raconté la *Légende du déluge d'avant le déluge*, et où une discussion avait éclaté à ce propos entre lui et l'un de ses amis.

Cela se passait à l'époque où l'impérieuse pression des circonstances avait contraint mon père à prendre le métier de charpentier.

L'ami en question venait souvent lui rendre visite dans son atelier, et les deux hommes passaient parfois la nuit entière à tenter de déchiffrer le sens des vieilles légendes et des proverbes.

Cet ami de mon père n'était autre que l'archiprêtre de la cathédrale militaire de Kars, le Père Borsh, l'homme qui allait bientôt devenir mon premier maître, le créateur et auteur de mon individualité actuelle, autrement dit *la troisième face de mon Dieu intérieur*.

La nuit de cette discussion, je me trouvais à l'atelier, ainsi que mon oncle, qui était venu d'un village voisin où il possédait de grands jardins potagers et des vignes.

Nous étions tranquillement assis dans un coin, mon oncle et moi, sur de moelleux copeaux, à écouter mon père qui chantait ce soir-là la légende du héros babylonien Gilgamesh, et nous en expliquait la signification.

La discussion s'éleva lorsqu'il eut achevé le XXI^e chant de cette légende, où un certain Ut-Napishtim raconte à Gilgamesh la destruction par les flots de la terre de Shurupak.

Après avoir fait une pause pour bourrer sa pipe, mon père dit que cette légende remontait, selon lui, aux Sumériens, peuple plus ancien encore que les Babyloniens, qu'elle était certainement à la source du récit du déluge dans la Bible des Hébreux, et à l'origine de la conception chrétienne du monde ;

seuls, les noms avaient été changés, ainsi que certains détails à différents endroits.

Le Père Borsh fit aussitôt des objections, s'appuyant sur de nombreuses données contraires, et la discussion ne tarda pas à s'échauffer, au point qu'ils oublièrent de m'envoyer au lit comme ils le faisaient toujours en pareil cas.

Nous étions tellement intéressés par cette controverse, mon oncle et moi, que nous restâmes sans bouger sur nos copeaux, jusqu'à l'heure où, l'aube apparaissant, mon père et son ami mirent fin à leur débat et se séparèrent.

Ce XXI[e] chant fut tant de fois répété cette nuit-là qu'il s'est gravé dans ma mémoire pour toute ma vie.

*Il y était dit :*
*Je te révélerai, Gilgamesh,*
*Un triste mystère des Dieux :*
*Comment ils se réunirent un jour*
*Pour décider de noyer la terre de Shurupak.*
*Eya aux yeux clairs, sans en rien dire à Anu, son père,*
*Ni au Seigneur, le grand Enlil,*
*Ni à celui qui répand le bonheur, Nemuru,*
*Ni même au prince du monde souterrain, Enua,*
*Appela auprès de lui son fils Ubaretut,*
*Et lui dit : « Fils, construis un vaisseau de tes mains,*
*Prends avec toi tes proches,*
*Et les quadrupèdes et les oiseaux de ton choix,*
*Car les Dieux ont décidé irrévocablement*
*De noyer la terre de Shurupak »*

Cette discussion sur un pareil thème, entre ces deux hommes qui avaient vécu de manière relativement normale jusqu'à un âge avancé, produisit, grâce aux données déposées en moi pendant mon enfance par les fortes impressions que j'en reçus, des résultats bienfaisants pour la formation de mon individualité. Je n'en pris d'ailleurs conscience que très récemment, juste avant la Guerre mondiale ; mais depuis lors, ces résultats ne cessèrent d'être pour moi le *facteur spiritualisant* dont j'ai parlé.

Le choc initial, qui à travers mes associations mentales et émotionnelles déclencha cette prise de conscience, fut ce simple fait :

Un jour, je lus dans une revue un article où il était dit que l'on avait découvert dans les ruines de Babylone certaines tablettes portant des inscriptions qui dataient pour le moins de quatre mille ans, au dire des savants. La revue reproduisait les inscriptions elles-mêmes et en donnait une traduction – c'était la légende du héros Gilgamesh.

Lorsque j'eus compris qu'il s'agissait de cette même légende que j'avais tant de fois entendu raconter par mon père dans mon enfance, et surtout lorsque je retrouvai dans ce texte, sous une forme presque identique à celle du récit de mon père, ce fameux XXI^e^ chant, je fus pris d'un fort « saisissement intérieur », comme si désormais tout mon destin allait en dépendre. Par ailleurs, j'étais frappé par le fait, encore inexplicable pour moi, que cette légende ait pu être transmise pendant des milliers d'années par des générations d'ashokhs, sans que la forme en ait été altérée.

Après cet événement, lorsque les bienfaisants résultats des impressions déposées en moi dès mon enfance par les récits

de mon père me furent enfin devenus évidents – résultats qui cristallisèrent en mon être ce facteur spiritualisant capable de m'ouvrir à la compréhension de ce qui paraît en général incompréhensible – je regrettai bien souvent d'avoir tant attendu pour accorder à ces vieilles légendes l'importance énorme qu'elles ont véritablement, ainsi que je le réalise aujourd'hui.

Une autre légende que chantait mon père sur ce même *déluge d'avant le déluge* prit après cela pour moi une signification toute particulière.

Il y était raconté qu'il y a bien, bien longtemps, soixante-dix générations avant le dernier déluge – et chaque génération comptait pour cent années – du temps où la mer était là où est aujourd'hui la terre, et la terre là où est aujourd'hui la mer, il existait une grande civilisation, dont le centre était l'île de Haninn, qui était elle-même le centre de la terre.

Or, cette île de Haninn, ainsi que me l'apprirent d'autres données historiques, était située approximativement à l'endroit où se trouve maintenant la Grèce.

Les seuls survivants de ce déluge avaient été quelques membres d'une confrérie nommée *Imastun* ([2]), qui représentait à elle seule toute une caste.

Ces Frères Imastun étaient jadis répandus sur toute la terre, mais le centre de leur confrérie demeurait sur cette île.

Ces hommes étaient des savants. Ils étudiaient entre autres l'astrologie et c'est afin de pouvoir observer les phénomènes célestes sous des angles différents que juste avant le déluge ils s'étaient disséminés sur toute la terre. Mais, quelle que fût la distance parfois considérable qui les séparait,

ils restaient en communication constante entre eux, ainsi qu'avec le centre de leur communauté qu'ils tenaient au courant de leurs recherches, par des moyens télépathiques.

À cette fin, ils avaient recours à des pythies dont ils se servaient comme d'appareils récepteurs. Une fois en transe, celles-ci captaient et notaient inconsciemment toutes les informations que leur transmettaient les *Imastun*. Suivant le point d'où leur parvenaient les informations, ces pythies les inscrivaient dans l'un des quatre sens convenus. Plus précisément, elles transcrivaient de haut en bas les communications qui leur étaient adressées des pays situés à l'est de l'île ; de droite à gauche, celles qu'elles recevaient des pays situés au sud ; de bas en haut, celles qui leur venaient d'occident (où se trouvait alors l'Atlantide et, plus loin, l'Amérique actuelle) ; et de gauche à droite, celles qui leur étaient transmises des régions où se trouve aujourd'hui l'Europe.

Et maintenant, puisque, dans le cours logique d'exposition de ce chapitre consacré à la mémoire de mon père, j'ai été amené à parler de son ami, mon premier maître, le Père Borsh, il me paraît indispensable de décrire ici un procédé imaginé par ces deux hommes parvenus au seuil de la vieillesse après une existence normale, qui avaient pris sur eux l'obligation de préparer le garçon inconscient que j'étais à une vie responsable, et qui méritèrent, par leur attitude honnête et impartiale à mon égard, de représenter aujourd'hui pour mon essence, après tant d'années, *deux des faces de la divinité de mon Dieu intérieur*. Ce procédé, lorsque je fus plus tard en mesure de le comprendre, me parut un moyen très original de développement mental et de

perfectionnement de soi.

Ils le nommaient *kastousilia*, terme qui vient de l'antique langue assyrienne, si je ne me trompe, et que mon père avait sans doute emprunté à quelque légende.

Voici en quoi il consistait :

L'un d'eux posait brusquement à l'autre une question, à première vue tout à fait déplacée. L'autre, sans se presser, donnait avec le plus grand calme et le plus grand sérieux une réponse logique et plausible.

Par exemple, un soir que j'étais à l'atelier, mon futur maître entra à l'improviste et sans prendre le temps de s'asseoir demanda à mon père : « *Où est Dieu en ce moment ?* »

Mon père lui répondit avec gravité :

– *Dieu est en ce moment à Sarykamich*.

Sarykamich est une région boisée, située à la frontière de l'ancienne Russie et de la Turquie, renommée dans toute la Transcaucasie et l'Asie Mineure pour la hauteur extraordinaire de ses sapins.

Puis le vieux prêtre demanda :

– *Et que fait Dieu là-bas ?*

Mon père répondit que Dieu construisait là-bas des échelles doubles au sommet desquelles il fixait le bonheur, afin que sur ces échelles individus et nations entières puissent monter et descendre.

Questions et réponses se suivaient ainsi, sur un ton posé et tranquille, comme si l'un d'eux avait demandé : « *Quel est le cours de la pomme de terre aujourd'hui ?* » et que l'autre eût répondu : « *La récolte a été mauvaise cette année* ». Je ne devais comprendre que bien plus tard la richesse de pensée qui se cachait sous de tels dialogues.

Ils avaient très souvent des entretiens de ce genre, si bien qu'un étranger les aurait pris sans aucun doute pour de vieux radoteurs ou de pauvres fous en liberté, dont la place normale eût été à l'asile.

Bien des questions et réponses qui me paraissaient alors dénuées de sens prirent plus tard à mes yeux une profonde signification, lorsque des problèmes du même ordre se posèrent à moi, et c'est alors seulement que je compris l'énorme importance qu'elles avaient pour les deux vieillards.

Mon père avait une conception claire, simple et parfaitement définie du but de la vie humaine. Il me disait souvent, dans ma jeunesse, que l'aspiration fondamentale de tout homme devrait être de conquérir sa liberté intérieure et de se préparer ainsi une heureuse vieillesse. Selon lui, ce but avait un caractère si impérieux et si indispensable que chacun devrait le comprendre sans chercher midi à quatorze heures. Mais pour l'atteindre, il fallait que, dès l'enfance et jusqu'à l'âge de dix-huit ans, l'homme acquière des données lui permettant d'obéir sans défaillance aux quatre commandements suivants :

Le premier : Aimer ses parents.

Le second : Garder sa pureté sexuelle.

Le troisième : Témoigner d'une égale courtoisie à l'égard de tous, riches ou pauvres, amis ou ennemis, détenteurs de pouvoir ou esclaves, à quelque religion qu'ils appartiennent ; mais intérieurement demeurer libre et ne jamais trop faire confiance à rien ni à personne.

Et le quatrième : Aimer le travail pour lui-même, et non pas pour le gain.

Mon père, qui m'aimait tout particulièrement parce que

j'étais son premier-né, exerça sur moi une grande influence.

Au fond de moi-même, je le considérais moins comme un père que comme un frère aîné. Les fréquents entretiens qu'il avait avec moi, aussi bien que ses récits extraordinaires, favorisèrent en mon essence l'éclosion d'images poétiques et l'aspiration à un idéal élevé.

Mon père était d'origine grecque. Ses ancêtres avaient vécu à Byzance, et s'étaient exilés peu après la prise de Constantinople par les Turcs, pour fuir les persécutions de ces derniers.

Ils avaient tout d'abord émigré au cœur de la Turquie. Puis, pour certaines raisons, notamment la recherche de conditions de climat et de pâturage plus favorables pour les troupeaux qui constituaient une part importante de leurs immenses richesses, ils étaient venus s'établir sur les rives orientales de la mer Noire, aux environs de la ville connue aujourd'hui sous le nom de Gumuchkhane. Plus tard encore, peu avant la dernière grande guerre russo-turque, la reprise des persécutions turques contraignit ma famille à passer en Géorgie.

Là, mon père se sépara de ses frères pour gagner l'Arménie, où il se fixa dans la ville d'Alexandropol, qui venait de perdre son nom turc de Gumri.

Lors de la division de l'héritage, mon père reçut une part qui représentait à l'époque une richesse considérable et comportait entre autres de nombreux troupeaux.

Un ou deux ans plus tard, il allait être entièrement ruiné à la suite d'une de ces calamités qui ne dépendent en rien des hommes – et cela dans les circonstances suivantes :

Peu de temps après son installation en Arménie avec

toute sa famille, ses bergers et ses troupeaux, mon père, étant le plus riche propriétaire de bétail, s'était vu confier par les familles pauvres de la région, selon la coutume, la garde de leurs bêtes à cornes et autres animaux domestiques. En échange, il devait leur remettre, pendant la saison, une certaine quantité de beurre et de fromage.

Or, au moment précis où ses troupeaux s'augmentaient ainsi de plusieurs milliers de têtes, une épidémie de peste, venue d'Asie, se répandit par toute la Transcaucasie.

L'épidémie fut si violente qu'en l'espace de moins de deux mois presque toutes les bêtes furent terrassées ; seules quelques-unes survécurent, et encore ne leur restait-il, comme on dit, que la peau et les os.

Comme mon père, en acceptant ce bétail, avait également pris sur lui, selon la coutume, de le garantir contre tous les risques – même celui des rapts par les loups, qui se produisaient assez souvent – non seulement il perdit dans cette catastrophe ses propres troupeaux, mais il fut obligé de vendre presque tous ses autres biens pour dédommager les propriétaires des animaux perdus.

Et mon père, d'homme fortuné qu'il était, devint du jour au lendemain un pauvre.

Notre famille ne se composait alors que de six personnes, mon père, ma mère, ma grand-mère, qui avait voulu terminer ses jours auprès de son plus jeune fils, et trois enfants : moi, mon frère et ma sœur. J'étais l'aîné. Je devais avoir environ sept ans.

Désormais privé de toute fortune, mon père se vit dans l'obligation d'entreprendre une nouvelle affaire, car l'entretien d'une famille comme la nôtre, qui jusqu'alors

avait toujours été très gâtée, coûtait fort cher. Il rassembla donc tout ce qui lui restait d'une maison dont le train de vie avait été des plus larges, et commença par ouvrir un entrepôt de bois, auquel il adjoignit, comme il est d'usage là-bas, un atelier de menuiserie pour la fabrication d'articles de toutes sortes.

Mais dès la première année, ce fut un échec, car mon père, qui n'avait jamais fait de commerce de sa vie, manquait totalement d'expérience.

Il dut alors liquider son entrepôt et se limiter à son atelier, en se spécialisant dans les petits articles de bois.

Quatre années s'étaient écoulées depuis le premier désastre que mon père avait subi. Nous habitions toujours Alexandropol.

Or, entre-temps, la fameuse citadelle de Kars était tombée aux mains des Russes, qui menaient activement la reconstruction de la ville.

Il s'ouvrait donc là des perspectives intéressantes, et mon oncle, qui s'y était déjà installé, n'eut pas de peine à convaincre mon père d'y transférer son atelier. Il partit d'abord seul, puis revint prendre avec lui toute sa famille.

Celle-ci s'était encore augmentée, dans les dernières années, de « trois appareils cosmiques pour la transformation de la nourriture », sous les traits de mes trois sœurs cadettes, alors véritablement charmantes.

Dès notre installation à Kars, mon père m'avait envoyé à l'école grecque. Mais il s'arrangea bientôt pour me faire entrer au collège russe.

Comme j'étais bien doué, il me fallait très peu de temps pour préparer mes leçons, et je pouvais consacrer le reste de

mes journées à aider mon père dans son atelier. Très vite, je commençai même à avoir ma propre clientèle, recrutée d'abord parmi mes camarades de classe, pour qui je fabriquais divers objets, tels que des fusils, des plumiers, etc. Peu à peu, je passai à un travail plus sérieux : j'allais faire toutes sortes de petites réparations à domicile.

Bien que je ne fusse alors qu'un gamin, je me souviens de la vie de notre famille jusque dans ses moindres détails. Et sur cet arrière-plan ressort toute la grandeur de la sérénité et du détachement que conservait mon père, dans toutes ses manifestations, en face des malheurs qui s'abattaient sur lui.

Je peux le dire maintenant en toute certitude : en dépit de la lutte acharnée qu'il menait contre les infortunes qui se déversaient sur lui comme d'une corne d'abondance, il n'en conserva pas moins, dans toutes les circonstances difficiles de sa vie, l'âme d'un vrai poète.

Telle est, à mon avis, la raison pour laquelle il régnait dans notre famille, même lorsque nous manquions de tout, une extraordinaire atmosphère de concorde, d'amour, et de désir de nous entraider.

Grâce à sa faculté innée de puiser une inspiration dans les moindres détails de la vie, il était pour nous tous, jusque dans les moments les plus angoissants de notre existence commune, une source de courage, et, en nous communiquant sa libre insouciance, il suscitait en nous l'impulsion de bonheur à laquelle j'ai fait allusion.

Puisque je parle de mon père, je ne saurais passer sous silence sa manière d'envisager ce que l'on appelle la « question de l'au-delà ».

Il avait à cet égard une conception très particulière, et

comme toujours très simple.

Je me souviens lui avoir posé, la dernière fois que je vins le voir, l'une de ces questions type à l'aide desquelles je poursuivais depuis trente ans une sorte d'enquête auprès de toutes les personnes remarquables que je rencontrais et qui avaient acquis en elles-mêmes certaines données propres à attirer l'attention consciente des autres. Je lui demandai, non sans les précautions préalables dont je m'entourais toujours en pareil cas, de me dire très simplement et « sans philosopher » quelle opinion il s'était forgée au cours de sa vie sur cette question : l'homme a-t-il une âme, et cette âme est-elle immortelle ?

« Comment te dire ? répondit-il. L'âme que les gens attribuent à l'homme et dont ils prétendent qu'elle poursuit après la mort une existence indépendante, et transmigre – je n'y crois pas. Et pourtant, *quelque chose* se constitue en l'homme au cours de sa vie, je n'ai aucun doute à ce sujet.

« Je me l'explique ainsi : l'homme naît avec une propriété grâce à laquelle certaines expériences élaborent en lui, au cours de sa vie, une substance définie, et à partir de cette substance se forme peu à peu ce *quelque chose* qui est susceptible d'acquérir une vie presque indépendante du corps physique.

« Après la mort, ce quelque chose ne se décompose pas en même temps que le corps physique, mais plus tard, une fois qu'il s'est séparé de ce corps.

« Bien que ce quelque chose soit formé des mêmes éléments que le corps physique, il est d'une matière beaucoup plus subtile et possède, semble-t-il, une sensibilité beaucoup plus grande à l'égard de toutes espèces de perceptions. Sa

finesse de perception atteint, selon moi, celle de... te rappelles-tu l'expérience que tu avais faite sur Sando, cette pauvre innocente d'Arménienne ?

Il faisait allusion à des expériences que j'avais tentées en sa présence, bien des années auparavant, pendant un séjour à Alexandropol. Opérant sur des personnes appartenant aux types les plus divers, je les mettais en état d'hypnose, à des degrés variés, en vue d'élucider par moi-même tous les détails de ce phénomène que les savants hypnotiseurs nomment extériorisation de la sensibilité ou transfert de sensations douloureuses à distance.

Je le faisais de la manière suivante :

Avec un mélange de glaise, de cire et de fine grenaille de plomb, je façonnais une figurine rudimentaire, à l'image du médium que j'avais l'intention de mettre en état d'hypnose – c'est-à-dire dans l'état psychique qui, d'après une très ancienne science parvenue jusqu'à nous, se caractérise par la *perte de l'initiative*, et qui correspond au troisième degré d'hypnose, selon la classification de l'École de Nancy. Après quoi, je frottais soigneusement, avec un onguent à base d'huile d'olive et d'huile de bambou, telle ou telle partie du corps du médium, puis je raclais cet enduit et l'appliquais sur la partie correspondante de la figurine. Je pouvais alors entreprendre l'étude détaillée du phénomène qui m'intéressait.

Un fait avait beaucoup étonné mon père : si je touchais avec une aiguille les endroits huilés de la figurine, les mêmes endroits tressaillaient aussitôt chez le médium, et si je piquais plus fort, une goutte de sang perlait, exactement au point correspondant. Mais ce qui l'avait surtout frappé c'est que le

médium, ramené à l'état de veille, ne se souvenait jamais de rien et affirmait n'avoir rien senti du tout.

C'est pourquoi mon père, qui avait été témoin de cette expérience, se référait maintenant à elle pour me dire :

« Eh bien, de la même manière, ce *quelque chose* réagit à certaines actions environnantes et reste soumis à leur influence, aussi bien avant qu'après la mort de l'homme, jusqu'au moment de sa désintégration. »

Comme je l'ai déjà dit, mon père usait à mon égard, en vue de mon éducation, de ce que j'appellerai des *persécutions systématiques*.

L'une des plus marquantes de ces persécutions systématiques, dont je devais plus tard ressentir très vivement l'effet bénéfique indiscutable – effet que ne manquèrent point d'observer ceux qui furent en relation avec moi lors de mes expéditions à la recherche de la vérité dans les régions les plus désertes du globe – consistait en ce que, pendant mon enfance, c'est-à-dire pendant cette période où se constituent en l'homme les données pour les impulsions dont il disposera au cours de sa vie responsable, mon père prenait, en toute occasion propice, les mesures nécessaires pour que s'établissent en moi, au lieu de ces facteurs d'impulsions que l'on nomme aversion, dégoût, répugnance, poltronnerie, pusillanimité, et autres, les données correspondant à une attitude d'indifférence à l'égard de tout ce qui engendre habituellement de telles impulsions.

Je me rappelle fort bien comment, à cette intention, il glissait furtivement dans mon lit une grenouille, un ver de terre, une souris, ou quelque animal susceptible de provoquer l'une de ces impulsions, ou me forçait à prendre dans les

mains des serpents non venimeux, et même à jouer avec eux.

Parmi toutes ces persécutions systématiques, il y en avait une qui angoissait tout particulièrement mon entourage, ma mère, mon oncle, ma tante et nos vieux bergers ; elle consistait à me faire sortir du lit très tôt chaque matin, à l'heure où le sommeil des enfants est encore si doux, pour aller à la fontaine m'asperger d'eau glacée, puis à me faire courir tout nu. Et si je tentais d'opposer la moindre résistance, il ne me cédait jamais, et bien qu'il fût très bon et m'aimât beaucoup il n'hésitait pas à me châtier sans merci.

Combien de fois, par la suite, me suis-je souvenu de ces moments-là, pour le remercier de tout mon être de ce qu'il avait fait pour moi.

Je n'aurais jamais pu sans cela surmonter les innombrables difficultés de mes voyages.

Il menait une existence d'une régularité méticuleuse et se montrait sur ce point tout à fait impitoyable envers lui-même.

Je n'en donnerai qu'un exemple : ayant pris pour règle de se coucher de bonne heure, afin d'entreprendre dès l'aube la réalisation de ce qu'il avait décidé la veille, il ne fit même pas exception à cette habitude le soir des noces de sa propre fille.

J'ai vu mon père pour la dernière fois en 1916. Il avait alors quatre-vingt-deux ans, et était encore plein de santé et de vigueur. À peine pouvait-on deviner dans sa barbe les premiers fils d'argent.

Il mourut un an plus tard, mais non pas de mort naturelle.

Cet événement tragique, si douloureux pour tous ceux qui le connurent, et surtout pour moi, se produisit lors de la

dernière grande psychose périodique des hommes.

Lorsque les Turcs attaquèrent Alexandropol, et que notre famille dut s'enfuir, il ne voulut pas laisser sa demeure à la merci du sort, et fut blessé alors qu'il tentait de sauver le bien familial. Il mourut peu après et fut enterré par des vieillards qui étaient restés dans la ville.

Toutes les notes manuscrites laissées par mon père, tous les textes de légendes et de chants qui avaient été pris sous sa dictée – et qui auraient selon moi constitué le plus beau mémorial – ont été perdus, pour le malheur de tout homme capable de penser, lors des pillages répétés de notre maison. Toutefois, il n'est pas impossible que, par miracle, se soient conservés, parmi les affaires que j'ai laissées à Moscou, quelques centaines de chants, enregistrés sur rouleaux.

Pour tous ceux qui savent encore apprécier le vieux folklore, ce serait un grand dommage si ces enregistrements ne pouvaient être retrouvés.

Afin de mieux faire apparaître au regard intérieur du lecteur l'individualité de mon père et sa forme d'intelligence, je noterai ici quelques-unes des nombreuses « sentences subjectives » dont il aimait à ponctuer la conversation.

À ce propos, je trouve intéressant de souligner un fait que je ne fus d'ailleurs pas seul à remarquer : chaque fois qu'il employait une de ces sentences dans la conversation, il semblait à tous ses interlocuteurs qu'elle venait au bon moment et que l'on n'eût pu mieux dire ; en revanche, si quelqu'un d'autre s'avisait de s'en servir, elles tombaient toujours à faux, ou avaient l'air de simples absurdités.

En voici quelques-unes :

1. *Sans sel, pas de sucre.*

*2. Les cendres sont filles du feu.*
*3. La soutane est là pour cacher l'imbécile.*
*4. Il est bas parce que tu te trouves en haut.*
*5. Si le curé va à droite, il faut bien que le maître d'école aille à gauche.*
*6. Si l'homme est lâche, c'est la preuve qu'il est capable de volonté.*
*7. Ce qui rassasie l'homme, ce n'est pas la quantité de nourriture, c'est l'absence d'avidité.*
*8. La vérité seule a le pouvoir d'apaiser la conscience.*
*9. Sans l'éléphant et sans le cheval, même l'âne serait un seigneur.*
*10. Dans l'obscurité, le pou est pire qu'un tigre.*
*11. Si* Je *est présent en moi, ni Dieu ni diable ne comptent plus.*
*12. Une fois que tu l'as mis sur tes épaules, il n'est rien de plus léger au monde.*
*13. L'image de l'enfer : un soulier verni.*
*14. Une vraie misère sur terre, c'est la chinoiserie des femmes.*
*15. Rien de plus sot qu'un homme intelligent.*
*16. Heureux celui qui ne voit pas son malheur.*
*17. Le maître est le grand dispensateur de lumière – qui donc est l'âne alors ?*
*18. Le feu chauffe l'eau, mais l'eau éteint le feu.*
*19. Gengis Khan fut grand, mais notre sergent de ville, si on veut, est encore plus grand.*
*20. Si tu es le numéro un, ta femme est le numéro deux. Mais si ta femme est le numéro un, sois plutôt zéro. Au moins la vie de tes poules ne sera plus en danger.*
*21. Si tu veux être riche – mets-toi bien avec la police.*
*Si tu veux être célèbre – mets-toi bien avec les journalistes.*

*Si tu veux être rassasié – avec ta belle-mère.*
*Si tu veux la paix – avec tes voisins.*
*Si tu veux dormir – avec ta femme.*
*Si tu veux perdre la foi – avec ton curé.*

Pour compléter ce portrait de mon père, il me reste à parler d'une certaine tendance inhérente à sa nature, tendance rare à notre époque, et qui frappait d'autant plus ceux qui le connaissaient bien.

Lorsque la misère l'eut contraint à entreprendre un commerce pour gagner sa vie, ses affaires prirent dès le début une si mauvaise tournure que ses proches, ainsi que tous ceux qui avaient à traiter avec lui, en vinrent à le considérer comme un homme dépourvu de sens pratique, ou même d'intelligence dans ce domaine.

Et c'est un fait, les affaires que mon père entreprenait pour gagner de l'argent ne marchaient jamais et ne donnaient aucun des résultats que d'autres en auraient retirés.

Pourtant cela ne venait pas du tout d'un manque de sens pratique ou de capacités mentales à cet égard, mais bien de cette tendance spécifique de sa nature.

Cette tendance, acquise probablement dès son enfance, je l'aurais formulée ainsi : « Répulsion instinctive à l'idée de tirer un profit personnel de la naïveté ou de la malchance d'autrui ».

Autrement dit, étant un homme probe et honnête au plus haut point, mon père n'aurait jamais édifié consciemment son bien-être sur le malheur de son prochain. Mais comme autour de lui la plupart des hommes étaient des représentants typiques de la mentalité contemporaine, ils n'hésitaient pas à

tirer profit de son honnêteté pour le rouler systématiquement, cherchant inconsciemment à déprécier ainsi la valeur de ce trait, sur lequel repose l'ensemble des commandements de Notre Père Commun.

Bref, on aurait pu appliquer de manière idéale à mon père une sentence que les adeptes de toutes les religions tirent aujourd'hui des Écritures saintes pour caractériser, sous forme de conseil pratique, les anomalies de notre vie quotidienne :

*Frappe – tu ne seras pas frappé.*

*Mais si tu ne frappes pas, ils te rosseront tous comme la chèvre de Sidor.*

Bien qu'il lui arrivât souvent d'être mêlé à des événements qui échappent au pouvoir des hommes et entraînent pour l'humanité entière toutes sortes de calamités, et bien qu'il dût presque toujours subir de la part des gens qui l'entouraient des manifestations malpropres, rappelant étrangement celles du chacal, il ne se décourageait jamais, et sans s'identifier à rien demeurait intérieurement libre et restait toujours lui-même.

Le fait que sa vie extérieure ait été dénuée de tout ce que son entourage considérait comme des richesses ne le troublait en aucune façon. Il était prêt à tout accepter, pourvu que le pain ne manquât pas, et qu'il eût la paix aux heures qu'il consacrait à la méditation.

Ce qui lui déplaisait le plus, c'était d'être dérangé le soir, quand il s'asseyait dehors pour regarder les étoiles.

Quant à moi, aujourd'hui, je peux seulement dire que, de tout mon être, je voudrais pouvoir être tel que je l'ai connu dans sa vieillesse.

En raison de diverses circonstances de ma vie, tout à fait indépendantes de moi, je n'ai pas vu de mes propres yeux la tombe dans laquelle reposent les cendres de mon cher père, et il est peu probable que j'aie jamais l'occasion à l'avenir de lui rendre visite. C'est pourquoi, en terminant ce chapitre consacré à mon père, j'ordonne à celui de mes fils – qu'il le soit par la chair ou par l'esprit – qui aura la possibilité de retrouver cette tombe solitaire, abandonnée à la suite d'événements dus à ce fléau humain que l'on nomme « sentiment de troupeau », d'ériger une stèle portant cette inscription :

JE SUIS TOI,
TU ES MOI,
IL EST NOTRE, TOUS DEUX NOUS SOMMES SIENS.
QUE TOUT SOIT
POUR NOTRE PROCHAIN.

# Mon premier maître

Comme je l'ai dit dans le chapitre précédent, mon premier maître fut le Père Borsh. Alors archiprêtre de l'église militaire de Kars, il était la plus haute autorité spirituelle de toute cette contrée récemment conquise par les Russes.

C'est par une suite de circonstances tout à fait accidentelles qu'il devint pour moi un *facteur constitutif de l'assise secondaire de mon individualité actuelle*.

J'étudiais au collège de Kars. Un jour on vint recruter, parmi les élèves du collège, des chanteurs pour le chœur de l'église militaire, et comme j'avais alors une bonne voix je fus du nombre des enfants choisis. À partir de ce moment, j'allai souvent à l'église pour chanter ou pour m'exercer.

L'archiprêtre, un beau vieillard, s'intéressa à notre petit groupe ; les mélodies des divers cantiques sacrés que le chœur devait exécuter pendant l'année étaient de sa composition et il venait souvent les entendre. Comme il aimait les enfants, il était très affectueux avec nous, les petits chanteurs.

Très vite, il me témoigna une bienveillance toute particulière ; peut-être à cause de ma voix, très remarquable pour un enfant, et qui, même dans un grand chœur, se détachait nettement quand je chantais la seconde voix – ou peut-être parce que j'étais très espiègle et qu'il aimait ces « vauriens de gamins ». Quoi qu'il en soit, il me porta de plus en plus d'intérêt, et bientôt même il se mit à m'aider à préparer mes leçons pour l'école.

Vers la fin de l'année, je fus atteint de trachome et restai toute une semaine sans aller à l'église. Le Père l'apprit et vint

chez nous, accompagné de deux médecins oculistes de l'armée. Ceux-ci, après m'avoir examiné, décidèrent de m'envoyer un infirmier pour me faire deux fois par jour des cautérisations au sulfate de cuivre, et toutes les trois heures des applications de pommade jaune ; puis ils nous quittèrent.

Ce jour-là, mon père était à la maison.

Le vieux prêtre et lui – ces deux hommes qui avaient vécu jusqu'à la vieillesse d'une vie relativement normale, et qui avaient presque les mêmes convictions, bien qu'ils eussent été préparés à *l'âge responsable* dans des conditions très différentes – se parlèrent alors pour la première fois.

Dès cet instant, ils se plurent, et par la suite le vieux prêtre vint souvent voir mon père. Ils s'asseyaient dans le fond de l'atelier, sur un tas de copeaux, buvaient le café préparé sur place par mon père et parlaient pendant des heures entières de toutes sortes de sujets religieux et historiques. Je me rappelle que le prêtre s'animait particulièrement lorsque mon père parlait de l'Assyrie, dont il connaissait très bien l'histoire, et à laquelle le Père Borsh, à cette époque, s'intéressait vivement lui aussi.

Le Père Borsh avait alors près de soixante-dix ans. Grand, maigre, avec un beau visage, il était de santé délicate, mais d'esprit ferme et robuste. La profondeur et l'ampleur de ses connaissances étaient peu communes. Dans sa vie comme dans ses idées, il différait entièrement de son entourage ; aussi le considérait-on comme un original.

Et, vraiment, sa manière de vivre pouvait justifier une telle opinion. Par exemple, il disposait d'excellentes possibilités matérielles, recevait un fort traitement, avait droit à un appartement spécial, et cependant il n'occupait

qu'une seule chambre avec une cuisine dans la maisonnette du concierge de l'église. Pendant ce temps-là ses assistants, des prêtres dont le traitement était beaucoup moins élevé que le sien, vivaient dans des appartements de six à dix pièces avec tout le confort.

Il menait une existence très retirée, fréquentait peu de gens, ne faisait aucune visite. Sa chambre n'était même ouverte à personne, excepté à moi et à son ordonnance, qui n'avait d'ailleurs pas le droit d'y entrer en son absence.

Remplissant strictement ses obligations, le Père Borsh donnait tout son temps libre à la science, surtout à l'astronomie et à la chimie. Parfois, pour se reposer, il faisait de la musique ; il jouait du violon ou composait des cantiques dont plusieurs sont devenus célèbres en Russie.

De nombreuses années plus tard, j'eus même l'occasion d'entendre au phonographe certains d'entre eux, qui avaient été composés en ma présence, tels que *À ton appel Seigneur*, *Douce lumière, Gloire à Toi*, etc.

Le prêtre venait souvent voir mon père, de préférence le soir, quand ils étaient tous deux libérés de leurs obligations.

Pour ne pas « induire les autres en tentation », comme il disait, il tâchait de faire en sorte que ses visites passent inaperçues, car il occupait dans la ville une situation éminente et presque tout le monde le connaissait de vue, alors que mon père n'était qu'un simple menuisier.

Au cours d'une des conversations qui eurent lieu en ma présence, dans l'atelier de mon père, le Père Borsh se mit à parler de moi et de mes études.

Il dit qu'il me considérait comme un garçon particulièrement doué et trouvait insensé de me laisser

moisir à l'école pendant huit années pour recevoir en fin de compte un certificat de troisième.

De fait, les écoles municipales étaient alors organisées d'une manière absurde. Elles comportaient huit divisions et dans chacune d'elles on était tenu de passer une année entière, pour recevoir en fin d'études un certificat équivalant tout juste à la troisième année d'un lycée de sept classes.

Aussi le Père Borsh conseilla-t-il vivement à mon père de me retirer de l'école et de me faire travailler à la maison, promettant de se charger lui-même d'une partie des leçons. Il affirma que si plus tard j'avais besoin d'un certificat, je n'aurais qu'à passer l'examen d'une classe correspondante dans n'importe quel lycée.

Après un conseil de famille, c'est ce qui fut décidé. Je quittai l'école et le Père Borsh dirigea mon instruction. Il s'occupa lui-même de moi pour certaines matières, et pour le reste fit appel à d'autres maîtres.

Au début, mes maîtres furent deux séminaristes, Ponomerenko et Krestovsky, qui, après avoir terminé leurs études à l'Académie théologique, avaient été attachés à l'église en qualité de sacristains, en attendant leur nomination comme aumôniers militaires. Le docteur Sokolov me donnait lui aussi des leçons.

Ponomerenko m'enseignait la géographie et l'histoire, Krestovsky le catéchisme et la langue russe, Sokolov l'anatomie et la physiologie ; quant aux mathématiques et aux autres matières, le Père Borsh me les enseignait lui-même.

Je m'étais mis au travail avec ardeur.

J'étais très doué et j'apprenais facilement ; pourtant je

trouvais à peine le temps de préparer mes nombreuses leçons et n'avais pas une minute de liberté.

Ce qui me prenait le plus de temps, c'étaient les allées et venues, car j'allais d'une maison à l'autre chez mes maîtres, qui habitaient des quartiers différents. Sokolov, surtout, habitait très loin, à l'hôpital militaire du fort Tchakmak, à quatre ou cinq kilomètres de la ville.

Ma famille m'avait destiné tout d'abord au sacerdoce ; mais le Père Borsh avait une conception très particulière de ce que devait être un vrai prêtre.

D'après cette conception, le prêtre devait non seulement s'occuper de l'âme de ses ouailles, mais encore connaître toutes les maladies de leur corps et savoir les soigner.

Selon lui, les obligations du prêtre allaient de pair avec celles du médecin. Un médecin qui ne peut pénétrer l'âme du patient est incapable, disait-il, de lui venir réellement en aide ; de même, on ne peut pas être un bon prêtre sans être en même temps médecin, car le corps et l'âme sont liés. Bien souvent, l'on ne peut guérir l'un parce que la cause du mal réside dans l'autre.

Il était d'avis de me faire faire mes études de médecine, non pas au sens habituel de cette expression, mais comme il l'entendait lui-même, c'est-à-dire en vue d'être le médecin du corps et le prêtre de l'âme.

Soit dit en passant, je me sentais attiré dans une tout autre voie. Depuis mon plus jeune âge, j'aimais à fabriquer toutes sortes de choses, et je rêvais d'une spécialité technique.

Comme on n'avait pas encore décidé de façon définitive dans quelle direction je m'engagerais, je me préparai en même temps à être médecin et à devenir prêtre, d'autant plus

que certaines matières m'étaient indispensables dans les deux cas.

Ensuite, les choses continuèrent d'elles-mêmes, et grâce à ma facilité je trouvai le moyen d'aller à la fois dans les deux directions. J'avais même le temps de lire sur des sujets divers une masse de livres que me donnait le prêtre ou qui me tombaient par hasard entre les mains.

Le Père Borsh me fit travailler intensément dans toutes les branches qu'il avait pris sur lui de m'enseigner. Il me gardait souvent chez lui après la leçon pour prendre le thé, et me demandait parfois de chanter quelque nouveau cantique de sa composition, afin d'en vérifier les voix.

Pendant ces longues heures, il s'entretenait librement avec moi des matières que nous venions d'étudier, ou encore de questions abstraites, et peu à peu nos relations devinrent telles qu'il me parla comme à un égal.

Je m'habituai très vite à lui, et la timidité que j'avais d'abord ressentie en sa présence disparut. Tout en conservant un grand respect à son égard, je m'oubliais parfois jusqu'à discuter avec lui, ce qui, je le comprends maintenant, loin de l'offenser, bien au contraire lui plaisait.

Dans les conversations qu'il avait avec moi, il abordait souvent le problème sexuel.

Il me dit un jour, à propos du plaisir sexuel :

« Si un adolescent satisfait sa concupiscence, ne serait-ce qu'une fois, avant sa majorité, il lui arrivera la même chose qu'à l'Esaü de l'histoire, qui, pour une cuillerée de lentilles, vendit son droit d'aînesse, c'est-à-dire le bien de toute sa vie. Car si l'adolescent succombe une seule fois à cette tentation, il perd pour toute sa vie la possibilité d'être réellement un

homme digne d'estime.

« Satisfaire sa concupiscence avant la majorité a le même effet que verser de l'alcool dans du moût de Mollavaly ([3]).

« De même que le moût dans lequel on a versé ne serait-ce qu'une goutte d'alcool ne peut devenir que du vinaigre, la satisfaction de la concupiscence avant la majorité fait de l'adolescent, à tous égards, une sorte de monstre. Quand l'adolescent devient adulte, il peut faire tout ce que bon lui semble, comme le moût devenu vin peut supporter n'importe quelle dose d'alcool : non seulement cela ne le gâtera pas, mais il pourra titrer autant de degrés que l'on voudra. »

Le Père Borsh avait du monde et de l'homme une conception très originale.

Ses vues sur l'homme et sur le sens de son existence différaient entièrement des conceptions de son entourage, comme de tout ce que j'avais pu entendre ou lire à ce sujet.

Je citerai encore quelques-unes de ses pensées, qui pourront illustrer ce qu'était sa compréhension de l'homme et de ce qui est exigé de lui. Il disait :

« Jusqu'à sa majorité, l'homme n'est responsable d'aucune de ses actions, bonnes ou mauvaises, volontaires ou involontaires ; seuls en sont responsables ceux de ses proches qui ont pris sur eux, consciemment ou par la force de circonstances accidentelles, l'obligation de le préparer à une vie adulte.

« Les années de jeunesse sont pour tout être humain, de sexe masculin ou féminin, la période donnée pour développer jusqu'à maturation complète le germe conçu dans le sein de la mère.

« À partir de ce moment, c'est-à-dire dès que ce

développement est achevé, l'homme devient personnellement responsable de toutes ses manifestations volontaires et involontaires.

« Selon les lois de la Nature, découvertes et vérifiées au cours de longs siècles d'observation par des hommes à la raison pure, ce développement s'achève, pour les êtres de sexe masculin, entre vingt et vingt-trois ans, et pour les êtres de sexe féminin entre quinze et dix-neuf ans, suivant les conditions géographiques du lieu de leur naissance et de leur formation.

« Ainsi que l'avaient reconnu les hommes sages des époques passées, ce délai a été fixé par la Nature, conformément aux lois, pour l'acquisition d'un être indépendant, doué de responsabilité personnelle pour toutes ses manifestations. Malheureusement, à l'heure actuelle, on n'en tient plus aucun compte, et cela provient surtout, selon moi, de la négligence dont fait preuve aujourd'hui l'éducation à l'égard du problème sexuel, qui n'en joue pas moins le rôle le plus important dans la vie de chacun.

« En fait de responsabilité, la plupart des hommes contemporains qui ont atteint et même quelque peu dépassé leur majorité peuvent, si étrange que cela paraisse à première vue, n'être responsables d'aucune de leurs manifestations ; et ceci, à mon avis, peut d'ailleurs être considéré comme parfaitement conforme aux lois.

« L'une des causes majeures de cette absurdité est qu'à cet âge, dans la plupart des cas, les hommes contemporains sont privés de l'être correspondant de sexe contraire qui doit nécessairement compléter leur type, lequel, pour des raisons indépendantes d'eux, mais procédant des grandes lois,

représente par lui-même quelque chose de *non-entier*.

« À cet âge, l'homme qui n'a pas auprès de lui un type correspondant de sexe contraire pour compléter son type, n'en demeure pas moins soumis aux lois de la Nature et ne peut rester plus longtemps sans satisfaire son besoin sexuel. Entrant alors en contact avec un type non correspondant au sien, il tombe dans une certaine mesure, selon la loi de polarité, sous l'influence de ce type non correspondant, et perd involontairement, et sans même s'en rendre compte, presque toutes les manifestations essentielles de son individualité.

« Voilà pourquoi il est absolument nécessaire que tout homme ait auprès de lui, dans le processus de sa vie responsable, un être de sexe contraire de type correspondant, afin qu'ils se complètent mutuellement sous tous les rapports.

« Cette nécessité impérieuse fut d'ailleurs fort bien reconnue, à presque toutes les époques, par nos ancêtres éloignés, qui, dans leur prévoyance, considéraient que leur tâche la plus importante pour créer des conditions de vie collective plus ou moins normale était d'arriver à choisir pour chacun, de manière aussi exacte et aussi parfaite que possible, le type correspondant de sexe opposé.

« La plupart des anciens peuples avaient même pour coutume de faire ce choix en vue d'une union entre les sexes, ou, comme on disait encore, ces « fiançailles », dès que le garçon atteignait sept ans, et la petite fille un an. À partir de ce moment-là, les deux familles des futurs époux, si tôt fiancés, étaient tenues de s'aider réciproquement à faire en sorte que toutes les habitudes inculquées aux enfants au cours de la croissance, leurs tendances, leurs inclinations et leurs

goûts, se correspondent.

Je me rappelle également fort bien ces paroles du vieux prêtre :

« Pour qu'un homme soit vraiment un homme à sa majorité, et non pas un propre à rien, son éducation doit être rigoureusement fondée sur les dix principes suivants, qu'il faut lui inculquer dès son plus jeune âge :

*1. L'attente d'un châtiment pour toute désobéissance.*

*2. L'espoir de recevoir une récompense seulement si elle est méritée.*

*3. L'amour de Dieu – mais l'indifférence envers les saints.*

*4. Les remords de conscience pour les mauvais traitements infligés aux animaux.*

*5. La crainte de faire de la peine à ses parents et éducateurs.*

*6. L'impassibilité à l'égard des diables, des serpents et des souris.*

*7. La joie de se contenter de ce qu'on a.*

*8. Le chagrin d'avoir perdu les bonnes dispositions des autres.*

*9. La patience d'endurer la douleur et la faim.*

*10. Le désir de gagner son pain au plus vite. »*

Pour ma profonde affliction, il ne me fut pas donné d'assister à la fin de cet homme si digne, et si extraordinaire pour notre temps, et je ne pus rendre les derniers devoirs à la vie terrestre de mon second père – mon inoubliable maître.

Longtemps après sa mort, les prêtres et les paroissiens de l'église de Kars furent très étonnés et intrigués lorsqu'un certain dimanche un inconnu vint leur demander de célébrer un service funèbre sur une tombe solitaire et oubliée – la seule aux abords de l'église. Ils virent ensuite cet étranger, retenant à grand-peine ses larmes, remercier généreusement

les officiants et, sans regarder personne, ordonner à son cocher de le conduire à la gare.

Repose en paix, cher maître ! Je ne sais pas si j'ai justifié ni si je justifie aujourd'hui tes rêves, mais les commandements que tu m'as donnés, pas une seule fois, dans toute ma vie, je ne les ai trahis.

# Bogatchevsky

Bogatchevsky, ou le Père Evlissi, est encore aujourd'hui en vie. Il a le bonheur d'être l'assistant du supérieur dans un monastère des Frères Esséniens, non loin des rives de la mer Morte.

Selon certaines conjectures, cet ordre fut fondé douze cents ans avant Jésus-Christ. C'est dans cette confrérie, dit-on, que Jésus reçut sa première initiation.

Quand je fis la connaissance de Bogatchevsky, ou Père Evlissi, il était encore très jeune. Il venait de terminer ses études à l'Académie russe de théologie, et, en attendant son ordination, il était chantre à la cathédrale de la forteresse de Kars.

À la demande de mon premier maître, le Père Borsh, il consentit dès son arrivée à remplacer auprès de moi un de mes professeurs, Krestovsky, jeune séminariste lui aussi, qui avait été nommé quelques semaines auparavant à un poste d'aumônier en Pologne, et dont Bogatchevsky venait de prendre la succession à la cathédrale.

Bogatchevsky se révéla un homme sociable et bon ; très vite il gagna la sympathie de tout le clergé, même celle du candidat-prêtre Ponomerenko, homme rude et mal embouché, qui ne s'accordait avec personne. Bogatchevsky s'entendit si bien avec lui qu'ils finirent par habiter le même appartement, près du jardin public, du côté de la caserne des pompiers.

Bien que je fusse encore très jeune en ce temps-là, il s'établit bientôt entre Bogatchevsky et moi des relations

proches de la camaraderie.

J'allais chez lui à mes heures de liberté. J'y allais aussi pour prendre mes leçons, le soir après dîner, et souvent, la leçon terminée, je restais là pour faire mes devoirs ou pour écouter les conversations qu'il avait avec Ponomerenko et les nombreux amis qui venaient leur rendre visite. Je les aidais même parfois à de petits travaux ménagers.

Parmi les familiers, il y avait un ingénieur militaire, un certain Vseslavsky, compatriote de Bogatchevsky, et l'officier d'artillerie Kouzmine, mécanicien-pyrotechnicien. Assis autour du samovar, ils discutaient de toutes sortes de choses.

Je suivais toujours très attentivement les entretiens de Bogatchevsky et de ses amis, car, lisant en cette période une quantité de livres sur les sujets les plus variés, en grec, en arménien et en russe, je m'intéressais à beaucoup de questions ; mais bien entendu, en raison de mon jeune âge, je ne me mêlais jamais à la conversation.

L'opinion de ces hommes faisait autorité pour moi, car j'avais alors le plus grand respect pour ceux qui avaient fait des études supérieures.

Ce fut d'ailleurs sous l'impulsion de toutes ces conversations et discussions entre ceux qui se réunissaient chez mon maître Bogatchevsky, pour tuer le temps et remplir la vie monotone de cette lointaine et ennuyeuse ville de Kars, que s'éveilla mon intérêt pour les questions abstraites.

Comme cet intérêt joua un grand rôle dans ma vie, et marqua toute mon existence ultérieure, et que les événements qui le stimulèrent prirent place à l'époque à laquelle se rapportent mes souvenirs sur Bogatchevsky, je m'arrêterai un peu plus longuement sur ce sujet.

Cela commença, un jour, au cours d'une conversation. Ils parlaient avec animation de spiritisme et de tables tournantes, questions qui passionnaient tout le monde en ce temps-là.

L'ingénieur militaire affirmait que ces phénomènes étaient l'œuvre des esprits. Les autres le contestaient, expliquant la chose par d'autres forces de la nature : le magnétisme, la force d'attraction, l'auto-suggestion, et ainsi de suite – mais personne ne niait l'évidence du fait.

Comme d'habitude, je suivais attentivement la discussion ; chaque opinion m'intéressait au plus haut point.

J'avais déjà lu quantité de livres « sur tout et n'importe quoi », mais c'était la première fois que j'entendais parler de ce sujet.

Cette conversation sur le spiritisme produisit sur moi une impression d'autant plus forte que ma sœur préférée venait de mourir, et que ma douleur n'avait encore rien perdu de son acuité.

Je pensais très souvent à elle, et le problème de la mort, comme celui de la vie au-delà du tombeau, s'imposait bon gré mal gré à mon esprit. C'est pourquoi tout ce que l'on disait ce soir-là semblait répondre aux pensées et aux questions qui avaient inconsciemment germé en moi et exigeaient une solution.

Le résultat de leur discussion fut qu'ils décidèrent de faire une expérience avec une table.

Il fallait pour cela une table à trois pieds. Il y en avait bien une dans un coin, mais l'ingénieur militaire, spécialiste en la matière, la refusa parce qu'elle était plantée de clous, et que, comme il nous l'expliqua, la table ne devait pas

comporter la moindre trace de fer. On m'envoya chez le voisin, un photographe, pour lui demander s'il n'avait pas une table de ce genre.

Il en avait une, et je l'apportai.

C'était le soir. Après avoir fermé les portes et baissé la lumière, nous nous assîmes tous, puis, ayant posé d'une certaine façon les mains sur la table, nous attendîmes.

Au bout de vingt minutes, notre table se mit réellement à bouger, et à la question de l'ingénieur « Quel âge a telle personne ? » elle répondit en frappant un certain nombre de coups avec un pied.

Comment et pourquoi elle frappait, je ne le comprenais pas ; je ne cherchais même pas à me l'expliquer, tant j'étais sous l'impression d'un immense domaine inconnu qui s'ouvrait devant moi.

Ce que j'entendis et ce que je vis me bouleversa si profondément que, de retour à la maison, j'y réfléchis toute la nuit et toute la matinée du lendemain. Je résolus même d'en parler au Père pendant la leçon, et je lui racontai la conversation et l'expérience de la veille.

« Tout cela est absurde, répondit mon premier maître, tu ne dois pas penser à ces choses ni t'en occuper, mais étudier ce qu'il est indispensable que tu saches pour mener une existence supportable. »

Et il ne put s'empêcher d'ajouter :

« Voyons, petite tête d'ail (c'était son expression favorite), réfléchis un instant : si les esprits pouvaient vraiment frapper en se servant d'un pied de table, cela voudrait dire qu'ils possèdent une certaine force physique, et, s'il en était ainsi, pourquoi leur faudrait-il recourir à un moyen si stupide

et en même temps si compliqué pour communiquer avec les hommes ? Ils pourraient tout aussi bien transmettre ce qu'ils veulent dire par un attouchement, ou par quelque autre moyen… »

J'avais beau apprécier l'opinion de mon vieux maître, je ne pouvais accepter sans critique sa réponse catégorique, d'autant plus qu'il me semblait que mon jeune professeur et ses amis, qui sortaient de l'Académie et d'autres écoles supérieures, pouvaient connaître certains faits mieux que cet homme âgé, dont les études remontaient à une époque où la science était beaucoup moins développée.

Aussi, malgré tout le respect que j'avais pour le vieil homme, gardai-je quelque doute quant à sa manière d'envisager certains problèmes touchant à de hautes matières.

De sorte que la question resta pour moi sans réponse. Je tâchai de la résoudre à l'aide des livres que me prêtaient Bogatchevsky, le Père Borsh et d'autres.

Mais comme mes études ne me permettaient pas de m'arrêter longtemps sur un sujet qui leur était étranger, je finis par oublier cette question, et cessai d'y penser.

Le temps passait. Mon travail avec mes différents maîtres et avec Bogatchevsky devenait plus intense. Je n'allais plus que de temps à autre, les jours de fête, voir mon oncle à Alexandropol, où j'avais beaucoup de camarades. J'y allais aussi pour gagner quelque argent, car j'en avais toujours besoin, tant pour mes dépenses personnelles, vêtements, livres, etc., que pour aider à l'occasion tel ou tel membre de ma famille qui se trouvait dans la gêne.

Si j'allais travailler à Alexandropol, c'est que tout le

monde me connaissait là-bas comme « passé maître en l'art de tout faire », et que tantôt l'un, tantôt l'autre, m'appelait pour fabriquer ou réparer quelque chose : pour celui-ci, il fallait réparer une serrure, pour celui-là, une montre, tailler pour un troisième, dans une pierre du pays, un poêle de forme particulière, broder un coussin destiné à un trousseau ou à la décoration d'un salon – bref, j'avais une vaste clientèle et trouvais toujours suffisamment de travail, assez bien payé pour l'époque. À Kars, au contraire, je fréquentais des gens que, dans ma jeune compréhension, je regardais comme des « hommes de science » ou des membres de la « haute société », et je ne voulais pas être considéré par eux comme un artisan, ni leur laisser soupçonner que ma famille était dans la gêne, et que j'étais forcé de gagner ma vie comme un simple ouvrier. Tout cela blessait alors profondément mon amour-propre.

Ainsi donc, cette année-là, je partis comme d'habitude à Pâques pour Alexandropol, à une centaine de kilomètres de Kars, dans la famille de mon oncle, auquel j'étais très attaché et dont j'avais toujours été le favori.

Le lendemain de mon arrivée, pendant le déjeuner, ma tante me dit : « Écoute, fais bien attention qu'il ne t'arrive rien. »

Je fus surpris. Que pouvait-il m'arriver ? Et je lui demandai ce qu'elle voulait dire.

« Moi, me dit-elle, je n'y crois qu'à moitié, mais puisqu'une chose que l'on m'avait prédite sur toi est arrivée, j'ai peur que le reste n'arrive aussi. » Et elle me raconta ceci :

Au début de l'hiver, comme chaque année, était passé par Alexandropol Eoung-Ashokh Mardiross, l'innocent ; ma tante

avait eu l'idée de le faire venir, et lui avait demandé de prédire mon avenir. Il lui avait annoncé beaucoup de choses qui m'attendaient ; certaines, pensait-elle, s'étaient déjà réalisées, et elle m'en indiqua effectivement plusieurs qui s'étaient produites entre-temps.

« Mais, Dieu merci, continua-t-elle, il y a encore deux choses qui ne te sont pas arrivées. Il avait prédit que tu aurais une plaie au côté droit, et que tu serais bientôt victime d'un grave accident, dû à une arme à feu.

« Ainsi, fais bien attention partout où l'on tire », conclut ma tante en m'affirmant qu'elle ne croyait pas ce fou, mais qu'il serait préférable, malgré tout, d'être très prudent.

Quant à moi, j'étais fort surpris de ce qu'elle me racontait, car deux mois auparavant j'avais bel et bien souffert d'un furoncle au côté droit, qu'il m'avait fallu soigner pendant plusieurs semaines en allant presque chaque jour le faire panser à l'hôpital militaire. Mais je n'en avais parlé à personne, pas même aux miens, et par conséquent ma tante, qui vivait au loin, n'avait pas pu le savoir.

Cependant je n'accordai aucune importance particulière à ce récit, parce que je ne croyais pas le moins du monde à ces devins, et je ne tardai pas à oublier la prédiction.

À Alexandropol, j'avais un ami du nom de Fatinov. Celui-ci avait un camarade, un certain Gorbakoune, fils du commandant d'un régiment de Bakou établi dans les faubourgs grecs de la ville.

Une semaine environ après le récit de ma tante, ce Fatinov vint me trouver et me proposa de l'accompagner, ainsi que son camarade, à la chasse aux canards sauvages.

Ils comptaient se rendre sur le lac Alagheuz, situé sur l'un

des versants de la montagne du même nom.

J'y consentis, pensant que c'était une bonne occasion de me reposer, car je m'étais vraiment beaucoup fatigué depuis quelque temps à étudier des livres de pathologie nerveuse qui me passionnaient.

D'ailleurs, depuis ma petite enfance, j'avais toujours beaucoup aimé la chasse. Je n'avais encore que six ans lorsqu'un jour, sans demander la permission, je pris le fusil de mon père et partis à la chasse aux moineaux.

Le premier coup me renversa ; cela ne me refroidit pas, mais, tout au contraire, ne fit qu'accroître mon ardeur.

Bien entendu, on m'enleva aussitôt le fusil, et on le suspendit de manière que je ne puisse pas l'atteindre. Mais j'eus vite fait d'en fabriquer moi-même un autre avec de vieilles cartouches auxquelles j'adaptai les cylindres en carton de ma petite carabine.

Avec ce fusil chargé de grenaille de plomb, je faisais mouche aussi bien qu'avec un vrai. Il connut un tel succès auprès de mes camarades qu'ils m'en commandèrent tous de semblables et, tout en passant pour un fameux armurier, je me fis un bon petit revenu.

Ainsi donc, deux jours plus tard, Fatinov et son ami vinrent me chercher et nous partîmes pour la chasse.

Nous devions parcourir à pied une vingtaine de verstes ; il nous fallut nous mettre en route dès l'aube, afin d'arriver sur place le soir même sans nous presser et de pouvoir guetter le lendemain de bonne heure le premier envol des canards.

Nous étions quatre, car un soldat, l'ordonnance du commandant Gorbakoune, s'était joint à nous. Nous avions tous des armes, et Gorbakoune avait même un fusil de

l'armée.

Arrivés près du lac, nous fîmes du feu et, après avoir dîné, bâtîmes une hutte et nous couchâmes.

Levés dès avant l'aube, nous choisîmes chacun notre secteur au bord du lac, et attendîmes.

À ma gauche se trouvait Gorbakoune ; il tira sur le premier canard, pendant qu'il volait encore très bas, et la balle m'atteignit en plein dans la jambe. Par bonheur, elle traversa les chairs en épargnant l'os.

Naturellement, toute la chasse en fut gâchée. Ma jambe saignait très fort, elle commençait à me faire mal, et mes camarades durent me porter tout le long du chemin sur un brancard fait de nos fusils, car je n'étais pas en état de marcher.

À la maison, la plaie se ferma rapidement, les muscles seuls ayant été touchés. Mais je boitai pendant longtemps.

La coïncidence de cet accident avec la prédiction de l'oracle local me donna beaucoup à réfléchir, et lors d'un autre séjour chez mon oncle, ayant entendu dire qu'Eoung-Ashokh Mardiross était de nouveau dans les parages, je priai ma tante de l'inviter – ce qu'elle fit.

Le devin était un être maigre, de grande taille, aux yeux éteints, dont les mouvements nerveux et désordonnés étaient ceux d'un innocent. Il était parfois pris de tressaillements, et ne s'arrêtait pas de fumer. Sans nul doute, c'était un homme très malade.

La séance se passait ainsi :

Assis entre deux bougies allumées, il plaçait son pouce devant ses yeux et en fixait l'ongle jusqu'à tomber dans une sorte de somnolence. Il se mettait alors à dire ce qu'il voyait

dans son ongle ; il parlait d'abord des vêtements que portait la personne, puis annonçait ce qui l'attendait dans l'avenir.

S'il prédisait l'avenir d'un absent, il demandait d'abord son nom, priait qu'on lui décrivît en détail son visage, puis qu'on lui indiquât à peu près la direction de l'endroit où il vivait, et si possible son âge.

Cette fois encore, il lut dans mon avenir.

Je raconterai un jour comment ses prédictions se réalisèrent.

Cet été-là, je fus témoin, à Alexandropol, d'un autre événement que je ne pus absolument pas m'expliquer.

En face de la maison de mon oncle, il y avait un terrain vague, au milieu duquel se dressait un petit bosquet de peupliers. J'aimais cet endroit et allais souvent m'y asseoir avec un livre ou un travail quelconque.

On y voyait toujours jouer des gamins, venus de tous les quartiers environnants. Ils formaient une horde hétéroclite et bigarrée : il y avait là des Arméniens, des Grecs, des Kurdes, des Tartares, qui faisaient un vacarme incroyable ; mais cela ne m'empêchait jamais de travailler.

Ce jour-là, j'étais assis sous les peupliers, avec un travail que m'avait commandé un voisin. Il s'agissait de dessiner sur un écusson qu'il voulait accrocher le lendemain au-dessus de la porte de sa maison, à l'occasion du mariage de sa nièce, les initiales entrelacées des jeunes mariés. En plus des initiales, j'avais à inscrire sur l'écusson le jour et l'année.

Certaines impressions fortes se gravent profondément dans la mémoire. Je me rappelle encore à quel point je me cassais la tête pour disposer au mieux les chiffres de l'année 1888.

J'étais plongé dans mon travail lorsque soudain retentit un cri effroyable. Je sautai sur mes pieds, convaincu qu'un accident était arrivé à l'un des enfants.

Je courus, et vis le tableau suivant :

Au milieu d'un cercle tracé sur le sol, un gamin sanglotait en faisant d'étranges mouvements, tandis que les autres, qui se tenaient à quelque distance, riaient et se moquaient de lui.

Je n'y comprenais rien. Je demandai ce qui se passait. On me dit que l'enfant appartenait à la secte des Yézides, que l'on avait tracé un cercle autour de lui, et qu'il ne pourrait pas en sortir tant qu'on ne l'aurait pas effacé.

L'enfant tentait vraiment de toutes ses forces de sortir du cercle enchanté, mais il avait beau se débattre, il ne pouvait y parvenir.

Courant à lui, j'effaçai vivement une partie du cercle. Aussitôt le gamin bondit et s'enfuit à toutes jambes.

J'étais si abasourdi que je restai figé sur place dans la même pose, comme ensorcelé, jusqu'à ce que ma capacité normale de penser fût enfin revenue.

J'avais déjà entendu parler des Yézides, mais ma pensée ne s'y était jamais arrêtée. L'événement qui venait de se dérouler sous mes yeux, et qui m'avait tant étonné, me forçait maintenant à y réfléchir sérieusement.

Je regardai autour de moi et vis que les gamins étaient retournés à leurs jeux. Je regagnai ma place, plein de mes pensées, et me remis au dessin des initiales. Le travail n'allait plus du tout, et pourtant il fallait le terminer coûte que coûte.

Les Yézides constituent une secte qui vit en Transcaucasie, principalement dans les environs de l'Ararat.

On les appelle parfois *Adorateurs du Diable*.

De nombreuses années après l'incident dont j'avais été le témoin, je pus vérifier cette sorte de phénomène et constater qu'effectivement, si l'on trace un cercle autour d'un Yézide, il ne peut en sortir par sa propre volonté.

À l'intérieur, il peut se mouvoir librement. Plus le cercle est grand, plus grande est la surface où il lui est possible de se déplacer, mais quant à franchir la ligne, il n'en est pas capable : une étrange force, hors de proportion avec sa force normale, le retient prisonnier.

Moi-même, qui suis fort, je ne pouvais pas faire sortir du cercle une faible femme ; il me fallait encore l'aide d'un autre homme aussi vigoureux que moi.

Si l'on oblige un Yézide à franchir cette ligne, il tombe aussitôt dans l'état que l'on nomme catalepsie, qui cesse à l'instant même où on le ramène à l'intérieur du cercle.

Une fois tombé en catalepsie, un Yézide que l'on a tiré hors du cercle ne revient à l'état normal qu'au bout de treize ou de vingt et une heures.

Il n'existe aucun autre moyen de le ramener à l'état normal ; en tout cas, ni moi ni mes camarades ne le pouvions, et pourtant nous possédions alors à fond toutes les méthodes connues de la science hypnotique contemporaine pour faire sortir un homme de l'état de catalepsie. Seuls leurs prêtres pouvaient le faire, au moyen de brèves incantations.

Le soir même, ayant tant bien que mal terminé les initiales et remis l'écusson à mon client, je me rendis dans le quartier russe, où habitaient la plupart de mes amis et connaissances, dans l'espoir qu'ils pourraient m'aider à déchiffrer cet étrange phénomène.

C'est dans ce quartier russe de la ville d'Alexandropol que vivait toute l'intelligentsia locale.

Il faut dire que depuis l'âge de huit ans, à Alexandropol comme à Kars, j'avais été amené par les circonstances à fréquenter des camarades beaucoup plus âgés que moi, appartenant à des familles dont la situation sociale était considérée comme supérieure à celle de mes parents.

Dans le faubourg grec d'Alexandropol, où avait d'abord vécu ma famille, je n'avais aucun camarade. Tous mes amis vivaient de l'autre côté de la ville, dans le quartier russe ; ils étaient fils d'officiers, de fonctionnaires et d'ecclésiastiques.

J'allais souvent les voir, et, une fois introduit dans leurs familles, j'eus mes entrées dans presque toutes les maisons de ce quartier.

Je me rappelle que le premier ami auquel je parlai de ce phénomène qui m'avait tant stupéfié fut un certain Ananiev, un bon camarade, beaucoup plus âgé que moi lui aussi.

Il ne m'écouta même pas jusqu'au bout, et déclara avec autorité :

« Ces garçons se sont simplement moqués de ta bêtise, ils se sont payé ta tête, et c'est tout. Mais regarde plutôt cette merveille !... » Il courut à sa chambre et en revint aussitôt, enfilant tout en marchant la vareuse de son nouvel uniforme : il venait d'être agréé comme employé des postes et télégraphes. Puis il m'invita à l'accompagner au jardin public.

Je refusai, prétextant le manque de temps, et le quittai bien vite pour aller chez Pavlov qui habitait la même rue.

C'était un brave garçon, mais un grand ivrogne. Il était employé au Trésor. Je trouvai chez lui le Père Maxime, diacre

de l'église de la forteresse, un fonctionnaire des Poudres, Artémine, le capitaine Térentiev, le maître d'école Stolmakh et deux autres encore que je connaissais peu. Ils étaient en train de boire de la vodka, et dès que j'entrai ils me firent asseoir et m'invitèrent à prendre un verre.

Il faut dire que cette année-là j'avais déjà commencé à boire, pas beaucoup il est vrai, et je ne refusais jamais un verre quand on me l'offrait.

Cela avait commencé à Kars, dans les circonstances suivantes : un matin que je tombais de fatigue pour avoir étudié mes leçons toute la nuit, j'étais sur le point de me coucher quand un soldat vint me chercher pour aller à la cathédrale.

Je ne me souviens plus en quel honneur un service religieux devait avoir lieu ce jour-là dans l'un des forts. À la dernière minute, il avait été décidé de le célébrer avec des chœurs, et on avait envoyé des estafettes et des ordonnances par toute la ville pour chercher des chanteurs.

Comme je n'avais pas dormi de la nuit, la rude montée pour parvenir jusqu'au fort et le service lui-même me fatiguèrent à tel point que je tenais à peine sur mes jambes.

L'office terminé, un repas avait été servi dans le fort à l'intention des invités, et une table avait été réservée aux choristes. Le maître de chapelle, un solide buveur, voyant combien j'étais affaibli, me persuada de prendre un petit verre de vodka.

D'avoir bu, je me sentis réellement mieux, et au second verre toute ma faiblesse avait disparu.

Depuis lors, très souvent, quand j'étais fatigué ou nerveux, je buvais un ou deux et parfois même trois petits

verres.

Ce soir-là, non plus, je ne refusai pas un verre de vodka. Mais malgré leur insistance, je n'en bus pas d'autre. La petite compagnie n'était pas encore ivre, car on venait tout juste de commencer. Je savais dans quel ordre cela se passait : le premier éméché était toujours le diacre. Quand il était légèrement pompette, il se mettait à entonner la prière liturgique pour le repos de l'âme de l'auguste et vénéré Alexandre I^er^ – mais voyant qu'il avait encore son air morose, je ne pus me retenir de lui parler de ce que j'avais vu le jour même ; je me gardai cependant de paraître aussi sérieux qu'avec Ananiev, et pris cette fois le ton de la plaisanterie. »

Tous m'écoutèrent très attentivement et avec le plus grand intérêt. Lorsque j'eus terminé mon récit, ils me donnèrent leur opinion.

Le premier à parler fut le capitaine. Il dit qu'il avait observé récemment un cas semblable ; des soldats avaient tracé un cercle sur le sol autour d'un Kurde ; celui-ci, presque en larmes, les avait suppliés de l'effacer, et il n'en avait pas bougé jusqu'à ce que, sur ses ordres à lui, capitaine, un soldat y eût fait une brèche, par laquelle le Kurde s'était enfui. « Je pense, observa le capitaine, qu'ils ont dû faire le vœu de ne jamais sortir d'un cercle fermé, et que, s'ils n'en sortent pas, ce n'est pas qu'ils ne le peuvent pas, mais qu'ils ne veulent pas violer leur serment. »

Le diacre dit alors :

« Ce sont des Adorateurs du Diable, et dans les circonstances ordinaires le Diable ne les touche pas, parce qu'ils sont les siens. Mais comme le Diable lui-même n'est qu'un subalterne, et que ses fonctions l'obligent à faire peser

son joug sur tous, il a limité l'indépendance des Yézides, pour sauver les apparences, de telle sorte que les autres ne puissent pas deviner qu'ils sont ses serviteurs. Tout à fait comme Philippe… »

Philippe était le sergent de ville du coin. Cette joyeuse bande, n'ayant personne d'autre à sa disposition, l'envoyait parfois chercher des cigarettes ou des boissons – car le service de police locale était tout juste bon… à faire rire les poules.

« Par exemple, continua le diacre, si je fais du scandale dans la rue, ce Philippe est bien forcé de m'emmener au commissariat, mais simplement pour la forme, à seule fin que les autres n'y trouvent rien à redire ! Dès que nous avons tourné le coin de la rue, il me laisse, et ne manque pas de me dire : *N'oubliez pas le petit pourboire, Votre Honneur !*

« Eh bien, le Maudit en fait autant avec les siens – les Yézides… »

J'ignore s'il inventa cette histoire au moment même, ou si elle était vraie.

L'employé du Trésor dit qu'il n'avait jamais entendu parler de tout cela, que d'après lui rien de pareil ne pouvait exister, et qu'il regrettait beaucoup que des personnes intelligentes comme nous puissent croire à de tels prodiges, et par-dessus le marché se cassent la tête à leur propos.

Le maître d'école Stolmakh riposta qu'au contraire il croyait à la réalité des phénomènes surnaturels, et que, si la science positive ne pouvait pas encore les déchiffrer tous, il était parfaitement convaincu qu'avec les progrès rapides de la civilisation contemporaine la science prouverait bientôt que toutes les singularités du monde métaphysique pouvaient entièrement s'expliquer par des causes physiques. « Quant au

fait dont nous parlons, continua-t-il, je pense qu'il s'agit là d'un de ces phénomènes magnétiques sur lesquels les lumières de la science travaillent actuellement à Nancy. »

Il voulait encore dire quelque chose, mais Pavlov l'interrompit en s'écriant : « Que le Diable emporte tous les Adorateurs du Diable ! Qu'on leur donne à tous une demi-bouteille de vodka, aucun cercle ne les retiendra plus... Buvons plutôt à la santé d'Isakov. » (Isakov était le propriétaire de la distillerie locale).

Ces propos ne calmaient pas mes pensées, bien au contraire. Après avoir quitté Pavlov, je songeais davantage encore à tout cela. En même temps, il me venait des doutes sur les personnes que j'avais jusqu'alors considérées comme instruites.

Le lendemain matin, je rencontrai par hasard le médecin-chef de la 39$^{e}$ division, le docteur Ivanov, en visite chez un voisin arménien qui m'avait appelé pour lui servir d'interprète.

Ivanov jouissait d'une grande célébrité dans la ville. Il avait une grosse clientèle, et je le connaissais très bien, car il venait souvent chez mon oncle.

Après la consultation, je lui demandai :

« Votre Excellence ! (il avait le grade de général) Auriez-vous la bonté de m'expliquer pourquoi un Yézide ne peut pas sortir d'un cercle ?

– Ah ! Vous voulez parler des Adorateurs du Diable ? dit-il. C'est simplement de l'hystérie.

– De l'hystérie ? lui demandai-je.

– Oui, de l'hystérie. Et il se mit à dévider une histoire Interminable ; mais de tout ce qu'il me dit je compris

seulement que l'hystérie, c'était l'hystérie. Et cela je le savais déjà, pour la bonne raison qu'à la bibliothèque de l'hôpital militaire de Kars il n'y avait pas un seul livre de pathologie nerveuse ou de psychologie que je n'aie lu. J'avais même tout lu très attentivement, m'arrêtant presque à chaque ligne, tant je désirais trouver dans ces branches de la science une explication des tables tournantes.

Aussi comprenais-je déjà parfaitement que l'hystérie c'était l'hystérie. Mais j'avais envie d'en savoir davantage.

Plus je comprenais la difficulté de trouver une réponse, plus j'étais rongé par la curiosité. Pendant quelques jours, je ne fus plus moi-même. Je ne voulais rien faire. Je ne pensais qu'à une chose : « Où est la vérité ? Ce qui est écrit dans les livres et ce que m'enseignent mes maîtres ? Ou bien les faits auxquels je me heurte ? »

Bientôt survint un nouvel événement qui acheva de me décontenancer.

Cinq ou six jours après l'histoire du Yézide, j'allai de bonne heure me laver à la fontaine. Il était d'usage là-bas de se laver tous les matins à l'eau de source. Et j'aperçus au coin de la rue un groupe de femmes qui parlaient avec animation. Je m'approchai et appris ceci :

Cette nuit-là, dans le quartier tartare, était apparu un *gornakh*. On appelle ainsi dans le peuple un esprit malin qui s'introduit dans le corps d'un homme qui vient de mourir et apparaît sous ses traits pour jouer toutes sortes de mauvais tours aux vivants, et surtout aux anciens ennemis du défunt.

Un de ces esprits, donc, était apparu dans le corps d'un Tartare enterré la veille, le fils de Mariam Batchi.

J'avais appris la mort et l'enterrement de cet homme

parce que sa maison était voisine de l'ancienne demeure de mon père, où nous vivions tous avant notre départ pour Kars. J'y étais allé, la veille, toucher le loyer des locataires. Profitant de l'occasion, j'étais passé chez quelques voisins tartares, et j'avais vu emporter le mort.

Je l'avais très bien connu, car il nous rendait souvent visite. C'était un jeune homme qui venait d'être nommé gardien de la paix.

Quelques jours auparavant, pendant une *djiguitovka*, il était tombé de cheval, et l'on disait qu'il avait eu « les intestins noués ». Bien qu'un médecin militaire du nom de Koultchevsky lui eût fait avaler tout un verre de mercure « pour les remettre d'aplomb », le pauvre diable était mort et, selon la coutume tartare, on l'avait enterré au plus vite. C'est alors, semble-t-il, que l'esprit malin s'était introduit dans son corps et avait essayé de le ramener à la maison ; mais quelqu'un s'en était aperçu par hasard, avait donné l'alarme et sonné le tocsin, et les bons voisins, pour ne pas permettre à cet esprit de faire de grands malheurs, avaient égorgé le Tartare sur-le-champ et l'avaient ramené au cimetière.

Là-bas, les adeptes de la religion chrétienne croient même que ces esprits ne s'introduisent guère que chez les Tartares, ceux-ci ayant la coutume, au lieu de refermer tout de suite la tombe, d'y jeter un peu de terre et souvent même d'y déposer de la nourriture. Sortir le corps d'un chrétien profondément enfoui dans la terre, c'est difficile pour les esprits – aussi préfèrent-ils les Tartares.

Cet incident acheva de me stupéfier.

« Comment me l'expliquer ? Que savais-je de tout cela ? »

Je regarde. Au coin de la rue, voilà mon oncle, le

vénérable Georgi Mercourov et son fils, lycéen de seconde, qui parlent à ce sujet avec un fonctionnaire de la police, que tout le monde considère comme un homme très honorable. Ils ont tous vécu tellement plus que moi, ils savent tant de choses auxquelles je n'ai même jamais songé : voit-on seulement sur leur visage de l'indignation, de la tristesse ou de l'étonnement ? Non, on dirait même qu'ils se réjouissent de ce que pour une fois on ait réussi à punir cet esprit, et à déjouer ses manœuvres.

Je me replongeai dans les livres, avec l'espoir de satisfaire enfin le ver qui me rongeait.

Bogatchevsky m'aida beaucoup. Malheureusement, il dut bientôt partir, car deux ans après son arrivée à Kars, il fut nommé aumônier dans une ville de Transcaspienne.

Tant qu'il avait été mon maître à Kars, il avait soumis nos relations à une règle particulière : bien qu'il ne fût pas encore prêtre, il me confessait toutes les semaines.

En partant, il m'ordonna d'écrire ma confession hebdomadaire et de la lui adresser, me promettant de répondre de temps à autre.

Nous convînmes qu'il m'enverrait ses lettres chez mon oncle, qui me les remettrait ou me les ferait parvenir.

Mais un an après s'être fixé en Transcaspienne, Bogatchevsky abandonna le clergé séculier pour se faire moine.

À en croire certaines rumeurs, il avait été amené à cette décision par la conduite de sa jeune femme, qui avait eu un roman avec un officier ; Bogatchevsky la chassa et ne voulut plus désormais rester dans la ville ni continuer à être aumônier.

Peu de temps après son départ, je quittai moi-même Kars pour Tiflis.

Pendant cette période, je reçus de mon oncle deux lettres de Bogatchevsky ; puis je restai plusieurs années sans avoir de ses nouvelles.

Beaucoup plus tard, je le rencontrai par le plus grand des hasards dans la ville de Samara, comme il sortait de la maison de l'évêque. Il portait l'habit des moines d'un célèbre monastère.

Il ne me reconnut pas tout de suite, tant j'avais grandi et mûri, mais lorsque je me fus nommé il se montra très heureux de me revoir, et pendant quelques jours nous eûmes de fréquents entretiens, jusqu'au moment où nous quittâmes l'un et l'autre Samara.

Après cette rencontre, je ne devais jamais plus le revoir.

J'appris plus tard qu'il n'avait pas voulu rester dans son monastère, en Russie, mais était bientôt parti pour la Turquie, puis pour le Mont Athos, où il n'était d'ailleurs pas demeuré très longtemps. Il avait alors renoncé à la vie monastique et s'était rendu à Jérusalem.

Là, Bogatchevsky s'était lié d'amitié avec un marchand qui vendait des chapelets près du Temple du Seigneur.

Ce marchand était un moine de l'ordre des Esséniens. Après l'avoir longuement préparé, il fit entrer Bogatchevsky dans sa confrérie. En raison de sa vie exemplaire, ce dernier fut nommé économe, et au bout de quelques années, supérieur de l'un des monastères de l'ordre, en Egypte. Enfin, après la mort de l'un des assistants du supérieur du monastère principal, Bogatchevsky fut appelé à le remplacer.

J'appris beaucoup de choses sur la vie extraordinaire qu'il

avait menée pendant cette période, grâce aux récits d'un de mes amis, un derviche turc, qui le voyait souvent, et que je rencontrai à Brousse. Entre-temps, mon oncle m'avait encore adressé une lettre de Bogatchevsky. Cette lettre contenait, outre quelques mots de bénédiction, une petite photographie de lui en habit de moine grec, et plusieurs vues de lieux saints des environs de Jérusalem.

Du temps où il était encore à Kars, attendant son ordination, Bogatchevsky m'avait exposé une conception très originale de la morale.

Il m'enseignait qu'il existait sur terre deux morales : l'une objective, établie par la vie depuis des milliers d'années, et l'autre subjective, particulière à des individus isolés aussi bien qu'à des nations entières, des empires, des familles, des catégories sociales, etc.

« La morale objective, me dit-il un jour, se fonde ou bien sur la vie, ou bien sur des commandements que Dieu lui-même nous a donnés par la voix de ses prophètes. Elle devient peu à peu en l'homme le principe constitutif de ce qu'on appelle la conscience ; et cette conscience, à son tour, soutient la morale objective. La morale objective ne change jamais, elle peut seulement prendre de l'ampleur avec le temps. Quant à la morale subjective, invention humaine, c'est une conception relative, différente pour chaque homme, différente en chaque lieu, et fondée sur la compréhension particulière du bien et du mal qui prévaut à l'époque donnée.

« Par exemple, ici, en Transcaucasie, si une femme ne se couvre pas le visage, si elle parle avec les invités, tout le monde la regarde comme immorale, perverse, sans éducation. En Russie, au contraire, si une femme s'avisait de

couvrir son visage, n'accueillait pas ses invités et ne s'entretenait pas avec eux, tout le monde la considérerait comme mal élevée, grossière, peu aimable, et ainsi de suite.

« Autre exemple. Ici, à Kars, si quelqu'un ne va pas au hammam une fois par semaine, ou tout au moins tous les quinze jours, son entourage le détestera, aura pour lui un sentiment de dégoût, et trouvera même qu'il sent mauvais – ce qui ne sera peut-être pas vrai. Mais à Saint-Pétersbourg, aujourd'hui, c'est le contraire : si quelqu'un parle d'aller au hammam il sera regardé comme sans éducation, arriéré, rustre, etc. Et si par hasard il veut tout de même y aller, il s'en cachera, afin qu'on ne lui reproche pas son manque de savoir-vivre.

« Pour te faire mieux comprendre la relativité des notions de morale et d'honneur, je prendrai deux événements qui se sont passés la semaine dernière à Kars parmi les officiers, et qui ont eu un certain retentissement.

« Le premier est le jugement du lieutenant K... ; le second, le suicide du lieutenant Makarov.

« Le lieutenant K... fut traduit devant le tribunal militaire pour avoir giflé le cordonnier Ivanov avec une telle violence que celui-ci en perdit l'œil gauche. Le tribunal l'acquitta, l'enquête ayant prouvé que le cordonnier Ivanov importunait le lieutenant K..., et répandait sur lui des propos offensants.

« Très intéressé par cette histoire, je décidai, sans tenir compte des résultats de l'enquête, d'aller moi-même voir la famille du malheureux, et d'interroger ses amis, afin de tirer au clair les véritables raisons de la conduite du lieutenant K...

« J'appris que ce dernier avait commandé au cordonnier

Ivanov une paire de bottes, puis une seconde, puis une troisième, en promettant de les payer le 20 du mois, quand il recevrait sa solde. Le lieutenant n'ayant pas apporté d'argent le 20, Ivanov alla lui réclamer son dû. L'officier le lui promit pour le lendemain. Le lendemain il remit au surlendemain. Bref, pendant longtemps, il nourrit Ivanov de lendemains. Et Ivanov revenait toujours et toujours, parce que l'argent qu'on lui devait représentait pour lui une somme énorme. C'était presque tout ce qu'il possédait, les économies que sa femme, blanchisseuse, avait mises de côté, sou par sou, pendant des années, étant passées dans l'achat des fournitures dont il avait eu besoin pour les bottes de l'officier.

« D'ailleurs, si le cordonnier Ivanov persistait à réclamer sa note, c'est qu'il avait six petits enfants à nourrir.

« L'insistance d'Ivanov finit par lasser l'officier. Il lui fit tout d'abord dire par son ordonnance qu'il n'était pas chez lui ; puis il le chassa tout simplement, allant jusqu'à le menacer de le faire jeter en prison.

« Enfin, le lieutenant avait enjoint à son ordonnance de le rosser d'importance s'il osait revenir.

« Quand Ivanov se présenta, l'ordonnance, qui était un homme compatissant, au lieu de le rouer de coups comme on le lui avait commandé, voulut le persuader, en ami, de ne plus importuner Sa Grandeur. Il l'invita donc à la cuisine pour lui parler.

« Tandis qu'Ivanov s'asseyait sur un tabouret, l'ordonnance se mit en devoir de plumer une oie pour la rôtir.

« Sur quoi, Ivanov ne put s'empêcher de remarquer : *C'est bien ça, ces messieurs s'offrent chaque jour des oies rôties mais ne paient pas leurs dettes ; et pendant ce temps-là mes*

*enfants ne mangent pas à leur faim.*

« Or, au même instant, le lieutenant K... entrait par hasard dans la cuisine. Surprenant ces paroles, il se mit dans une telle fureur qu'il prit sur la table une grosse betterave et en frappa Ivanov en plein visage, si brutalement qu'il lui fit sauter un œil.

« Le second événement est pour ainsi dire l'inverse du premier : le lieutenant Makarov s'est suicidé parce qu'il ne pouvait pas payer sa dette à un certain capitaine Machvelov.

« Il faut dire que ce Machvelov, joueur de cartes invétéré, est considéré partout comme un véritable aigrefin. Pas un jour ne se passe sans qu'il ratisse quelqu'un au jeu ; pour tous il est évident qu'il triche.

« Il y a quelques jours, au mess, le lieutenant Makarov fit une partie avec plusieurs officiers, parmi lesquels se trouvait Machvelov, et perdit non seulement tout son argent, mais encore une somme qu'il emprunta à ce Machvelov, en promettant de la lui rendre dans les trois jours.

« Comme la somme était grosse, le lieutenant Makarov ne put se la procurer à temps. Et, n'étant pas en état de tenir sa parole, il pensa qu'il valait mieux se donner la mort que ternir son honneur d'officier.

« Ces événements ont tous deux la même origine : les dettes. Mais l'un des officiers éborgne son créancier, tandis que, pour la même raison, l'autre se suicide. Pourquoi ? Simplement parce que l'entourage de Makarov l'aurait blâmé de n'avoir pas payé sa dette au tricheur Machvelov. Quant au cordonnier Ivanov, même si tous ses enfants étaient morts de faim, cela eût été dans l'ordre des choses. Après tout, le code d'honneur d'un officier n'inclut pas le devoir de payer ses

dettes à un cordonnier !

« En général, je le répète, si des incidents pareils se produisent chez les adultes, c'est que pendant leur enfance, à l'âge où l'homme futur est encore en formation, on leur a bourré le crâne de conventions diverses, empêchant ainsi la Nature de développer progressivement en eux la conscience morale que nos ancêtres ont mis des milliers d'années à constituer en luttant précisément contre cette sorte de conventions. »

Bogatchevsky m'exhortait souvent à n'adopter aucune des conventions du milieu où je vivais, pas plus d'ailleurs que d'aucun autre.

Il disait :

« Ce sont les conventions dont on est farci qui constituent la morale subjective. Mais une vie véritable exige la morale objective, qui ne peut venir que de la conscience.

« La conscience est partout la même : elle est ici telle qu'elle est à Saint-Pétersbourg, en Amérique, au Kamtchatka ou aux îles Salomon. Aujourd'hui tu es ici, mais demain tu peux être en Amérique. Si tu as une vraie conscience, et que tu y conformes ta vie, où que tu sois, tout ira bien.

« Tu es encore très jeune. Tu n'es même pas entré dans la vie. Tant pis si l'on dit de toi que tu es mal élevé : peu importe que tu ne saches pas faire la révérence, ni parler des choses comme il est d'usage d'en parler, pourvu qu'à l'âge adulte, quand tu commenceras réellement à vivre, tu aies une vraie conscience, c'est-à-dire la base même d'une morale objective.

« La morale subjective est une conception relative ; si tu es plein de conceptions relatives, quand tu seras grand, toujours et partout tu agiras et jugeras les autres selon les

vues et les notions conventionnelles que tu auras acquises.

« Il te faut apprendre non pas à te conformer à ce que les personnes de ton entourage considèrent comme bon ou mauvais, mais à agir dans la vie selon ce que te dicte ta conscience.

« Une conscience, qui s'est librement développée en saura toujours plus long que tous les livres et tous les maîtres pris ensemble. Mais tant que ta propre conscience n'est pas encore entièrement formée, vis selon le commandement de notre maître Jésus-Christ : *Ne fais à personne ce que tu ne voudrais pas que les autres te fassent.* »

Le Père Evlissi, qui est maintenant très âgé, est l'un des rares hommes sur terre qui soit parvenu à vivre comme le désirait pour nous tous Notre Divin Maître Jésus-Christ.

Que ses prières viennent en aide à tous ceux qui veulent devenir capables d'exister selon la Vérité !

# Monsieur X… ou le capitaine Pogossian

Sarkiss Pogossian – ou comme on l'appelle maintenant Monsieur X… – est aujourd'hui propriétaire de plusieurs navires. Il commande en personne celui qui dessert une région qui lui est chère, entre les îles de la Sonde et les îles Salomon.

Arménien d'origine, Sarkiss Pogossian naquit en Turquie mais passa son enfance en Transcaucasie, dans la ville de Kars.

Je fis sa connaissance et me liai avec lui alors que, très jeune encore, il terminait ses études à l'Académie de théologie d'Etchmiadzine, où il se préparait au sacerdoce.

Avant même de le connaître, j'avais entendu parler de lui par ses parents, qui vivaient à Kars non loin de notre maison et venaient souvent rendre visite à mon père.

Je savais qu'il était leur fils unique et qu'il avait fait des études au *Témagan-Dpretz*, ou séminaire d'Erivan, avant d'entrer à l'Académie de théologie d'Etchmiadzine.

Les parents de Pogossian, originaires d'Erzeroum, avaient émigré à Kars peu après la prise de cette ville par les Russes.

Son père était *poïadji* ([4]) de profession. Sa mère était brodeuse, spécialiste en broderies d'or pour plastrons et ceintures de *djouppés* ([5]). Vivant eux-mêmes très modestement, ils consacraient toutes leurs ressources à donner à leur fils une bonne éducation.

Sarkiss Pogossian venait rarement voir ses parents, et je n'eus jamais l'occasion de le rencontrer à Kars. Je fis sa connaissance lors de mon premier voyage à Etchmiadzine.

Avant mon départ, j'étais allé passer quelque temps à Kars auprès de mon père, et les parents de Pogossian, apprenant que je devais me rendre à Etchmiadzine, me prièrent de me charger pour leur fils d'un petit paquet de linge.

Je partais chercher, une fois de plus, une réponse aux questions posées par les phénomènes surnaturels, pour lesquels, bien loin de s'affaiblir, ma passion n'avait fait que croître.

Il faut dire que, poussé par un très vif intérêt pour ces phénomènes, comme je l'ai raconté dans le chapitre précédent, je m'étais jeté sur les livres, puis adressé à des hommes de science, dans l'espoir d'obtenir quelque explication. Mais ne trouvant de réponses satisfaisantes ni dans les livres ni auprès des personnes que j'avais consultées, j'orientai mes recherches vers la religion. J'allai visiter différents monastères. J'interrogeai des hommes réputés pour la force de leur sentiment religieux. Je lus les Écritures saintes, la vie des Saints. Je fus même pendant trois mois le servant du célèbre Père Eulampios au monastère de Sanaïne, et me rendis en pèlerinage dans presque tous les « lieux saints » relevant de croyances diverses, si nombreux en Transcaucasie.

Au cours de cette période, je fus témoin de toute une série de nouveaux phénomènes, absolument incontestables, et cependant impossibles à expliquer ; cela ne fit qu'augmenter ma perplexité.

Par exemple, m'étant un jour rendu à la fête du Trône avec un groupe de pèlerins d'Alexandropol, en un endroit connu des Arméniens sous le nom *d'Amena-Prdetz*, sur le mont

Djadjour, j'assistai à l'incident suivant :

Sur le chemin, venant de Paldevan, une charrette transportait vers le lieu saint un malade – un paralytique.

J'engageai la conversation avec les parents qui l'accompagnaient et nous fîmes route ensemble.

Ce paralytique, à peine âgé de trente ans, souffrait depuis déjà six ans. Auparavant, il était en parfaite santé ; il avait même fait son service militaire.

Il était tombé malade à son retour du service, juste avant de se marier. Tout le côté gauche de son corps s'était pris, et jusqu'à ce jour, malgré tous les traitements des médecins et des rebouteux, rien n'avait pu le guérir ; on l'avait même conduit tout spécialement faire une cure aux eaux minérales du Caucase, et maintenant ses parents l'emmenaient à tout hasard à *Amena-Prdetz* dans l'espoir que le Saint lui viendrait en aide et adoucirait ses souffrances.

Sur la route du sanctuaire, nous fîmes un détour, comme tous les pèlerins, par le village de Disskiant, pour aller prier au pied d'une icône miraculeuse du Sauveur, dans la maison d'une famille arménienne.

Comme le malade voulait prier lui aussi, on le fit entrer ; j'aidai moi-même à porter le malheureux.

Peu après, nous arrivâmes au pied du mont Djadjour, sur le versant duquel se dressait la petite église renfermant la tombe miraculeuse du Saint.

Nous fîmes halte à l'endroit où les pèlerins laissent d'ordinaire leurs voitures, charrettes et fourgons – le chemin carrossable s'arrêtant là – pour monter à pied les quelque deux cents mètres qui restent à faire.

Un grand nombre d'entre eux marchent pieds nus,

suivant la coutume ; certains font même le trajet à genoux ou de quelque autre manière particulière.

Lorsqu'on descendit le paralytique de la charrette pour le porter jusqu'en haut, il se mit à protester, et voulut essayer de se traîner lui-même, comme il pourrait.

On le déposa sur le sol et il entreprit de ramper sur son côté sain.

Cela lui coûtait de tels efforts qu'on était saisi de pitié. Cependant il refusait toute aide.

Se reposant souvent en route, il finit par arriver en haut, au bout de trois heures, se traîna jusqu'à la tombe du Saint, au centre de l'église, baisa la pierre tombale, et perdit soudain connaissance.

Avec mon aide et celle des prêtres, ses parents le ranimèrent en lui versant de l'eau dans la bouche et en lui épongeant la tête.

Et c'est lorsqu'il revint à lui que se produisit le miracle : il n'était plus paralysé.

Au premier moment, le malade en fut lui-même tout interdit ; mais lorsqu'il se rendit compte qu'il pouvait mouvoir tous ses membres, il sauta sur ses pieds, se mit presque à danser sur place, puis tout d'un coup il se reprit et, poussant un grand cri, se prosterna et se mit à prier.

À sa suite, tous les assistants, à commencer par le curé, tombèrent à genoux et se mirent aussi à prier.

Puis le prêtre se leva et, devant les fidèles agenouillés, chanta un *Te Deum* d'actions de grâces en l'honneur du Saint.

Un autre fait, non moins déconcertant, eut lieu à Kars. Cette année-là, dans toute la province, la chaleur et la sécheresse furent effrayantes. Presque toute la moisson avait

grillé, la famine menaçait et le peuple commençait à s'agiter.

Ce même été, le patriarcat d'Antioche avait précisément envoyé en Russie un archimandrite, avec une icône miraculeuse – je ne me souviens plus si c'était celle de Nicolas le Thaumaturge ou celle de la Vierge – afin de recueillir de l'argent pour venir en aide aux Grecs victimes de la guerre de Crète.

Il allait de ville en ville avec son icône, s'arrêtant de préférence là où la population grecque était importante, et passa entre autres à Kars.

Je ne sais à quels desseins politiques ou religieux cela répondait, mais le fait est que les autorités russes, à Kars comme ailleurs, accueillirent l'envoyé avec magnificence et lui rendirent toutes sortes d'honneurs.

Lorsque l'archimandrite arrivait dans une ville, l'icône était transportée d'église en église, et le clergé sortait à sa rencontre avec toutes les bannières pour la recevoir solennellement.

Le lendemain de l'arrivée de cet archimandrite à Kars, le bruit se répandit que tous les prêtres réciteraient devant l'icône, hors de la ville, une prière spéciale pour demander la pluie. En effet, au jour fixé, sur le coup de midi, des processions se mirent en branle de toutes les églises de la cité, avec des bannières et des icônes, pour se rendre ensemble à l'endroit désigné.

À cette cérémonie étaient représentées la vieille église grecque, la cathédrale grecque, récemment rebâtie, l'église militaire de la forteresse et l'église du régiment du Kouban, auxquelles se joignit le clergé de l'église arménienne.

La chaleur ce jour-là était particulièrement intense.

En présence de presque toute la population, le clergé, archimandrite en tête, célébra un office solennel. Après quoi, toute la procession regagna la ville.

C'est alors que se produisit un de ces événements que les hommes contemporains sont incapables d'expliquer : le ciel se couvrit soudain de nuages, et les citadins n'étaient pas encore aux portes de la ville qu'une pluie torrentielle se mit à tomber, au point qu'ils furent tous trempés jusqu'aux os.

Pour interpréter ce phénomène, on pourrait naturellement se servir, comme dans bien d'autres cas semblables, du mot stéréotypé de « coïncidence » cher à nos hommes de pensée, comme on les appelle – mais il faut bien reconnaître que la coïncidence, cette fois, eût été un peu forte.

Le troisième incident se passa à Alexandropol où ma famille était venue se réinstaller dans son ancienne maison.

Ma tante habitait juste à côté. Un des logements de sa maison était loué à un Tartare, employé à l'hôtel de ville en qualité de commis ou de secrétaire.

Il vivait avec sa vieille mère et sa petite sœur. Il épousa bientôt une jolie fille, une Tartare du village voisin de Karadagh.

Tout allait bien lorsque, au bout de quarante jours de mariage, la jeune femme, comme le veut la coutume tartare, partit rendre visite à ses parents. Soit qu'elle eût pris froid, soit pour une autre raison, à son retour elle se sentit mal et se mit au lit. Peu à peu son état s'aggrava.

On la soigna. Mais bien qu'elle fût traitée par plusieurs docteurs, parmi lesquels, si j'ai bonne mémoire, Reznik, médecin de la ville, et l'ancien major Koultchevsky, l'état de la malade empirait.

Suivant la prescription du docteur Reznik, un infirmier de mes amis venait chaque matin lui faire une piqûre.

Cet infirmier – je ne me souviens pas de son nom de famille, je me rappelle seulement qu'il était d'une taille démesurée – entrait souvent chez nous en passant.

Un matin, il arriva pendant que ma mère et moi prenions le thé. Nous l'invitâmes à s'asseoir avec nous et au cours de la conversation je lui demandai des nouvelles de notre voisine. Il répondit qu'elle allait au plus mal, qu'elle avait une « phtisie galopante » et que selon toute probabilité « ça ne traînerait pas ».

Il était encore chez nous quand une vieille femme, la belle-mère de la malade, vint demander à ma mère la permission de cueillir quelques boutons de roses dans notre jardin.

Toute en larmes, elle raconta que dans la nuit la malade avait vu en rêve *Mariam-Ana* – c'est le nom que les Tartares donnent à la Vierge – qui lui avait ordonné de cueillir des boutons de roses, de faire bouillir les étamines dans du lait, et de le boire. Et la vieille femme, pour tranquilliser la malade, voulait faire ce qui avait été demandé. En l'entendant parler, l'infirmier se mit à rire.

Bien entendu ma mère donna son consentement ; elle alla même aider la vieille femme à cueillir les fleurs, et après avoir raccompagné l'infirmier, j'allai les rejoindre.

Quel ne fut pas mon étonnement, en allant au marché le lendemain matin, de rencontrer la vieille Tartare sortant avec la malade de l'église Sev-Jam, où se trouve l'icône miraculeuse de la Vierge. Une semaine plus tard, j'apercevais notre jeune voisine en train de laver les fenêtres de sa maison.

Soit dit en passant, le docteur Reznik expliqua que cette guérison, qui paraissait miraculeuse, était simplement due au hasard.

L'existence de ces faits, que je ne pouvais mettre en doute, car je les avais vus de mes propres yeux, ajoutés à beaucoup d'autres qui m'avaient été rapportés et qui évoquaient tous la présence de quelque chose de « surnaturel », n'était pas compatible avec ce que me dictait mon bon sens, ni avec les convictions que je tirais de mes connaissances, déjà très étendues, en matière de sciences exactes, qui excluaient l'idée même de phénomènes surnaturels.

La conscience de cette contradiction ne me laissait aucun répit. Elle était d'autant plus insupportable que des deux côtés les faits et les preuves étaient également convaincants. Cependant, je poursuivais mes recherches, avec l'espoir de trouver un jour quelque part la vraie réponse à ces questions qui ne cessaient de me tourmenter.

Ces recherches m'amenèrent, entre autres lieux, à Etchmiadzine, qui était le centre d'une des grandes religions, et où j'espérais trouver le fil conducteur qui me permettrait de sortir de cette impasse.

Etchmiadzine, ou comme on l'appelle encore Vagharchapat, est pour les Arméniens ce qu'est La Mecque pour les Musulmans et Jérusalem pour les Chrétiens. C'est la résidence du Katholikos de tous les Arméniens, et le centre de leur culture.

Chaque automne se déroule à Etchmiadzine une grande fête religieuse à laquelle prennent part de très nombreux pèlerins, venus non seulement de tous les coins de l'Arménie mais de toutes les parties du monde.

Une semaine avant la solennité, tous les chemins environnants sont déjà envahis de pèlerins ; les uns vont à pied, les autres en charrettes ou dans des fourgons, d'autres encore à cheval ou à dos d'âne.

Quant à moi, j'étais parti à pied avec les pèlerins d'Alexandropol, après avoir mis mes bagages sur le fourgon des Molokans.

Arrivé à Etchmiadzine, j'allai directement, selon la coutume, m'incliner sur tous les lieux saints.

Puis je me mis en quête d'un logis, mais il me fut impossible d'en trouver un en ville : toutes les auberges (les hôtels n'existaient pas encore) étaient pleines à craquer. De sorte que je me résolus à faire comme tant d'autres, et à camper comme je pourrais, hors de la ville, sous une charrette ou un fourgon.

Comme il était encore de bonne heure, je décidai de m'acquitter tout d'abord de la commission dont j'étais chargé, c'est-à-dire de trouver Pogossian et de lui remettre le paquet.

Il habitait non loin de l'auberge principale, dans la maison d'un parent éloigné – l'archimandrite Sourénian. Je le trouvai chez lui.

C'était un garçon brun, presque du même âge que moi, de taille moyenne, et qui portait de petites moustaches. Ses yeux, naturellement tristes, brillaient parfois d'un feu ardent ; il louchait un peu de l'œil droit.

À cette époque, il avait l'air très frêle et très timide. Il me posa quelques questions sur ses parents et, lorsqu'il apprit au cours de la conversation que je n'avais pas pu trouver à me loger, il sortit un instant et revint presque aussitôt me proposer de partager sa chambre.

J'acceptai bien entendu, et me hâtai d'aller au fourgon pour rapporter tout mon bazar. J'achevais de m'installer un lit, avec son aide, lorsqu'on nous appela chez le Père Sourénian pour dîner. Le Père me reçut amicalement, et me questionna sur la famille de Pogossian et sur Alexandropol.

Après dîner, j'allai avec Pogossian visiter la ville et les sanctuaires.

Il faut dire que pendant tout le pèlerinage il règne une grande animation, la nuit, dans les rues d'Etchmiadzine ; tous les cafés et les *achkhanés* sont ouverts.

Ce soir-là, et les jours suivants, nous sortîmes ensemble. Il connaissait tous les coins et les recoins de la ville, et m'emmenait partout.

Nous allions dans les endroits où les pèlerins ordinaires n'ont pas accès ; nous entrâmes même au *Kantzaran*, où l'on garde les trésors d'Etchmiadzine et où il est très rare d'être admis.

Nous fûmes bientôt très proches, Pogossian et moi, et peu à peu des liens étroits se nouèrent entre nous, surtout lorsque nos conversations nous eurent révélé notre intérêt commun pour les questions qui m'agitaient. Nous avions, lui et moi, beaucoup de matériel à échanger à ce sujet, et nos entretiens devinrent de plus en plus cordiaux et confiants.

Il terminait ses études à l'Académie de théologie et devait être ordonné prêtre deux ans plus tard, mais son état d'âme ne correspondait guère à cette perspective.

Si religieux qu'il fût, il demeurait des plus critiques envers l'ambiance dans laquelle il se trouvait, et il répugnait à vivre dans ce milieu de prêtres, dont le mode d'existence ne pouvait que heurter profondément son idéal.

Lorsque nous fûmes devenus plus intimes, il me raconta quantité de choses qui se passaient dans les coulisses de la vie des prêtres de là-bas, et la pensée qu'en devenant prêtre il entrerait dans ce milieu le faisait souffrir intérieurement et le laissait en proie à un sentiment d'angoisse.

Après les fêtes, je passai encore trois semaines à Etchmiadzine, vivant avec Pogossian chez l'archimandrite Sourénian, et j'eus plus d'une fois l'occasion de revenir sur les sujets qui me passionnaient, soit avec l'archimandrite lui-même, soit avec d'autres moines dont il me fit faire la connaissance.

En définitive, mon séjour à Etchmiadzine ne m'apporta pas la réponse que j'étais venu chercher, et fut d'assez longue durée pour me convaincre que je ne l'y trouverais pas. Aussi m'éloignai-je avec un sentiment assez amer de désillusion intérieure.

Pogossian et moi nous quittâmes grands amis, nous promettant de nous écrire et de nous faire part de nos observations dans le domaine qui nous intéressait tous les deux.

Deux ans plus tard, Pogossian débarquait un beau jour à Tiflis et s'installait chez moi.

Il avait terminé ses études à l'Académie, puis était allé à Kars passer quelque temps avec ses parents. Il ne lui restait plus qu'à se marier pour se voir confier une paroisse. Ses proches lui avaient même trouvé une fiancée, cependant il demeurait dans une grande incertitude, et ne savait que faire.

À cette époque, j'étais employé au dépôt des chemins de fer de Tiflis, comme chauffeur de locomotive. Je quittais la

maison tôt le matin et ne rentrais que le soir.

Pogossian restait couché des journées entières, et lisait tous les livres que je possédais. Le soir, nous allions ensemble dans les jardins de Mouchtaïd, et, nous promenant dans les allées désertes, nous parlions sans fin.

Un jour que nous flânions à Mouchtaïd, je lui proposai en plaisantant de venir travailler avec moi, et je fus très étonné, le lendemain, de le voir insister pour que je l'aide à trouver une place au dépôt.

Je ne cherchai pas à le dissuader, et lui remis un mot pour un de mes bons amis, l'ingénieur Yaroslev, qui lui donna aussitôt une lettre de recommandation pour le chef du dépôt. On l'embaucha comme aide-serrurier.

Les choses allèrent ainsi jusqu'en octobre. Les problèmes abstraits continuaient à nous passionner, et Pogossian ne pensait pas à retourner chez lui.

Un jour, chez Yaroslev, je fis la connaissance de l'ingénieur Vassiliev, arrivé depuis peu au Caucase pour établir les plans d'une voie ferrée entre Tiflis et Kars.

Après plusieurs rencontres, il me proposa de venir travailler avec lui à la construction de la voie, en qualité de chef d'équipe et d'interprète. Les appointements qu'il m'offrait étaient très tentants, presque le quadruple de ce que j'avais gagné jusqu'alors, et comme mon emploi m'ennuyait déjà et commençait à faire obstacle à mes recherches, la perspective d'avoir là-bas beaucoup de temps libre me fit accepter.

Je proposai à Pogossian de m'accompagner « en qualité de n'importe quoi », mais il refusa : il s'intéressait à son travail de serrurier et voulait continuer ce qu'il avait commencé.

Je voyageai trois mois avec l'ingénieur dans les étroites vallées qui séparent Tiflis de Karaklis et réussis à faire beaucoup d'argent – car, en dehors de mon traitement officiel, j'avais plusieurs sources de revenus non officiels, de caractère plutôt répréhensible.

Connaissant à l'avance les villages et les petites villes que devait traverser la ligne de chemin de fer, je dépêchais secrètement un émissaire aux autorités locales, afin de leur faire savoir que je pouvais m'arranger pour faire passer la ligne par ces endroits. Dans la plupart des cas, ma proposition était acceptée, et je recevais « pour le dérangement », à titre privé, des récompenses consistant parfois en sommes assez importantes.

Lorsque je revins à Tiflis, j'étais donc à la tête d'un petit capital, auquel venait s'ajouter ce qui me restait de mes anciens appointements. N'ayant plus envie de chercher du travail, je décidai de me consacrer entièrement à l'étude des phénomènes qui m'intéressaient.

Pogossian, pendant ce temps-là, était devenu serrurier, et avait trouvé le temps de lire quantité de livres nouveaux.

Il s'était surtout intéressé à l'ancienne littérature arménienne, et s'était procuré un grand nombre d'ouvrages chez les mêmes bouquinistes que moi.

Nous en arrivâmes, Pogossian et moi, à la conclusion bien arrêtée qu'il y avait réellement *quelque chose* dont les hommes d'autrefois avaient eu connaissance, mais que cette connaissance était aujourd'hui complètement oubliée.

Nous avions perdu tout espoir de trouver dans la science exacte contemporaine, et en général dans les livres et chez les hommes contemporains, le moindre signe qui puisse nous

guider vers cette connaissance, et nous portions toute notre attention sur la littérature ancienne.

Ayant eu la chance de tomber sur tout un lot de vieux livres arméniens, notre intérêt se concentra sur eux et nous décidâmes d'aller à Alexandropol chercher un endroit isolé où nous pourrions nous consacrer entièrement à leur étude.

Une fois à Alexandropol, nous choisîmes à cette intention les ruines solitaires de l'ancienne capitale de l'Arménie, Ani, situées à cinquante kilomètres de la ville. Nous construisîmes une cabane sur les ruines mêmes et nous y vécûmes, allant nous ravitailler chez des bergers ou dans les villages voisins.

Ani devint la capitale des rois d'Arménie de la dynastie des Bagratides en l'an 962, et fut conquise en 1046 par l'empereur de Byzance. Elle portait déjà en ce temps-là le nom de *ville aux mille églises*.

Puis les Seldjoukides s'en emparèrent. De 1125 à 1209, elle tomba cinq fois aux mains des Géorgiens, avant d'être prise en 1239 par les Mongols. En 1313, elle fut complètement détruite par un tremblement de terre.

Parmi les ruines, on retrouve entre autres les restes de l'église des Patriarches, achevée en l'an 1010, de deux églises du XI$^{e}$ siècle, ainsi que d'une église qui fut terminée vers 1215.

En cet endroit de mes ouvrages, je ne saurais passer sous silence un fait qui ne sera peut-être pas dépourvu d'intérêt pour certains lecteurs : les données historiques que je viens de rapporter sur l'ancienne capitale de l'Arménie, Ani, sont les premières, et j'espère les dernières, que j'emprunte au savoir officiellement admis sur la terre ; autrement dit, c'est bien la première fois, depuis le début de mon activité littéraire, que

j'ai recours au dictionnaire encyclopédique.

Au sujet de la ville d'Ani, il existe encore de nos jours une légende très intéressante, qui explique pourquoi, après s'être longtemps appelée la ville aux mille églises, elle reçut plus tard le nom de *ville aux mille et une églises*.

Cette légende est la suivante :

Un jour, la femme d'un berger se plaignit à son mari de l'atmosphère scandaleuse qui régnait dans les églises.

« Nulle part on ne peut prier tranquillement, disait-elle. Partout où l'on va, les églises sont aussi pleines et bruyantes que des ruches. »

Touché par la juste indignation de sa femme, le berger se mit à construire une église tout spécialement pour elle.

Dans les temps anciens, le mot « berger » n'avait pas la même signification qu'aujourd'hui. Les bergers d'autrefois étaient propriétaires des troupeaux qu'ils menaient paître. Certains d'entre eux en possédaient même un grand nombre et passaient pour les hommes les plus riches du pays.

Après avoir bâti son église, ce berger la nomma l'église de la pieuse femme du berger, et depuis lors Ani s'appela la ville des mille et une églises.

D'autres données historiques affirment que, bien avant le temps où le berger construisit son église, il y en avait déjà beaucoup plus de mille dans la ville, mais il paraît que des fouilles récentes ont mis à jour une pierre confirmant la légende du berger et de sa pieuse femme.

Vivant dans les ruines d'Ani, et passant nos journées en lectures et en études, nous entreprenions parfois des fouilles pour nous détendre, dans l'espoir de faire une découverte.

Il y a de nombreux souterrains dans les ruines de la ville.

En creusant un jour dans l'un de ces souterrains, nous remarquâmes, Pogossian et moi, un endroit où le sol n'avait plus la même consistance. Creusant plus avant, nous découvrîmes un nouveau passage, plus étroit, obstrué par des pierres.

L'entrée une fois dégagée, une petite chambre aux voûtes affaissées par le temps s'offrit à nos yeux. Tout indiquait qu'il s'agissait d'une cellule de moine.

Il ne restait rien dans cette cellule, sauf quelques débris de poteries et des morceaux de bois pourri, provenant sans doute d'anciens meubles. Mais dans un renfoncement en forme de niche gisaient pêle-mêle de nombreux rouleaux de parchemin. Certains d'entre eux tombaient en poussière, les autres étaient plus ou moins bien conservés.

Avec les plus grandes précautions nous transportâmes ces rouleaux dans notre cabane, puis entreprîmes de les déchiffrer.

Ils portaient des inscriptions moitié en arménien, moitié dans une langue inconnue. Je savais moi-même très bien l'arménien – Pogossian aussi, cela va sans dire – mais nous ne pûmes rien comprendre à ces manuscrits, car ils étaient rédigés en langue arménienne très ancienne, presque sans rapport avec la langue actuelle.

Notre trouvaille nous parut d'un tel intérêt qu'abandonnant tout le reste nous partîmes le jour même pour Alexandropol, où nous passâmes des jours et des nuits à tenter de déchiffrer ne fût-ce que quelques mots.

Pour finir, après avoir pris beaucoup de peine et consulté de nombreux experts, nous en vînmes à la conclusion que ces parchemins étaient tout simplement des lettres adressées par

un moine à un autre moine, un certain Père Arem.

Notre attention fut retenue par une lettre dans laquelle le premier faisait allusion à des informations qu'il avait reçues au sujet de certains mystères.

Ce manuscrit était précisément de ceux qui avaient le plus souffert du temps, et il nous fallut deviner des mots entiers. Cependant nous parvînmes à le reconstituer intégralement.

Ce qui nous intéressa le plus dans cette lettre, ce ne fut pas le début, mais la fin.

Elle commençait par de longues amabilités, puis rapportait les menus faits quotidiens de la vie d'un monastère où, semblait-il, le destinataire avait autrefois vécu.

Vers la fin de la lettre un passage attira particulièrement notre attention. Il y était dit :

« Notre Vénérable Père Telvent est finalement arrivé à connaître la vérité sur la confrérie des *Sarmoung*. Leur ernos ([6]) a effectivement existé près de la ville de Siranoush. Peu après l'exode, ils émigrèrent à leur tour, il y a quelque cinquante ans, pour se fixer dans la vallée d'Izroumin, à trois jours de marche de Nivssi, etc. »

Il passait ensuite à d'autres sujets.

Ce qui nous frappa le plus fut le mot *Sarmoung,* que nous avions déjà rencontré plusieurs fois dans le livre *Merkhavat.* C'est le nom d'une célèbre école ésotérique qui, selon la tradition, fut fondée à Babylone 2500 ans avant la naissance du Christ, et dont on retrouve la trace en Mésopotamie vers le VIe ou le VIIe siècle après Jésus-Christ. Mais, depuis, nulle part on ne rencontre plus la moindre information sur son existence.

On attribuait autrefois à cette école la possession d'un très haut savoir, contenant la clef de nombreux mystères cachés.

Combien de fois avions-nous parlé entre nous de cette école, Pogossian et moi, et rêvé d'apprendre sur elle quelque chose d'authentique ! Et voici que tout à coup nous lisions son nom sur ce parchemin ! Nous étions bouleversés.

Mais à part ce nom nous ne pûmes rien tirer de cette lettre.

Pas plus qu'auparavant nous ne savions quand ni comment était apparue cette école, où elle s'était établie, ni si elle existait encore.

Après plusieurs jours de recherches laborieuses, les seules données que nous pûmes réunir furent les suivantes :

Vers le VIe ou le VIIe siècle, les descendants des Assyriens, les Aïssors, furent chassés de Mésopotamie en Perse par les Byzantins ; l'événement, selon toute vraisemblance, avait eu lieu à l'époque où ces lettres avaient été écrites.

Puis nous fûmes en mesure de vérifier que la ville de Nivssi, mentionnée dans le manuscrit, était la ville actuelle de Mossoul, ancienne capitale du pays de Niévie, et qu'aujourd'hui encore la population de la région environnante était composée en majeure partie d'Aïssors. Nous conclûmes alors que la lettre faisait sans doute allusion à ce peuple.

S'il était vrai que cette école avait existé, puis émigré, elle ne pouvait être qu'aïssorienne ; et si elle existait encore, ce devait être parmi les Aïssors. Si l'on retenait l'indication des trois jours de marche de Mossoul, elle devait se trouver quelque part entre Ourmia et le Kurdistan, et il ne serait peut-être pas si difficile d'en retrouver l'emplacement. Nous

résolûmes donc de nous rendre là-bas coûte que coûte, de rechercher où était située l'école, puis de nous y faire admettre.

Les Aïssors sont les descendants des Assyriens. Ils sont aujourd'hui dispersés de par le monde. On en trouve des groupes en Transcaucasie, dans le nord-ouest de la Perse, en Turquie orientale, et en général dans toute l'Asie Mineure. On estime leur nombre total à près de trois millions. Ils appartiennent pour la plupart au culte nestorien, et ne reconnaissent pas la divinité du Christ ; mais on y trouve aussi des jacobites, maronites, catholiques, grégoriens et autres ; il y a même parmi eux des Yézides, adorateurs du diable, mais en petit nombre.

Des missionnaires appartenant à des religions diverses ont récemment témoigné d'un grand zèle pour convertir les Aïssors. D'ailleurs il faut rendre justice à ces derniers : ils ne mirent pas moins de zèle à « se convertir », retirant de ces « conversions » tant d'avantages que leur exemple est devenu proverbial.

Bien qu'appartenant à des cultes différents, presque tous leurs groupements sont soumis à un seul patriarche, celui des Indes orientales.

Les Aïssors vivent en général dans des villages gouvernés par des prêtres. Plusieurs villages forment ensemble un district ou clan, gouverné par un prince ou, comme ils le nomment, un mélik ; tous les méliks dépendent du patriarche, dont les fonctions héréditaires se transmettent d'oncle à neveu et remontent, dit-on, à Simon, frère du Seigneur.

Les Aïssors eurent beaucoup à souffrir de la dernière

guerre, au cours de laquelle ils étaient devenus des jouets entre les mains de la Russie et de l'Angleterre, si bien que la moitié d'entre eux périrent, victimes de la vengeance des Kurdes et des Persans ; quant aux autres, s'ils survécurent, c'est uniquement grâce à un diplomate américain, le docteur X…, et à sa femme.

Les Aïssors, surtout les Aïssors d'Amérique – et ils sont nombreux – devraient, à mon avis, si le docteur X… est encore vivant, entretenir en permanence devant sa porte une garde d'honneur aïssorienne, et s'il est mort, lui élever un monument dans sa patrie.

L'année même où nous avions décidé de nous mettre en campagne, un fort mouvement nationaliste se développa chez les Arméniens : tous avaient sur les lèvres les noms des héros qui luttaient pour la liberté, et surtout celui du jeune Andronikov, qui devint plus tard un héros national.

Partout parmi les Arméniens, ceux de Turquie et de Perse aussi bien que ceux de Russie, se formaient des partis et des comités ; ils amorçaient des tentatives d'union, cependant que des querelles sordides éclataient sans cesse entre eux. Bref, l'Arménie subissait alors une violente explosion politique, comme elle en connaît de temps à autre, avec tout son cortège de conséquences.

Un jour, à Alexandropol, j'allais comme d'habitude me baigner au petit matin dans la rivière Arpa-Tchaï.

À mi-chemin, à l'endroit nommé Karakouli, je fus rattrapé par Pogossian, tout essoufflé. Il me dit qu'il avait appris la veille, par une conversation avec le prêtre Z…, que le Comité arménien cherchait parmi les membres du parti plusieurs volontaires pour une mission spéciale à Mouch.

« De retour à la maison, continua Pogossian, il m'est venu tout à coup une idée : ne pourrions-nous pas mettre à profit cette occasion pour atteindre notre but, je veux dire pour retrouver la trace de la confrérie Sarmoung ? Je me suis levé dès l'aube pour venir en discuter avec toi, mais je ne t'ai pas trouvé à la maison et j'ai couru pour te rattraper. »

Je l'interrompis, et lui fis observer que premièrement nous n'appartenions à aucun parti et que secondement…

Il ne me laissa pas continuer, déclarant qu'il avait pensé à tout et savait déjà comment tout arranger ; mais avant d'entreprendre quoi que ce soit, il avait besoin de savoir si je consentais à une combinaison de ce genre.

Je répondis que je voulais à tout prix atteindre la vallée qui avait un jour porté le nom d'*Izroumin*, et que j'étais prêt à y aller n'importe comment, fût-ce à califourchon sur le dos du diable ou même bras dessus bras dessous avec le curé Vlakov. (Pogossian savait que ce Vlakov était l'homme que je détestais le plus au monde, et qu'à plus d'un kilomètre sa présence m'exaspérait).

« Si tu dis que tu peux arranger cela, ajoutai-je, fais ce que bon te semble, suivant les circonstances. D'avance, j'accepte tout, pourvu que nous parvenions à l'endroit que je me suis fixé comme but. »

Je ne sais pas ce que fit Pogossian, à qui il s'adressa, ni ce qu'il raconta, mais le résultat de toutes ses peines fut que quelques jours plus tard, munis d'une importante somme d'argent en monnaies russe, turque et persane, et de nombreuses lettres de recommandation pour des personnes habitant divers endroits le long de notre itinéraire, nous quittions Alexandropol en direction de Kikisman.

Au bout de deux semaines nous atteignîmes les bords de l'Araxe, qui forme la frontière naturelle entre la Russie et la Turquie, et, avec l'aide de Kurdes inconnus qu'on avait envoyés à notre rencontre, nous traversâmes le fleuve.

Il nous semblait que le plus difficile avait été surmonté, et nous espérions que désormais la chance nous sourirait et que tout irait pour le mieux.

La plupart du temps nous allions à pied, nous arrêtant chez des bergers ou des paysans que l'on nous avait recommandés dans les localités déjà traversées, ou chez les personnes pour lesquelles nous avions des lettres d'Alexandropol.

Il faut reconnaître que, tout en ayant pris sur nous une certaine obligation et tout en nous efforçant de l'accomplir dans la mesure du possible, nous ne perdions pas de vue le but réel de notre voyage, dont l'itinéraire ne coïncidait pas toujours avec les endroits pour lesquels on nous avait chargés d'une mission : en pareil cas, nous n'hésitions guère à passer outre et, à vrai dire, n'en éprouvions pas de grands remords de conscience.

Arrivés au-delà de la frontière russe, nous décidâmes de franchir le col du mont Agri Dagh. C'était le chemin le plus difficile, mais nous avions ainsi plus de chances d'éviter les bandes de Kurdes, très nombreuses en ce temps-là, ou les détachements de Turcs à la poursuite des bandes arméniennes.

Ayant franchi le col, nous obliquâmes à gauche en direction de Van, laissant sur notre droite les sources des deux grands fleuves, le Tigre et l'Euphrate.

Pendant notre voyage il nous arriva des milliers

d'aventures, que je ne décrirai pas. Il en est une cependant que je ne saurais passer sous silence. Bien qu'il y ait très longtemps de cela, je ne puis me la rappeler sans rire, tout en retrouvant mes impressions d'alors, où se mêlaient la peur instinctive et le pressentiment d'un malheur imminent.

Depuis cet incident, je suis tombé bien souvent dans les situations les plus critiques. Par exemple, je me suis vu plus d'une fois entouré de dizaines de personnes dont les intentions hostiles ne faisaient aucun doute, il m'a fallu croiser la route d'un tigre du Turkestan, j'ai été à plusieurs reprises le point de mire d'un fusil ; mais jamais plus je n'ai éprouvé le même sentiment que lors de cet incident, si comique qu'il puisse paraître après coup.

Pogossian et moi, nous allions tranquillement. Il fredonnait une marche, qu'il scandait en balançant sa canne. Soudain, sortant on ne sait d'où, surgit un chien, puis un autre, puis un troisième, un quatrième, et jusqu'à quinze chiens de berger – et tous d'aboyer après nous. Pogossian eut l'imprudence de leur lancer une pierre, et ils se jetèrent sur nous.

C'étaient des chiens de bergers kurdes, très méchants. Un moment de plus, et ils nous auraient mis en pièces, si je n'avais pas instinctivement tiré Pogossian pour le forcer à s'asseoir avec moi au milieu du chemin.

Du seul fait que nous étions assis, les chiens cessèrent d'aboyer et de se ruer sur nous. Ils nous entourèrent et s'assirent à leur tour.

Un certain temps s'écoula avant que nous ayons repris nos esprits. Et lorsque enfin nous nous rendîmes compte de notre situation, nous fûmes soudain pris de fou rire.

Tant que nous étions assis, les chiens restaient assis, tranquillement et paisiblement ; ils mangeaient même avec grand plaisir le pain que nous leur jetions, et que nous avions tiré de nos sacs à provisions. Certains d'entre eux allaient jusqu'à remuer la queue en signe de remerciement. Mais dès que nous faisions mine de nous lever, rassurés par leur bonne grâce… « Ah ouiche ! Pas question ! », ils sautaient aussitôt sur leurs pattes et montraient les crocs, prêts à bondir : nous étions forcés de nous rasseoir.

À notre seconde tentative, leur agressivité devint telle que nous ne nous y risquâmes pas une troisième fois.

Nous restâmes dans cette situation près de trois heures et Dieu sait combien de temps elle aurait duré si, par chance, une fillette kurde qui ramassait du *kiziak* dans les prés n'était apparue au loin avec son âne. Par toutes sortes de signaux, nous parvînmes finalement à attirer son attention. Elle s'approcha et, voyant ce dont il s'agissait, alla chercher les bergers auxquels appartenaient les chiens et qui se trouvaient non loin de là, derrière un petit monticule.

Les bergers vinrent et appelèrent les chiens. Mais c'est seulement quand ils furent déjà très loin que nous nous décidâmes à nous lever : les canailles, en partant, se retournaient tout le temps pour nous surveiller.

Nous nous étions montrés bien naïfs en estimant qu'après avoir traversé le fleuve Araxe nous en aurions fini avec les pires épreuves. En réalité, elles ne faisaient que commencer.

La plus grande difficulté fut qu'après avoir passé ce fleuve frontière et franchi le col du mont Agri Dagh nous ne pouvions plus nous donner pour des Aïssors, comme nous l'avions fait jusque-là, pour la bonne raison qu'au moment de

notre rencontre avec les chiens nous étions déjà sur un territoire peuplé de vrais Aïssors.

Se faire passer pour des Arméniens, dans ces contrées où ils étaient alors persécutés par tous les autres peuples, il ne pouvait en être question. Il n'était pas moins dangereux de se donner pour Turcs ou Persans. Il eût sans doute été préférable de se présenter comme Russes ou comme Juifs, mais ni mon type, ni celui de Pogossian ne le permettaient.

Il fallait se montrer particulièrement prudent en ce temps-là si l'on voulait dissimuler sa vraie nationalité : celui qui était démasqué courait les plus grands dangers, car on ne se gênait guère là-bas sur le choix des moyens, pour se débarrasser des étrangers indésirables.

Par exemple, nous avions entendu dire de source certaine que des Aïssors avaient récemment écorché vifs plusieurs Anglais qui tentaient de copier certaines inscriptions.

Après avoir longuement délibéré, nous décidâmes de nous déguiser en Tartares du Caucase.

Nous transformâmes nos vêtements comme nous le pûmes, et nous continuâmes notre voyage.

Bref, deux mois après avoir traversé l'Araxe, nous arrivâmes à la ville de Z... De là, nous devions nous engager dans un défilé en direction de la Syrie puis, avant d'atteindre la célèbre cascade de K..., bifurquer vers le Kurdistan, sur la route duquel devait se trouver, selon nous, l'endroit qui était le premier objectif de notre voyage.

Nous nous étions déjà adaptés de manière satisfaisante aux conditions environnantes et notre route se poursuivait sans encombre, lorsqu'un incident imprévu bouleversa tous nos plans et nos projets.

Un jour, assis sur le bord du chemin, nous mangions notre pain et le tarekh ({7}) que nous avions emportés.

Tout à coup, mon Pogossian se dresse avec un cri, et je vois une énorme phalangue jaune ({8}) qui s'enfuit sous ses pieds.

Je compris tout de suite la raison de son cri : je bondis, tuai la phalangue et me précipitai sur Pogossian. Elle l'avait mordu au mollet.

Je savais que la morsure de cette bête venimeuse est souvent mortelle ; je déchirai aussitôt son vêtement pour sucer la plaie, mais voyant que la morsure était dans la partie tendre de la jambe, et sachant qu'en suçant une plaie, avec la moindre égratignure dans la bouche, on s'expose à un empoisonnement du sang, je choisis le moindre risque pour nous deux : saisissant mon couteau, je taillai un morceau dans le gras du mollet de mon camarade – mais dans ma hâte, j'en tranchai un peu plus qu'il ne fallait...

Ayant ainsi écarté tout danger d'empoisonnement mortel, je me sentis plus tranquille, et me mis à laver la plaie, puis à la bander tant bien que mal.

La blessure était profonde. Pogossian avait perdu beaucoup de sang, et l'on pouvait craindre des complications. Aussi n'était-il plus question pour l'instant de nous remettre en route.

Que faire ? Il nous fallait trouver tout de suite une solution.

Après en avoir discuté, nous décidâmes de passer la nuit sur place, et de chercher le lendemain matin un moyen de parvenir à la ville de N..., à cinquante kilomètres de là, où nous étions chargés de remettre une lettre à un prêtre

arménien, ce que nous avions négligé de faire, cette ville se trouvant en dehors de l'itinéraire que nous nous étions tracé avant l'accident.

Le lendemain, avec l'aide d'un vieux Kurde très affable qui passait par là, je louai dans un petit village voisin une sorte de charrette tirée par deux bœufs, qui servait à transporter le fumier. J'y étendis Pogossian et nous partîmes en direction de N…

Nous mîmes près de quarante-huit heures à parcourir cette courte distance, nous arrêtant toutes les quatre heures pour nourrir les bœufs.

Une fois dans la ville de N…, nous nous rendîmes tout droit chez le prêtre arménien pour lequel, en plus de la lettre, nous avions un mot de recommandation. Son accueil fut des plus aimables. Apprenant ce qui était arrivé à Pogossian, il s'offrit immédiatement à le prendre chez lui et, bien entendu, nous acceptâmes avec reconnaissance.

La fièvre de Pogossian était montée en cours de route, et bien qu'elle fût tombée au bout de trois jours, la plaie était devenue purulente et demandait beaucoup de soins. Il nous fallut accepter pendant près d'un mois l'hospitalité du prêtre.

Peu à peu, à la faveur de ce long séjour sous son toit, et des fréquentes conversations que nous avions sur toutes sortes de sujets, il s'établit entre ce prêtre et moi des relations plus étroites.

Un jour, il me parla incidemment d'un objet qu'il possédait, et m'en raconta l'histoire.

Il s'agissait d'un vieux parchemin sur lequel était tracée une sorte de carte. L'objet était depuis très longtemps dans sa famille ; il l'avait reçu en héritage de son arrière-grand-père.

« Il y a deux ans, expliqua le prêtre, je reçus la visite d'un homme qui m'était absolument inconnu et qui me demanda de lui montrer la carte.

« Comment avait-il pu savoir qu'elle était en ma possession, je n'en ai aucune idée.

« Cela me parut suspect, et comme je ne savais pas qui il était, je ne voulus pas tout de suite la lui montrer, et niai même qu'elle fût en ma possession. Mais cet homme y mit tant d'insistance que je me dis : « Pourquoi ne pas la lui laisser voir ? » Et c'est ce que je fis.

« À peine l'eut-il vue qu'il me demanda de la lui vendre, et m'en proposa deux cents livres. Certes, c'était là une grosse somme, mais je n'avais pas besoin d'argent et ne voulais pas me séparer d'un objet familier auquel je tenais comme souvenir ; je refusai de la lui céder.

« L'étranger, comme je l'appris, était descendu chez notre bey.

« Le lendemain, un serviteur du bey vint de la part du voyageur me proposer à nouveau d'acheter le parchemin, mais cette fois-ci pour cinq cents livres.

« Je dois dire qu'après le départ de l'étranger beaucoup de choses m'avaient paru suspectes : le fait que cet homme était selon toute apparence venu de loin spécialement pour ce parchemin, le mystérieux moyen par lequel il avait appris que cette carte était en ma possession et, pour finir, l'énorme intérêt qu'il avait témoigné en la regardant.

« Tout cela prouvait bien qu'il devait s'agir d'un objet très précieux. Et lorsqu'il m'offrit une somme de cinq cents livres, bien qu'au fond la proposition me tentât, je craignis de ne pas vendre assez cher. Je résolus donc d'être très prudent, et

refusai de nouveau.

« Le soir même l'inconnu revint me voir, accompagné du bey en personne. Il renouvela son offre de cinq cents livres pour le parchemin, et je refusai net de le vendre à aucun prix. Mais comme il était venu cette fois avec notre bey, je les invitai tous deux à entrer chez moi.

« En prenant le café, nous parlâmes de choses et d'autres. Au cours de la conversation, j'appris que mon hôte était un prince russe.

« Il me dit qu'il s'intéressait beaucoup aux antiquités, que cette carte cadrait parfaitement avec ses collections, et qu'en bon amateur il avait voulu l'acheter ; il estimait qu'il en avait offert une somme très supérieure à sa valeur, jugeait inconcevable d'en donner davantage et regrettait beaucoup mon refus de la lui vendre.

« Le bey, qui nous écoutait attentivement, s'intéressa au parchemin et manifesta le désir de le voir.

« Lorsque je l'eus apporté et qu'ils l'eurent examiné tous les deux, il s'étonna très sincèrement qu'un objet de ce genre pût valoir si cher.

« Tout à coup le prince me demanda à quelles conditions je lui permettrais de faire une copie de mon parchemin.

« J'hésitai, ne sachant que répondre. À vrai dire, j'avais peur d'avoir perdu un bon acheteur.

« Il me proposa alors deux cents livres pour lui laisser faire cette copie.

« J'avais scrupule à marchander encore, car selon moi le prince me donnait cette somme pour rien.

« Pensez donc, je recevais une somme de deux cents livres contre une simple permission de faire la copie du parchemin !

Sans plus réfléchir, j'accédai à la demande du prince, me disant qu'après tout le parchemin me resterait et que je pourrais toujours le vendre si je voulais.

« Le lendemain matin, le prince vint chez moi. Nous étendîmes le parchemin sur une table ; il délaya dans de l'eau le plâtre qu'il avait apporté, et en recouvrit la carte, après l'avoir soigneusement huilée. Au bout de quelques minutes, il enleva le plâtre, l'enveloppa dans un morceau de vieux *djedjin* que je lui donnai, me remit deux cents livres, et partit.

« Ainsi, Dieu m'a envoyé deux cents livres pour rien, et j'ai toujours le parchemin. »

Le récit du prêtre m'avait vivement intéressé, mais je n'en laissai rien voir et lui demandai, comme par simple curiosité, de me montrer cet objet dont on lui avait offert tant d'argent.

Le prêtre fouilla dans un coffre, et en sortit un rouleau de parchemin. Lorsqu'il l'eut déroulé je ne parvins pas tout de suite à le déchiffrer, mais quand je l'eus regardé de plus près... Mon Dieu, quelle émotion !...

Jamais je n'oublierai cette minute.

Je fus pris d'un fort tremblement, qui augmentait encore du fait que je m'efforçais intérieurement de le maîtriser.

Ce que j'avais sous les yeux, n'était-ce pas précisément ce qui avait tant occupé ma pensée, et qui depuis des mois ne me laissait plus dormir ?

C'était la carte de ce que l'on appelle *l'Egypte-avant-les-sables*.

M'efforçant à grand-peine de garder un air indifférent, je parlai d'autre chose.

Le prêtre roula le parchemin et le remit dans le coffre. Je

n'étais pas un prince russe pour payer deux cents livres un simple droit de copie, et pourtant cette carte ne m'était peut-être pas moins nécessaire qu'à lui. Aussi décidai-je sur-le-champ qu'il me fallait coûte que coûte en avoir une copie, et je me mis à réfléchir au moyen de l'obtenir.

Vers ce temps-là, Pogossian se sentait assez bien pour être amené sur la terrasse, où il passait de longues heures assis au soleil.

Je lui demandai de me faire savoir quand le prêtre sortirait pour aller à ses affaires, et le lendemain, à son signal, je me glissai furtivement dans la chambre, afin d'essayer une clef qui pût ouvrir le coffre.

La première fois, je ne parvins pas à noter tous les détails de la serrure, et ce n'est que la troisième fois, après avoir bien limé la clef, que je réussis à l'ajuster.

Un soir, l'avant-veille de notre départ, je profitai de l'absence du prêtre pour pénétrer chez lui, retirer le parchemin du coffre et l'emporter dans notre chambre, où nous passâmes toute la nuit, Pogossian et moi, à décalquer minutieusement la carte, sur laquelle nous avions appliqué un papier huilé. Le lendemain, je remis le parchemin à sa place.

À partir du moment où je portai sur moi, cousu de manière invisible dans la doublure de mon vêtement, ce mystérieux trésor, si plein de promesses, tous mes intérêts et projets antérieurs s'évaporèrent, pour ainsi dire. Je sentais grandir en moi le désir impérieux de me rendre au plus vite sur les lieux où ce trésor me permettrait enfin d'apaiser ce besoin de savoir qui depuis deux ou trois ans me rongeait intérieurement sans me laisser aucun repos.

Après cet exploit, qui, s'il pouvait se justifier, n'en restait pas moins un acte impardonnable à l'égard du prêtre arménien qui s'était montré si hospitalier, j'entrepris mon camarade Pogossian, encore mal rétabli, et le convainquis de ne pas ménager ses maigres ressources financières et d'acheter deux de ces bons chevaux de selle du pays que nous avions remarqués pendant notre séjour, par exemple de ces petits trotteurs dont l'amble nous enthousiasmait, pour partir au plus vite en direction de la Syrie.

Et vraiment ces chevaux ont une allure telle que vous pouvez être porté à la vitesse de vol d'un grand oiseau en tenant à la main un verre plein d'eau, sans en renverser une seule goutte.

Je ne décrirai pas ici toutes les péripéties de notre voyage, ni les circonstances imprévues qui nous obligèrent maintes fois à changer notre itinéraire. Je dirai seulement que quatre mois jour pour jour après avoir pris congé du généreux et accueillant prêtre arménien nous étions déjà dans la ville de Smyrne, où le soir même de notre arrivée nous fûmes entraînés dans une aventure qui devait faire prendre au destin de Pogossian un tournant décisif.

Ce soir-là, nous étions assis dans un petit restaurant grec de l'endroit, pour nous distraire un peu, après nos efforts intenses et les émotions par lesquelles nous étions passés.

Nous buvions tranquillement leur fameux *douziko*, tout en piquant çà et là, selon la coutume, dans une quantité de petites soucoupes débordant de hors-d'œuvre variés, depuis le scombre sec jusqu'aux pois chiches salés.

Il y avait encore dans le restaurant plusieurs groupes de convives, pour la plupart des marins étrangers dont le navire

faisait escale dans ce port. Ces marins menaient grand tapage : il était évident qu'ils avaient déjà visité plus d'une taverne, et qu'ils étaient « pleins comme des outres », comme on dit.

Entre les convives de diverses nationalités, assis à des tables séparées, il éclatait par moments des querelles, qui se bornèrent d'abord à un échange de bruyantes apostrophes, dans un jargon spécial, fait d'un mélange de grec, de turc ou d'italien ; et rien ne laissait prévoir ce qui allait arriver.

Je ne sais comment la mèche prit feu, mais soudain un groupe de matelots se leva d'un seul bloc et bondit avec des cris et des gestes menaçants sur quelques marins installés non loin de nous.

Ceux-ci se dressèrent à leur tour et en un clin d'œil la bagarre battait son plein.

Pogossian et moi, quelque peu excités nous aussi par les vapeurs du douziko, courûmes au secours du petit groupe de marins.

Nous ne savions absolument pas de quoi il s'agissait, ni qui avait raison et qui avait tort.

Lorsque les autres clients du restaurant et la patrouille militaire qui passait par là nous eurent séparés, on s'aperçut que pas un seul des combattants ne s'en tirait sans dommage : l'un avait le nez cassé, l'autre crachait le sang, et ainsi de suite. Je me tenais au milieu d'eux, décoré d'un énorme bleu sous l'œil gauche ; Pogossian, lui, entre deux jurons en arménien, gémissait, haletait, et se plaignait à moi d'une intolérable douleur sous la cinquième côte.

Une fois « la bourrasque calmée », comme auraient dit les marins, Pogossian et moi, trouvant que cela suffisait pour ce

soir-là et que nous nous étions bien assez « divertis » avec des gens qui ne nous avaient même pas demandé nos noms, nous rentrâmes cahin-caha nous coucher.

On ne peut pas dire que nous fûmes très bavards sur le chemin du retour ; je clignais de l'œil sans le vouloir, et Pogossian bougonnait et s'injuriait pour « s'être mêlé de ce qui ne le regardait pas ».

Le lendemain matin au petit déjeuner, après de multiples commentaires sur notre état physique, et la manière passablement idiote dont nous nous étions comportés la veille, nous décidâmes de ne pas remettre à plus tard le voyage en Égypte que nous avions projeté, estimant qu'un long séjour sur le bateau et l'air pur de la mer guériraient, sans laisser de traces, toutes nos « blessures de guerre ». Nous nous dirigeâmes donc aussitôt vers le port pour tâcher de trouver un bateau à portée de notre bourse, en partance pour Alexandrie.

Un voilier grec était justement sur le point de lever l'ancre à destination d'Alexandrie, et nous nous rendîmes en hâte au bureau de la compagnie de navigation à laquelle appartenait le bateau pour y demander tous les renseignements nécessaires.

Nous étions déjà devant la porte du bureau lorsqu'un matelot accourut vers nous, très agité, et, baragouinant un turc décousu, se mit à serrer avec fougue tantôt ma main, tantôt celle de Pogossian.

Au début, nous n'y comprenions rien. Puis il nous devint clair que c'était l'un des marins anglais auxquels nous étions venus en aide la veille au soir.

Nous ayant fait signe d'attendre, il s'éloigna rapidement

et revint au bout de quelques minutes, accompagné de trois de ses camarades. L'un d'eux, comme nous l'apprîmes plus tard, était officier. Ils nous remercièrent chaleureusement pour ce que nous avions fait la veille, et insistèrent pour nous inviter à boire un petit verre de douziko dans un restaurant grec voisin.

Après trois verres de ce miraculeux douziko, digne descendant du divin *mastik* des anciens Grecs, notre conversation se fît plus bruyante et plus libre, grâce à la faculté, dont chacun de nous avait hérité, de se faire comprendre au moyen de la mimique grecque et de la gesticulation romaine, ainsi qu'à l'aide de mots empruntés aux langues de tous les ports du monde. Quand ils connurent notre intention de nous rendre à Alexandrie, l'action bienfaisante du digne descendant de cette invention des anciens Grecs ne manqua pas de se manifester dans toute sa splendeur.

Les marins, comme s'ils avaient oublié notre existence, se mirent à discuter sans que nous puissions saisir s'ils se querellaient ou s'ils plaisantaient.

Et soudain deux d'entre eux, buvant d'un trait leur petit verre, sortirent avec précipitation, tandis que les deux autres s'évertuaient à qui mieux mieux, sur un ton d'attendrissement bienveillant, à nous rassurer et à nous convaincre de quelque chose.

Peu à peu, nous devinâmes ce qu'il en était, et la suite prouva que nous étions tombés juste : les deux camarades qui venaient de s'absenter étaient allés faire des démarches pour que nous puissions embarquer sur leur bateau qui partait le lendemain pour Le Pirée, de là pour la Sicile, puis de Sicile

pour Alexandrie, où il ferait escale pendant deux semaines avant d'appareiller pour Bombay.

Les matelots furent longs à revenir. En les attendant, nous rendîmes au prestigieux descendant du mastik les honneurs qui lui étaient dus, non sans les accompagner d'une bordée de jurons empruntés à toutes les langues.

Si agréable que fût cette manière de passer le temps, en attendant des nouvelles favorables, Pogossian, qui se souvenait sans doute de sa cinquième côte, perdit soudain patience et se mit à crier, exigeant impérieusement que nous rentrions tout de suite à la maison ; de plus, il m'affirmait avec le plus grand sérieux que je commençais à avoir un bleu sous l'autre œil.

Estimant que Pogossian n'était pas encore tout à fait remis de la morsure de la phalangue, je ne voulus pas le contrarier. Je me levai docilement et, sans entrer dans des explications avec les compagnons que le hasard nous avait donnés pour liquider le douziko, je le suivis.

Étonnés par le départ inattendu et silencieux de leurs défenseurs de la veille, les matelots se levèrent à leur tour et nous rejoignirent. Nous avions un assez long chemin à faire. Chacun de nous se distrayait à sa façon : l'un chantait, l'autre gesticulait comme pour prouver quelque chose à quelqu'un, le troisième sifflotait une marche guerrière...

Arrivé à la maison, Pogossian se coucha sans se déshabiller. Quant à moi, je prêtai mon lit à l'aîné des matelots, m'étendis par terre et fis signe à l'autre de prendre place à côté de moi.

Dans la nuit, je fus réveillé par un terrible mal de tête, et me rappelant par bribes ce qui s'était passé la veille je me

souvins entre autres des matelots qui nous avaient accompagnés ; mais, jetant un coup d'œil tout autour de la chambre, je constatai qu'ils étaient partis.

Je me rendormis. Il était déjà tard dans la matinée quand je fus réveillé par le bruit de la vaisselle que remuait Pogossian en préparant le thé et par les accents d'une certaine prière arménienne qu'il entonnait tous les matins : *Loussatzav loussn est parine yes avadam dzer guentaninn.*

Ce jour-là, ni Pogossian ni moi n'avions envie de boire du thé ; nous avions plutôt besoin de quelque chose d'acide. Nous nous contentâmes d'eau froide, et sans échanger une parole nous recouchâmes.

Nous nous sentions tous les deux très déprimés et très misérables. Par-dessus le marché, j'avais l'impression qu'une dizaine de cosaques avaient passé la nuit dans ma bouche avec leurs chevaux et leurs armes.

Nous étions toujours au lit, plongés dans le même état, et chacun de nous pensait silencieusement ses pensées, lorsque la porte s'ouvrit avec fracas. Trois matelots anglais firent irruption dans la chambre. Un seul appartenait à notre petit groupe de la veille ; les deux autres, nous les voyions pour la première fois.

Ils essayèrent de nous expliquer quelque chose, se coupant la parole à chaque instant.

À force de leur poser des questions et de nous casser la tête, nous comprîmes enfin qu'ils nous demandaient de nous lever, de nous habiller à la hâte, et de les accompagner jusqu'au bateau, car ils avaient obtenu de leurs chefs la permission de nous emmener « en qualité d'employés civils de navigation ».

Pendant que nous nous habillions, les marins continuaient à deviser gaiement, comme nous pouvions le voir à l'expression de leurs visages ; puis, à notre grand étonnement, ils se levèrent tous trois d'un bond et se mirent à faire nos bagages.

Le temps de finir de nous habiller, d'appeler l'*oustabash* du caravansérail et de payer notre note, toutes nos affaires étaient déjà soigneusement empaquetées. Les matelots se les partagèrent et nous firent signe de les suivre.

Nous descendîmes dans la rue et nous dirigeâmes vers le port.

Le long du quai, une barque nous attendait avec deux matelots. Ils ramèrent pendant une demi-heure au son d'interminables chansons anglaises, et nous accostâmes un assez grand vaisseau de guerre.

Nous étions visiblement attendus, car, à peine sur le pont, plusieurs matelots s'emparèrent de nos bagages et nous conduisirent à une petite cabine située dans la cale, près des cuisines, et qui de toute évidence avait été préparée à notre intention.

Après nous être installés tant bien que mal dans ce coin plutôt étouffant, mais qui nous semblait à nous très confortable, nous suivîmes sur le pont supérieur l'un des marins dont nous avions pris la défense au restaurant. Nous nous assîmes sur des rouleaux de cordages et bientôt presque tout l'équipage à bord, simples matelots ou officiers subalternes, fit cercle autour de nous.

Tous ces hommes, sans distinction de grade, semblaient éprouver à notre égard un sentiment de bienveillance très marqué ; chacun d'eux regardait comme un devoir de nous

serrer la main et, constatant notre ignorance de la langue anglaise, s'efforçait, tant par gestes qu'avec des mots glanés un peu partout, de nous dire quelque chose d'agréable.

Pendant cette conversation plutôt originale, l'un d'eux, qui parlait un grec à peu près tolérable, suggéra que chacun des assistants prît pour tâche, pendant la traversée, d'apprendre journellement au moins vingt mots : nous en anglais, eux en turc.

Cette proposition fut approuvée par de bruyantes acclamations, et deux matelots – nos amis de la veille – s'occupèrent sur-le-champ de choisir et d'inscrire les mots anglais que nous devions, d'après eux, apprendre en premier, tandis que Pogossian et moi dressions pour eux une liste de mots turcs.

Lorsque le canot amenant les officiers supérieurs eut accosté et que le moment du départ fut arrivé, les hommes se dispersèrent peu à peu pour remplir leurs obligations respectives. Pogossian et moi nous mîmes aussitôt à l'ouvrage pour apprendre nos premiers vingt mots d'anglais, écrits à notre intention en lettres grecques, selon le principe phonétique.

Nous étions à ce point captivés par l'étude de ces vingt mots, nous efforçant de prononcer correctement ces sons inaccoutumés, si étrangers à nos oreilles, que le soir tomba et que le vaisseau sortit du port sans que nous nous en soyons aperçus.

Pour nous arracher à notre travail, il fallut l'arrivée d'un matelot, déambulant au rythme du roulis, qui vint nous expliquer par des gestes très expressifs, qu'il était temps de manger, et nous ramena jusqu'à notre cabine, près des

cuisines.

Après nous être concertés pendant le repas et avoir pris conseil du matelot qui parlait un peu le grec, nous décidâmes de demander la permission – que nous obtînmes le soir même – pour moi d'astiquer dès le lendemain les fers et cuivres du vaisseau, et pour Pogossian de faire un travail quelconque dans la salle des machines.

Je ne m'étendrai pas sur les événements qui marquèrent notre séjour sur ce vaisseau de guerre.

Le jour de notre arrivée à Alexandrie, je pris chaleureusement congé de nos accueillants marins et quittai le navire avec l'intention bien arrêtée de gagner Le Caire au plus vite. Quant à Pogossian, qui s'était lié avec plusieurs matelots et que le travail des machines passionnait, il avait exprimé le désir de rester à bord et de poursuivre le voyage. Nous avions convenu que nous resterions en contact.

Comme je l'appris plus tard, Pogossian, après notre séparation, continua de travailler sur ce bateau de guerre anglais, dans la section des machines.

D'Alexandrie, il partit pour Bombay, fit escale dans divers ports australiens, et débarqua finalement en Angleterre, dans le port de Liverpool.

Là, sur les instances de ses nouveaux amis et avec leur appui, Pogossian entra dans une école de la marine, où tout en se livrant à des études techniques très poussées il réussit à parfaire sa connaissance de l'anglais. Au bout de deux ans, il recevait le titre d'ingénieur mécanicien.

Pour terminer ce chapitre consacré au premier camarade et ami de ma jeunesse, Pogossian, je veux noter ici un trait original de son psychisme, apparent dès son plus jeune âge, et

bien caractéristique de son individualité : Pogossian était toujours occupé, il travaillait toujours à quelque chose.

Jamais il ne restait assis les bras croisés, jamais on ne le voyait s'allonger, comme ses camarades, pour dévorer des livres qui n'apportent rien de réel et dont le seul but est de distraire.

S'il n'avait rien de spécial à faire, il balançait les bras en cadence, ou marchait sur place ou encore se livrait à toutes sortes de manipulations avec ses doigts.

Je lui demandai un jour pourquoi il faisait ainsi l'idiot au lieu de se reposer, car pour ces exercices inutiles personne ne le paierait jamais.

« Tu as raison, répliqua-t-il, aujourd'hui personne ne me paiera pour ces « singeries stupides », comme vous dites, toi et tous ceux qui avez été salés dans le même tonneau. Mais plus tard c'est vous-mêmes, ou vos enfants, qui me paierez pour les avoir faites.

« Plaisanterie à part, je fais cela parce que j'aime le travail. Ce n'est pas avec ma nature que je l'aime, car la mienne est tout aussi paresseuse que celle des autres hommes et ne veut jamais rien faire d'utile. J'aime le travail avec mon bon sens. »

Puis il ajouta :

« Et, s'il te plaît, ne perds pas de vue que quand j'emploie le mot *je*, tu dois l'entendre non comme mon Moi intégral, mais seulement comme mon intelligence. J'aime le travail, et je me suis donné pour tâche d'arriver par ma persévérance à ce que ma nature tout entière aime le travail – et non pas seulement ma raison.

« De plus, je suis absolument convaincu que dans le

monde un travail conscient n'est jamais perdu. Tôt ou tard quelqu'un doit payer pour lui. Par conséquent, si je travaille comme cela aujourd'hui, je sers à la fois deux de mes buts : premièrement j'habituerai peut-être ma nature à ne pas être paresseuse, et secondement j'assure ma vieillesse. Comme tu le sais, mes vieux ne me laisseront certainement pas un héritage qui puisse me suffire quand je n'aurai plus la force de gagner ma vie.

« Et par-dessus tout, je travaille parce que, dans l'existence, le seul réconfort c'est de travailler non pas par contrainte, mais consciemment. C'est là ce qui distingue l'homme des ânes de Karabagh, qui travaillent eux aussi jour et nuit. »

Cette façon de raisonner se trouva plus tard pleinement justifiée par les faits.

Bien qu'il ait passé toute sa jeunesse, c'est-à-dire le temps le plus précieux dont dispose l'homme pour assurer sa vieillesse, à des voyages soi-disant inutiles, sans jamais se soucier d'amasser de l'argent pour ses vieux jours, et qu'il n'ait entrepris de vraies affaires que vers l'année 1908, il est aujourd'hui l'un des hommes les plus riches de la terre.

Quant à l'honnêteté des moyens mis en œuvre pour acquérir ses richesses, elle est hors de question.

Il avait raison quand il disait qu'un travail conscient n'est jamais perdu.

En vérité, il a travaillé comme un bœuf, jour et nuit, honnêtement et consciemment, pendant toute sa vie, quelles que fussent les conditions et les circonstances.

Que Dieu lui accorde aujourd'hui le repos qu'il a mérité !

# Abram Yelov

Abram Yelov est, après Pogossian, une des personnalités les plus remarquables que j'aie rencontrées pendant mon âge préparatoire, une de celles qui, volontairement ou involontairement, ont servi de facteur de vivification pour la formation définitive de l'un des aspects de mon individualité actuelle.

Je fis sa connaissance à l'époque où, ayant déjà perdu tout espoir d'apprendre de mes contemporains quoi que ce soit de valable sur les questions qui me passionnaient alors, j'étais revenu d'Etchmiadzine à Tiflis et m'étais plongé dans la lecture des textes anciens.

J'étais rentré à Tiflis parce que je pouvais me procurer là tous les livres dont j'avais besoin.

On y trouvait encore sans peine, lors de mon dernier séjour, toutes sortes de livres rares, écrits dans toutes les langues, notamment en arménien, en géorgien et en arabe.

Arrivé à Tiflis, je m'installai cette fois dans un quartier nommé Didoubay. De là, j'allais presque chaque jour flâner au *Bazar des soldats*, dans l'une des rues qui longent à l'ouest le parc Alexandre, et où se trouvent la plupart des libraires de la ville.

Dans cette rue, face aux boutiques des libraires, de petits commerçants ambulants, des colporteurs-bouquinistes, étalaient par terre, surtout les jours de marché, leurs livres et leurs gravures populaires.

Parmi ces petits marchands, il y avait un jeune Aïssor qui vendait, achetait, ou prenait en commission toutes sortes de

livres.

C'était Abram Yelov, Abrachka comme on l'appelait dans sa jeunesse – rusé compère s'il en fut, mais pour moi homme irremplaçable.

Il était déjà, à l'époque, une sorte de catalogue ambulant. Il connaissait en effet une quantité innombrable de titres de livres dans presque toutes les langues du monde, avec le nom de l'auteur, la ville où ils avaient été édités, la date de leur publication, et même l'endroit où l'on pouvait se les procurer.

Je commençai par lui acheter quelques ouvrages ; par la suite j'échangeai contre d'autres ceux que j'avais déjà lus, ou bien je les lui rendais ; lui, de son côté, m'aidait à trouver les livres dont j'avais besoin. Nous ne tardâmes pas à nous lier d'amitié.

En ce temps-là, Abram Yelov voulait s'engager dans l'armée. Il avait l'intention d'entrer à l'École des Cadets, et passait presque tout son temps libre à rabâcher ce qu'il fallait savoir pour l'examen d'admission ; cependant, comme il était passionné de philosophie, il trouvait encore le moyen de lire de nombreux ouvrages sur des sujets de cet ordre.

Ce fut notre intérêt commun pour cette recherche qui nous rapprocha. Nous avions pris l'habitude de nous retrouver presque chaque soir, au parc Alexandre, ou à Mouchtaïd, et de discuter sur des thèmes philosophiques. Souvent, nous fouillions ensemble dans des fatras de vieux livres, et j'en vins même à l'aider dans son commerce les jours de marché.

Notre amitié se trouva encore renforcée par les circonstances suivantes :

Les jours de marché, à deux pas de l'endroit où Yelov

vendait ses livres, un Grec étalait son éventaire. Il exposait tout un choix d'objets en plâtre : statuettes, bustes d'hommes célèbres, figurines, l'Amour et Psyché, le berger et la bergère, et des tirelires de toutes tailles, en forme de chats, chiens, cochons, pommes, poires, ou autres fruits – bref, toutes les horreurs dont il était alors de mode d'orner les tables, les commodes et les étagères.

Un jour où la vente était calme, Yelov me montra du regard tous ces objets et dit, dans le langage singulier qui était le sien :

« Un qui gagne des tas d'argent, c'est celui qui fabrique cette camelote. On dit que c'est un sale Italien de passage qui confectionne toutes ces cochonneries-là dans sa baraque ; et grâce à des abrutis de colporteurs dans le genre de ce Grec il se remplit les poches avec l'argent que les bougres d'idiots qui achètent ces horreurs pour orner leurs stupides appartements ont tant de peine à gagner.

« Et nous autres, pendant ce temps-là, nous sommes ici toute la journée à piétiner sur place et à souffrir du froid, pour avoir le droit de nous étouffer le soir avec un croûton de pain de maïs si nous voulons ne pas crever de faim ; et demain matin il nous faudra revenir pour tirer la même chaîne maudite. »

J'attendis un peu, puis m'approchai du colporteur grec. Il me confirma que c'était bien un Italien qui confectionnait ces statuettes, en prenant toutes ses précautions pour que personne ne découvre ses secrets de fabrication.

« Nous sommes ici douze colporteurs, ajouta-t-il, et nous suffisons à peine pour vendre ces petits chefs-d'œuvre dans toute la ville de Tiflis. »

Ces confidences et l'indignation de Yelov me stimulèrent, et l'idée me vint de duper cet Italien, d'autant plus que le besoin se faisait sentir pour moi à ce moment-là de réaliser quelque affaire, car mon argent fuyait déjà « comme les Juifs de l'Exode ».

Pour commencer, bien entendu, je m'adressai au colporteur grec en excitant à dessein ses sentiments patriotiques et, après avoir élaboré en pensée un plan d'action, je me rendis avec lui chez l'Italien pour demander du travail.

Par bonheur, l'un des garçons qui travaillaient chez lui venait d'être congédié à la suite d'un vol d'outil, et l'Italien avait besoin d'un aide pour verser l'eau pendant qu'il délayait le plâtre. Comme je consentais à travailler pour le salaire que l'on voudrait bien me donner, il m'engagea sur l'heure.

Suivant le plan que je m'étais fixé, dès le premier jour je jouai l'imbécile. Je travaillais comme trois, mais pour tout le reste je faisais le niais.

Aussi l'Italien se mit-il très vite à m'apprécier, et devant un pareil benêt, qui n'offrait aucun danger pour lui, il ne cacha plus ses secrets avec autant de soin que devant les autres.

Au bout de deux semaines, je savais déjà comment on s'y prenait pour beaucoup d'opérations.

Le patron m'appelait soit pour tenir la colle, soit pour délayer le mélange ; de la sorte, je pénétrai dans le « saint des saints », et bientôt je connus tous les petits secrets, si importants dans ce genre de travail.

Car ils sont vraiment importants ; par exemple, quand on

gâche le plâtre, il faut savoir exactement combien de gouttes de jus de citron ajouter, pour que le plâtre ne se boursoufle pas et que les figurines soient lisses ; sinon, sur les extrémités les plus fines de la statuette, telles que le nez, l'oreille, etc., peut apparaître un trou affreux.

Il est également indispensable de connaître la proportion de la colle, de la gélatine et de la glycérine qui entrent dans la confection des moules : un peu plus ou un peu moins, et tout est raté.

Celui qui connaîtrait la marche à suivre sans détenir ces secrets serait incapable d'obtenir de bons résultats.

Bref, un mois et demi plus tard, on vit apparaître sur le marché de petites statuettes de ma fabrication.

Aux modèles de l'Italien, j'ajoutai même quelques têtes comiques que l'on remplissait de grenaille, pour y poser des porte-plume. Puis je mis en vente des tirelires spéciales, qui connurent le plus vif succès – je les avais baptisées *la malade au lit*. Je crois qu'il n'y eut bientôt pas une seule maison à Tiflis qui ne possédât une de mes tirelires.

Par la suite, plusieurs ouvriers travaillèrent chez moi ; je pris même six Géorgiennes comme apprenties.

Yelov m'aidait en tout, avec ravissement. Il finit par abandonner son commerce de livres les jours de semaine.

En même temps, nous poursuivions, lui et moi, notre travail personnel, la lecture des livres et l'étude des problèmes philosophiques.

Au bout de quelques mois, comme j'avais mis de côté une somme rondelette, et que l'atelier commençait à m'ennuyer, je le vendis un bon prix à deux Juifs, alors qu'il était en plein essor. Obligé de quitter l'appartement qui faisait corps avec

l'atelier, je déménageai pour aller habiter rue des Molokans, près de la gare, et Yelov vint m'y rejoindre avec ses livres.

Yelov était de petite taille, trapu, basané ; il avait des yeux brûlants comme la braise, une chevelure abondante, avec d'épais sourcils et une barbe qui lui poussait jusque sous le nez et lui couvrait presque entièrement les joues, dont la couleur vermeille transparaissait malgré tout.

Il était né en Turquie, dans la région de Van, à Bitlis même ou dans les environs. De là, quatre ou cinq ans avant notre rencontre, il avait émigré en Russie avec sa famille. Arrivé à Tiflis, il fut admis au premier lycée, comme on dit là-bas ; mais bien que dans cet établissement les mœurs fussent très simples et sans cérémonies, certaines de ses espiègleries et de ses frasques passèrent la mesure, et il fut renvoyé par le conseil de discipline. Peu après, son père le mit à la porte, et dès lors il vécut à la grâce de Dieu.

Bref, comme il le disait lui-même, il était devenu la plaie de sa famille. Et pourtant sa mère, en cachette de son père, lui envoyait souvent de l'argent.

Yelov avait pour sa mère un sentiment très tendre, qui se révélait jusque dans de petits détails. Par exemple, il avait suspendu sa photographie au-dessus de son lit ; jamais il ne sortait de la maison sans l'embrasser, et quand il rentrait il s'écriait toujours en passant la porte : « Bonjour, ou, bonsoir mère ».

Il me semble aujourd'hui que je l'aimais encore davantage pour ce trait.

Son père, il l'aimait aussi, mais à sa façon – il le trouvait mesquin, vaniteux et buté.

Le père de Yelov était entrepreneur et passait pour un

homme très riche. C'était de plus un personnage très important chez les Aïssors, sans doute parce qu'il descendait, encore que par les femmes, de la famille des Marshimoun, à laquelle appartenait jadis le roi des Aïssors lui-même. De nos jours, les Aïssors n'ont plus de rois, mais leurs patriarches sortent toujours de cette lignée.

Abram avait un frère qui faisait alors ses études en Amérique, à Philadelphie je crois. Celui-là, il ne l'aimait pas du tout, ayant l'idée bien arrêtée que c'était un égoïste, doublé d'un hypocrite, et un animal sans cœur.

Yelov avait des manières très originales ; il avait entre autres l'habitude de toujours remonter son pantalon, et nous eûmes plus tard beaucoup de peine à lui faire passer cette manie.

Pogossian le taquinait souvent à ce sujet. Il disait : « Et dire que tu voulais être officier ! À la première rencontre avec un général, pauvre imbécile, on t'aurait envoyé au poste, parce qu'au lieu de porter la main au képi tu l'aurais portée... au pantalon ! » – et Pogossian s'exprimait avec beaucoup moins de délicatesse.

Pogossian et Yelov passaient leur temps à se provoquer ; même lorsqu'ils se parlaient amicalement, ils ne manquaient jamais de se gratifier de certains surnoms. Yelov traitait Pogossian *d'Arménien salé*, et l'autre lui répondait : *Khatchagokh*.

On appelle couramment les Arméniens des *Arméniens salés* et les Aïssors des *Khatchagokh*.

*Khatchagokh* signifie littéralement « voleur de croix ». Il semble que l'origine de ce surnom soit la suivante :

En général, les Aïssors sont de fieffés malins. En

Transcaucasie, on les définit même de cette manière : *Faites cuire ensemble sept Russes, vous aurez un Juif ; faites cuire sept Juifs, vous aurez un Arménien ; mais il vous faudra bien sept Arméniens pour obtenir un Aïssor*.

Parmi les Aïssors, disséminés un peu partout, il y avait une quantité de prêtres. La plupart d'entre eux s'étaient d'ailleurs ordonnés eux-mêmes. Rien ne leur était plus facile à cette époque : vivant dans la région du mont Ararat qui marquait la limite de trois pays, la Russie, la Turquie et la Perse, ils avaient libre passage à toutes les frontières, et se faisaient passer en Russie pour des Aïssors turcs, en Perse pour des Russes, et ainsi de suite.

Ils ne se contentaient pas de célébrer les offices, mais se livraient aussi, auprès des populations pieuses et incultes, au fructueux trafic de saintes reliques en tous genres. Par exemple, au fin fond de la Russie, ils s'assuraient la confiance des fidèles en se donnant pour des prêtres grecs, toujours très vénérés, et faisaient de bonnes affaires en vendant des objets rapportés, disaient-ils, de Jérusalem, du Mont Athos, ou d'autres lieux saints.

Parmi ces reliques, il y avait des fragments de la vraie Croix sur laquelle le Christ fut crucifié, des cheveux de la Vierge Marie, des ongles de saint Nicolas de Myre, une dent de Judas porte-bonheur, un morceau de fer à cheval du destrier de saint Georges, et même une côte ou le crâne de quelque grand saint.

Ces objets étaient achetés avec une grande vénération par les Chrétiens naïfs, surtout par les petits commerçants. Quantité de reliques, qu'on trouve de nos jours dans les maisons ou dans les innombrables églises de la Sainte Russie,

n'ont souvent pas d'autre origine.

C'est pourquoi les Arméniens, qui connaissent ces compères de très près, leur ont donné le surnom de « voleurs de croix ».

Quant aux Arméniens, ils sont appelés « salés » parce qu'ils ont la coutume, à la naissance d'un enfant, de le saler.

J'ajouterai qu'à mon avis cette coutume n'est pas sans valeur. Des observations spéciales m'ont montré que chez les autres peuples les nouveau-nés souffrent presque toujours d'éruptions cutanées sur les parties du corps qu'on a l'habitude de poudrer pour éviter l'irritation, alors qu'à de rares exceptions près les enfants arméniens qui naissent dans les mêmes régions en sont exempts, bien qu'ils aient toutes les autres maladies infantiles. J'attribue ce fait à leur habitude de saler les nouveau-nés.

Yelov ne ressemblait guère à ses compatriotes ; il était notamment dépourvu d'un trait de caractère qui leur est typique : bien que très emporté, il n'était pas vindicatif. Ses colères étaient de courte durée et s'il lui arrivait d'offenser quelqu'un, une fois sa fureur passée il ne savait comment effacer ce qu'il avait dit.

Il se montrait plein de scrupules à l'égard de la religion des autres.

Un jour, au cours d'une conversation sur la propagande intensive que faisaient en ce temps-là des missionnaires de presque tous les pays d'Europe pour convertir les Aïssors à leurs croyances respectives, il nous dit :

« La question n'est pas de savoir à qui l'homme adresse ses prières, mais quelle est sa foi. La foi, c'est la conscience morale qui prend racine en l'homme pendant l'enfance. Si l'homme

change de religion il perd sa conscience, et la conscience est ce qu'il y a de plus précieux chez l'homme.

« Je respecte sa conscience ; et comme sa conscience est soutenue par sa foi, et sa foi par sa religion, je respecte sa religion. Et ce serait pour moi un grand péché que de juger sa religion ou de lui enlever ses illusions sur elle, et de détruire ainsi en lui la conscience morale, qui ne peut s'acquérir que dans l'enfance. »

Le jour où il nous tint ce raisonnement, Pogossian lui demanda :

– Et pourquoi donc voulais-tu devenir officier ?

Alors les joues d'Abram s'empourprèrent et il lui cria rageusement :

– Va-t'en au diable, phalangue salée !

Yelov montrait pour ses amis un attachement singulier. Il était prêt à donner son âme pour celui auquel il s'était lié.

Lorsqu'ils eurent fait connaissance, Yelov et Pogossian s'attachèrent énormément l'un à l'autre. Que Dieu donne à tous les frères d'avoir entre eux de telles relations !

Mais les manifestations extérieures de cette amitié étaient très particulières, et difficiles à expliquer.

Autant ils s'aimaient, autant ils étaient grossiers l'un envers l'autre. Mais sous cette rudesse de manières se cachait un sentiment si tendre qu'il n'était pas possible de le voir se manifester sans en être touché jusqu'au fond de l'âme. Moi qui savais ce que dissimulaient ces grossièretés, il m'arriva plusieurs fois de ne pouvoir me contenir, et les larmes me venaient aux yeux d'attendrissement. Par exemple devant des scènes de ce genre :

Yelov a été invité quelque part. On lui a offert des

bonbons. La politesse voudrait qu'il les mange pour ne pas offenser ses amis. Et pourtant Yelov, qui adore les bonbons, ne les mange pour rien au monde : il les cache dans sa poche pour les rapporter à Pogossian. Mais au lieu de les lui donner simplement, il accompagne son geste de toutes sortes de moqueries et d'une bordée d'injures.

D'ordinaire, cela se passait ainsi : pendant le dîner, au cours de la conversation, il faisait semblant de trouver par hasard des bonbons dans le fond de sa poche et en tendait une pleine poignée à Pogossian, lui disant :

– Comment diable pareille saleté traîne-t-elle dans ma poche ? Allons, bouffe cette ordure ! C'est ta spécialité de bouffer tout ce dont les autres ne veulent plus.

Pogossian les prenait, en grommelant à son tour :

– Ces délicatesses-là ne sont pas pour ta gueule ! Tu n'es bon qu'à te gaver de glands comme tes frères les cochons !

Et tandis que Pogossian mangeait les bonbons, Yelov arborait un air méprisant et ripostait :

– Regardez un peu comme il bouffe ! Il se régale comme un âne de Karabagh qui mâche ses chardons. Après ça, il va trotter derrière moi comme un petit chien parce que je lui aurai donné cette cochonnerie…

Et la conversation se poursuivait sur le même ton.

Yelov, qui était un phénomène pour sa mémoire des livres et des auteurs, devint plus tard un phénomène pour sa connaissance des langues. Moi qui en parlais alors dix-huit, je me sentais un blanc-bec à côté de lui. Je ne savais pas encore un traître mot des langues européennes qu'il les connaissait déjà presque toutes, et si parfaitement qu'on avait peine à deviner qu'il n'appartenait pas au pays dont il parlait la

langue. Un jour, par exemple, il arriva ceci :

Le professeur d'archéologie Skridlov (dont il sera question plus tard) désirait transporter sur la rive russe du fleuve Amou-Daria certaine relique sacrée afghane. La chose paraissait impossible en raison de l'étroite surveillance qu'exerçaient à la frontière les gardes afghans aussi bien que les soldats anglais, qui étaient alors, pour une raison ou pour une autre, très nombreux en cet endroit.

Yelov se procura quelque part une vieille tenue d'officier britannique, s'en revêtit et se présenta au poste de garde en se faisant passer pour un Anglais des Indes, venu chasser dans ces parages le tigre du Turkestan. Et il captiva si bien l'attention de tous par ses histoires anglaises que nous pûmes transporter tranquillement d'une rive à l'autre tout ce que nous voulions sans être aperçus des soldats britanniques.

En plus de tout ce qu'il avait entrepris, Yelov poursuivait activement ses études. Il ne s'engagea pas dans l'armée, comme il en avait eu l'intention, mais partit pour Moscou, où il passa brillamment son examen d'entrée à l'Institut Lazarev. Quelques années plus tard, il obtint une licence de philologie, à l'Université de Kazan, si j'ai bonne mémoire.

Si Pogossian avait une conception particulière du travail physique, Yelov avait un point de vue très original sur le travail intellectuel. Il disait :

« De toute façon notre pensée travaille, la nuit comme le jour. Plutôt que de la laisser courir après *le bonnet qui rend invisible*, ou *les richesses d'Aladin*, mieux vaut l'occuper à quelque chose d'utile. Imposer une direction à sa pensée exige évidemment une certaine somme d'énergie, mais il n'en faut pas plus pour une journée entière que pour la digestion d'un

seul repas. J'ai donc pris la décision d'apprendre des langues, non seulement pour empêcher ma pensée de rester oisive, mais pour éviter qu'elle n'aille gêner mes autres fonctions avec ses rêves idiots et ses enfantillages. Et d'ailleurs, la connaissance des langues peut toujours servir un jour ou l'autre. »

Cet ami de ma jeunesse est encore en vie. Il poursuit aujourd'hui une existence prospère dans une ville de l'Amérique du Nord.

Pendant la Guerre mondiale, il était en Russie et vivait à Moscou la plupart du temps. La Révolution russe le surprit en Sibérie, où il était allé inspecter l'une de ses nombreuses librairies-papeteries.

Durant ces années de guerre, il eut à traverser toutes sortes d'épreuves, et ses biens furent balayés de la surface de la terre.

Il y a trois ans, son neveu, le docteur Yelov, débarqua d'Amérique et le persuada d'émigrer là-bas.

# Le prince Youri Loubovedsky

Parmi les hommes remarquables que j'ai connus, l'un des plus extraordinaires fut le prince russe Youri Loubovedsky.

Beaucoup plus âgé que moi, il a été pendant bien longtemps l'aîné de mes camarades et mon ami le plus intime.

Notre rencontre sur le chemin de la vie, et les liens étroits qui nous unirent pendant de longues années, eurent pour cause lointaine et indirecte un événement tragique, qui avait jadis brisé sa vie de famille.

Dans sa jeunesse, lorsqu'il était officier de la Garde, le prince s'était profondément épris d'une ravissante jeune fille, dont le caractère correspondait au sien, et il l'avait épousée. Ils habitaient la maison du prince, à Moscou, dans la rue Sadovaïa.

À la naissance de son premier enfant la princesse mourut en couches. Le prince, cherchant un dérivatif à sa douleur, s'occupa d'abord de spiritisme, espérant ainsi entrer en communication avec l'esprit de sa chère défunte ; puis, sans s'en rendre compte lui-même, il se prit d'un intérêt croissant pour les sciences occultes et plus généralement pour la recherche du sens de la vie.

Il s'y intéressa même à tel point qu'il changea complètement son genre d'existence : il ne recevait plus personne, n'allait plus nulle part, et, enfermé dans sa bibliothèque, étudiait sans répit certains problèmes relatifs à l'occultisme qui le passionnaient.

Un jour qu'il était très absorbé par ses lectures, un

vieillard inconnu vint le déranger dans son travail. À la surprise de toute la maison, le prince le reçut immédiatement, puis s'enferma avec lui dans la bibliothèque où ils eurent un long entretien.

Peu après cette visite, le prince quitta Moscou, et passa dès lors presque tout son temps en Afrique, aux Indes, en Afghanistan et en Perse. Il ne retournait en Russie que très rarement, quand c'était indispensable, et seulement pour de brefs séjours.

Le prince, qui était très riche, consacrait toute sa fortune à ses recherches, organisant des expéditions spéciales dans les endroits où il pensait trouver une réponse à ses questions. Il vécut longtemps dans certains monastères et fit la connaissance de nombreuses personnes qui s'intéressaient aux mêmes problèmes que lui.

Lorsque je le rencontrai pour la première fois, c'était déjà un homme d'âge mûr, et je n'étais, moi, qu'un jeune homme. De ce jour-là, et jusqu'à sa mort, nous entretînmes des relations constantes.

Cette rencontre eut lieu en Égypte, au pied des Pyramides, peu après l'époque de mon voyage avec Pogossian.

Je revenais de Jérusalem, où j'avais gagné de l'argent en faisant visiter les curiosités de la ville à des étrangers, des Russes notamment, auxquels je donnais les explications d'usage. Bref, j'étais devenu un guide professionnel.

Sitôt arrivé en Égypte, je décidai d'y exercer le même métier. Je parlais très bien le grec et l'arabe, ainsi que l'italien, alors indispensable à tout Européen.

En quelques jours, j'avais assimilé tout ce qu'un guide doit savoir, et avec une bande de petites canailles arabes je

me mis à entortiller les naïfs touristes.

Déjà rompu à ce genre d'exercices, je m'étais fait guide afin de gagner l'argent nécessaire pour ce que j'avais décidé d'entreprendre. Je dois dire que mes poches n'étaient pas précisément « rembourrées » en ce temps-là.

Un Russe me prit un jour pour guide. Je sus plus tard que c'était le professeur d'archéologie Skridlov.

Un matin que nous allions du Sphinx à la pyramide de Chéops, il fut interpellé par un homme à peine grisonnant, qui le traita de *fossoyeur*, et, tout réjoui de la rencontre, lui demanda comment il allait. Ils parlaient russe entre eux ; mon patron, ne sachant pas que je parlais russe moi-même, s'adressait à moi en italien petit-nègre.

Ils s'assirent au pied de la pyramide. Je m'installai non loin d'eux, de sorte que, tout en mangeant mon *tchourek*, je suivais clairement tout ce qu'ils disaient.

Je compris vite que l'homme en question était un prince. Il demanda entre autres au professeur :

– Est-il vrai que vous vous obstinez à tourmenter les cendres d'individus morts depuis longtemps, et que vous collectionnez toutes sortes de vieilleries sans aucune valeur, sous prétexte qu'elles furent un jour utilisées par un peuple quelconque pour sa vie stupide ?

– Que voulez-vous, répliqua le professeur, c'est au moins quelque chose de réel, de tangible, et non pas une chose insaisissable comme celle à laquelle vous avez consacré votre vie, au lieu d'en profiter à fond, en homme riche et plein de santé.

« Vous êtes à la recherche d'une vérité inventée jadis par quelque fou désœuvré. Ce que je fais, moi, n'apporte peut-être

rien de bien satisfaisant pour la curiosité, mais en fin de compte, si on le veut, ça peut remplir les poches. »

Ils se parlèrent ainsi pendant longtemps. Puis mon patron voulut aller voir une autre pyramide et prit congé du prince, après lui avoir donné rendez-vous dans les ruines de Thèbes.

Je dois dire que pendant mes heures libres je parcourais tous ces endroits comme un possédé, ma carte de la vieille Égypte en mains, espérant, grâce à elle, trouver une explication du Sphinx et de certains autres monuments antiques.

Quelques jours après la rencontre du professeur avec le prince, j'étais assis au pied d'une pyramide et je réfléchissais, la carte étalée devant moi.

Tout à coup, je sentis que quelqu'un se penchait au-dessus de moi. Je repliai précipitamment la carte et me retournai ; c'était l'homme qui avait interpellé mon patron, le professeur Skridlov, devant la pyramide de Chéops.

Pâle et très ému, il me demanda en italien d'où je tenais ce document.

À sa mine, à l'intérêt qu'il manifestait pour cette carte, l'idée me vint que ce pouvait bien être le prince dont m'avait parlé le prêtre arménien chez qui je l'avais copiée en cachette. Au lieu de répondre à sa question, je lui demandai à mon tour en russe s'il n'était pas l'homme qui avait voulu acheter une carte à un certain prêtre...

– Oui, c'est bien moi, dit-il. Et il s'assit à mes côtés.

Je lui racontai alors qui j'étais, comment cette carte était en ma possession et comment j'avais déjà entendu parler de lui.

Nous commencions à faire connaissance.

Quand il se fut tranquillisé, il me proposa de l'accompagner chez lui au Caire, pour y poursuivre à loisir notre conversation.

À partir de ce jour, l'intérêt que nous avions en commun créa entre nous un véritable lien, et nous nous revîmes souvent. Notre correspondance ne devait jamais s'arrêter.

Pendant toute cette période nous fîmes ensemble plusieurs voyages aux Indes, au Tibet, et en divers endroits d'Asie Mineure.

Notre avant-dernière rencontre eut lieu à Constantinople, où il avait un hôtel particulier, à Péra, près de l'ambassade de Russie, et où il faisait de temps à autre d'assez longs séjours. Cette rencontre se fit dans les circonstances suivantes :

Je revenais de La Mecque, en compagnie de derviches boukhariens avec lesquels j'avais fait connaissance, et de plusieurs pèlerins sartes qui retournaient chez eux.

Je voulais aller de Constantinople à Tiflis, passer par Alexandropol pour y voir mes parents, puis gagner Boukhara avec les derviches.

Mais ma rencontre imprévue avec le prince allait m'obliger à changer tous mes plans.

Arrivé à Constantinople, j'appris que notre bateau ne partirait pas avant six à sept jours. Cette attente d'une semaine était pour moi des plus fâcheuses. Rester ainsi désœuvré, les bras ballants, n'avait rien de particulièrement agréable.

Et je décidai de mettre à profit ce délai pour me rendre à Brousse, chez un derviche de mes amis, et visiter par la même occasion la fameuse Mosquée Verte.

Me promenant sur la rive, à Galata, je résolus d'aller chez le prince pour me laver et me donner un coup de brosse, et pour revoir la sympathique Mariam Badji, la vieille femme de charge arménienne du prince.

D'après sa dernière lettre, le prince aurait déjà dû être à Ceylan ; je fus donc très étonné d'apprendre qu'il était encore à Constantinople, et même qu'il se trouvait chez lui.

Comme je l'ai déjà dit, nous nous écrivions souvent, le prince et moi, mais nous ne nous étions pas vus depuis deux ans, et ce fut une heureuse surprise.

Mon départ pour Brousse fut retardé. Je renonçai même à mon projet d'aller directement au Caucase, le prince m'ayant demandé d'accompagner en Russie une jeune fille, dont la rencontre l'avait obligé à remettre son voyage à Ceylan.

Ce même jour, j'allai au hammam, et après m'être apprêté je dînai avec le prince. Il me parla de lui et me raconta avec beaucoup de chaleur et de manière très vivante l'histoire de la jeune fille que je devais accompagner en Russie.

Comme cette histoire est celle d'une femme qui, selon moi, devint remarquable sous tous les rapports, je m'efforcerai non seulement de retracer en détail le récit du prince Loubovedsky, mais je parlerai aussi de ce que fut sa vie par la suite, d'après ce que je pus apprendre et observer au cours de mes rencontres avec elle. D'autant plus que le manuscrit original que j'avais consacré au récit détaillé de la vie de cette femme remarquable, sous le titre de *Confession d'une Polonaise*, est resté en Russie avec quantité d'autres manuscrits dont le sort m'est encore à ce jour tout à fait inconnu.

# *Vitvitskaïa*

Le prince commença ainsi son histoire :

« Il y a juste une semaine, j'étais prêt à partir pour Ceylan sur un bateau du *Dobrovolny Flott* et j'avais déjà pris place à bord.

« Parmi ceux qui m'accompagnaient, se trouvait un attaché à l'ambassade de Russie. Au cours de la conversation, il attira mon attention sur un passager, un respectable vieillard :

« *Vous voyez cet homme ? Qui pourrait supposer que c'est un des grands trafiquants de la* traite des blanches *? Et c'est pourtant la vérité…*

« La chose était dite en passant. Il y avait foule sur le bateau, de nombreuses personnes étaient venues me dire adieu, et le vieillard m'importait peu, aussi oubliai-je complètement ces propos.

« Le bateau prit la mer. C'était le matin, le temps était clair. J'étais assis sur le pont et je lisais. Près de moi gambadait Djek ([9]).

« Passe une ravissante jeune fille qui se met à caresser Djek ; puis elle lui apporte du sucre. Mais sans ma permission Djek n'accepte rien de personne. Je vois qu'il louche vers moi : peut-on, ou ne peut-on pas ? Je fais un mouvement de tête et lui dis en russe : Tu peux, tu peux.

« La jeune fille parlait russe, elle aussi : nous causâmes. À la question habituelle : Où allez-vous ?, elle répondit qu'elle se rendait à Alexandrie comme gouvernante, dans la famille du consul de Russie.

« Pendant que nous parlions, le vieillard que m'avait montré l'attaché d'ambassade parut sur le pont et appela la jeune fille.

« Quand ils furent partis, je me rappelai soudain ce qui m'avait été dit au sujet de ce personnage, et le fait qu'il connaissait la jeune fille me sembla suspect.

« Je réfléchis et cherchai dans mes souvenirs. Je connaissais le consul d'Alexandrie, et pour autant que je pouvais me rappeler, il n'avait nul besoin de gouvernante.

« Mes soupçons augmentaient.

« Notre bateau devait toucher de nombreux ports. À la première escale, dans les Dardanelles, j'envoyai deux télégrammes, l'un au consul de Russie à Alexandrie, lui demandant s'il avait besoin d'une gouvernante, l'autre à celui de Salonique, où nous devions nous arrêter. Puis je fis part de mes soupçons au capitaine.

« Bref, arrivés à Salonique, nous eûmes la confirmation de mes soupçons, et nous comprîmes que cette jeune fille avait été attirée dans un piège.

« La jeune fille me parut sympathique. Je résolus de la sauver du danger qui la menaçait, de la ramener en lieu sûr et de ne pas repartir pour Ceylan avant d'avoir arrangé quelque chose pour elle.

« Nous quittâmes ensemble le bateau, et le jour même nous en prîmes un autre qui retournait à Constantinople. Dès que nous fûmes arrivés, je voulus la renvoyer chez elle, mais elle me dit qu'elle n'avait personne chez qui aller. Voilà pourquoi j'ai été obligé de m'attarder ici.

« Son histoire est assez extraordinaire. C'est une Polonaise, née dans le gouvernement de Volhynie. Elle a passé

son enfance non loin de Kovno, dans la propriété d'un comte dont son père était le régisseur.

« Ils étaient deux sœurs et deux frères. Ayant perdu leur mère quand ils étaient encore tout enfants, ils avaient été élevés par une vieille tante.

« Elle avait quatorze ans et sa sœur seize lorsque leur père mourut.

« L'un de ses frères faisait alors ses études en Italie ; il voulait devenir évêque. L'autre était un vrai chenapan ; il s'était enfui un an auparavant du collège et l'on disait qu'il se cachait quelque part à Odessa.

« À la mort du père, les deux sœurs et la tante durent quitter la propriété, car un nouveau régisseur devait venir s'y installer, et elles allèrent s'établir à Kovno.

« Peu de temps après, la vieille tante mourut à son tour.

« La situation des sœurs devenait difficile. Sur le conseil d'un parent éloigné, elles liquidèrent leurs biens et partirent pour Odessa, où elles entrèrent dans une école professionnelle de couture.

« La jeune Vitvitskaïa était très belle, et, à l'inverse de sa sœur aînée, très frivole. Elle avait de nombreux soupirants. Parmi eux, se trouvait un commis-voyageur qui la séduisit et l'emmena à Saint-Pétersbourg. S'étant fâchée avec sa sœur aînée, elle réclama sa part de l'héritage.

« À Saint-Pétersbourg, le commis-voyageur, après lui avoir tout pris, disparut, la laissant sans aucune ressource dans cette ville étrangère.

« Après bien des luttes et des vicissitudes, elle devint finalement la maîtresse d'un vieux sénateur. Mais celui-ci fut bientôt jaloux d'un jeune étudiant, et la chassa.

« Elle fut alors introduite dans la « respectable » famille d'un docteur, qui l'employait d'une manière très originale en vue d'augmenter sa clientèle.

« La femme du docteur l'avait rencontrée dans le jardin en face du théâtre Alexandre, s'était assise près d'elle, et l'avait persuadée de venir habiter chez eux. Puis elle lui avait appris à exécuter la manœuvre suivante :

« Elle devait se promener sur la perspective Nevsky, et quand un homme l'aborderait ne pas l'éconduire, mais au contraire lui donner quelque encouragement et lui permettre de l'accompagner jusqu'à la maison.

« Elle laissait le suiveur devant la porte. Ce dernier, naturellement, s'enquérait d'elle auprès de la concierge, et apprenait qu'elle était dame de compagnie de la femme du docteur. Tant et si bien que le docteur voyait affluer chez lui toutes sortes de nouveaux clients qui s'inventaient des maladies variées dans le secret espoir d'une rencontre agréable…

« Pour autant que j'aie pu étudier la nature de Vitvitskaïa, reprit le prince avec conviction, elle avait toujours dû éprouver, dans son subconscient, de la répugnance pour cette vie, et seule la nécessité l'avait contrainte à s'y plier.

« Un jour qu'elle se promenait sur la Nevsky, cherchant à attirer l'attention d'éventuels clients pour le docteur, elle rencontra par hasard son frère cadet, qu'elle n'avait pas vu depuis plusieurs années.

« Il était très bien vêtu et donnait l'impression d'être un homme riche.

« Cette rencontre avec son frère avait été comme un

rayon de soleil dans sa vie terne.

« Il lui apprit qu'il s'occupait d'affaires à Odessa et aussi à l'étranger.

« Quand il sut quelle vie difficile elle avait, il lui proposa de venir le rejoindre à Odessa, où il connaissait quantité de gens et pourrait lui trouver une bonne situation. Elle y consentit.

« Dès son arrivée à Odessa, son frère lui trouva, dans une famille honorable, une place intéressante avec des espérances pour l'avenir – celle de gouvernante chez le consul de Russie à Alexandrie.

« Au bout de quelques jours, il la présenta à un monsieur très distingué qui justement se rendait lui aussi à Alexandrie et qui consentait à faire route avec elle.

« Et c'est ainsi qu'elle s'embarqua un beau jour sur le bateau, en compagnie de ce respectable vieillard.

« Vous connaissez la suite… »

Le prince répéta que, selon lui, seules les circonstances et les tristes conditions de sa vie de famille avaient amené cette jeune fille au bord du précipice. Sa nature n'était pas gâtée, et il y avait en elle le germe de qualités excellentes.

Aussi avait-il résolu d'intervenir dans sa vie et de la remettre dans le bon chemin.

« Avant tout, conclut le prince, il me faut envoyer cette malheureuse chez ma sœur, dans ma propriété du gouvernement de Tambov, pour qu'elle y prenne un repos complet. Après quoi, nous verrons… »

Connaissant l'idéalisme et la bonté du prince, j'étais sceptique à l'égard de son entreprise, et je pensais que dans le cas présent ses efforts pourraient bien être vains. Je me

disais : « Tout ce qui tombe de la charrette est perdu ».

Avant même de voir Vitvitskaïa, je ne sais pourquoi, je ressentais une sorte de haine pour elle ; mais, comme je ne pouvais pas répondre au prince par un refus, j'avais consenti, bien à contrecœur, à accompagner cette « femme de rien ».

Je la vis pour la première fois quelques jours plus tard, lors de l'embarquement.

Elle était brune, assez grande, très belle et très bien faite. Elle avait des yeux bons et honnêtes qui devenaient parfois diaboliquement rusés. La Thaïs de l'histoire, il me semble, devait avoir un peu le même type qu'elle.

À sa vue, un sentiment double surgit en moi : tantôt j'avais de la haine pour elle et tantôt de la pitié.

Ainsi donc, je la conduisis dans le gouvernement de Tambov.

Elle vécut longtemps avec la sœur du prince, qui se prit d'une grande amitié pour elle et l'emmena à l'étranger pour de longs séjours, surtout en Italie.

Peu à peu, au contact du prince et de sa sœur, elle s'intéressa à leurs idées, qui devinrent bientôt partie intégrante de son essence. Elle se mit à travailler sur elle-même avec conviction – et quiconque la rencontrait, ne fût-ce qu'une fois, pouvait sentir les effets de ce travail.

Après l'avoir accompagnée en Russie, je restai longtemps sans la revoir.

C'est seulement quatre ans plus tard que je la retrouvai par hasard en Italie, avec la sœur du prince Youri Loubovedsky, dans les circonstances les plus originales.

Toujours à la poursuite de mon but, j'arrivai un jour à Rome ; comme mon argent tirait à sa fin, je suivis le conseil

de deux jeunes Aïssors dont je venais de faire la connaissance, et avec leur aide je m'installai sur le trottoir comme cireur de bottes.

Au début, il faut bien le dire, mes affaires ne furent pas brillantes. Aussi, pour augmenter mes revenus, décidai-je de donner à ce métier une allure nouvelle, et peu banale.

Je commandai un fauteuil spécial, sous lequel je logeai un phonographe Edison, invisible pour les passants. Du dehors, on ne voyait qu'un tuyau de caoutchouc muni d'écouteurs et disposé de telle manière que lorsqu'un homme s'asseyait dans le fauteuil les écouteurs étaient à portée de ses oreilles. Je n'avais plus qu'à mettre discrètement la machine en marche.

De la sorte, pendant que je cirais ses souliers, mon client pouvait entendre la *Marseillaise*, ou quelque grand air d'opéra.

En outre, je fixai au bras droit du fauteuil une sorte de plateau sur lequel je posais un verre, une carafe d'eau et du vermouth, ainsi que des journaux illustrés.

Moyennant quoi, mes affaires allèrent bon train : les lires cette fois, et non plus les centesimi, se mirent à pleuvoir. Les jeunes et riches touristes étaient particulièrement généreux.

Autour de moi, il y avait toujours quantité de badauds. Ils attendaient leur tour pour s'asseoir dans le fauteuil où, pendant que je cirerais leurs souliers, ils se délecteraient de quelque chose d'inédit, tout en s'exhibant aux yeux des idiots vaniteux de leur espèce qui flânaient là tout le long du jour.

Dans la foule qui m'entourait, je remarquais souvent une jeune femme. Elle attirait mon attention parce qu'il me semblait bien la connaître, mais faute de temps je ne la regardais jamais de très près.

Un jour j'entendis par hasard sa voix, au moment où elle disait en russe à la vieille dame qui l'accompagnait : « Je parie que c'est lui », et la chose m'intrigua si fort que je me libérai tant bien que mal de mes clients, allai droit vers elle et lui demandai en russe :

– Dites-moi, je vous en prie, qui vous êtes. Il me semble que je vous ai vue quelque part…

– Oui, dit-elle, je suis celle que vous haïssiez naguère si intensément que les pauvres mouches qui se trouvaient dans le champ de vibrations de votre haine tombaient mortes.

« Si vous vous souvenez du prince Loubovedsky, vous vous souviendrez peut-être aussi de la malheureuse que vous avez accompagnée de Constantinople en Russie. »

Je la reconnus aussitôt, ainsi que la dame âgée qui se tenait près d'elle, et qui était la sœur du prince.

À partir de ce jour-là, jusqu'à leur départ pour Monte-Carlo, je passai toutes mes soirées avec elles, à leur hôtel.

Un an et demi après cette rencontre, elle nous rejoignit, en compagnie du professeur Skridlov, au lieu de rassemblement de l'une de nos grandes expéditions, et dès lors prit part à toutes les randonnées de notre groupe errant.

Pour donner un aperçu caractéristique du monde intérieur de Vitvitskaïa – cette femme qui avait été au bord de la ruine morale, et qui, grâce aux hommes de qualité qu'elle eut la chance de trouver sur le chemin de sa vie, devint telle qu'elle aurait pu, j'ose le dire, servir d'idéal à toute femme – je me contenterai d'un exemple.

Elle se passionnait pour la science de la musique. Et la conversation que nous eûmes, elle et moi, au cours de l'une de nos expéditions, montrera bien avec quel sérieux elle

considérait cette science.

Traversant le centre du Turkestan, nous eûmes la permission, grâce à d'efficaces recommandations, de pénétrer dans un monastère très fermé, et nous y passâmes trois jours.

Le matin de notre départ, Vitvitskaïa apparut, pâle comme la mort, et portant un bras en écharpe. Elle ne put se hisser toute seule sur son cheval, et je dus l'aider avec un camarade.

Lorsque notre caravane se fut ébranlée, j'amenai mon cheval à côté du sien, un peu en arrière des autres.

Je voulais savoir ce qui lui était arrivé et je la pressai de questions.

Je pensais qu'un de nos camarades s'était peut-être conduit comme une brute et avait osé lui manquer de respect, à elle, cette femme que nous regardions tous comme une sainte, et je brûlais d'apprendre qui était ce lâche, pour le tuer sur place comme un vulgaire perdreau, sans même descendre de cheval.

À mes questions Vitvitskaïa finit par répondre que son état n'avait pas d'autre cause que cette « maudite musique », et elle me demanda si je me souvenais de la musique de l'avant-veille.

Si je m'en souvenais ! Je nous voyais encore tous, assis dans un coin du monastère, sanglotant presque en écoutant la musique monotone que jouaient les Frères pendant une de leurs cérémonies. Nous en avions ensuite longuement discuté, sans que nul d'entre nous fût en mesure d'expliquer ce qui s'était passé.

Après quelques instants de silence, Vitvitskaïa, d'elle-même, se remit à parler ; ce qu'elle dit sur l'origine de son

étrange état prit la forme d'un récit.

Je ne sais si le paysage qui nous entourait était particulièrement admirable ce matin-là ou si c'était pour quelque autre raison, mais ce qu'elle me dit alors avec une poignante sincérité, je me le rappelle aujourd'hui presque mot pour mot, après tant et tant d'années. Chacune de ses paroles se grava dans mon cerveau avec une telle force qu'il me semble encore l'entendre en ce moment.

Elle commença ainsi :

« Je ne me souviens pas si quelque chose dans la musique me touchait intérieurement quand j'étais toute jeune, mais je me rappelle fort bien comment je raisonnais alors à ce sujet.

« Comme tout le monde, j'avais peur de paraître inintelligente, et lorsque je louais ou critiquais un morceau, je le faisais uniquement avec ma tête. Même si la musique que j'entendais m'était tout à fait indifférente, quand on me demandait mon avis, je me déclarais pour ou contre, suivant les circonstances.

« Parfois, quand tout le monde se répandait en éloges, je prenais le parti inverse, faisant usage de tous les mots techniques que je connaissais, afin que les gens pensent que je n'étais pas n'importe qui, mais une personne instruite, capable de juger de tout. D'autres fois, je faisais chorus avec les autres pour condamner le morceau, pensant que, puisqu'ils le critiquaient, il y avait sûrement en lui quelque chose que j'ignorais, mais qu'il fallait critiquer.

« En revanche, si je l'approuvais, c'était en me disant que son auteur, quel qu'il fût, puisque c'était son métier de composer, ne l'aurait pas rendu public s'il ne l'avait pas mérité.

« Bref, dans l'éloge comme dans la critique, jamais je n'étais sincère, ni envers moi-même, ni envers les autres, et je n'en ressentais d'ailleurs aucun remords de conscience.

« Plus tard, lorsque la vieille sœur du prince Loubovedsky me prit sous son aile, elle me convainquit d'apprendre le piano, car, pour elle, toute femme intelligente et de bonne éducation devait savoir jouer de cet instrument.

« Pour plaire à cette chère vieille dame, je me consacrai entièrement à l'étude du piano. Au bout de six mois, je jouais assez bien pour que l'on me priât de participer à un concert de bienfaisance, et tous ceux de nos amis qui assistaient à ce concert me comblèrent de louanges en s'extasiant sur mon « talent ».

« Un jour, comme je venais de jouer, la chère vieille dame vint s'asseoir près de moi et me dit avec beaucoup de gravité et de solennité que puisque Dieu m'avait accordé un don pareil ce serait un grand péché de le négliger et de ne pas lui permettre de s'épanouir complètement. Elle ajouta qu'ayant commencé à travailler la musique je devais apprendre à la connaître à fond, afin de ne pas jouer comme n'importe quelle Marie Ivanovna. Aussi m'engageait-elle à étudier tout d'abord la théorie de la musique, et même, si c'était nécessaire, à préparer des concours.

« À partir de ce jour-là elle fit venir pour moi toutes sortes d'ouvrages sur la musique, et alla même jusqu'à Moscou pour en acheter. Bientôt, le long des murs de ma chambre d'étude, s'alignèrent de grandes bibliothèques remplies de livres et d'œuvres musicales.

« Je m'adonnai avec ferveur à l'étude de la théorie de la musique, non seulement parce que je voulais plaire à ma

bienfaitrice, mais parce que j'y avais pris goût et que mon intérêt pour les lois de l'harmonie augmentait de jour en jour.

« Cependant les livres que je possédais ne pouvaient rien me donner, car on n'y expliquait pas ce qu'était réellement la musique ni comment s'étaient constituées ses lois. Par contre, à chaque page, on retrouvait le même genre d'indications : que chez nous l'octave comporte sept notes, mais que chez les anciens Chinois elle n'en comptait que cinq ; que chez les anciens Égyptiens la harpe s'appelait *tebouni* et la flûte *mem* ; que les anciennes mélodies grecques étaient construites sur des modes variés, *ionien, phrygien*, *dorien* et autres ; qu'au IXe siècle la polyphonie avait fait son apparition et avait eu des effets si catastrophiques que l'on citait même des cas de naissance avant terme, la mère ayant reçu un choc en entendant à l'orgue de l'église cette musique nouvelle ; qu'au XIe siècle, un certain moine, Guido d'Arezzo, avait inventé le solfège, etc. Il y était surtout question des musiciens célèbres et de leur carrière. On allait jusqu'à décrire les cravates et les lunettes que portaient les plus fameux compositeurs. Mais quant à l'essence même de la musique et à l'influence qu'elle exerce sur le psychisme des hommes, on n'en parlait nulle part.

« Je passai une année entière à étudier cette prétendue théorie de la musique. Je lus presque tous mes livres, et j'en vins à la conviction définitive que cette littérature ne me donnerait rien. Mais comme mon intérêt pour la musique ne faisait que croître, je renonçai à toute lecture et me plongeai dans mes propres pensées.

« Un jour, par ennui, je pris dans la bibliothèque du prince un livre intitulé *Le Monde des Vibrations*, qui donna

une orientation bien définie à mes réflexions sur la musique. L'auteur de cet ouvrage n'était pas du tout musicien, et il était même visible qu'il ne s'intéressait pas à la musique. C'était un ingénieur et un mathématicien. Dans un passage de son livre il faisait allusion à la musique, mais simplement à titre d'exemple, pour expliquer les vibrations ; il disait que les sons musicaux comportent certaines vibrations qui agissent nécessairement en l'homme sur certaines vibrations correspondantes et que c'est la raison pour laquelle l'homme aime ou n'aime pas telle ou telle musique. Je compris cela immédiatement et me trouvai tout à fait d'accord avec les hypothèses de l'ingénieur.

« Dès lors toutes mes pensées furent entraînées dans cette direction, et quand je parlais avec la sœur du prince je m'efforçais toujours de mettre la conversation sur la musique et sa signification réelle, si bien qu'à son tour elle s'intéressa à la question. Nous en discutions ensemble, et tentions des expériences.

« La sœur du prince acheta même spécialement à cette intention plusieurs chats, des chiens, ainsi que d'autres animaux.

« Parfois, nous invitions à ces séances quelques-uns de nos domestiques ; nous leur donnions du thé, et pendant des heures entières je leur jouais du piano.

« Les premiers temps, nous n'obtînmes aucun résultat. Mais un jour que nous avions fait venir cinq de nos domestiques et dix paysans du village qui avaient autrefois appartenu au prince, la moitié d'entre eux s'endormirent en m'entendant jouer une valse de ma composition.

« Nous répétâmes cette expérience à plusieurs reprises et

chaque fois le nombre des dormeurs augmentait. Mais malgré les tentatives que je fis avec ma vieille amie pour composer, selon les principes les plus divers, une musique susceptible de produire d'autres effets sur les auditeurs, nous ne réussîmes jamais qu'à les endormir.

« À force de travailler et de penser sans cesse à la musique je finis par me fatiguer et par maigrir, à tel point qu'un jour, remarquant l'état dans lequel je me trouvais, ma bienfaitrice prit peur, et sur le conseil d'un de nos amis se hâta de m'emmener à l'étranger.

« Nous partîmes pour l'Italie. Là-bas, prise par d'autres impressions, je me rétablis peu à peu. Et c'est seulement cinq ans plus tard, après avoir assisté aux expériences des Frères monopsychistes, pendant le voyage que je fis avec vous au Pamir et en Afghanistan, que je me remis à réfléchir au pouvoir de la musique – sans toutefois y apporter la même passion qu'auparavant.

« Par la suite, chaque fois que je me rappelais ma première tentative, je ne pouvais m'empêcher de rire de notre naïveté d'alors et du sens que nous donnions au sommeil de nos invités. L'idée ne nous effleurait pas que ces hommes s'endormaient volontiers, tout bonnement parce qu'ils avaient pris l'habitude de se sentir comme chez eux et qu'il leur était agréable, après une longue journée de travail, de bien manger, de boire un verre de vodka offert par la bonne vieille dame, puis de s'installer dans de confortables fauteuils.

« Après notre visite aux Frères monopsychistes, je revins en Russie et, me souvenant de leurs explications, je repris mes recherches.

« Comme le conseillaient les Frères, je déterminai le *la*

*absolu*, conformément à la pression atmosphérique prise sur le lieu même de ces expériences, et accordai mon piano en tenant compte des dimensions de la pièce. Par ailleurs, je choisis pour mes essais des sujets ayant été maintes fois déjà soumis aux impressions de certains accords. Enfin, je pris en considération le caractère des lieux et la race à laquelle appartenait chacun des assistants.

« Cependant je n'obtenais pas de résultats, autrement dit, je ne parvenais pas, à l'aide d'une seule et même mélodie, à éveiller un même sentiment chez tous les auditeurs.

« Sans doute, lorsque ceux-ci répondaient exactement aux conditions requises, pouvais-je susciter en eux, à mon gré, le rire ou les larmes, la méchanceté ou la bonté, et ainsi de suite. Mais chez les hommes de race mêlée, ou quand le psychisme d'un sujet sortait un peu de l'ordinaire, les réactions différaient de nouveau, et quels que fussent mes efforts je ne pouvais réussir à faire apparaître chez tous sans exception, à l'aide d'une seule et même musique, l'humeur que je désirais. J'abandonnai donc une fois encore mes recherches, croyant pouvoir m'estimer satisfaite des résultats que j'avais obtenus.

« Mais voilà qu'avant-hier cette musique presque sans mélodie a suscité le même état chez nous tous, qui sommes de races et de nationalités tout à fait différentes, et même de caractères, de types, d'habitudes et de tempéraments opposés. Expliquer la chose par le « sentiment de troupeau », il n'en est pas question, car ainsi que nous l'ont montré de récentes expériences ce sentiment est totalement absent chez tous nos camarades, et cela grâce au travail qu'ils ont accompli sur eux-mêmes. Bref, rien n'était là avant-hier de ce qui aurait pu provoquer ce phénomène, ou de ce qui aurait permis de

l'expliquer. Et lorsque après la musique j'ai regagné ma chambre, le désir intense s'est réveillé en moi de connaître la cause réelle de cette énigme, sur laquelle pendant si longtemps je m'étais cassé la tête.

« De toute la nuit je n'ai pu dormir, tant j'étais tourmentée par le besoin de comprendre ce que cela pouvait bien signifier ; et je n'ai cessé de m'interroger toute la journée du lendemain.

« J'en ai même perdu l'appétit : je n'ai rien mangé ni rien bu. Et ce matin mon désespoir était tel que de rage ou d'épuisement, ou je ne sais pour quelle autre raison, je me suis mordu le doigt sans m'en rendre compte, avec tant de force que je me le suis presque arraché de la main – c'est pourquoi j'ai le bras en écharpe. Il me fait si mal que je peux à peine me tenir à cheval. »

Son histoire me toucha beaucoup. De tout mon cœur je désirais l'aider. Aussi lui parlai-je à mon tour d'un phénomène extraordinaire dont j'avais par hasard été témoin l'année précédente et qui se rapportait également à la musique.

Je lui racontai en détail comment, grâce à une lettre de recommandation d'un homme de haute valeur, le Père Evlissi, qui avait été mon maître dans mon enfance, j'avais été admis chez des Esséniens, israélites pour la plupart, qui, au moyen de musique et de chants hébraïques anciens, avaient fait croître des plantes en l'espace d'une demi-heure. Et je lui décrivis comment ils avaient procédé. Mon récit la captiva à tel point que ses joues en devinrent toutes roses. Le résultat de notre conversation fut que nous décidâmes de nous installer, dès notre retour en Russie, dans une ville où nous

pourrions, sans être gênés par personne, entreprendre sérieusement des expériences sur la musique.

Pendant le reste du voyage, Vitvitskaïa, redevenue elle-même, fut avec nous comme elle était toujours. Elle escaladait les rochers, malgré son doigt blessé, avec plus d'agilité que tous les autres, et pouvait distinguer presque à vingt kilomètres de distance les monuments qui servaient de points de repère.

Vitvitskaïa mourut en Russie ; elle avait pris froid pendant un voyage en traîneau sur la Volga.

Elle fut enterrée à Samara. J'étais là au moment de sa mort, car dès qu'elle était tombée malade j'avais été appelé de Tachkent.

Quand je me la rappelle, maintenant que j'ai déjà passé le cap de la première moitié de ma vie, visité presque tous les pays du monde et approché des milliers et des milliers de femmes, je dois reconnaître que jamais je n'ai rencontré une femme comme elle, et que jamais plus, sans doute, je n'en rencontrerai.

Pour en revenir à l'aîné de mes camarades, l'ami de mon essence, le prince Loubovedsky, je dirai qu'il quitta Constantinople peu après mon propre départ, et que je ne le revis plus pendant plusieurs années.

Cependant, je recevais périodiquement des lettres de lui, en sorte que je savais toujours plus ou moins où il se trouvait et quel était, à ce moment-là, l'intérêt dominant de sa vie.

Il se rendit tout d'abord dans l'île de Ceylan, puis il entreprit une expédition pour remonter le cours de l'Indus jusqu'à sa source. Plus tard il m'écrivit encore, tantôt de l'Afghanistan, tantôt du Béloutchistan, ou du Kâfiristan.

Notre correspondance s'arrêta alors brusquement, et je n'entendis plus parler de lui.

J'avais fini par me convaincre qu'il avait péri au cours de l'un de ses voyages, et je m'étais peu à peu habitué à l'idée d'avoir perdu pour toujours l'homme qui m'était le plus proche, lorsque je le retrouvai de manière inattendue, au cœur même de l'Asie, dans des circonstances exceptionnelles.

Pour mieux situer ma dernière rencontre avec celui qui représente, selon moi, dans les conditions de vie actuelles, un idéal digne d'être proposé aux hommes, il me faut une fois de plus interrompre mon récit, pour parler d'un certain Soloviev qui fut lui aussi l'un de mes camarades.

Soloviev devint un expert en médecine orientale, et plus particulièrement en médecine tibétaine ; il fut aussi le premier spécialiste du monde en matière d'opium et de hachisch, dont il connaissait à fond l'influence sur l'organisme et le psychisme de l'homme.

Il se trouva que ma dernière rencontre avec Youri Loubovedsky eut lieu pendant un voyage que je fis en Asie centrale avec Soloviev.

# Soloviev

À sept ou huit kilomètres de Boukhara, capitale du khanat du même nom, les Russes ont construit, autour de la station du chemin de fer de Transcaspienne, une grande ville qu'ils ont appelée Nouveau-Boukhara. C'est là que j'habitais lorsque je rencontrai Soloviev pour la première fois.

J'étais venu m'installer à Boukhara pour être sur les lieux où l'on avait le plus de chances de pénétrer les principes mêmes de la religion de Mahomet, et pour y rencontrer des derviches de toutes sectes, dont mon vieil ami Boga-Eddin ; mais celui-ci ne se trouvait pas à Boukhara, et personne ne savait où il était allé. Cependant j'avais de bonnes raisons de compter sur son prompt retour.

À mon arrivée au Nouveau-Boukhara, je louai une chambre chez une grosse Juive, marchande de kwass russe. Je vécus dans cette chambre en compagnie de mon fidèle ami Philos, un énorme chien de berger kurde, qui m'accompagna partout pendant neuf ans. Dans toutes les villes et localités des divers pays où j'eus à séjourner quelque temps, ce Philos devenait vite célèbre, surtout auprès des gamins du pays, à cause de son adresse à me rapporter une pleine bouilloire d'eau bouillante que je l'envoyais chercher dans les *tchaïkhanés* et les *traktirs* pour préparer mon thé ; il allait même parfois faire mon marché avec la liste des commissions dans la gueule.

Ce chien, selon moi, était si étonnant que je ne trouve pas superflu de perdre un peu de temps à faire connaître au lecteur son rare psychisme.

Je donnerai quelques exemples de l'ingéniosité associative de ses manifestations psychiques.

Peu de temps auparavant, j'étais allé, sur les conseils de Boga-Eddin, visiter dans la ville boukharienne de P... les derviches d'une certaine secte. Mais ces derniers quittèrent bientôt la ville et je décidai de partir moi aussi pour me rendre à Samarkand.

Mes ressources matérielles tiraient à leur fin ; après avoir payé ma chambre au caravansérail, et réglé mes autres dettes, il me restait en tout et pour tout quelque soixante kopecks. Gagner de l'argent dans cette ville était devenu impossible, parce que ce n'était pas la saison des affaires, et qu'il n'était pas facile, dans ce coin perdu de province, coupé de la civilisation européenne, de faire le commerce d'objets d'art ou de nouveautés techniques. À Samarkand, par contre, il y avait beaucoup de Russes et d'étrangers appartenant aux différentes nations européennes ; de plus, prévoyant la possibilité d'un voyage dans cette région, j'avais laissé à Tiflis des instructions pour que l'on m'envoie de l'argent là-bas.

N'ayant pas de quoi voyager, je résolus de parcourir à pied cette distance, soit environ cent verstes, et je partis un beau jour avec mon ami Philos. En passant, j'achetai du pain pour cinq kopecks, et pour cinq autres kopecks une tête de mouton à l'intention de Philos.

J'étais très économe de nos provisions, aussi étions-nous loin d'être rassasiés.

Par moments notre route longeait de chaque côté des *bostani*, ou jardins potagers.

Il est d'usage au Turkestan, pour séparer les jardins potagers et les clôturer le long des chemins, de semer des haies

de topinambours, qui poussent très haut et très épais, et remplacent les barrières de bois ou de fil de fer.

Notre route était ainsi bordée de topinambours, et comme j'avais très faim (j'aurais mangé n'importe quoi), je résolus d'en arracher quelques-uns. Je jetai un coup d'œil autour de moi pour m'assurer que personne ne me voyait, déterrai vivement quatre gros topinambours et me remis en marche, tout en les dévorant avec délices. Je voulus en faire goûter un à Philos, mais il le flaira et refusa d'en manger.

Arrivé au Nouveau-Samarkand, je louai une chambre chez un habitant, dans les faubourgs de la ville, et me rendis immédiatement à la poste. L'argent n'était pas encore arrivé.

Réfléchissant alors aux moyens de m'en procurer, je décidai de fabriquer des fleurs artificielles, et j'allai immédiatement dans un magasin acheter du papier de couleur ; mais en chemin, je calculai qu'avec mes cinquante kopecks j'en aurais bien peu. J'achetai simplement du papier blanc très mince et plusieurs tubes de couleurs à l'aniline pour colorier moi-même mon papier blanc et confectionner ainsi à peu de frais un grand nombre de fleurs.

En sortant du magasin, j'allai au jardin public et m'assis sur un banc à l'ombre des arbres, pour me reposer. Mon Philos s'assit près de moi.

Plongé dans mes pensées je regardais les arbres, où les moineaux volaient de branche en branche, dans le calme et la fraîcheur. Soudain, il me vint une idée : « Pourquoi n'essayerais-je pas de gagner de l'argent avec les moineaux ? Les habitants de l'endroit, les Sartes, aiment beaucoup les canaris, et autres oiseaux chanteurs. En quoi un moineau serait-il pire qu'un canari ? »

Dans la rue qui longeait le jardin public il y avait une station de fiacres, où de nombreux cochers se reposaient et sommeillaient sur leur siège, en pleine chaleur de midi. J'y allai et arrachai de la queue des chevaux les crins qu'il me fallait pour fabriquer des rets, que je posai ensuite à divers endroits. Philos m'observait tout le temps avec la plus grande attention. Bientôt un moineau se prit dans les rets. Je le détachai délicatement et l'emportai à la maison.

Je demandai des ciseaux à la propriétaire et commençai par tailler les ailes de mon moineau pour lui donner la forme d'un canari, puis je le coloriai de manière fantastique avec mes couleurs à l'aniline. Je portai ensuite ce moineau dans le Vieux-Samarkand, où je le vendis aussitôt, le faisant passer pour un *canari américain* d'une espèce rare dont je demandai deux roubles.

Avec cet argent j'achetai immédiatement plusieurs cages peintes, toutes simples, et me mis alors à vendre mes moineaux en cages.

En deux semaines, je vendis près de quatre-vingts de ces canaris américains.

Les trois ou quatre premiers jours, j'emmenai Philos avec moi à cette chasse aux moineaux ; mais lorsqu'il fut devenu une célébrité parmi les gamins du Nouveau-Samarkand, je dus le laisser à la maison, parce que tous les gamins s'approchaient de lui au jardin public, ce qui effrayait les moineaux et m'empêchait de les attraper.

Le lendemain du jour où je cessai d'emmener Philos avec moi, il disparut de bonne heure. Il ne rentra que le soir, fatigué, tout crotté, et posa triomphalement sur mon lit un moineau – mort bien entendu. Et cela se renouvela chaque

jour : il partait le matin et ne rentrait jamais sans rapporter un moineau mort qu'il posait sur mon lit.

Je ne me risquai pas à séjourner longtemps à Samarkand. J'avais peur que mes moineaux – avec quoi le diable ne plaisante-t-il pas ? – ne reçoivent la pluie, ou que l'un d'eux ne s'avise de se baigner dans son petit godet, ce qui aurait pu causer un grand scandale, car mon canari américain serait redevenu un affreux moineau déplumé. Je me hâtai donc de déguerpir sans tambour ni trompette.

De Samarkand je me rendis au Nouveau-Boukhara où, comme je l'ai déjà dit, je comptais trouver mon ami le derviche Boga-Eddin.

Je me sentais riche : j'avais en poche plus de cent cinquante roubles, et une pareille somme était alors regardée comme respectable.

Arrivé sur place, je louai donc une chambre chez une grosse marchande de kwass russe.

Il n'y avait aucun meuble dans cette chambre ; la nuit, en guise de lit, j'étendais un drap par terre, dans un coin, et dormais sans oreiller.

Si j'agissais ainsi, ce n'était pas par pure économie. Certes, cette manière de dormir ne me coûtait pas cher, mais la vraie raison était qu'en cette période de ma vie j'adhérais avec conviction aux idées des fameux yogis hindous.

Je dois pourtant avouer qu'en ce temps-là, même dans les périodes de mes plus grandes difficultés matérielles, je n'avais pas la force de me refuser le luxe de coucher sur un drap propre et de me frictionner le soir avec une eau de Cologne qui eût au moins 80 degrés.

Quant à Philos, il attendait les cinq ou dix minutes au

bout desquelles, selon ses estimations, je devais dormir, après quoi il se couchait à son tour sur ce lit improvisé – et jamais du côté de mon visage, mais dans mon dos.

À la tête de cette couchette ultra-confortable j'avais une table de chevet, très pratique elle aussi, faite des livres qui m'intéressaient en cette période, et que je ficelai en un paquet.

Sur cette originale table-bibliothèque, je posais pour la nuit tous les objets qui pouvaient m'être nécessaires : une lampe à pétrole, un carnet, de la poudre contre les punaises, etc.

Quelques jours après mon arrivée au Nouveau-Boukhara, je trouvai un matin, sur ma table improvisée, un énorme topinambour.

Je me rappelle que je pensai :

« Cette farceuse de propriétaire ! Malgré son embonpoint elle est assez fine pour avoir tout de suite deviné ma faiblesse pour les topinambours. »

Et je le mangeai avec le plus grand plaisir.

J'étais persuadé que c'était la propriétaire qui m'avait apporté ce topinambour, pour la bonne raison que personne d'autre n'entrait alors dans ma chambre. Quand je la rencontrai ce jour-là dans le corridor, je la remerciai donc avec conviction pour le topinambour, et je la plaisantai même d'une manière un peu leste à ce sujet, mais à ma grande surprise je compris clairement à sa mine qu'elle ignorait tout du topinambour.

Le lendemain matin je trouvai au même endroit un autre topinambour, que je mangeai avec non moins de plaisir ; mais je réfléchis sérieusement à cette apparition mystérieuse.

Quel ne fut pas mon étonnement, le troisième jour, de voir que le même phénomène se reproduisait !

Cette fois je décidai d'ouvrir l'œil pour découvrir l'auteur de cette plaisanterie, agréable peut-être, mais fort énigmatique.

Pendant plusieurs jours, je ne pus rien tirer au clair, et cependant, chaque matin, je trouvais un topinambour à la même place.

Finalement, pour observer ce fait qui m'intriguait de plus en plus, je me cachai derrière un tonneau de kwass placé dans le corridor. Tout à coup je vis mon Philos se faufiler avec précaution tout près du tonneau : il tenait dans sa gueule un gros topinambour qu'il alla poser dans ma chambre à la place habituelle.

Le lendemain, au moment de sortir, je tapotai le côté gauche de la tête de Philos, ce qui signifiait entre nous : « Je vais loin et ne prends pas de chien avec moi ». Mais je ne fis que traverser la rue. J'entrai dans un magasin en face de la maison et je me mis à surveiller la porte.

Philos sortit bientôt, regarda autour de lui et partit dans la direction du marché. Je le suivis subrepticement. Au marché, près du poids public, il y avait plusieurs magasins d'alimentation, tous pleins de monde.

Philos se promenait tranquillement dans la foule, je ne le quittais pas des yeux.

En passant près d'une boutique, il inspecta les lieux, puis, croyant que personne ne le voyait, tira vivement un topinambour d'un sac posé devant la boutique et détala. Lorsque je revins à la maison, je trouvai le topinambour à sa place.

Je décrirai encore un trait de ce chien étonnant.

Quand je partais sans l'emmener, il se couchait devant ma porte et attendait mon retour. Il laissait tout le monde entrer dans ma chambre, mais il ne permettait à personne d'en sortir sans moi. Au cas où quelqu'un voulait quitter ma chambre en mon absence, cet énorme molosse se mettait à gronder et à montrer les crocs. Il n'en fallait pas plus pour que le visiteur sente le sol se dérober sous ses pieds. Cela donnait même lieu à des incidents comiques, dont voici un exemple qui eut lieu précisément au Nouveau-Boukhara.

La veille de cet incident, un Polonais, cinématographiste ambulant, s'adressa à moi, sur les indications d'habitants de l'endroit qui me connaissaient comme l'unique spécialiste dans ce genre de travail, pour réparer une fuite à l'un des deux ballons d'acétylène qui servaient alors de sources d'éclairage à ces professionnels pour la projection de leurs films. Je promis à ce Polonais de venir dès que possible faire la réparation.

Mais le lendemain de notre conversation, il remarqua que l'autre récipient fuyait aussi ; ayant peur de rater la séance suivante, il décida de ne pas m'attendre et de m'apporter lui-même les ballons.

Apprenant que je n'étais pas à la maison et que ma chambre était ouverte, et ne voulant pas transporter une fois de plus ces lourds réservoirs, il prit le parti de les laisser chez moi.

Ce matin-là, je m'étais rendu au Vieux-Boukhara pour y visiter une mosquée, et comme la présence d'un chien dans un temple ou même dans son enceinte est considérée comme un grand sacrilège, surtout parmi les adeptes de la religion

musulmane, j'avais été obligé de laisser Philos à la maison. Suivant son habitude, il s'était couché devant ma porte pour attendre mon retour.

Philos laissa donc entrer le cinématographiste dans la chambre. Mais pour sortir ce fut une autre affaire, et le pauvre Polonais, après quelques vaines tentatives, dut se résigner à rester là assis par terre, sans boire ni manger, rongé d'inquiétude, jusqu'à l'heure où je rentrai chez moi, tard dans la soirée.

Je vivais donc au Nouveau-Boukhara. J'avais entrepris pour de bon, cette fois-ci, de fabriquer des fleurs artificielles. Cette manière de gagner de l'argent présentait pour moi certains avantages : grâce au commerce des fleurs, j'avais mes entrées dans presque tous les endroits qui m'intéressaient.

Les recettes promettaient d'être bonnes pendant cette saison de l'année. Le moment était propice pour écouler mes fleurs, car c'était la fin du Carême et, comme chacun sait, les habitants de ces contrées aiment, à Pâques, fleurir leurs maisons et leurs tables. Cette année-là, la Pâque juive coïncidait presque avec les Pâques chrétiennes ; comme la population du Nouveau et du Vieux-Boukhara comprenait de nombreux adeptes de ces deux religions, la demande de fleurs artificielles était particulièrement importante. Je dus m'atteler au travail sans répit, presque jour et nuit. Je ne m'interrompais que rarement, soit pour aller voir mes amis derviches, soit encore, les soirs où j'étais très fatigué, pour jouer au billard dans un restaurant proche de chez moi. J'aimais beaucoup le billard dans ma jeunesse et j'étais passé maître en cet art.

Le soir du Jeudi saint, comme je faisais une partie après ma journée de travail, j'entendis soudain du bruit et des cris dans la pièce voisine. Je jetai ma queue de billard, m'élançai et vis quatre hommes en train d'en assommer un cinquième.

Je ne connaissais pas ces hommes et ne savais pas ce qui se passait, mais je me précipitai pour défendre celui qui paraissait en difficulté. Dans ma jeunesse, j'étais passionné de *jiu-jitsu* japonais et de *fizz-liz-lou* hivintsien, et j'étais toujours content de trouver une occasion d'appliquer mes connaissances dans ce domaine.

Cette fois encore, par amour du sport, je pris chaudement part à la bagarre, et à nous deux, mon inconnu et moi, nous infligeâmes à nos adversaires une fameuse raclée. Ils furent bientôt forcés de battre en retraite.

En ce temps-là, le Nouveau-Boukhara était une ville encore toute neuve. La population y était composée d'éléments de hasard, parmi lesquels de nombreux exilés de Russie, vivant sous la surveillance de la police, avec des billets de loups, comme on disait là-bas.

C'était un mélange bariolé de citoyens de toutes nationalités, tous en rupture ou en instance de quelque chose.

Il y avait là des criminels qui avaient déjà purgé leur peine et de nombreux condamnés politiques frappés d'exil par quelque tribunal ou par l'une de ces « mesures administratives » dont on faisait largement usage dans l'ancienne Russie.

Le milieu et les conditions dans lesquels vivaient ces exilés étaient si misérables qu'ils finissaient tous par s'adonner à la boisson ; même ceux qui n'avaient pas de prédispositions héréditaires et qui n'avaient jamais bu auparavant

obéissaient tout naturellement et sans résistance à la tendance générale.

Les hommes avec lesquels je m'étais battu appartenaient précisément à ce milieu.

Après la bataille, je voulus accompagner mon frère d'armes chez lui, craignant qu'il ne passe un mauvais quart d'heure s'il rentrait seul ; mais il se trouva qu'il vivait au même endroit que les quatre autres, dans des wagons désaffectés, sur la voie ferrée.

Comme la nuit tombait, il ne me restait rien d'autre à faire que de lui proposer de venir chez moi ; ce qu'il accepta.

Mon nouveau compagnon – c'était Soloviev – était encore un jeune homme, mais on voyait qu'il avait déjà pris l'habitude de boire.

Il avait été durement touché dans la bataille : son visage était tout meurtri et il avait de gros bleus sous les yeux. Le lendemain matin il avait un œil très enflé ; je le persuadai de ne pas sortir et de rester chez moi tant que cela n'irait pas mieux. D'ailleurs son travail était terminé de la veille, en raison des Pâques toutes proches.

Dans la journée du vendredi, il sortit de son côté, mais revint coucher chez moi. Le lendemain, samedi saint, je passai presque tout mon temps en courses : il fallait livrer les fleurs qui m'avaient été commandées pour les fêtes. Je ne fus libre que le soir. Comme je n'avais aucun ami chrétien et par conséquent nul endroit où aller célébrer les Pâques, j'achetai un *khoulitch*, une *paskha*, des œufs peints, bref tout ce qu'exige la coutume en cette occasion, ainsi qu'une bouteille de vodka, et je ramenai le tout à la maison.

Soloviev n'était pas là. Je me lavai, me brossai – je

n’avais pas de quoi me changer – et j’allai seul à l’église assister à la messe.

En rentrant à la maison je trouvai Soloviev qui dormait. Comme il n’y avait pas de table dans la chambre, je pris dans la cour une grande caisse vide et la rapportai tout doucement, pour ne pas le déranger. Je la couvris d’un drap propre, j’y plaçai tout ce que j’avais acheté pour réveillonner, et, alors seulement, j’appelai Soloviev.

Ce fut une vraie surprise pour lui, et il accepta avec joie de prendre part à ce festin solennel. Nous nous mîmes à table ; il s’assit sur mes livres, et moi sur un seau retourné.

Je commençai par nous verser à tous deux un petit verre de vodka, mais à mon grand étonnement il me remercia et refusa de boire.

Je bus seul ; Soloviev se mit tout de suite à manger.

Philos, qui assistait à cette solennité, reçut une double portion : deux têtes de moutons.

Nous étions assis sans rien dire, et nous mangions. Pour moi pas plus que pour Soloviev ce n’étaient là d’heureuses Pâques.

J’évoquais le tableau d’une fête passée en famille ; je pensais aux miens qui étaient loin de moi.

Soloviev aussi suivait ses pensées et nous restâmes ainsi longtemps, sans échanger une parole.

Tout à coup Soloviev dit, comme s’il se parlait à lui-même :

« Aide-moi, Seigneur, au nom de cette nuit sainte, à trouver la force de ne plus toucher à ce poison, qui m’a réduit à l’état où je suis. « Il se tut, eut un geste désolé, soupira : « Eh… eh… », puis il se mit à raconter sa vie.

Je ne sais ce qui le poussait : Pâques lui rappelait-il de chers et lointains souvenirs du temps où il était un homme ? Était-ce la table que j'avais arrangée avec soin et ce souper inattendu ? Ou les deux ensemble ? Toujours est-il qu'il m'ouvrit son cœur ce jour-là.

Soloviev avait été employé des postes, et cela tout à fait accidentellement. Il était d'une famille de marchands de Samara. Son père dirigeait une grande entreprise meunière. Sa mère appartenait à une famille d'aristocrates ruinés et avait été élevée à l'institut réservé aux filles de la noblesse. La seule éducation qu'elle avait su donner à ses enfants consistait à les farcir de bonnes manières et de règles de savoir-vivre.

Le père, toujours à ses moulins et à ses affaires, n'était presque jamais à la maison. De plus, il avait le goût de la boisson, et régulièrement, plusieurs fois par an, s'enivrait pendant des semaines entières. À jeun, c'était « une vraie tête de mule », ajoutait son fils.

Les parents de Soloviev, qui avaient chacun de leur côté leur vie et leurs intérêts, se toléraient l'un l'autre, comme on dit.

Soloviev avait un frère cadet ; ils allaient tous deux au lycée.

Les parents s'étaient en quelque sorte partagé les enfants : le fils aîné était le favori de la mère, et le cadet, du père. Aussi y avait-il sans cesse des scènes entre eux à ce sujet.

Le père ne s'adressait à son fils aîné que pour se moquer de lui, si bien que peu à peu il s'établit entre eux une sorte d'hostilité.

La mère, lorsqu'elle recevait de son mari l'argent du ménage, donnait à son préféré une certaine somme. Mais

l'appétit de ce dernier augmenta avec les années, surtout quand il se mit à faire la cour aux filles. Jamais il n'avait assez d'argent ; un jour il alla même jusqu'à voler à sa mère un bracelet qu'il vendit pour faire un cadeau.

Lorsqu'elle découvrit le larcin, elle le cacha au père. Mais les vols se répétèrent et un jour il fit un grand scandale et chassa son fils de la maison. Plus tard les autres membres de la famille se joignirent à la mère pour plaider sa cause, et le père pardonna.

Soloviev était en seconde au lycée quand un cirque de passage s'arrêta à Samara. Une écuyère du nom de Verka lui tourna la tête, et, lorsque le cirque partit pour Tsaritsyn, Soloviev la suivit, après avoir soutiré à sa mère toutes ses économies.

À cette époque, il avait déjà commencé à boire.

À Tsaritsyn, apprenant que sa Verka le trompait avec un capitaine de gendarmerie, Soloviev s'enivra pour oublier son chagrin. Il fréquenta bientôt tous les cabarets du port et se fit de nombreux camarades parmi les garçons de son espèce.

Pour finir, on le dévalisa complètement un jour qu'il était ivre. Il se retrouva sans un sou dans cette ville étrangère, et n'osa même pas le faire savoir à ses parents.

Après avoir vendu peu à peu ses affaires personnelles et ses costumes, il en fut réduit à échanger ce qu'il portait sur lui contre des haillons et devint un loqueteux, au sens littéral du mot.

La faim le contraignit à se faire embaucher dans une poissonnerie et, d'emploi en emploi, il se retrouva à Bakou, en compagnie de pauvres bougres comme lui. Là, le sort lui sourit un peu. Quelqu'un l'habilla, et il eut la chance de se

faire admettre comme téléphoniste dans le district de Balakhna.

La misère qu'il venait de connaître l'avait forcé à réfléchir, et il se mit sérieusement au travail. Un jour il rencontra quelqu'un de Samara, et ce compatriote, apprenant qui il était et de quelle famille il venait, décida de le soutenir et de l'aider à se faire une meilleure situation.

Comme Soloviev avait une instruction correspondant à la classe de seconde, il fut pris au service des postes et télégraphes de Bakou en qualité d'assistant, mais les premiers mois il dut travailler sans recevoir de salaire. Par la suite il obtint un poste à Kouchka et s'y installa, cette fois comme fonctionnaire titularisé. Se restreignant en tout, il réussit à s'habiller et à mettre un peu d'argent de côté.

Quand il eut vingt et un ans, il reçut du Ministère de la Guerre une note l'avertissant qu'il allait être appelé sous les drapeaux, ce qui l'obligeait à retourner dans sa ville natale.

Arrivé à Samara, il descendit à l'hôtel et écrivit à sa mère. Celle-ci fut heureuse que son fils eût l'air de s'amender, et parvint à obtenir pour lui le pardon du père.

La maison lui fut de nouveau ouverte. Le père, voyant que son fils « était devenu raisonnable », se montra content que tout se soit terminé de cette manière, et le traita dès lors avec bienveillance.

Soloviev tira au sort : il était bon pour le service. Mais en qualité d'employé des postes, il devait attendre plusieurs mois des précisions sur son affectation, car il était télégraphiste, et les recrues de cette catégorie étaient désignées pour des places vacantes par l'administration centrale de l'armée.

Il resta donc encore trois ou quatre mois auprès de ses

parents, puis fut nommé au bataillon de la voie ferrée qui desservait la région transcaspienne et qui dépendait encore de l'armée à cette époque.

Il fit d'abord plusieurs semaines de service obligatoire dans le 2e régiment, puis fut affecté à la ligne de Kouchka, mais il eut la jaunisse et fut transporté à l'hôpital de Merv où cantonnait son bataillon.

Une fois guéri, Soloviev fut transféré à Samarkand, à l'état-major du régiment, d'où on l'envoya à l'hôpital militaire se faire délivrer un certificat d'aptitude au service.

Dans le bâtiment de l'hôpital où logeait Soloviev, il y avait un pavillon pour les détenus. Lorsqu'il passait dans les corridors, il parlait parfois à travers les grilles avec les prisonniers ; il fit ainsi la connaissance de l'un d'eux, un Polonais, condamné comme faux-monnayeur.

Soloviev fut réformé pour raison de santé, et autorisé à quitter l'hôpital. Le détenu lui demanda alors de se charger d'une lettre pour un ami qui vivait près de la gare de Samarkand, et, en guise de remerciement, lui glissa dans les mains un flacon rempli d'un liquide bleu ciel, en lui expliquant que ce liquide servait à copier les coupures de trois roubles, à l'exclusion de toutes les autres.

On opérait de la manière suivante : un papier spécial, trempé dans le liquide en question, était appliqué de chaque côté du billet, puis le tout était pressé dans un livre.

On obtenait ainsi de chaque face du billet un négatif dont on pouvait tirer trois à quatre bonnes copies. En Asie centrale, où l'on connaît mal l'argent russe, ces coupures passaient très facilement.

Soloviev essaya tout d'abord le procédé par curiosité, mais

lorsqu'il voulut rentrer dans sa patrie, il eut besoin d'argent avant son départ, et il écoula alors, sans grand risque, une petite quantité de ces coupures de contrefaçon.

À la maison, on l'accueillit avec joie et son père voulut le persuader de rester auprès de lui pour l'aider, comme le faisait son frère cadet.

Soloviev accepta. Il reçut alors la direction d'un moulin, quelque part à Samara. Mais après y avoir travaillé quelques mois il en eut assez et se mit à regretter sa vie nomade. Il alla trouver son père et lui déclara franchement qu'il ne pouvait plus continuer.

Son père le laissa partir, et lui donna même une somme d'argent assez importante.

Alors Soloviev se rendit à Moscou puis à Saint-Pétersbourg, se remit à boire, et finalement, sur un coup de tête d'ivrogne, partit pour Varsovie.

Il avait été exempté du service militaire pour une année ; cette année touchait à sa fin.

À Varsovie quelqu'un l'arrêta dans la rue : c'était le prisonnier qu'il avait connu à l'hôpital de Samarkand. Il avait, disait-il, été acquitté par le tribunal, et revenait à Varsovie pour s'y procurer du papier spécial et attendre une machine à imprimer les billets, qui devait lui être envoyée d'Allemagne. Il lui demanda de devenir son associé et de l'aider dans son « travail » à Boukhara.

Cette source de revenus, criminelle mais facile, tenta Soloviev. Il partit s'installer à Boukhara en attendant son compagnon ; mais le Polonais faux-monnayeur, n'ayant pas encore reçu la machine, était retenu à Varsovie.

Soloviev s'enivrait de plus belle. Quand il eut épuisé ses

dernières ressources, il entra aux chemins de fer et y travailla pendant les trois mois qui précédèrent notre rencontre. Il buvait sans discontinuer.

Le récit sincère de Soloviev me toucha profondément. Je connaissais déjà très bien l'hypnotisme en ce temps-là, et j'étais capable de mettre un homme dans l'état voulu pour l'amener par suggestion à oublier n'importe quelle habitude indésirable.

Je proposai donc à Soloviev de l'aider, s'il le voulait vraiment, à se libérer de cette habitude funeste de boire de la vodka, et je lui expliquai comment je m'y prendrais.

Il y consentit. À partir du lendemain, je le mis chaque jour en état d'hypnose pour le soumettre aux suggestions nécessaires. Il ressentit alors peu à peu une telle répulsion pour la vodka qu'il ne pouvait même plus voir ce poison, comme il disait.

Renonçant à son travail au chemin de fer, il s'installa définitivement chez moi. Il m'aidait à confectionner des fleurs artificielles, et allait parfois les vendre au marché.

Soloviev était devenu mon assistant et nous étions déjà habitués à vivre ensemble comme deux bons frères, lorsque mon ami le derviche Boga-Eddin, dont je n'avais plus eu aucune nouvelle depuis deux ou trois mois, revint enfin. Apprenant que je séjournais au Nouveau-Boukhara, il vint m'y voir dès le lendemain.

Comme je l'interrogeais sur les raisons pour lesquelles son absence avait été si longue, Boga-Eddin répondit :

« Si je suis resté si longtemps absent, c'est que le hasard m'a fait rencontrer, dans une des villes du Haut-Boukhara, un être fort intéressant ; et, pour avoir plus souvent l'occasion

de le voir et de parler avec lui des problèmes qui me tourmentaient, je me suis arrangé pour lui servir de guide pendant un voyage qu'il entreprit dans le Haut-Boukhara et sur les rives de l'Amou-Daria. C'est avec lui que je suis venu ici.

« Ce vieil homme, continua Boga-Eddin, est membre d'une confrérie, connue parmi les derviches sous le nom de *Sarmoun*, dont le monastère principal se trouve quelque part au centre de l'Asie.

« Pendant l'une de mes conversations avec cet être extraordinaire, j'ai appris qu'il savait très bien qui tu étais.

« Et je lui ai demandé s'il verrait un inconvénient à ce que tu viennes le voir.

« À ma question, il a répondu qu'au contraire il serait heureux de te recevoir, toi, un homme qui, tout en étant né *kafir*, avait su acquérir, par une attitude impartiale envers tous les êtres, une âme semblable à la nôtre. »

On nomme *kafir*, là-bas, tous les étrangers de croyances diverses et notamment tous les Européens qui, estime-t-on, vivent comme des bêtes sans principes, et pour lesquels, intérieurement, il n'est rien de sacré.

Tout ce que me dit Boga-Eddin sur ce vieillard me mit la cervelle à l'envers, et je le suppliai de me le faire rencontrer au plus vite.

Il y consentit tout de suite. Et comme le vieil homme vivait non loin de là chez des amis, à Kichlak, près du Nouveau-Boukhara, nous décidâmes de nous y rendre dès le lendemain.

J'eus plusieurs longues conversations avec ce vieillard.

Au cours d'un dernier entretien, il me conseilla d'aller

vivre quelque temps dans son monastère :

« Peut-être, m'expliqua-t-il, parviendras-tu à parler là-bas avec certaines personnes des questions qui t'intéressent, et peut-être finiras-tu par comprendre ainsi ce que tu cherches. »

Il ajouta que, si je voulais y aller, il m'aiderait et trouverait les guides nécessaires, mais à la condition que je fasse le serment solennel de ne jamais révéler à personne l'emplacement de ce monastère.

Bien entendu, je consentis immédiatement à tout, mais je regrettais de quitter Soloviev auquel je m'étais beaucoup attaché, et je demandai à tout hasard si je ne pouvais pas emmener avec moi, dans ce voyage, un de mes bons camarades.

Le vieillard réfléchit et me dit :

« Eh bien, oui, tu le peux. Pourvu, naturellement, que tu te portes garant de sa loyauté et de sa fidélité au serment qu'il devra prêter lui aussi. »

Je pouvais entièrement répondre pour Soloviev, car au cours de notre amitié il m'avait prouvé qu'il savait tenir une parole.

Après avoir tout envisagé, il fut convenu que nous nous trouverions un mois plus tard, jour pour jour, sur les bords du fleuve Amou-Daria, près des ruines de Yeni-Hissar ; des gens que nous devions reconnaître à un mot de passe viendraient nous y chercher, et nous serviraient de guides jusqu'au monastère.

À la date fixée, nous arrivâmes, Soloviev et moi, devant les ruines de la forteresse de Yeni-Hissar ; et le jour même vinrent nous y rejoindre quatre Kara-Kirghiz que l'on avait

envoyés à notre rencontre.

Après le cérémonial d'usage, nous mangeâmes ensemble. À la tombée du jour, ils exigèrent de nous de renouveler le serment, nous mirent un *bashlik* sur les yeux et nous hissèrent en selle. Puis nous partîmes.

Pendant tout le voyage, fidèlement et consciencieusement, nous tînmes la parole que nous leur avions donnée de ne pas regarder ni chercher à savoir où nous allions et quels endroits nous traversions.

La nuit, dans les passes, ou parfois encore quand nous mangions dans des endroits retirés, on dénouait le bashlik qui couvrait nos yeux. À part cela, deux fois seulement au cours du voyage il nous fut permis de l'enlever.

La première fois, c'était le huitième jour, nous devions franchir un pont suspendu que l'on ne pouvait pas traverser à cheval et où deux hommes n'auraient pas eu la place de passer de front : il fallait marcher seul, et il était impossible de le faire, les yeux bandés.

D'après le caractère du paysage qui s'offrait à nos regards, nous aurions pu conclure que nous étions soit dans la vallée du Piandje, soit dans celle du Zéravchan : la large rivière qui coulait au-dessous de nous, ce pont, les montagnes qui nous entouraient, tout cela rappelait beaucoup ces deux vallées.

Je dois dire d'ailleurs que si nous avions pu traverser les yeux bandés cela aurait peut-être mieux valu pour nous. Était-ce parce que nous avions longtemps marché les yeux fermés ou pour quelque autre raison, mais jamais je n'oublierai la nervosité et la peur que nous éprouvâmes en nous engageant sur ce pont. Il nous fallut même du temps avant de nous décider.

On rencontre souvent des passerelles de ce genre au Turkestan, où elles représentent parfois la seule route possible, à moins de faire un détour de vingt jours pour avancer à peine d'un kilomètre.

Quand on se tient sur l'un de ces ponts et que l'on regarde le fond des gorges, où coule généralement un fleuve, on peut comparer cette sensation à celle que l'on éprouve du haut de la tour Eiffel ; mais l'impression est beaucoup plus intense si l'on se tourne vers le haut, car les parois semblent sans fin, et leur sommet n'est visible que de loin, à plusieurs kilomètres de distance.

Ces ponts n'ont presque jamais de garde-fous et sont si étroits que seul un cheval de montagne peut y passer. De plus, ils se balancent à tel point que l'on a l'impression de marcher sur un matelas à ressorts. Quant à l'incertitude où l'on est de leur solidité, j'aime mieux n'en pas parler.

Ils sont presque toujours maintenus par des cordes faites de lianes. L'une des extrémités tient la passerelle, l'autre est attachée à un arbre tout proche accroché au flanc de la montagne, ou à quelque saillie de rocher.

En tout cas, ces ponts ne sont pas à recommander aux Européens, même à ceux qui se vantent d'être des amateurs de sensations fortes. Celui d'entre eux qui voudrait s'y risquer sentirait son cœur lui tomber dans les talons… ou plus bas encore peut-être.

La seconde fois qu'on nous enleva nos bashliks ce fut en croisant une caravane. Ne voulant pas attirer l'attention sur nos bandeaux, qui auraient pu sembler suspects, les guides jugèrent préférable de les détacher pendant le temps de cette rencontre.

C'était juste au moment où nous passions devant l'un de ces monuments qu'on trouve si souvent dans les montagnes du Turkestan, en haut des cols. Ces monuments ont dû être inventés par quelqu'un de très sensé, car, sans eux, les voyageurs n'auraient pas la possibilité de s'orienter dans ces régions chaotiques. Ils se dressent le plus souvent sur une éminence et, si l'on connaît le plan général de leurs positions respectives, on peut les distinguer de très loin, parfois même à des dizaines de kilomètres.

Ce sont tout simplement de grands blocs de pierre ou de longs mâts de bois enfoncés dans le sol.

Il existe là-bas dans le peuple toutes sortes de croyances à propos de ces monuments – par exemple qu'en ce lieu un saint a été enterré, ou ravi au ciel de son vivant, ou bien qu'il y tua *le dragon à sept têtes*, ou encore qu'il y accomplit quelque prodige.

D'ordinaire, le saint à la mémoire duquel est élevé le monument est considéré comme le patron de toute la région, et toutes les victoires remportées sur les difficultés propres à ces parages lui sont attribuées.

Que le voyageur ait heureusement franchi le col, qu'il ait échappé aux attaques des brigands ou des animaux sauvages, qu'il ait traversé la rivière ou surmonté un danger quelconque en cet endroit, tout cela est attribué à la protection du saint. Aussi les commerçants, pèlerins, ou simples voyageurs, qui ont passé au travers de ces dangers, apportent-ils en reconnaissance quelque offrande au monument.

La coutume s'est établie chez les gens du pays de choisir comme offrande quelque chose qui, selon les croyances de là-

bas, puisse rappeler mécaniquement au saint les prières du donateur. Par exemple, ils offrent un morceau d'étoffe, la queue d'un animal, ou d'autres objets du même genre, attachés ou fixés au monument par une de leurs extrémités, tandis que l'autre flotte librement au vent.

Pour tous les voyageurs, ces objets qui flottent au vent indiquent de très loin la route à suivre.

Il suffit, en effet, pour celui qui connaît à peu près la position de ces mâts ou de ces blocs de pierre, d'en apercevoir un du haut d'une colline et de marcher dans sa direction, puis de là vers un autre, et ainsi de suite.

Sans connaître le plan d'ensemble de ces monuments, il est presque impossible de voyager dans ces contrées. Il n'y a pas de routes, pas de sentiers, et si une piste vient à se former, les changements brusques de température, et les tempêtes de neige qu'ils provoquent, ont tôt fait de la modifier, ou même de l'effacer tout à fait. Faute de repères, le voyageur à la recherche d'une route commode finirait par s'embrouiller complètement, et même les compas les plus précis ne lui seraient plus d'aucune utilité. Bref, il n'est possible de voyager dans ces régions qu'en établissant l'itinéraire de monument en monument.

En chemin, nous changeâmes plusieurs fois de chevaux et d'ânes. De temps à autre, nous allions à pied. Nous dûmes plus d'une fois traverser des fleuves à la nage et franchir des montagnes ; d'après la sensation de froid ou de chaleur, nous reconnaissions que tantôt nous descendions dans des vallées profondes, tantôt nous montions très haut.

Enfin, dans la soirée du douzième jour, on nous enleva nos bandeaux : nous étions dans une étroite vallée, au fond de

laquelle coulait une petite rivière, dont les bords étaient couverts d'une riche végétation.

C'était notre dernière étape.

Après avoir mangé, nous nous remîmes en marche, mais cette fois les yeux découverts.

À dos d'âne, nous remontâmes le cours de la rivière, et au bout d'une demi-heure apparut à nos yeux une petite colline dans un cirque de hautes montagnes.

À notre droite, en face de nous, et même un peu sur la gauche, se profilaient des crêtes neigeuses.

Une fois la colline franchie, au premier tournant, nous aperçûmes au loin, sur la pente de gauche, quelques bâtiments. En nous approchant, il nous fut possible de reconnaître une sorte d'édifice fortifié, tel que l'on peut en rencontrer sur les bords de l'Amou-Daria ou du Piandje, mais plus grand.

Ces bâtiments étaient entourés de hautes murailles.

Nous atteignîmes enfin la première porte, où nous fûmes reçus par une vieille femme à laquelle nos guides transmirent un message ; après quoi ils disparurent par la même porte.

Nous restâmes seuls avec la vieille femme. Sans se presser, elle nous conduisit dans l'une des pièces, pareilles à des cellules, qui étaient disposées autour d'une petite cour, nous désigna les deux lits qui s'y trouvaient, et sortit.

Bientôt un vénérable vieillard vint nous y rejoindre. Il ne nous posa aucune question, mais il nous parla très aimablement en langue turque, comme si nous avions été de bons vieux amis. Il nous montra où était chaque chose, et nous annonça que les premiers temps on nous apporterait nos repas. En partant, il nous conseilla de nous reposer, mais

ajouta que, si nous n'étions pas fatigués, nous pouvions sortir et nous promener dans les environs. Bref, il nous fit comprendre que nous étions libres de vivre comme bon nous semblerait.

Comme nous nous sentions vraiment très fatigués du voyage, nous préférâmes nous reposer un peu et nous nous mîmes au lit.

Je dormis comme un mort, et fus réveillé par un jeune garçon qui frappait pour nous apporter le samovar avec le thé vert, et le repas du matin, consistant en galettes de maïs chaudes avec du fromage de brebis et du miel.

Je voulais demander au jeune garçon de m'indiquer un endroit où l'on pouvait se baigner ; malheureusement, il ne parlait que le pshenzi et je ne connaissais pas un traître mot de cette langue, si ce n'est quelques injures.

Soloviev était sorti ; il revint au bout de dix minutes.

Lui aussi avait dormi profondément, s'était réveillé tard dans la nuit et, ne voulant déranger personne, était resté tranquillement dans son lit en répétant des mots tibétains. Au lever du soleil, il était sorti pour voir les environs ; mais lorsqu'il avait voulu franchir la porte, une vieille femme l'avait appelé et lui avait fait signe d'entrer dans une petite maison située dans un coin de la cour.

Il pensait qu'elle allait lui défendre de sortir ; mais lorsqu'il entra dans la maison, il comprit que cette bonne vieille voulait simplement lui offrir du lait frais tiré. Apres lui avoir donné à boire, elle l'aida même à ouvrir le portail.

Comme personne ne venait nous voir, nous décidâmes, après le thé, d'aller nous promener et d'explorer les environs.

Tout d'abord nous longeâmes les hautes murailles qui

entouraient la forteresse.

En plus de la porte par laquelle nous étions entrés, il y en avait une autre, plus petite, du côté nord-ouest.

Il régnait partout un silence presque terrifiant, que rompait le bruit monotone d'une cascade lointaine, et parfois le cri des oiseaux.

C'était une chaude journée d'été. L'air était étouffant. On n'avait envie de rien. Le paysage grandiose qui nous entourait ne nous intéressait pas ; seul le bruit de la cascade nous attirait, nous ensorcelait.

Sans avoir échangé une parole, nous approchâmes, Soloviev et moi, de la cascade, qui devint par la suite notre lieu de prédilection.

Ni ce jour-là ni le suivant, personne ne vint nous voir. Mais trois fois par jour on nous apportait à manger du laitage, des fruits secs, du poisson – des truites mouchetées – et l'on nous changeait le samovar presque toutes les heures.

Tantôt nous restions étendus sur nos lits, tantôt nous sortions et allions apprendre des mots tibétains au son monotone de la cascade.

Pendant ces deux jours, nous ne rencontrâmes personne, ni en chemin ni à la cascade. Une seule fois, comme nous étions assis sur ses bords, passèrent quatre jeunes filles qui tournèrent les talons dès qu'elles nous aperçurent, et disparurent par la petite porte que nous avions remarquée sur le côté nord-ouest.

Le troisième jour au matin, j'étais assis dans un coin ombragé et Soloviev, par ennui, avait entrepris de déterminer, au moyen de petits morceaux de bois qu'il venait de couper à cette intention, la hauteur des sommets neigeux

qui se trouvaient en face de nous. Soudain nous vîmes accourir le jeune garçon qui nous avait apporté notre premier repas. Il tendit à Soloviev une feuille de papier pliée sans enveloppe.

Soloviev la prit et, lisant l'adresse *Aga Georgi*, écrite en lettres sartes, me la tendit avec étonnement.

Lorsque je dépliai la feuille et reconnus l'écriture, ma vue se troubla, tant c'était inattendu.

Cette écriture, que je connaissais bien, était celle de l'homme qui me fut le plus cher dans ma vie : le prince Loubovedsky.

Le message était écrit en russe, et disait ceci :

« *Mon cher enfant ! J'ai cru que j'allais m'évanouir quand on m'a dit que tu étais ici. Je suis désolé de ne pouvoir venir immédiatement te serrer dans mes bras. Je dois attendre que tu viennes toi-même vers moi.*

« *Je suis au lit. Tous ces jours-ci, je ne suis pas sorti et n'ai parlé à personne. Je viens seulement d'apprendre ton arrivée. Que je suis heureux à la pensée de te revoir tout à l'heure ! Je suis doublement heureux, car le fait que tu sois venu seul, sans mon aide ni celle de nos amis communs (Je l'aurais su), me montre que pendant tout ce temps tu n'as pas dormi. Viens vite, nous parlerons de tout. Je sais que tu es là avec un compagnon. Bien que je ne le connaisse pas, je serai heureux de l'embrasser comme ton ami.* »

Je n'avais pas fini de lire que je m'élançai, faisant signe à Soloviev de me suivre.

Je courais sans savoir où, lisant la lettre au vol.

Derrière moi couraient Soloviev et le jeune garçon.

Ce dernier, après avoir traversé la cour où nous

habitions, nous conduisit dans une seconde cour et nous fit entrer dans une cellule, où le prince était couché.

Après nous être embrassés et avoir donné libre cours à notre joie, je demandai au prince comment il était tombé malade :

« Auparavant, me dit-il, je me sentais très bien. Il y a deux semaines, après m'être baigné, j'ai voulu couper mes ongles de pieds. Il est probable que, sans m'en rendre compte, je les ai coupés trop court, et comme je marche habituellement nu-pieds, je me suis infecté, et j'ai commencé à souffrir.

« Tout d'abord, je n'y ai pas pris garde : je pensais que cela passerait. Mais cela empirait de jour en jour. Pour finir, un abcès s'est déclaré la semaine dernière, accompagné d'une fièvre et d'un délire croissants. On m'a forcé à me coucher.

« Les Frères disent que j'ai eu un empoisonnement du sang, et que maintenant tout danger est écarté. D'ailleurs je me sens bien.

« Mais assez parlé de moi. Je serai bientôt guéri. Raconte-moi plutôt comment tu es parvenu jusqu'ici, par quel miracle... »

Je lui racontai brièvement ma vie pendant les deux années où nous ne nous étions pas vus, les rencontres de hasard que j'avais faites, mon amitié avec le derviche Boga-Eddin, les aventures qui en étaient résultées et comment, pour finir, je me trouvais ici.

Puis je lui demandai pourquoi il avait si brusquement disparu et n'avait pas une seule fois donné de ses nouvelles, me laissant souffrir de cette incertitude, jusqu'à ce que je me sois résigné, le cœur plein d'amertume, à l'idée de l'avoir

perdu pour toujours. Et je lui racontai comment, sans regarder à la dépense, j'avais à tout hasard fait dire pour lui une messe funèbre, sans être trop convaincu de son efficacité, mais en pensant que cela lui servirait peut-être.

À mon tour, je lui demandai comment il était venu dans ce monastère, et le prince me répondit :

« La dernière fois que nous nous sommes rencontrés, à Constantinople, j'étais en proie à une immense fatigue intérieure, une sorte de profonde apathie.

« Pendant mon voyage à Ceylan, et pendant les dix-huit mois qui suivirent, cette fatigue intérieure se transforma peu à peu en un morne découragement qui laissa en moi un grand vide et me détacha de tous les intérêts qui me liaient à la vie.

« Lorsque j'arrivai à Ceylan, je fis la connaissance du célèbre moine bouddhiste A… Nous nous parlâmes souvent, avec une grande sincérité, et le résultat fut que j'organisai avec lui une expédition pour remonter le cours de l'Indus suivant un programme minutieusement fixé et un itinéraire étudié dans les moindres détails, avec l'espoir de parvenir enfin à résoudre les problèmes qui nous préoccupaient tous deux.

« Pour moi personnellement cette tentative était la dernière paille à laquelle je me raccrochais encore. Et lorsque je vis que ce voyage n'était une fois de plus que la *poursuite d'un mirage*, tout mourut à jamais en moi, et je ne voulus plus rien entreprendre.

« Après cette expédition je retournai par hasard à Kaboul, où je m'abandonnai sans réserve à la nonchalance orientale, existant sans but, sans intérêt, me contentant, par habitude automatique, de retrouver de vieilles connaissances ou de

rencontrer quelques nouvelles personnes.

« J'allais souvent chez mon vieil ami l'Aga Khan.

« Les réceptions, chez un homme si riche en aventures, redonnaient un peu de piquant à la vie ennuyeuse de Kaboul.

« Un jour, en arrivant chez lui, j'aperçus parmi les convives un vieux Tamil, assis à la place d'honneur, dans des vêtements qui ne s'accordaient guère avec la maison de l'Aga Khan.

« Après m'avoir souhaité la bienvenue, le khan, voyant ma perplexité, me chuchota très vite que cet homme respectable était un de ses vieux amis, un original, à l'égard duquel il se sentait de grandes obligations, et qui lui avait même une fois sauvé la vie. Il me dit que le vieillard vivait quelque part dans le Nord mais venait parfois à Kaboul, soit pour voir ses proches, soit pour quelque autre affaire, et lui rendait chaque fois visite en passant, ce qui était toujours pour lui, Aga Khan, une joie indescriptible, car il n'avait encore jamais rencontré un homme d'une pareille bonté. Il me conseilla de causer avec lui, ajoutant que, dans ce cas, je devais parler fort, car il était dur d'oreille.

« La conversation, un instant interrompue par mon arrivée, reprit.

« On parlait de chevaux ; le vieillard prenait également part à la discussion. Il était clair qu'il se connaissait en chevaux et avait été autrefois un grand amateur.

« On passa ensuite à la politique. On parla des pays voisins, de la Russie, de l'Angleterre ; et lorsqu'on nomma la Russie, l'Aga Khan, me désignant, dit d'un ton enjoué :

« *Je vous en prie, ne dites pas de mal de la Russie ! Vous pourriez offenser notre hôte russe…*

« C'était dit en plaisantant, mais le désir du khan de prévenir une attaque à peu près inévitable contre les Russes était évident. À cette époque, une haine générale des Russes et des Anglais régnait là-bas.

« Puis la conversation tomba, et l'on se mit à causer par petits groupes séparés.

« Je m'entretenais avec le vieillard, qui me devenait de plus en plus sympathique. Parlant avec moi dans la langue locale, il me demanda d'où je venais et si j'étais à Kaboul depuis longtemps.

« Soudain, il se mit à parler russe, avec un fort accent, mais très correctement ; il m'expliqua qu'il avait été en Russie, à Moscou, à Saint-Pétersbourg, et qu'il avait longtemps vécu à Boukhara, où il avait fréquenté de nombreux Russes. C'est ainsi qu'il avait appris la langue. Il ajouta qu'il était très heureux d'avoir l'occasion de parler russe, car, faute de pratique, il commençait à tout oublier.

« Un peu plus tard il me dit que, si cela m'était agréable de parler ma langue natale, nous pourrions partir ensemble ; et peut-être lui ferais-je l'honneur, à lui vieillard, d'aller m'asseoir en sa compagnie dans un tchaïkhané où nous pourrions causer.

« Il m'expliqua qu'il avait depuis l'enfance l'habitude et la faiblesse d'aller dans des cafés ou des tchaïkhanés, et qu'à présent, quand il était en ville, il ne pouvait se refuser le plaisir de s'y rendre à ses moments perdus, *parce que*, me dit-il, *en dépit du tumulte et du remue-ménage, nulle part ailleurs on ne pense si bien.* Et il ajouta : *Sans doute est-ce précisément à cause de ce tumulte et de ce remue-ménage que l'on pense si bien.*

« C'est avec le plus grand plaisir que je consentis à l'accompagner. Naturellement pas pour parler russe, mais pour une raison que je ne pouvais m'expliquer.

« Déjà vieux moi-même, je ressentais pour cet homme ce qu'un petit-fils aurait ressenti pour un grand-père bien-aimé.

« Bientôt les invités se dispersèrent. Le vieillard et moi partîmes à notre tour, causant en route de mille et une choses.

« Arrivés au café, nous nous assîmes dans un coin, sur une terrasse ouverte, où l'on nous servit du thé vert de Boukhara. À l'attention et aux soins que l'on témoignait au vieillard dans le tchaïkhané, on voyait combien il y était connu et estimé.

« Le vieillard mit la conversation sur les Tadjiks, mais après la première tasse de thé il s'interrompit, et dit :

« *Nous ne parlons que de choses futiles. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit.* Et après m'avoir regardé fixement, il détourna les yeux et se tut.

« Le fait d'avoir ainsi interrompu notre conversation, les dernières paroles qu'il avait prononcées, et le regard perçant qu'il m'avait jeté, tout cela me paraissait étrange. Je me disais : *Le pauvre ! Sans doute sa pensée est-elle déjà affaiblie par l'âge, il radote* ! Et j'étais ému de pitié pour ce vieillard sympathique.

« Ce sentiment de pitié se reporta peu à peu sur moi-même. Je songeais que bientôt je radoterais moi aussi, que le jour n'était pas loin où je ne pourrais plus diriger mes pensées, et ainsi de suite.

« J'étais tellement perdu dans le pénible tourbillon de ces réflexions que j'en avais même oublié le vieillard.

« Soudain j'entendis de nouveau sa voix. Les paroles qu'il prononçait dissipèrent d'un coup mes mornes pensées, et me forcèrent à sortir de mon état. Ma pitié fit place à une stupeur comme je n'en avais encore jamais éprouvé :

« *Eh ! Gogo, Gogo ! Pendant quarante-cinq ans, tu as fait des efforts, tu t'es tourmenté, tu as peiné sans répit, et pas une seule fois tu n'as pu te décider à travailler de telle manière que, fût-ce pour quelques mois, le désir de ton cerveau devînt le désir de ton cœur. Si tu avais pu y parvenir, tu ne passerais pas ta vieillesse dans une solitude comme celle où tu te trouves en ce moment !*

« Ce nom de Gogo, qu'il avait prononcé au début, m'avait fait sursauter d'étonnement.

« Comment cet Hindou, qui me voyait pour la première fois, ici, en Asie centrale, pouvait-il connaître ce surnom, que seules ma mère et ma nourrice me donnaient dans mon enfance, soixante ans auparavant, et que personne depuis n'avait jamais répété.

« Tu te représentes ma surprise !

« Je me rappelai aussitôt qu'après la mort de ma femme, quand j'étais encore très jeune, un vieil homme était venu me voir à Moscou.

« Je me demandais si ce n'était pas ce même mystérieux vieillard.

« Mais non – d'abord l'autre était de haute taille et ne ressemblait pas à celui-ci. Ensuite il ne devait plus être en vie depuis longtemps : il y avait quarante et un ans que cela s'était passé et à l'époque il était déjà très vieux.

« Je ne pouvais trouver aucune explication au fait que, de toute évidence, non seulement cet homme me connaissait

mais qu'il n'ignorait rien de mon état intérieur, dont j'étais seul à avoir conscience.

« Tandis que toutes ces pensées s'écoulaient en moi le vieillard s'était abîmé dans de profondes réflexions, et il tressaillit lorsque, ayant enfin rassemblé mes forces, je m'exclamai :

« – *Qui donc êtes-vous pour me connaître si bien ?*

« – *Qu'est-ce que cela peut bien te faire en ce moment, qui je suis, et ce que je suis ? Se peut-il que vive encore en toi cette curiosité à laquelle tu dois de n'avoir retiré aucun fruit des efforts de toute ta vie ? Se peut-il qu'elle soit encore assez forte pour que, même en cette minute, tu puisses te donner de tout ton être à l'analyse de ce fait – la connaissance que j'ai de toi – dans le seul but de t'expliquer qui je suis et comment je t'ai reconnu ?*

« Les reproches du vieillard me touchaient à l'endroit le plus sensible.

« – *Oui, père, tu as raison,* dis-je, *qu'est-ce que cela peut bien me faire ce qui se passe en dehors de moi, et comment cela se passe ? J'ai assisté à bien des miracles, mais à quoi cela m'a-t-il avancé ?*

« *Je sais seulement que tout est vide en moi en ce moment, et qu'il pourrait ne pas y avoir ce vide, si je n'étais pas au pouvoir de cet ennemi intérieur, comme tu l'as dit, et si j'avais consacré mon temps, non pas à satisfaire cette curiosité de tout ce qui se passe en dehors de moi, mais à lutter contre elle.*

« *Oui… il est maintenant trop tard ! Tout ce qui se passe en dehors de moi doit aujourd'hui m'être indifférent. Je ne veux rien savoir de ce que je t'ai demandé, et je ne veux pas t'importuner davantage.*

« *Je te prie sincèrement de me pardonner pour le chagrin*

*que je t'ai fait éprouver pendant ces quelques minutes.*

« Après cela nous restâmes longtemps assis, absorbés chacun dans nos pensées.

« Finalement, il rompit le silence :

« *Il n'est peut-être pas trop tard. Si tu sens avec tout ton être qu'en toi tout est réellement vide, je te conseille d'essayer encore une fois.*

*« Si tu sens très vivement, et te rends compte sans le moindre doute, que tout ce vers quoi tu t'es efforcé jusqu'ici n'est qu'un mirage, et si tu acceptes une condition, j'essaierai de t'aider.*

« *Cette condition consiste à mourir consciemment à la vie que tu as menée jusqu'ici, c'est-à-dire à rompre une fois pour toutes avec les habitudes automatiquement établies de ta vie extérieure, pour te rendre à l'endroit que je t'indiquerai.*

« À vrai dire, que me restait-il à rompre ? Ce n'était même pas une condition pour moi, car, hormis les relations que j'avais avec certaines personnes, plus aucun intérêt n'existait à mes yeux. Quant à ces relations elles-mêmes, j'avais été contraint, pour diverses raisons, de m'obliger à ne plus y penser.

« Je lui déclarai que j'étais prêt à partir sur-le-champ où il faudrait.

« Il se leva, me dit de liquider toutes mes affaires, et, sans ajouter un mot, disparut dans la foule.

« Dès le lendemain, je réglai tout, donnai certains ordres, écrivis quelques lettres d'affaires dans ma patrie, et attendis.

« Trois jours plus tard, un jeune Tadjik vint chez moi, et me dit brièvement :

« *On m'a choisi pour vous servir de guide. Le voyage durera*

*un mois. J'ai préparé ceci, ceci et cela…*

*« Je vous prie de me dire ce qu'il me faut encore préparer, quand vous voulez que je rassemble la caravane, et à quel endroit.*

« Je n'avais besoin de rien d'autre, car tout avait été prévu pour le voyage, et je lui répondis que j'étais prêt à me mettre en route dès le lendemain matin ; quant à l'endroit du départ, je lui demandai de le désigner lui-même.

« Il me dit alors, toujours aussi laconiquement, qu'il se trouverait le lendemain, à six heures du matin, au caravansérail Kalmatas, situé à la sortie de la ville, dans la direction d'Ouzoune-Kerpi.

« Le lendemain, nous nous mîmes en route avec une caravane qui m'amena ici deux semaines plus tard – et ce que j'ai trouvé ici, tu le verras toi-même. En attendant, raconte-moi plutôt ce que tu sais de nos amis communs. »

Voyant que ce récit avait fatigué mon vieil ami, je lui proposai de remettre à plus tard notre conversation et lui dis que je lui raconterais tout avec le plus grand plaisir, mais que pour le moment il fallait qu'il se repose, afin de guérir au plus vite.

Tant que le prince Loubovedsky fut obligé de garder le lit nous allions le voir dans la seconde cour, mais dès qu'il se sentit mieux et qu'il put sortir de sa cellule, c'est lui qui vint nous voir. Nous causions chaque jour pendant deux ou trois heures.

Cela continua ainsi pendant deux semaines. Un jour, nous fûmes appelés dans l'enceinte de la troisième cour, chez le

cheikh du monastère, qui nous parla avec l'aide d'un interprète. Il nous donna comme instructeur l'un des moines les plus anciens, un vieillard qui avait l'air d'une icône, et qui, au dire des autres Frères, avait deux cent soixante-quinze ans.

Dès lors nous entrâmes pour ainsi dire dans la vie du monastère. Ayant accès presque partout, nous finîmes par bien connaître les lieux.

Au milieu de la troisième cour se dressait une sorte de grand temple, où les habitants de la seconde et de la troisième cour se réunissaient deux fois par jour pour assister aux danses sacrées des grandes-prêtresses ou pour écouter de la musique sacrée.

Quand le prince Loubovedsky fut tout à fait guéri, il nous accompagna partout, et nous expliqua tout. Il était pour nous comme un second instructeur.

J'écrirai peut-être un jour un livre spécial sur les détails de ce monastère, sur ce qu'il représentait et sur ce qui s'y faisait. En attendant, je trouve nécessaire de décrire de manière aussi détaillée que possible un étrange appareil que je vis là-bas, et dont la structure produisit sur moi, lorsque je l'eus plus ou moins comprise, une impression bouleversante.

Lorsque le prince Loubovedsky fut devenu notre second instructeur, il demanda un jour, de sa propre initiative, la permission de nous conduire dans une petite cour latérale, la quatrième, nommée *la cour des femmes*, pour y assister à la classe des élèves dirigée par les prêtresses-danseuses qui participaient chaque jour aux danses sacrées du temple.

Le prince, connaissant l'intérêt que je portais en ce temps-là aux lois qui régissent les mouvements du corps et du

psychisme humains, me conseilla, tandis que nous regardions la classe, de prêter une attention spéciale aux appareils à l'aide desquels les jeunes candidates étudiaient leur art.

Par leur seul aspect, ces étranges appareils donnaient déjà l'impression d'avoir été faits en des temps très anciens.

Ils étaient en ébène avec des incrustations d'ivoire et de nacre.

Lorsqu'on ne s'en servait pas et qu'on les rangeait ensemble, ils formaient une masse qui rappelait *l'arbre vezanelnien* avec ses ramifications toutes semblables. À les regarder de plus près, chacun de ces appareils se présentait sous forme d'un pilier lisse, plus haut qu'un homme, fixé sur un trépied, et d'où partaient, en sept endroits, des branches spécialement façonnées. Ces branches étaient divisées en sept segments de dimensions différentes : chacun de ces segments diminuait de longueur et de largeur en raison directe de son éloignement du pilier.

Chaque segment était relié au suivant au moyen de deux boules creuses en ivoire emboîtées l'une dans l'autre. La boule extérieure ne recouvrait pas entièrement la boule intérieure, ce qui permettait de fixer à celle-ci l'une des extrémités d'un segment quelconque de la branche, tandis qu'à la boule extérieure pouvait se fixer l'extrémité d'un autre segment.

Cette sorte de jonction ressemblait à l'articulation de l'épaule de l'homme et permettait aux sept segments de chaque branche de se mouvoir dans la direction voulue.

Sur la boule intérieure étaient tracés des signes.

Il y avait trois de ces appareils dans la salle ; près de chacun d'eux se dressait une petite armoire, remplie de plaques de métal de forme carrée.

Sur ces plaques étaient également tracés certains signes.

Le prince Loubovedsky nous expliqua que ces plaques étaient des reproductions de plaques d'or pur qui se trouvaient chez le cheikh.

Les experts faisaient remonter l'origine de ces plaques et ces appareils à quelque quatre mille cinq cents ans.

Puis le prince nous expliqua qu'en faisant correspondre les signes tracés sur les boules avec ceux des plaques, les boules prenaient une certaine position, qui commandait à son tour la position des segments.

Pour chaque cas donné, lorsque toutes les boules sont disposées de manière voulue, la pose correspondante se trouve parfaitement définie dans sa forme et son amplitude, et les jeunes prêtresses restent pendant des heures devant les appareils ainsi réglés, pour apprendre à sentir cette pose et à se la rappeler.

Il faut de longues années avant qu'il soit permis à ces futures prêtresses de danser au temple. Seules peuvent y danser les prêtresses âgées et expérimentées.

Dans ce monastère, tous connaissent l'alphabet de ces poses et, le soir, lorsque les prêtresses dansent dans la grande salle du temple, suivant le rituel approprié à ce jour, les Frères lisent dans ces poses des vérités que les hommes y ont insérées il y a plusieurs milliers d'années.

Ces danses remplissent une fonction analogue à celle de nos livres. Comme nous le faisons aujourd'hui sur le papier, des hommes ont jadis noté dans ces poses des informations relatives à des événements passés depuis longtemps, afin de les transmettre de siècle en siècle aux hommes des générations futures ; et ils nommèrent ces danses des danses

sacrées.

Celles qui deviennent prêtresses sont pour la plupart des jeunes filles consacrées dès le plus jeune âge, selon le vœu de leurs parents ou pour d'autres raisons, au service de Dieu ou d'un saint.

Ces futures prêtresses entrent au temple dès l'enfance pour y recevoir toute l'instruction et la préparation nécessaires, notamment en ce qui concerne les danses sacrées.

Peu après avoir vu pour la première fois cette classe, j'eus l'occasion de voir danser les véritables prêtresses, et je fus étonné non pas par le sens de ces danses, que je ne comprenais pas encore, mais par l'exactitude extérieure et la précision avec lesquelles elles étaient exécutées.

Ni en Europe ni en aucun des lieux où j'avais observé avec un intérêt conscient cette manifestation humaine automatisée, jamais je n'avais rien rencontré de comparable à cette pureté d'exécution.

Nous vivions dans ce monastère depuis trois mois, et nous commencions à nous acclimater aux conditions existantes, lorsqu'un jour le prince vint à moi d'un air grave. Il me dit que le matin même on l'avait fait appeler chez le cheikh, où il avait trouvé plusieurs des Frères les plus âgés.

« Le cheikh m'a dit, ajouta le prince, qu'il ne me restait que trois ans à vivre et qu'il me conseillait de les passer au monastère Olman, situé sur le versant nord de l'Himalaya, pour mieux employer ce temps à ce qui avait été l'aspiration de toute ma vie.

« Il s'est engagé, si j'y consentais, à me donner toutes les

instructions et les directives nécessaires, et à tout arranger pour que mon séjour là-bas soit réellement fécond. Sans la moindre hésitation, j'ai immédiatement donné mon accord et il a été décidé que je partirais dans trois jours, accompagné d'hommes qualifiés.

« Et je veux passer ces derniers jours entièrement avec toi, qui es devenu par hasard l'être le plus proche de moi dans cette vie. »

La surprise me cloua sur place et je restai longtemps hors d'état de prononcer une seule parole. Quand je fus un peu revenu à moi, je lui demandai seulement :

– Est-il possible que ce soit vrai ?

– Oui, répondit le prince, je ne peux rien faire de mieux pour employer le temps qui me reste. Peut-être pourrai-je ainsi rattraper celui que j'ai perdu de manière si inutile et si absurde, alors que pendant de nombreuses années j'ai eu tant de possibilités.

« Nous ferons mieux de ne plus parler de cela, mais d'employer ces trois jours à quelque chose de plus essentiel pour le présent. Quant à toi, continue à penser que je suis mort depuis longtemps ; ne m'as-tu pas dit toi-même, à ton arrivée, que tu avais fait célébrer un service pour moi, et que tu t'étais peu à peu résigné à l'idée de m'avoir perdu ? Et maintenant, de même que nous nous sommes retrouvés par hasard, de même, par hasard, nous nous séparerons sans tristesse. »

Peut-être n'était-il pas difficile pour le prince de parler de tout cela avec autant de sérénité ; mais pour moi, c'était très dur de me rendre compte que j'allais perdre, et cette fois pour toujours, l'homme qui m'était le plus cher.

Nous passâmes ces trois jours sans nous quitter et parlâmes de toutes sortes de choses. Mais mon cœur était lourd, surtout quand le prince souriait.

À cette vue, mon âme était déchirée, parce que ce sourire était pour moi le signe de sa bonté, de son amour et de sa patience.

Finalement, quand les trois jours furent écoulés, un matin, bien triste pour moi, j'aidai moi-même à charger la caravane qui devait m'enlever à jamais cet homme si bon.

Il me demanda de ne pas l'accompagner. La caravane se mit en marche. Avant de disparaître derrière la montagne, le prince se retourna, me regarda et me bénit trois fois.

Paix à ton âme, saint homme, prince Youri Loubovedsky !

Je veux maintenant, pour conclure ce chapitre consacré au prince Youri Loubovedsky, décrire dans tous ses détails la mort tragique de Soloviev, qui se produisit dans des circonstances très particulières.

# *La mort de Soloviev*

Peu après notre séjour au monastère principal de la confrérie *Sarmoun*, Soloviev entra dans le groupe des *Chercheurs de Vérité*. Comme l'exigeait la règle, je m'étais porté garant de lui. Une fois admis comme membre de ce groupe, il mit la même conscience et la même persévérance à travailler à son propre perfectionnement qu'à participer à toutes les activités générales du groupe.

Il prit une part a active à plusieurs de nos expéditions. Et c'est précisément pendant l'une de ces expéditions, en l'an 1898, qu'il mourut, de la morsure d'un chameau sauvage, dans le désert de Gobi.

Je raconterai cet événement dans tous ses détails, non seulement parce que la mort de Soloviev fut très étrange, mais aussi parce que notre manière de nous déplacer dans le désert de Gobi était sans précédent, et que sa description sera très instructive pour le lecteur.

Je commencerai mon récit au moment où, après avoir quitté Tachkent, remonté, avec de grandes difficultés, le cours du fleuve Charakchan et franchi plusieurs passes de montagnes, nous arrivâmes à F..., petite localité à la limite des sables du désert de Gobi.

Nous décidâmes, avant de nous engager dans la traversée du désert, de prendre quelques semaines de repos. Profitant de nos loisirs, nous nous mîmes à fréquenter, soit en groupe, soit isolément, les habitants de cette localité. Nous leur posâmes beaucoup de questions et ils nous dévoilèrent toutes sortes de croyances relatives au désert de Gobi.

La plupart de leurs récits affirmaient que des villages, et même des villes entières, étaient ensevelis sous les sables du désert actuel, avec d'innombrables trésors et richesses ayant appartenu aux peuples qui avaient habité cette région, jadis prospère. L'emplacement de ces richesses, disaient-ils, était connu de certains hommes des villages voisins ; c'était un secret qui se transmettait par héritage, sous la foi du serment, et quiconque violait ce serment devait subir, comme beaucoup en avaient déjà fait l'expérience, un châtiment spécial, proportionné à la gravité de sa trahison.

Au cours de ces conversations, il fut plus d'une fois fait allusion à une région du désert de Gobi où, au dire de nombreuses personnes, une grande ville avait été ensevelie. Quantité d'indices singuliers, qui pouvaient logiquement concorder, intéressèrent très sérieusement plusieurs des nôtres, et surtout le professeur d'archéologie Skridlov.

Après en avoir longtemps discuté entre nous, nous décidâmes de traverser le désert de Gobi, en passant par la région où, selon tous ces indices, devait se trouver la ville ensevelie sous les sables. Nous avions en effet l'intention d'y entreprendre des fouilles, à tout hasard, sous la direction du vieux professeur Skridlov, grand spécialiste en la matière.

Nous établîmes notre itinéraire selon ce plan.

Bien que la région en question ne fût à proximité d'aucune des pistes plus ou moins connues qui traversent le désert de Gobi, nous résolûmes de nous en tenir à l'un de nos vieux principes : *ne jamais passer par les sentiers battus ;* et sans plus réfléchir aux difficultés qui pourraient se présenter, chacun de nous donna libre cours à un sentiment proche de l'allégresse.

Quand ce sentiment se fut un peu calmé, nous commençâmes à dresser notre plan en détail et nous découvrîmes alors les difficultés démesurées de notre projet, au point de nous demander s'il était même réalisable.

En effet, notre nouvel itinéraire était très long, et paraissait impraticable avec les moyens habituels.

La plus grande difficulté était de s'assurer, pour toute la durée du voyage, des réserves suffisantes en eau et en nourriture, car, même en les calculant au plus juste, il en aurait fallu une telle quantité qu'il n'était pas question de porter nous-mêmes ce fardeau. Quant à utiliser des bêtes de somme, il n'y fallait pas songer, car nous ne pouvions compter sur le moindre brin d'herbe ni la moindre goutte d'eau : nous ne devions pas rencontrer une seule oasis sur notre chemin.

Malgré cela, nous n'abandonnâmes pas notre plan ; mais après mûre réflexion, nous décidâmes d'un commun accord de ne rien entreprendre pour le moment, afin de permettre à chacun de nous de consacrer pendant un mois toutes les ressources de son intelligence à trouver une issue à cette situation sans espoir. En outre, il serait donné à chacun les moyens d'aller où il voudrait et de faire ce qu'il voudrait.

La direction de l'affaire était confiée au professeur Skridlov, que nous avions choisi pour chef comme étant le plus âgé et le plus respectable d'entre nous, et qui avait entre autres la charge de notre caisse commune.

Dès le lendemain, nous reçûmes tous une certaine somme d'argent ; les uns quittèrent le village, les autres y restèrent et s'organisèrent, chacun selon son plan.

Le prochain lieu de rassemblement devait être un petit

village, situé en bordure des sables que nous nous proposions de franchir.

Un mois plus tard, nous nous y retrouvions et installions notre campement sous la direction du professeur Skridlov. Chacun dut alors présenter un rapport sur la solution qu'il envisageait. L'ordre des rapports était tiré au sort.

Les trois premiers se trouvèrent être : d'abord celui du géologue Karpenko, ensuite celui du docteur Sari-Oglé, et enfin celui du philologue Yelov.

Ces rapports étaient d'un intérêt si palpitant par leur nouveauté, leur originalité de conception, et même leur forme d'expression, qu'ils se sont gravés dans ma mémoire et que je peux encore aujourd'hui les reconstituer presque mot pour mot.

Karpenko commença son discours ainsi :

« Bien que pas un seul d'entre vous, je le sais, n'aime la manière des savants européens, qui au lieu d'aller droit au but vous débitent toute une histoire en remontant presque jusqu'à Adam, la question est cette fois si sérieuse que je trouve nécessaire, avant de vous soumettre mes conclusions, de vous faire connaître les réflexions et déductions qui m'ont amené à ce que je vais vous proposer tout à l'heure. » Il fit une pause, et reprit :

« Le Gobi est un désert dont les sables, comme l'affirme la science, sont de formation tardive.

« Il existe deux hypothèses à ce sujet :

« Ou bien ces sables sont un ancien fond de mer, ou bien ils ont été apportés par les vents du sommet des chaînes rocheuses du Tian-Chan, de l'Hindou-Kouch, de l'Himalaya, et des montagnes qui bordaient autrefois le désert au nord,

mais qui ont disparu, usées par le vent au cours des siècles.

« Ayant en vue que nous devons tout d'abord nous soucier d'avoir assez de nourriture pour toute la durée de notre voyage à travers le désert, tant pour nous que pour les animaux que nous jugerons utile d'emmener, j'ai pris en considération ces deux hypothèses à la fois, et je me suis demandé si nous ne pourrions pas faire usage, à cette fin, des sables eux-mêmes.

« Voici comment j'ai raisonné : si ces sables sont bien un ancien fond de mer, ils doivent nécessairement présenter une couche ou une zone de coquillages divers. Or, comme les coquillages sont constitués par des organismes, ils doivent contenir des substances organiques. Il s'agit donc seulement, pour nous, de trouver le moyen de rendre ces substances assimilables et susceptibles de transmettre ainsi l'énergie nécessaire à la vie.

« Et si les sables de ce désert sont des produits de l'érosion, c'est-à-dire s'ils sont d'origine rocheuse, il a été prouvé de manière incontestable que le terrain de la plupart des oasis bienfaisantes du Turkestan, ainsi que celui des régions voisines de ce désert, a une origine purement végétale, et qu'il est constitué de substances organiques provenant de régions plus élevées.

« S'il en est ainsi, de telles substances ont également dû s'infiltrer, au cours des siècles, dans la masse générale des sables de notre désert, et s'y mêler.

« Puis j'ai pensé que, d'après la loi de pesanteur, toutes les substances, ou éléments de substances, se groupent toujours selon leur poids, et que dans le cas présent les substances organiques infiltrées, plus légères que les sables d'origine

rocheuse, ont également dû se grouper peu à peu pour constituer des couches ou des zones.

« Une fois parvenu à ces conclusions théoriques, j'ai organisé en vue d'une vérification pratique une petite expédition à l'intérieur du désert, et au bout de trois jours de marche j'ai commencé mes recherches.

« J'ai très vite trouvé, à certains endroits, une couche qui, au premier abord, ne se distinguait pas de la masse générale des sables, mais dont une simple observation superficielle décelait l'origine nettement différente.

« L'examen microscopique et l'analyse chimique des éléments distincts de cette matière hétérogène démontrèrent qu'elle se composait de cadavres de petits organismes, et de divers tissus d'origine végétale.

« Après avoir réparti entre les sept chameaux que j'avais à ma disposition un chargement de ce sable, je revins ici, et m'étant procuré, avec l'autorisation du professeur Skridlov, divers animaux, j'entrepris sur eux des expériences.

« Ayant donc acheté deux chameaux, deux yaks, deux chevaux, deux mulets, deux ânes, dix moutons, dix chèvres, dix chiens et dix chats kériskis, je commençai par les affamer, ne leur donnant à manger que la stricte quantité nécessaire pour les maintenir en vie, et peu à peu je mêlai du sable à leur nourriture, en préparant le mélange de diverses manières.

« Pendant plusieurs jours, aucun de ces animaux ne voulut toucher à une seule de ces mixtures ; mais au bout d'une semaine d'essais d'une nouvelle préparation, les moutons et les chèvres se mirent à manger avec grand plaisir.

« Je portai alors toute mon attention sur ces animaux.

« Deux jours plus tard, je m'étais pleinement convaincu que les moutons et les chèvres préféraient ce mélange à toute autre nourriture.

« Ce mélange était fait de sept parts et demie de sable, deux parts de mouton haché et une demi-part de sel ordinaire.

« Au début, tous les animaux soumis à mes expériences, y compris les moutons et les chèvres, perdaient quotidiennement de un demi à deux pour cent de leur poids total, mais à partir du jour où les moutons et les chèvres se mirent à manger de ce mélange, non seulement ils cessèrent de maigrir, mais ils grossirent chaque jour de trente à quatre-vingt-dix grammes.

« Grâce à ces expériences, je n'ai personnellement plus aucun doute sur la possibilité d'utiliser ce sable pour nourrir les chèvres et les moutons, à condition de le mélanger en quantité voulue avec de la viande de leur propre espèce. Aussi puis-je aujourd'hui vous proposer ceci :

« Pour surmonter le principal obstacle que présente notre traversée du désert, il nous faut acheter plusieurs centaines de moutons et de chèvres, et les tuer au fur et à mesure de nos besoins, tant pour assurer notre propre subsistance que pour préparer le mélange destiné aux animaux restants.

« Il n'y a pas à craindre de manquer du sable nécessaire, car d'après toutes les données que je possède on pourra toujours en trouver à certains endroits.

« Quant à l'eau, pour s'en constituer une réserve suffisante, il faudra se procurer des vessies ou des estomacs de moutons et de chèvres, en quantité double de celle de nos

bêtes, en faire des genres de khourdjines, les remplir d'eau, et charger chaque mouton ou chaque chèvre de deux khourdjines.

« J'ai vérifié qu'un mouton peut aisément et sans dommage porter cette quantité d'eau. En même temps, mes expériences et mes calculs m'ont montré qu'elle suffirait à nos besoins personnels et à ceux de nos bêtes, à condition de l'économiser les deux ou trois premiers jours ; après quoi nous pourrons utiliser l'eau des khourdjines portées par les moutons que nous aurons tués. »

Après le géologue Karpenko, le docteur Sari-Oglé fit son rapport.

J'avais rencontré le docteur Sari-Oglé et m'étais lié avec lui cinq ans auparavant.

De famille persane, il était né en Perse orientale, mais avait été élevé en France.

J'écrirai peut-être un jour sur lui un récit détaillé, car il était lui aussi un homme exceptionnel.

Le docteur Sari-Oglé prononça à peu près ce discours :

« Après avoir entendu les propositions de l'ingénieur Karpenko, je ne peux dire qu'une chose : *je passe* – tout au moins pour la première partie de mon rapport – car je considère qu'on ne saurait rien envisager de mieux. J'en viendrai tout de suite à la seconde partie, je vous décrirai les expériences que j'ai entreprises pour trouver un moyen de surmonter les difficultés de déplacement dans les sables pendant les tempêtes, et je vous ferai part des réflexions qu'elles m'ont inspirées. Et comme les conclusions pratiques auxquelles je suis arrivé en me basant sur des données expérimentales complètent fort bien, à mon avis, les

propositions de l'ingénieur Karpenko, j'ai l'intention de vous les soumettre.

« Dans ces déserts, très souvent les vents ou les tempêtes font rage et, tant qu'ils durent, tout déplacement devient impossible pour les hommes aussi bien que pour les animaux, car le vent soulève le sable, l'emporte dans ses tourbillons, et forme des monticules aux endroits mêmes où il y avait des creux un instant auparavant.

« J'ai pensé que notre marche pourrait être entravée par ces tourbillons de sable. L'idée m'est alors venue qu'en raison de sa densité le sable ne peut pas s'élever très haut, et qu'il y a sans doute une limite au-dessus de laquelle le vent ne peut en soulever un seul grain.

« Ces réflexions m'ont amené à tenter de déterminer cette limite hypothétique.

« À cette fin, je commandai ici même, dans le village, une très grande échelle pliante ; puis j'allai dans le désert avec un guide et deux chameaux.

« Après une longue journée de marche, je me préparais à camper pour la nuit, lorsque soudain le vent se leva ; au bout d'une heure la tempête atteignit une telle violence qu'il nous devint impossible de nous tenir debout, et même de respirer dans cet air saturé de sable.

« Avec de grandes difficultés nous dépliâmes l'échelle que j'avais apportée, et la dressâmes tant bien que mal en nous servant des chameaux. Puis je grimpai.

« Représentez-vous mon étonnement lorsque je constatai qu'à la hauteur de sept mètres à peine, il n'y avait plus un seul grain de sable dans l'air.

« L'échelle avait une bonne vingtaine de mètres. Je

n'étais pas arrivé au tiers de sa hauteur que j'émergeais déjà de cet enfer et contemplais un magnifique ciel étoilé, baigné de lune, d'un calme et d'une tranquillité comme on en rencontre peu, même chez nous en Perse orientale. En bas régnait toujours un chaos inimaginable. J'avais l'impression de me tenir sur quelque haute falaise au bord de l'océan, dominant le plus terrible des ouragans.

« Tandis qu'en haut de mon échelle j'admirais la beauté de la nuit, la tempête s'apaisa peu à peu, et au bout d'une demi-heure je pus descendre. Mais, en bas, un malheur m'attendait.

« Bien que la tempête eût diminué de moitié, je vis que l'homme qui m'avait accompagné continuait à marcher avec le vent sur la crête des dunes, comme on a coutume de le faire pendant ces bourrasques, n'emmenant avec lui qu'un seul chameau ; l'autre s'était, parait-il, détaché peu après mon ascension et s'en était allé il ne savait où.

« Quand le jour se leva, nous nous mîmes à sa recherche et aperçûmes bientôt, émergeant de la dune, non loin de l'endroit où l'échelle avait été dressée, un sabot de notre chameau.

« Nous ne nous donnâmes pas la peine de le déterrer, car, de toute évidence, il était mort et déjà trop profondément enseveli. Nous prîmes aussitôt le chemin du retour, avalant notre nourriture tout en marchant pour ne pas perdre de temps. Le soir même, nous étions rentrés au village.

« Dès le lendemain je fis fabriquer, en différentes localités pour ne pas éveiller les soupçons, plusieurs paires d'échasses de différentes dimensions, et, emmenant avec moi un chameau chargé du matériel et des provisions strictement

nécessaires, je retournai dans le désert, où je m'exerçai à monter sur les échasses, d'abord sur les plus petites, puis peu à peu sur les plus grandes.

« Il n'était pas si difficile d'avancer sur le sable avec ces échasses, car j'y avais fixé des semelles de fer de mon invention, que je m'étais bien gardé, toujours par prudence, de commander aux mêmes endroits que les échasses.

« Pendant le temps que je passai dans le désert pour m'exercer, j'affrontai encore deux ouragans. L'un d'eux, à vrai dire, n'était pas très violent, mais il eût tout de même été impossible de s'y mouvoir et de s'y orienter avec les moyens ordinaires ; et cependant, avec mes échasses, je me promenai librement sur le sable au cours de ces deux ouragans, dans n'importe quelle direction, comme si j'étais dans ma chambre.

« La seule difficulté consistait à ne pas trébucher, car il y a partout des creux et des bosses dans les dunes, surtout pendant les tempêtes. Heureusement, je remarquai que la surface de la couche d'air saturée de sable n'était pas unie, et que ses inégalités correspondaient à celles du terrain. Aussi la marche sur les échasses m'était-elle considérablement facilitée par le fait que je pouvais clairement distinguer, d'après les contours de cette surface, où finissait une dune, et où commençait l'autre.

« En tout cas, conclut le docteur Sari-Oglé, il nous faut retenir cette découverte – à savoir que la hauteur de la couche d'air saturée de sable a une limite bien définie, et peu élevée, et que la surface de cette couche suit exactement les reliefs et dépressions du sol même du désert – pour pouvoir en tirer parti au cours du voyage que nous projetons. »

Le troisième rapport était celui du philologue Yelov. Avec la manière très originale qu'il avait de s'exprimer, il commença ainsi :

« Si vous le permettez, Messieurs, je vous dirai la même chose que notre vénérable disciple d'Esculape à propos de la première partie de son projet : *je passe*. Mais je passe, moi, sur tout ce que j'ai pensé et élucubré depuis un mois.

« Ce que je voulais vous communiquer aujourd'hui n'est que jeu d'enfant en comparaison des idées que viennent de nous exposer l'ingénieur des mines Karpenko et mon ami le docteur Sari-Oglé, aussi distingué par son origine que par ses diplômes.

« Cependant, tout à l'heure, en écoutant les deux orateurs, leurs propositions ont fait surgir en moi une nouvelle idée, que vous trouverez peut-être acceptable, et qui pourrait être utile à la réalisation de notre voyage. La voici :

« Si nous suivons la proposition du docteur, nous allons avoir à nous exercer sur des échasses de différentes tailles ; mais celles qu'il nous faudra utiliser pendant le voyage même, et dont chacun de nous emportera une paire, ne devront pas avoir moins de six mètres.

« D'autre part, si nous retenons la proposition de Karpenko, nous aurons nécessairement beaucoup de moutons et de chèvres.

« Je pense que, quand nous n'aurons pas besoin des échasses, nous pourrons très facilement, au lieu de les porter nous-mêmes, les faire porter par nos moutons et nos chèvres.

« Chacun de nous sait qu'un troupeau a l'habitude de suivre le bélier de tête, le meneur. Il suffira donc de diriger les moutons attelés aux premières échasses : les autres iront

d'eux-mêmes à leur suite, en une longue file, les uns derrière les autres.

« Tout en nous libérant ainsi de la nécessité de porter nos échasses, nous pourrons encore faire en sorte que le troupeau nous porte nous-mêmes. Dans l'espace ménagé entre les échasses parallèles, longues de six mètres, on pourra aisément disposer sept rangs de trois moutons, soit en tout vingt et un moutons, pour lesquels le poids d'un homme ne compte guère.

« À cette fin, il faudra atteler les moutons entre les échasses de manière à laisser au milieu une place vide, mesurant environ un mètre et demi de long et un mètre de large, où nous installerons une confortable couchette.

« Ainsi, au lieu de souffrir et de suer sous le poids de nos échasses, chacun de nous se prélassera comme Moukhtar Pacha dans son harem, ou comme un riche parasite se pavanant dans son équipage le long des allées du Bois de Boulogne.

« Traversant le désert dans ces conditions, nous pourrons même apprendre en chemin presque toutes les langues dont nous aurons besoin pour nos expéditions futures. »

Après les deux premiers rapports, suivis du brillant *finale* de Yelov, toute autre suggestion devenait inutile. Nous étions tous si étonnés de ce que nous venions d'entendre que les difficultés s'opposant à la traversée du désert de Gobi nous semblaient tout à coup avoir été exagérées à dessein, ou même inventées de toutes pièces, à l'intention des voyageurs.

Nous en restâmes donc à ces propositions et décidâmes d'un commun accord de cacher pour le moment à tous les

habitants du village le voyage que nous projetions de faire dans le désert – ce monde de la faim, de la mort, de l'incertitude.

Nous convînmes de faire passer le professeur Skridlov pour un intrépide marchand russe, venu dans ces parages en vue de mettre sur pied de formidables affaires. Il venait soi-disant acheter des troupeaux de moutons pour les emmener en Russie, où ils ont beaucoup de valeur, alors que sur place on les a pour presque rien, et il avait également l'intention d'exporter de longues, minces et solides pièces de bois à l'usage des manufactures russes, qui en font des cadres pour tendre le calicot. En Russie on ne trouve pas de bois aussi durs. Les cadres fabriqués avec les espèces du pays ne résistent pas longtemps au mouvement continuel des machines et c'est pourquoi les bois de cette qualité y coûtent si cher. Telles étaient les raisons pour lesquelles l'intrépide marchand s'était embarqué dans cette expédition commerciale des plus risquées.

Après avoir mis au point tous ces détails nous nous sentîmes pleins d'ardeur, parlant de notre voyage avec la même désinvolture que s'il s'était agi de traverser la place de la Concorde à Paris.

Le lendemain, nous nous transportâmes tous au bord d'une rivière, vers l'endroit où elle disparaissait dans les profondeurs insondables du désert, et nous y plantâmes les tentes que nous avions avec nous depuis la Russie.

Bien que l'emplacement de notre nouveau camp ne fût pas très éloigné du village, personne n'habitait là, et il y avait fort peu de chances qu'il prît à quiconque la fantaisie de s'installer aux portes de cet enfer.

Quelques-uns d'entre nous, sous couleur d'obéir aux ordres du pseudo-marchand Ivanov, firent une tournée dans les marchés des environs pour y acheter des chèvres, des moutons et des pièces de bois de différentes tailles.

Bientôt notre camp abrita tout un troupeau de moutons.

Puis vint une période d'entraînement intensif pour apprendre à monter sur les échasses, en commençant par les plus petites pour finir par les plus hautes. Et au bout de douze jours, par une belle matinée, notre extraordinaire cortège s'enfonça dans le désert au milieu du bêlement des moutons et des chèvres, de l'aboiement des chiens, du hennissement des chevaux et du braiement des ânes que nous avions achetés à tout hasard.

Le cortège s'étira bientôt en une longue file de litières, tel une procession solennelle de quelque empereur du temps jadis.

Longtemps encore, nos joyeuses chansons retentirent, ainsi que les appels échangés entre les litières improvisées, parfois très éloignées les unes des autres. Bien entendu les remarques de Yelov soulevaient comme toujours des tempêtes de rires.

Quelques jours plus tard, bien qu'ayant rencontré deux terribles ouragans, nous atteignîmes sans aucune fatigue la région centrale du désert, à proximité de l'endroit que nous nous étions fixé comme but principal de notre expédition – pleinement satisfaits de notre traversée, et parlant déjà la langue qui nous était nécessaire.

Tout se serait probablement terminé comme nous l'avions prévu, sans l'accident qui survint à Soloviev.

Nous marchions surtout la nuit, mettant à profit

l'expérience de notre camarade Dachtamirov, excellent astronome, qui savait parfaitement s'orienter d'après les étoiles.

Un jour, nous fîmes une halte à l'aube pour manger et nourrir nos bêtes. Il était encore très tôt. Le soleil commençait à peine à chauffer. Nous nous apprêtions à attaquer le mouton au riz qui venait d'être cuit, lorsque apparut à l'horizon un troupeau de chameaux. Nous devinâmes aussitôt que c'étaient des chameaux sauvages.

Soloviev, qui était un chasseur passionné et ne ratait jamais son coup, saisit sa carabine et courut dans la direction où avaient disparu les chameaux. Tout en plaisantant sur sa passion pour la chasse, nous nous mîmes à manger le plat chaud, merveilleusement préparé dans ces conditions sans précédent. Je dis sans précédent car, au cœur du désert et à une telle distance de ses confins, il est en général impossible de faire du feu, étant donné que sur des centaines de kilomètres on ne rencontre pas le moindre buisson. Et pourtant, nous allumions des feux au moins deux fois par jour pour faire cuire les repas et préparer le café ou le thé, sans parler du *thé tibétain*, sorte de bouillon que nous tirions des os des moutons tués. Nous étions redevables de ce luxe à une invention de Pogossian, qui avait eu l'idée de confectionner des selles pour le chargement des moutons avec des morceaux de bois spéciaux ; et maintenant, à chaque mouton tué, il nous revenait chaque jour la quantité de baguettes nécessaire pour nos feux.

Une heure et demie s'était écoulée depuis que Soloviev s'était lancé à la poursuite des chameaux. Nous étions déjà tous prêts à nous remettre en route et il n'était toujours pas de

retour.

Nous attendîmes encore une demi-heure. Connaissant la ponctualité de Soloviev, qui jamais ne se faisait attendre, nous étions inquiets et craignions un accident. Nous prîmes nos fusils et tous, à l'exception de deux d'entre nous, nous partîmes à sa recherche. Bientôt nous aperçûmes au loin les silhouettes des chameaux, et poussâmes dans leur direction. Comme nous avancions vers eux, les chameaux, ayant sans doute flairé notre approche, s'éloignèrent vers le sud. Mais nous poursuivîmes nos recherches.

Quatre heures s'étaient écoulées depuis le départ de Soloviev. Soudain, l'un de nous découvrit le corps d'un homme couché à quelques pas. Nous accourûmes aussitôt – c'était Soloviev, déjà mort, le cou affreusement rongé. Nous fûmes envahis d'une tristesse déchirante, car nous aimions tous du fond du cœur cet homme si exceptionnellement bon.

Ayant fait un brancard de nos fusils, nous ramenâmes le corps de Soloviev au campement. Et le même jour, avec beaucoup de solennité, sous la conduite de Skridlov, qui récitait les prières en l'absence du prêtre, nous l'ensevelîmes au cœur des sables. Après quoi, nous abandonnâmes cet endroit maudit.

Bien que nous soyons allés déjà très loin dans notre recherche de la cité légendaire que nous espérions trouver sur notre route, nous changeâmes nos plans et résolûmes de quitter le désert au plus vite. Nous obliquâmes donc vers l'ouest, et quatre jours plus tard atteignîmes l'oasis de Kéria, où la nature redevenait accueillante. De Kéria, nous reprîmes

notre route, mais cette fois sans notre cher Soloviev.

Paix à ton âme, ô toi, ami honnête et loyal entre tous les amis !

# Ekim Bey

Je veux consacrer ce chapitre à un homme que je considère également comme l'un des plus remarquables que j'aie rencontrés, un homme dont la vie d'adulte – que ce soit par la volonté du destin ou par le jeu des lois qui président au développement autonome de l'individualité – s'ordonna sous certains aspects d'une manière analogue à la mienne.

Il est intéressant de remarquer à ce propos que si, comme on le pense généralement, deux hommes appartenant à des nations engagées depuis des siècles dans une lutte de caractère racial doivent éprouver l'un envers l'autre un sentiment instinctif d'animosité, voire de haine, pourtant, contre toute attente, dès que nous fîmes connaissance, Ekim Bey et moi, au temps de notre jeunesse, dans des circonstances peu ordinaires, nous ressentîmes une grande affinité réciproque, et plus tard, lorsque les hasards de la vie eurent rapproché nos mondes intérieurs comme *deux manifestations d'origine similaire*, nous eûmes toujours l'un pour l'autre, en dépit de nos différences de naissance, de famille, de traditions sociales et de convictions religieuses, un sentiment égal à celui qu'ont entre eux des frères d'un même sang.

Dans ce chapitre, je décrirai ma première rencontre avec celui qui devint le D^r^ Ekim Bey, un homme sincèrement respecté par les gens sérieux qui l'ont connu, et que le public n'hésitait pas à considérer comme une sorte de mage, faiseur de miracles. Après quoi, je raconterai brièvement certains épisodes pleins d'enseignement qui survinrent au cours des

expéditions que nous fîmes ensemble dans les profondeurs de l'Asie et de l'Afrique.

Aujourd'hui, après avoir reçu, en récompense de ses services passés, de nombreuses décorations hautement appréciées, il termine tant bien que mal sa vie, avec le titre de Grand Pacha Turc, dans une petite localité d'Égypte.

Et s'il a choisi ce lieu isolé pour s'y retirer sur ses vieux jours, bien qu'il eût la possibilité de vivre où bon lui semblait et de jouir de toutes les commodités de la vie moderne, c'est pour éviter d'être importuné par toutes sortes d'oisifs en proie à la curiosité – cette propriété indigne de l'homme qui est devenue inhérente à la plupart de nos contemporains.

Quand je rencontrai Ekim Bey pour la première fois, il était encore très jeune. Il suivait les cours d'une école militaire en Allemagne, et passait les mois d'été chez son père, à Constantinople. Nous étions tous deux du même âge.

Avant de décrire les circonstances dans lesquelles nous fîmes connaissance, je rappellerai qu'à cette époque – comme je l'ai déjà dit dans l'un des chapitres précédents, où j'ai décrit ma visite à Etchmiadzine et ma première rencontre avec Pogossian – j'allais partout, rôdant comme un chien errant, en quête d'une réponse aux questions qui avaient surgi dans ma « cervelle de psychopathe », comme l'auraient qualifiée la plupart des hommes contemporains. Je m'étais rendu entre autres à Constantinople, attiré par les nombreux prodiges que l'on attribuait aux derviches de l'endroit.

À mon arrivée à Constantinople, je m'établis dans le quartier nommé Péra et j'entrepris de visiter les monastères de différents ordres de derviches.

Entièrement pris par ma *dervichomanie*, je ne faisais plus

rien d'utile et ne pensais à rien d'autre qu'à toutes ces histoires de derviches ; si bien qu'un jour je dus me rendre à l'évidence : je n'avais plus un sou en poche.

Après avoir fait cette constatation, j'errai tout désemparé pendant deux journées entières, assailli par mille pensées qui bourdonnaient sous mon crâne, telles les mouches favorites des mules espagnoles. Comment me procurer cette chose méprisable qui, pour l'homme contemporain, est presque l'unique impulsion de vie ?

En proie à ces soucis, je me trouvais un matin sur le grand pont qui relie Péra et Stamboul. Accoudé au parapet, je m'étais mis à réfléchir au sens et à la valeur réelle de ces mouvements giratoires sans fin des derviches tourneurs, qui à première vue semblaient automatiques, sans aucune participation du conscient.

Autour de moi c'était un va-et-vient de navires ; des barques se glissaient un peu partout.

Presque sous mes pieds, sur la rive de Galata, se trouvait le débarcadère des vapeurs assurant le service entre Constantinople et la rive opposée du Bosphore.

Aux alentours du quai, entre les bateaux, j'aperçus des gamins qui plongeaient à la recherche des pièces de monnaie que leur jetaient les voyageurs. Très intéressé, je m'approchai et me mis à les observer. Sans aucune précipitation, avec beaucoup d'adresse, ces garçons attrapaient les pièces lancées çà et là autour du bateau ; ils n'en rataient pas une.

Je les regardai longtemps, admirant leur aisance et leur habileté.

Il y en avait de tous les âges, depuis huit ans jusqu'à dix-huit.

Soudain me vint une idée : pourquoi n'apprendrais-je pas ce métier, moi aussi ? En quoi serais-je moins adroit que ces gamins ?…

Et dès le lendemain, j'allai sur les bords de la Corne d'Or, un peu plus loin que l'Amirauté, pour apprendre à plonger.

Pendant la période où je m'exerçais, je trouvai même par hasard un maître, en la personne d'un Grec très expert en la matière, qui venait là pour se baigner.

De lui-même, il m'enseigna certains des secrets de cet art ; les autres, je les lui soutirai peu à peu, avec la ruse qui m'était déjà propre, devant la tasse de café que nous buvions après le bain, dans un cabaret grec situé non loin de là – et je vous laisse à penser qui payait le café !

Les premiers temps, j'eus beaucoup de peine ; il fallait plonger les yeux ouverts, et l'eau de mer me rongeait la muqueuse des paupières. Cela me faisait atrocement mal, et la nuit la douleur m'empêchait de dormir.

Mais bientôt mes yeux s'accoutumèrent et je pus voir dans l'eau aussi bien qu'à l'air libre.

Au bout de deux semaines, je pris ma place parmi les gamins de tous âges et me lançai dans cette entreprise de pêche à la monnaie autour des bateaux – sans beaucoup de succès, tout d'abord, bien entendu. Mais très vite, moi aussi, je n'en manquai plus une seule.

Une pièce de monnaie qu'on jette dans l'eau coule d'abord à pic, mais plus elle s'éloigne de la surface, plus sa chute se ralentit ; et si l'endroit est profond, un temps relativement long s'écoule avant qu'elle ne touche le fond.

Il suffit, avant de plonger, de bien repérer la zone dans laquelle elle est tombée, et il est alors facile de la retrouver et

de la rattraper.

Un jour un passager, qui regardait pensivement, appuyé au bastingage, les petits chercheurs de monnaie, laissa soudain tomber dans l'eau par mégarde un chapelet qu'il avait à la main – ce chapelet qui est l'attribut indispensable de tout Oriental qui se respecte, pendant les moments de repos que lui laissent les obligations de la vie.

Il alerta les gamins, qui plongèrent aussitôt. Mais en dépit de leurs efforts ils ne purent retrouver l'objet, car ils étaient assez loin du bateau et n'avaient pas eu le temps de remarquer l'endroit où il était tombé.

Le chapelet avait sans doute une grande valeur, car le passager promit vingt-cinq livres à celui qui le rapporterait.

Après le départ du bateau, tous les ramasseurs de sous poursuivirent leurs sondages, mais sans plus de résultat : l'eau était très profonde, et il était impossible de « fouiller le fond », comme ils disaient.

Il est d'ailleurs difficile d'atteindre les profondeurs : autant l'eau facilite la remontée en surface, autant elle oppose de résistance à la plongée.

Quelques jours plus tard, j'attrapais des pièces de monnaie dans les mêmes parages. L'un des passagers jeta la sienne si loin qu'elle était déjà hors de vue quand j'arrivai à l'endroit où elle était tombée.

Comme, ce jour-là, la pêche n'avait pas été très fructueuse, je voulais coûte que coûte retrouver la pièce.

Au moment où je l'atteignis, j'aperçus non loin de là quelque chose qui ressemblait à un chapelet. Tout en remontant à la surface, je me souvins du chapelet pour lequel on avait promis vingt-cinq livres.

Je repérai les lieux, et sans rien dire à personne me remis à plonger, mais je dus constater qu'il m'était impossible d'atteindre le fond. J'apportai donc le lendemain plusieurs lourds marteaux de carrier que j'avais loués chez le forgeron, les attachai autour de mon corps et plongeai, alourdi de ce poids.

J'eus vite fait de trouver le chapelet ; il était d'ambre incrusté de petits diamants et de grenats.

Le jour même j'appris que le passager qui l'avait perdu était le pacha N..., ancien gouverneur d'un vilayet proche de Constantinople, et qu'il vivait actuellement sur l'autre rive du Bosphore, non loin de Scutari.

Comme je ne m'étais pas senti très bien depuis quelque temps, et que mon état s'aggravait de jour en jour, je résolus de ne pas aller plonger le lendemain, mais de traverser le Bosphore pour rendre le chapelet à son propriétaire, et visiter en même temps le cimetière de Scutari.

Le lendemain matin je trouvai sans peine la maison du pacha.

Il était chez lui et quand il apprit qu'un chercheur de monnaie insistait pour le voir personnellement, il comprit aussitôt ce dont il s'agissait, et vint lui-même au-devant de moi. Lorsque je lui remis le chapelet il manifesta sa joie avec tant de sincérité et tant de simplicité à mon égard que je fus touché par son attitude et ne voulus pour rien au monde accepter la récompense promise.

Il me proposa alors de déjeuner avec lui, et cela, je ne le refusai pas.

Après le repas je partis tout de suite, pour ne pas manquer l'avant-dernier bateau. Mais sur le chemin je me sentis si mal

que je me vis forcé de m'asseoir sur les marches d'un perron et perdis connaissance.

Des passants me remarquèrent et comme l'endroit où je m'étais arrêté n'était pas loin de la maison du pacha, ce dernier fut informé presque aussitôt qu'un garçon venait de se trouver mal ; apprenant qu'il s'agissait de celui qui lui avait rapporté son chapelet, il accourut lui-même avec ses gens, et donna l'ordre de me transporter chez lui. Puis il fit appeler un médecin militaire.

Je revins vite à moi mais je me sentais si mal que je ne pouvais bouger et que je fus obligé de rester chez le pacha.

La première nuit toute ma peau se fendilla et me brûla d'une manière intolérable ; sans doute, par manque d'accoutumance, ne supportait-elle pas l'action prolongée de l'eau de mer.

On me logea dans une aile de la maison, où une vieille femme du nom de Fatma Badji fut chargée de veiller sur moi. Et le fils du pacha, élève d'une école militaire allemande, vint aider la vieille femme à me soigner.

C'était Ekim Bey, qui devint par la suite mon ami intime.

Pendant ma convalescence, nous plaisantions et bavardions sur toutes sortes de choses, mais peu à peu nos conversations prirent une tournure philosophique. Lorsque je fus guéri et qu'il fallut nous séparer, nous étions devenus de vrais amis et depuis nous restâmes toujours en correspondance.

La même année, de retour en Allemagne, il quitta l'école militaire pour la faculté de médecine, car ses convictions intérieures avaient changé entre-temps et l'avaient poussé à abandonner la carrière d'officier pour devenir médecin de

l'armée.

Quatre années s'écoulèrent.

Un jour, au Caucase, je reçus une lettre de lui. Il m'annonçait qu'il était médecin, exprimait le désir de me voir et de visiter en même temps le Caucase qui l'intéressait depuis longtemps, et me demandait où et quand il pouvait me rencontrer.

Cet été-là, je vivais à Souram, où je fabriquais des objets en plâtre. Je lui envoyai un télégramme lui disant que je l'attendais avec impatience. Quelques jours plus tard, il était là.

Pogossian, Yelov et Karpenko, un autre ami de jeunesse, vinrent aussi passer l'été à Souram. Ekim Bey se lia très vite avec mes camarades ; il se sentait avec eux comme avec de vieilles connaissances.

Nous passâmes tout l'été ensemble, entreprenant souvent de petites randonnées, généralement à pied.

Après avoir fait l'ascension du col de Souram, nous visitâmes les environs de Borjom et de Mikhaïlov, où nous cherchâmes à entrer en relation avec ceux des habitants de ces régions qui n'avaient pas encore été soumis à l'influence de la civilisation contemporaine. Nous allâmes jusque chez les fameux Khevsours, qui ont fait perdre la raison à tant de savants ethnographes.

Ekim Bey vécut ainsi plusieurs mois avec nous, garçons de son âge, tout farcis de donquichottisme ; à force de participer à nos discussions il fut bon gré mal gré entraîné dans notre « psychopathie » et brûla, lui aussi, de *sauter plus haut que ses genoux*.

Tous les quatre, Pogossian, Yelov, Karpenko et moi, nous

parlions souvent en ce temps-là de la proposition que nous avait faite le prince Youri Loubovedsky, de prendre part à la grande expédition qu'il s'apprêtait à faire à pied avec quelques amis, et dont l'itinéraire partait de la ville-frontière de Nakhitchévan, traversait la Perse et aboutissait au golfe Persique.

Nos conversations, et les perspectives qu'offrait un voyage de cette sorte, intéressèrent à tel point Ekim Bey qu'il nous demanda d'intervenir auprès du prince pour être autorisé à se joindre à l'expédition. De son côté, il réfléchit à ce qu'il devait faire pour avoir l'accord de son père et obtenir de ses chefs un congé d'un an.

Il se procura l'un et l'autre par un échange de télégrammes et par des démarches personnelles qu'il fit lorsqu'il rentra chez lui pour se préparer à cette expédition. Et il nous rejoignit le jour de notre départ de Nakhitchévan, le 1er janvier de l'année suivante, pour entreprendre en notre compagnie son premier grand voyage.

Le soir même, à minuit, nous quittions Nakhitchévan.

Dès l'aube, nous étions en butte à la « sagacité » de certains bipèdes de notre chère planète dénommés *gardes-frontière*, qui toujours et partout excellent dans l'art de démontrer leur perspicacité et leur omniscience.

Nous étions vingt-trois, y compris tous les amis et camarades à la mémoire de chacun desquels j'ai résolu de consacrer un chapitre entier de cette série de mes ouvrages. J'ai déjà parlé de trois d'entre eux, Pogossian, Yelov et le prince Loubovedsky ; le docteur Ekim Bey est le sujet du présent chapitre ; deux autres, l'ingénieur Karpenko et le professeur d'archéologie Skridlov, apparaîtront dans la suite

du livre.

Au bout de neuf jours, nous atteignîmes la ville de Tabriz sans incident particulier. Mais après Tabriz eut lieu un événement que je décrirai aussi exactement que possible, d'abord parce qu'Ekim Bey y prit une part active et s'en montra profondément touché, ensuite parce qu'il devait renverser toute ma conception du monde.

Nous avions beaucoup entendu parler, à Tabriz, d'un derviche persan qui passait pour accomplir des prodiges, et cela avait mis notre curiosité en éveil. Aussi, lorsqu'un peu plus tard nous entendîmes à nouveau parler de lui par un prêtre arménien, nous décidâmes, bien que l'endroit où il vivait fût assez éloigné de notre route, de changer notre itinéraire pour nous rendre auprès de lui et nous faire par nous-mêmes une idée de ce qu'il était.

Le treizième jour d'un voyage harassant, après avoir dormi sous des tentes de bergers kurdes ou persans, ou bien dans des hameaux, nous arrivâmes enfin au village où vivait le derviche et on nous indiqua sa maison, située à quelque distance. Nous nous y rendîmes immédiatement et le trouvâmes près de chez lui, à l'ombre de grands arbres, sous lesquels il avait l'habitude de se tenir pour parler avec ceux qui venaient le voir.

Nous vîmes un homme, presque un vieillard, vêtu de haillons, les pieds nus. Il était assis sur le sol, les jambes croisées.

Auprès de lui étaient groupés plusieurs jeunes Persans, qui, nous le sûmes plus tard, étaient ses élèves.

Nous nous approchâmes, et après lui avoir demandé sa bénédiction nous nous assîmes par terre, formant un demi-

cercle autour de lui.

La conversation s'engagea : nous lui posions des questions, il nous répondait, puis à son tour nous questionnait.

Tout d'abord, il nous reçut plutôt froidement et parla d'assez mauvaise grâce. Mais lorsqu'il apprit que nous étions venus de loin tout spécialement pour lui parler, il se montra plus affable.

Il s'exprimait très simplement, dans un langage de son cru, artisanal pourrait-on dire, et au début me donna l'impression d'être un illettré, autrement dit, dans le sens européen du mot, un homme sans culture.

La conversation se déroula en persan, mais dans un dialecte qu'aucun d'entre nous ne connaissait, excepté moi, le docteur Sari-Oglé, et un autre, qui le parlait plus ou moins bien. De sorte que Sari-Oglé et moi posions les questions et traduisions aussitôt les réponses à l'intention des autres.

C'était l'heure du dîner. Un élève apporta le repas du derviche : du riz dans une calebasse.

Tout en poursuivant la conversation, le derviche se mit à manger. Ouvrant nos sacs de voyage, nous en fîmes autant, car nous n'avions rien pris depuis l'heure matinale où nous nous étions mis en route.

Je dois dire qu'à cette époque j'étais un adepte fervent des fameux yogis hindous, et suivais à la lettre toutes les indications du Hatha Yoga. En prenant mes repas, je m'efforçais de mâcher la nourriture avec le plus grand soin. Aussi tous les autres, et le derviche lui-même, avaient-ils fini depuis longtemps leur modeste repas, que je continuais encore à manger lentement, tâchant de ne pas avaler un seul morceau qui ne fût mâché selon toutes les règles.

Le vieillard le remarqua et me demanda :

– Dites-moi, jeune étranger, pourquoi mangez-vous ainsi ?

J'étais si sincèrement étonné de cette question, qui me paraissait étrange et ne parlait guère en faveur de son savoir, que je n'eus même pas envie de lui répondre. Je pensais que nous avions fait un détour bien inutile pour rencontrer un homme qui ne valait certes pas la peine que l'on s'entretînt sérieusement avec lui. Je le regardai dans les yeux, et je ne sais pas si j'éprouvai pour lui de la pitié ou de la honte, mais je lui répondis avec aplomb que je mâchais soigneusement la nourriture pour qu'elle fût mieux assimilée dans l'intestin ; et m'appuyant sur le fait bien connu qu'une nourriture digérée de manière satisfaisante apporte à l'organisme, en plus grande quantité, les calories indispensables au travail de toutes nos fonctions, je résumai en quelques phrases tout ce que j'avais puisé dans les livres à ce sujet.

Le vieillard hocha la tête, et, avec l'accent d'une profonde conviction, il prononça lentement la sentence suivante, célèbre dans toute la Perse :

*« Tue, Seigneur, celui qui, ne sachant rien lui-même, ose enseigner aux autres la voie qui mène aux portes de Ton Royaume. »*

À ce moment-là, Sari-Oglé lui posa une question. Le derviche y répondit brièvement, puis, se tournant à nouveau vers moi, il me demanda :

– Dites-moi, jeune étranger, sans doute faites-vous aussi

de la gymnastique ?

C'était vrai, j'en faisais même d'une façon intensive, non pas selon les méthodes des yogis hindous que je connaissais pourtant très bien, mais en m'en tenant de préférence au système du suédois Müller.

Je répondis qu'en effet je faisais de la gymnastique et trouvais indispensable de m'y exercer deux fois par jour, le matin et le soir – et je lui expliquai en quelques mots quelle sorte de mouvements je pratiquais.

– Tout cela, voyez-vous, n'est bon que pour le développement des bras et des jambes, et en général des muscles externes, dit le derviche ; mais nous avons aussi des muscles internes que vos mouvements mécaniques n'atteignent jamais.

– Oui, sans doute, dis-je.

– Bien, dit le vieillard. Revenons-en maintenant à votre manière de mâcher la nourriture. Si vous voulez connaître mon opinion sincère, je vous dirai que, si vous comptez sur cette lente mastication pour acquérir la santé ou n'importe quel autre avantage, vous avez choisi le plus mauvais moyen.

« En mâchant la nourriture avec tant de soin, vous réduisez le travail de votre estomac.

« Pour le moment vous êtes jeune, et tout se passe bien. Mais vous habituez votre estomac à la paresse, et à mesure que vous vieillirez vos muscles s'atrophieront peu à peu, par manque d'exercice naturel.

« Voilà ce qui arrivera sûrement si vous en restez à votre système de mastication.

« Vous savez qu'avec l'âge nos muscles et notre corps

entier s'affaiblissent. Mais vous, dans votre vieillesse, en plus de cette faiblesse naturelle vous en aurez encore une autre, que vous aurez vous-même cultivée en habituant votre estomac à ne pas travailler.

« Vous pouvez vous représenter ce que cela donnera !

« C'est le contraire qu'il faut faire. Non seulement il ne faut pas mâcher soigneusement la nourriture, mais à votre âge il vaut même mieux ne pas la mâcher du tout, il faut avaler des morceaux entiers, avaler des os si possible, pour faire travailler l'estomac.

« On voit bien que ceux qui vous ont conseillé cette mastication, comme ceux qui écrivent des livres là-dessus, n'ont entendu qu'un son de cloche, et n'ont pas cherché plus loin. »

Ces paroles simples, claires, et en même temps pleines de sens, me firent complètement changer d'opinion sur le vieillard.

Jusqu'alors je l'avais interrogé par simple curiosité, mais à partir de ce moment, j'éprouvai à son égard un immense intérêt et je me mis à écouter avec la plus grande attention toutes les explications qu'il continua à me donner.

Je compris soudain de tout mon être que certaines idées que j'avais acceptées jusqu'alors comme des vérités incontestables n'étaient pas justes. Auparavant, je n'avais vu qu'un seul côté des choses ; maintenant je les voyais sous un jour différent. Une foule de questions surgissaient dans ma tête à propos du problème que nous avions abordé.

Absorbés par notre conversation avec le derviche, le docteur Sari-Oglé et moi avions complètement oublié nos autres camarades et nous avions cessé de traduire ses paroles.

Voyant combien nous étions intéressés, ils nous interrompaient de temps en temps par des questions : « Que dit-il ? De quoi parle-t-il ? » Et chaque fois nous devions nous débarrasser d'eux en leur promettant de tout leur raconter plus tard en détail.

Lorsque le derviche eut fini de parler de la *mastication artificielle*, des différents moyens d'absorber la nourriture, et de la transformation automatique qu'elle subit en nous selon les lois, je lui dis :

« Ayez la bonté, mon père, de m'expliquer ce que vous pensez de la *respiration artificielle*. Je la crois utile et la pratique selon les indications des yogis : j'aspire l'air, je le retiens quelques instants et je l'exhale lentement. Peut-être serait-il préférable de ne pas le faire ? »

Le derviche, voyant que mon attitude envers ses paroles avait changé du tout au tout, se mit à m'expliquer avec bienveillance ce qui suit :

« Si vous vous faites du mal en mâchant ainsi la nourriture, vous vous en faites mille fois plus en pratiquant cette sorte de respiration. Tous les exercices de respiration qui sont donnés dans les livres ou que l'on enseigne dans les écoles ésotériques contemporaines ne peuvent faire que du mal.

« La respiration, comme doit le comprendre tout homme de bon sens, est, elle aussi, un processus d'absorption, mais d'une autre sorte de nourriture.

« En entrant dans l'organisme et en s'y transformant, l'air, tout comme la nourriture ordinaire, se décompose en ses parties constitutives, qui forment de nouvelles combinaisons, soit entre elles, soit avec les éléments correspondants de certaines substances déjà présentes dans l'organisme – pour

donner naissance aux différentes substances qui ne cessent d'être consumées par les processus de vie qui s'opèrent en l'homme.

« Vous n'ignorez pas que, pour obtenir une substance nouvelle, les éléments qui la constituent doivent être dosés selon des proportions bien définies.

Prenons le plus simple des exemples.

« Vous voulez cuire du pain. Pour cela, il vous faut tout d'abord préparer la pâte. Cette pâte exige une stricte proportion d'eau et de farine.

Si vous ne mettez pas assez d'eau, au lieu de pâte vous aurez quelque chose qui se brisera au moindre contact. Si vous mettez trop d'eau, vous ferez une bouillie, tout juste bonne à nourrir les animaux ; ni dans un cas ni dans l'autre, vous n'obtiendrez la pâte dont on fait le pain.

« Il en va de même pour toutes les substances requises par l'organisme. Les éléments qui les composent doivent se combiner entre eux dans une stricte proportion, en qualité comme en quantité.

« Quand vous respirez de la manière habituelle, vous respirez mécaniquement. L'organisme prend lui-même dans l'air, sans votre aide, la quantité de substances qu'il lui faut. Les poumons sont ainsi faits qu'ils sont habitués à travailler avec une quantité d'air bien définie. Si l'on modifie la quantité d'air qui passe dans les poumons, les processus intérieurs de fusion et d'équilibre s'en trouveront eux-mêmes inévitablement modifiés.

« Pour qui ne connaît pas dans tous leurs détails les lois fondamentales de la respiration, la pratique de la respiration artificielle ne peut que mener à une autodestruction, lente

peut-être, mais certaine.

« Ne perdez pas de vue qu'en dehors des substances nécessaires à l'organisme, l'air en contient d'autres, qui sont inutiles et même nuisibles. Et la respiration artificielle, c'est-à-dire la modification forcée de la respiration naturelle, permet à ces nombreuses substances nuisibles à la vie de pénétrer dans l'organisme ; en même temps, elle rompt l'équilibre quantitatif et qualitatif des substances utiles à une vie normale.

« La respiration artificielle change la proportion entre la quantité de nourriture que nous tirons de l'air et celle de nos autres nourritures. Par suite, si vous augmentez ou diminuez l'apport d'air, il vous faut augmenter ou diminuer en conséquence l'apport des autres sortes de nourriture.

« Pour maintenir un juste équilibre, il vous faut avoir une entière connaissance de votre organisme.

« Mais vous connaissez-vous si bien ? Savez-vous par exemple que les aliments sont nécessaires à l'estomac non seulement pour la nutrition elle-même, mais parce qu'il est accoutumé à recevoir une quantité définie de nourriture ?

« Si nous mangeons, c'est avant tout pour satisfaire notre goût et pour obtenir la sensation habituelle de plénitude qu'éprouve l'estomac quand il contient une certaine quantité de nourriture. Dans les parois de l'estomac se ramifient les *nerfs mobiles* qui, entrant en activité en l'absence d'une certaine pression, nous font éprouver la sensation particulière que nous nommons *faim*. Il y a ainsi différentes sortes de faim. Par exemple, la faim du corps ou faim physique, et ce que l'on pourrait appeler la faim nerveuse ou psychique.

« Tous nos organes travaillent mécaniquement, et en

chacun d'eux se crée, selon sa nature et l'habitude acquise, un certain rythme de fonctionnement. Il existe entre les rythmes de fonctionnement des différents organes une relation bien définie, qui assure à l'organisme son équilibre. Un organe dépend de l'autre. Tout est lié.

« En modifiant artificiellement la respiration, nous commençons par modifier le rythme de fonctionnement des poumons, mais comme l'activité des poumons est liée entre autres à celle de l'estomac, le rythme de fonctionnement de ce dernier s'en trouve lui-même modifié, tout d'abord légèrement, puis de manière de plus en plus accusée.

« Pour digérer, l'estomac a besoin d'un certain temps – disons environ une heure. Mais si le rythme de fonctionnement de l'estomac est changé, le temps pendant lequel les aliments y séjournent changera lui aussi ; par exemple, les aliments passeront si vite que l'estomac n'aura le temps de faire qu'une petite partie de son travail. Il en est de même pour les autres organes.

« Aussi est-il mille fois préférable de ne pas toucher à notre organisme. Mieux vaut le laisser dans l'état où il est, même s'il est détraqué, que de le réparer sans savoir comment.

« Je le répète, notre organisme est un appareil très compliqué. Il comporte de nombreux organes qui ont tous des processus de rythme différent et des besoins différents. Il vous faut donc choisir : changez tout, ou ne changez rien. Sinon, en fait de bien, vous ne ferez que du mal.

« Quantité de maladies proviennent de la respiration artificielle. Bien souvent, cela finit par une dilatation du cœur, ou par un rétrécissement de la trachée, quand ce n'est

pas l'estomac, le foie, les reins ou les nerfs qui sont atteints.

« Il est très rare que ceux qui s'exercent à la respiration artificielle ne ruinent pas définitivement leur santé. Seuls s'en tirent ceux qui savent s'arrêter à temps. Quiconque s'adonne pendant longtemps à la respiration artificielle en subira tôt ou tard les déplorables effets.

« C'est seulement si vous connaissez chaque petite vis, chaque petit rouage de votre machine, que vous pouvez savoir ce que vous devez faire. Mais si vous ne savez presque rien et que vous tentez une expérience, vous risquez gros, car la machine est très compliquée. Certaines petites vis peuvent aisément se casser sous un choc violent – et vous ne les retrouverez ensuite dans aucune boutique !

« Et, puisque vous me demandez mon avis, voilà le conseil que je vous donne : cessez vos exercices de respiration. »

Notre conversation se poursuivit fort avant dans la nuit.

Au moment de partir, après m'être concerté avec le prince sur ce que nous ferions ensuite, je remerciai le derviche en lui disant que nous nous proposions de rester un jour ou deux de plus dans ce village, et lui demandai s'il nous permettrait de parler encore une fois avec lui. Il y consentit, ajoutant même que, si nous le voulions, nous pouvions venir le voir le lendemain après le dîner.

Nous restâmes dans ce village, non pas deux jours comme nous l'avions prévu, mais une semaine entière, et chaque soir après le dîner, nous allions tous chez le derviche nous entretenir avec lui. En rentrant, Sari-Oglé et moi faisions part à nos camarades de tout ce qui avait été dit dans ces conversations.

Lorsque nous allâmes une dernière fois chez le derviche

pour le remercier et prendre congé, Ekim Bey, à notre grand étonnement, s'adressa soudain à lui en persan, sur un ton de déférence qui ne lui était pas habituel, et dit :

« Mon bon père ! J'ai pu me convaincre de tout mon être, pendant ces quelques jours, que vous étiez vraiment… » il s'interrompit un instant pour nous prier précipitamment, Sari-Oglé et moi, de le laisser parler sans l'aider, et de ne le corriger que dans le cas où ses expressions auraient dans la langue locale une signification particulière, qui pourrait dénaturer le sens de ses paroles ; puis il reprit : « … que vous étiez vraiment l'homme que je cherchais instinctivement ces derniers temps pour lui confier la direction de mon monde intérieur, afin de régler et de neutraliser la lutte qui a surgi en moi depuis peu entre deux tendances absolument opposées. Toutefois, des circonstances indépendantes de moi ne me permettent pas de m'installer ici, près de vous, et de venir, dans les moments difficiles, écouter avec vénération vos indications et vos conseils sur la manière dont je devrais vivre pour mettre fin à cette angoissante lutte intérieure et me préparer à acquérir un être digne de l'homme.

« C'est pourquoi je vous demande, si cela vous est possible, de ne pas refuser de me donner dès maintenant, en peu de mots, quelques indications sur les principes de vie qui conviennent à un homme de mon âge. »

À la question inattendue et quelque peu solennelle d'Ekim Bey, le derviche persan répondit longuement, avec beaucoup de détails et de précisions.

Je ne reproduirai pas ses explications ici, dans cette seconde série de mes écrits, car je considère que pour les lecteurs sérieux de mes ouvrages cela serait prématuré, et

nuirait même à la perception correcte de mes idées, qui doivent les mener à une vraie compréhension et non pas à un savoir vide. Aussi ai-je décidé, en toute tranquillité de conscience, de n'exposer que plus tard la quintessence de ces conceptions, dans un chapitre approprié de la troisième série de mes ouvrages, chapitre que j'intitulerai : *Le corps physique de l'homme, ses besoins conformes aux lois, et ses possibilités de manifestation.*

Le matin qui suivit cette dernière visite au derviche, nous nous remîmes en route, en laissant au sud l'itinéraire que nous avions d'abord projeté. En effet, deux d'entre nous, Karpenko et le prince Nijeradzé, étaient affaiblis par les fièvres, et leur état s'aggravait de jour en jour, de sorte qu'au lieu de nous diriger vers le golfe Persique nous obliquâmes vers Bagdad.

Nous atteignîmes Bagdad, où nous vécûmes un mois, puis nous nous dispersâmes. Chacun alla de son côté : le prince Loubovedsky, Yelov et Ekim Bey partirent pour Constantinople ; Karpenko, Nijeradzé et Pogossian voulaient tenter de remonter l'Euphrate jusqu'à sa source, puis de traverser les montagnes et de gagner la frontière russe ; le docteur Sari-Oglé et moi nous mîmes d'accord avec les autres pour retourner en Perse, cette fois dans la direction du Khorassan, et décider là-bas de la suite de notre expédition.

Entre tant de souvenirs, comment ne pas mentionner la passion qu'avait Ekim Bey pour tout ce qui touchait à l'hypnotisme ?

Son principal intérêt se portait sur les phénomènes qui forment dans leur ensemble ce que l'on nomme le *pouvoir de la pensée humaine*, dont l'étude constitue une branche spéciale

de la science contemporaine de l'hypnotisme.

Il parvint, particulièrement dans ce domaine, à des résultats pratiques vraiment sans précédent. Et les expériences qu'il effectuait en vue d'étudier sous tous ses aspects le pouvoir de la pensée humaine et ses diverses manifestations lui valurent d'être considéré comme un redoutable « magicien enchanteur ».

Les expériences qu'il fit sur ses amis et connaissances eurent entre autres pour résultat d'éveiller soit la crainte, soit un respect obséquieux chez les gens qui venaient à le rencontrer ou qui avaient simplement entendu parler de lui.

À mon avis, l'idée que se faisait de lui son entourage, et qui ne répondait en rien à la réalité, ne tenait pas à son profond savoir, ni au développement extraordinaire qu'il était parvenu à donner à ses forces intérieures, mais à la connaissance qu'il avait d'une propriété du fonctionnement de l'organisme, que l'on peut considérer comme une des formes de l'esclavage de la nature humaine.

Cette propriété, la même chez tout homme, à quelque classe qu'il appartienne et quel que soit son âge, consiste en ce que, à l'instant précis où cet homme pense à un objet concret extérieur à lui, ses muscles se tendent ou se contractent, et, pour ainsi dire, vibrent dans la direction de l'objet vers lequel vont ses pensées.

Par exemple, s'il pense à l'Amérique et que ses pensées se tournent vers l'endroit où il situe l'Amérique, certains de ses muscles, surtout les plus ténus, vibrent vers cet endroit, c'est-à-dire se tendent comme pour exercer une poussée dans cette direction.

Supposons que la pensée d'un homme soit dirigée vers le

second étage d'une maison alors qu'il se trouve lui-même au premier, certains de ses muscles se tendront et pour ainsi dire se soulèveront vers le haut. Bref, la tension de la pensée vers un endroit défini s'accompagne toujours d'une tension des muscles dans la même direction.

Ce phénomène se produit chez tous les hommes, même chez ceux qui s'en rendent compte et qui s'efforcent par tous les moyens à leur portée de s'y soustraire.

Chaque lecteur a sans doute déjà vu, au théâtre, au cirque, ou dans quelque autre salle de spectacle, comment les fakirs hindous, les magiciens, *les faiseurs de miracles, et autres détenteurs des secrets de la science surnaturelle*, étonnent le monde par leurs tours de magie, retrouvent des objets cachés ou devinent l'action que le public veut leur faire exécuter.

Pour accomplir leurs « miracles » ces magiciens tiennent par la main l'un des spectateurs et *devinent* ce qu'on leur a demandé de faire en se laissant tout simplement guider d'après les indications données par les secousses inconscientes de la main de ce spectateur.

S'ils réussissent cet exploit, ce n'est pas en vertu de connaissances occultes, mais uniquement parce qu'ils possèdent le secret de cette propriété de l'homme.

Quiconque connaît ce secret peut en faire autant, pour peu qu'il s'y exerce.

Avec de la persévérance et de la pratique on peut toujours arriver à deviner ce qui a été demandé. Il suffit de savoir concentrer son attention sur la main de l'autre et en saisir tous les petits mouvements presque imperceptibles.

Par exemple, si le spectateur sait que le magicien doit prendre le chapeau qui est posé sur la table, même s'il connaît

le truc et s'efforce de penser au soulier qui est sur le divan, c'est pourtant au chapeau qu'il pensera inconsciemment, et les muscles qui intéressent le magicien se tendront dans cette direction, car ils sont davantage soumis au subconscient qu'au conscient.

Comme je l'ai déjà dit, Ekim Bey faisait des expériences de ce genre sur ses amis, en vue de mieux étudier le psychisme humain et de déterminer les causes des influences hypnotiques.

Parmi les expériences auxquelles il avait recours pour accomplir la tâche qu'il s'était imposée, il y en avait une, des plus originales, qui étonnait le profane plus que tous les tours des fakirs.

Il procédait de la manière suivante :

Sur une feuille de papier quadrillé il écrivait dans l'ordre tout l'alphabet et, sur une dernière ligne, tous les chiffres de un à neuf, plus le zéro. Il préparait ainsi plusieurs feuilles, avec des alphabets de différentes langues.

S'asseyant à une table, il plaçait devant lui, un peu sur la gauche, l'un des alphabets, et prenait un crayon de sa main droite. Puis il faisait asseoir à sa gauche, juste en face de l'alphabet, un sujet bénévole, par exemple une personne désireuse de connaître l'avenir. De sa main gauche, il saisissait alors la main droite du sujet, et lui disait à peu près ceci :

« Tout d'abord nous allons savoir comment vous vous appelez... »

Puis il murmurait lentement, comme se parlant à lui-même : « la première lettre de votre nom... » et, ce faisant, il conduisait la main du sujet sur l'alphabet.

En raison de la propriété humaine dont j'ai parlé, lorsque la main arrivait sur la lettre par laquelle commençait le nom, elle donnait une secousse involontaire.

Ekim Bey, qui en connaissait la signification, l'enregistrait immédiatement et reprenait :

« La première lettre de votre nom est… » Il énonçait alors la lettre sur laquelle la main avait tremblé, et l'inscrivait sur un bloc-notes.

Continuant ainsi, il trouvait les quelques lettres qui formaient le début du nom. Il devinait ensuite le reste ; par exemple, ayant obtenu les lettres S-T-E, il écrivait le nom de Stéphane.

Puis il disait :

« Vous vous appelez Stéphane. Maintenant nous allons savoir votre âge. » Et il passait la main du sujet sur les chiffres.

Après cela, il devinait s'il était marié, combien il avait d'enfants, leurs noms, le nom de sa femme, celui de son pire ennemi ou de son bienfaiteur, etc.

Après plusieurs de ces expériences de « divination », ses clients étaient si éberlués qu'ils en oubliaient tout au monde, et dictaient eux-mêmes à Ekim Bey presque tout ce qu'il avait besoin de savoir. Il n'avait plus qu'à répéter ce qu'on lui avait indiqué. Après quoi, il pouvait leur lâcher la main, et inventer n'importe quelle fantaisie sur leur avenir, ils le croyaient sans réserve, recueillant pieusement chaque mot qui sortait de sa bouche.

Tous ceux avec lesquels Ekim Bey avait fait cette sorte d'expérience colportaient ensuite, avec la plus grande sincérité, des histoires si fantastiques sur son pouvoir que les

cheveux de leurs auditeurs se dressaient sur la tête.

Ainsi, l'image qu'on se faisait du docteur Ekim Bey resplendit bientôt de l'auréole du magicien. On prononçait même son nom à voix basse, avec un frisson.

De nombreuses personnes se mirent à lui écrire, non seulement de Turquie, mais de l'étranger, surtout d'Europe, et à l'importuner des demandes les plus variées. Celui-ci le priait de lui prédire l'avenir d'après son écriture, celui-là de l'aider dans un amour non partagé, un troisième de le guérir à distance de quelque vieille maladie. Il recevait des lettres de pachas, de généraux, d'officiers, de mullahs, d'instituteurs, de prêtres, de marchands, de femmes de tout âge, mais plus encore de jeunes filles de toutes nationalités.

Pour tout dire, il était assailli d'une telle multitude de requêtes en tous genres que s'il avait voulu répondre à chacun des quémandeurs en lui expédiant une simple enveloppe vide, il ne lui aurait pas fallu moins de cinquante secrétaires.

Un jour que j'étais venu le voir à Scutari dans la propriété de son père, sur la rive du Bosphore, il me montra un grand nombre de ces lettres, et je me souviens encore comment nous avons pu rire à perdre haleine devant la naïveté et la sottise des gens.

Mais à la fin, toutes ces demandes finirent par l'excéder à tel point qu'il en vint même à renoncer à son a activité de médecin à laquelle il était pourtant très attaché et à s'enfuir des endroits où il était connu.

La connaissance approfondie qu'avait Ekim Bey de l'hypnotisme et de toutes les propriétés automatiques du psychisme de l'homme ordinaire se révéla très utile au cours

de l'un de nos voyages, où il nous tira fort heureusement d'une situation particulièrement difficile dans laquelle nous étions tombés.

Nous nous trouvions, Ekim Bey, moi et plusieurs de nos camarades dans la ville de Yanghichar, au sud de Kachgar, d'où nous voulions partir pour explorer les hautes vallées du massif de l'Hindou-Kouch. Nous nous accordions l'un de nos grands repos habituels, avant de reprendre la route, lorsque Ekim Bey reçut de son oncle une lettre lui disant que son père avait beaucoup vieilli ces derniers mois, et qu'il ne lui restait sans doute plus longtemps à vivre.

Cette nouvelle bouleversa Ekim Bey. Il résolut d'interrompre son voyage et de retourner au plus vite en Turquie afin d'aller passer quelque temps auprès de son cher père avant qu'il ne fût trop tard.

Comme ces continuels déplacements, avec la constante tension nerveuse qu'ils exigeaient, commençaient à me lasser, et que j'avais moi aussi très envie de revoir mes vieux parents, je décidai d'abandonner l'expédition et d'accompagner Ekim Bey jusqu'en Russie.

Nous prîmes congé de nos camarades et partîmes vers Irkechtam, en direction de la Russie.

Après toutes sortes d'aventures et au prix de grandes difficultés, sans passer par les routes normales qui mènent toutes de Kachgar à Och, nous atteignîmes la ville d'Andijan, dans le Ferghanat.

Nous avions, en effet, décidé en chemin de profiter de l'occasion pour aller visiter dans cette région, jadis illustre, les ruines de plusieurs villes anciennes, dont nous avions beaucoup entendu parler et que nous pensions retrouver

d'après certaines hypothèses logiques, basées sur diverses données historiques.

Notre itinéraire s'en trouva fort allongé, et c'est finalement près de la ville d'Andijan que nous rejoignîmes la route habituelle.

Mais lorsque, après avoir acheté à Marghelan des billets de chemin de fer pour Krasnovodsk, nous prîmes place dans le train, nous nous aperçûmes, à notre grande détresse, que nous n'avions plus d'argent pour continuer le voyage, ni même pour nous nourrir le lendemain. De plus, nous avions à ce point usé nos vêtements que nous ne pouvions plus nous montrer en public. Il nous fallait donc aussi de l'argent pour nous vêtir.

Nous décidâmes alors de ne pas aller jusqu'à Krasnovodsk mais de prendre à Tcherniavo le train pour Tachkent, d'où nous pourrions télégraphier pour demander de l'argent, et où nous pourrions vivre tant bien que mal en attendant la réponse.

Arrivés à Tachkent, nous prîmes une chambre à bon marché dans un hôtel proche de la gare, et envoyâmes aussitôt notre télégramme. Comme nous n'avions plus un sou, nous allâmes au bazar de la brocante vendre tout ce qui nous restait : fusils, montres, podomètres, compas, cartes géographiques, bref tout ce dont nous pouvions tirer quelque argent.

Le même soir, déambulant par les rues, nous discutions fiévreusement de notre situation, nous demandant si celui à qui nous avions télégraphié serait chez lui et s'il aurait l'idée de nous envoyer l'argent tout de suite, si bien que sans le remarquer nous arrivâmes au Vieux-Tachkent.

Nous nous assîmes dans un tchaïkhané sarte, continuant à réfléchir sur ce que nous ferions si l'argent avait du retard. Après avoir envisagé bon nombre de combinaisons, nous décidâmes que Ekim Bey pourrait se faire passer pour un fakir hindou et moi pour un avaleur de sabres et pour un phénomène capable d'ingurgiter n'importe quelle quantité de substances vénéneuses. Et nous fîmes toutes sortes de plaisanteries à ce sujet.

Le lendemain matin, avant toute chose, nous nous rendîmes à la rédaction d'un journal de Tachkent, au bureau des petites annonces, où l'on prenait aussi les commandes pour n'importe quel type d'affiches.

Il y avait là un commis juif très sympathique, récemment arrivé de Russie. Nous bavardâmes un peu avec lui, et lui commandâmes des insertions dans les trois journaux de Tachkent, ainsi qu'une énorme affiche annonçant l'arrivée d'un fakir hindou – je ne me rappelle plus quel nom nous avions choisi, peut-être bien celui de Ganez ou de Ganzin – lequel ferait le lendemain soir, avec son assistant Salakan, à la salle des fêtes, une démonstration d'expériences hypnotiques et autres phénomènes surnaturels.

Notre commis se chargea d'obtenir de la police l'autorisation d'affichage, et le jour suivant, dans le Nouveau comme dans le Vieux-Tachkent, des affiches sensationnelles tiraient l'œil des passants.

Entre-temps nous avions déniché deux sans-travail venus du fond de la Russie et, après les avoir envoyés se décrasser au hammam, nous les avions emmenés à l'hôtel pour les préparer aux séances d'hypnotisme.

Nous les mîmes finalement dans un tel état d'hypnose que

le jour de la séance nous pouvions bel et bien leur enfoncer d'énormes épingles sous la peau du thorax, leur coudre la bouche, ou encore, après les avoir allongés entre deux chaises, la tête sur l'une et les talons sur l'autre, leur poser sur le ventre des poids énormes ; après quoi, tous ceux qui le voulaient pouvaient s'approcher et leur arracher un cheveu.

Mais ce qui étonna le plus les savants, docteurs et juristes de l'endroit, ce fut de voir Ekim Bey deviner leur nom ou leur âge, à l'aide du procédé que j'ai déjà décrit.

Bref, à l'issue de la première séance, non seulement notre caisse était pleine, mais nous avions reçu des centaines d'invitations à dîner. Quant aux yeux que nous faisaient les femmes, mieux vaut n'en point parler.

Trois soirs de suite, nous renouvelâmes ces séances, et, comme la recette dépassait de beaucoup ce dont nous avions besoin, nous partîmes au plus vite, pour nous débarrasser de ces encombrants admirateurs.

En écrivant ce chapitre, qui a ravivé en moi le souvenir de nos diverses expéditions et randonnées à travers l'Asie, je ne puis m'empêcher de penser à l'idée surprenante que se font de ce continent la plupart des Européens.

Vivant depuis quinze ans déjà en Occident sans interruption, en relation constante avec des gens de toutes nationalités, j'en suis venu à la conclusion qu'ici on ne sait pas et on ne s'imagine même pas ce que c'est que l'Asie.

La plupart des gens, en Europe et en Amérique, se représentent l'Asie comme un continent de grandeur indéterminée, aux confins de l'Europe, habité par des peuplades vivant à l'état sauvage, ou dans le meilleur des cas demi-sauvage, qui ont échoué là par hasard.

L'idée qu'ils se font de son étendue est des plus vagues. Ils compareraient facilement ces territoires aux pays européens, et ne soupçonnent même pas que le continent d'Asie est si vaste qu'il pourrait contenir plusieurs Europes, et qu'il abrite d'importantes communautés dont non seulement les Européens mais les Asiatiques eux-mêmes n'ont jamais entendu parler.

En outre, ces « peuplades sauvages » ont atteint depuis longtemps déjà, en matière de médecine, d'astrologie et de sciences naturelles, sans *sophistications* ni explications hypothétiques, un degré de perfectionnement auquel la civilisation européenne ne parviendra peut-être que dans plusieurs centaines d'années.

# Piotr Karpenko

Piotr Karpenko, qui fut mon ami d'enfance, et qui devint plus tard, par sa propre valeur et non pas seulement par la vertu d'un diplôme, un éminent géologue, n'est plus aujourd'hui de ce monde… Que Dieu ait son âme !

Pour donner une idée des principales caractéristiques de l'individualité de Piotr Karpenko, et pour répondre au but que je me suis assigné dans cette série de mes écrits – c'est-à-dire pour que le lecteur puisse retirer de ce chapitre un ensemble d'informations qui lui soit réellement profitable – il me suffira, je pense, de décrire en détail les circonstances qui firent de nous des amis, et de raconter ensuite certaines péripéties de l'expédition au cours de laquelle survint, par la volonté du destin, le malheureux incident qui devait entraîner sa fin prématurée.

Notre amitié commença à l'époque où nous étions encore des gamins.

Je me propose d'ailleurs de parler longuement de tout ce qui se passa entre nous, car cela pourrait fort bien éclairer certains aspects du psychisme de ces « jeunes vauriens » – qui deviennent parfois plus tard des hommes remarquables.

Nous habitions alors la ville de Kars, où je faisais partie de la chorale des petits chanteurs à la cathédrale de la citadelle.

Je dois dire tout d'abord qu'à partir du moment où mon maître Bogatchevsky eut quitté Kars, tandis que mon premier maître, le Père Borsh, était lui-même en congé de maladie, je me sentis privé des deux hommes qui avaient sur moi une réelle autorité, et je n'eus plus envie de rester à Kars.

Comme d'autre part ma famille parlait de retourner sous peu à Alexandropol, je rêvais d'aller à Tiflis pour être admis à la *Chorale de l'Evêché* – proposition qui m'avait souvent été faite et qui paraissait très tentante et flatteuse à mon jeune amour-propre.

Alors que de tels rêves formaient encore le centre de gravité de ma pensée qui commençait tout juste à se développer, un matin, très tôt, je vis arriver en courant l'un des choristes de la cathédrale, un soldat de l'intendance qui était devenu mon ami grâce aux bonnes cigarettes que je lui apportais de temps à autre et que j'avais, je le confesse, chipées subrepticement dans l'étui de mon oncle. Haletant, il me dit qu'il avait par hasard surpris une conversation entre le commandant de la forteresse, le général Fadeïev, et le chef de la police montée, au cours de laquelle il avait été question d'arrêter plusieurs personnes et de les interroger au sujet d'une affaire concernant le champ de tir ; et mon nom avait été cité parmi ceux des suspects.

Je fus très alarmé par cette nouvelle, car j'avais quelque chose à me reprocher à propos du champ de tir, si bien que, voulant éviter tout désagrément, je décidai de ne plus remettre mon départ, et quittai Kars en hâte, dès le lendemain.

Or, c'est précisément cet incident du champ de tir – en raison duquel je me voyais obligé de fuir la ville au plus vite – qui avait été à l'origine de mon amitié avec Piotr Karpenko.

À Kars comme à Alexandropol, j'avais à cette époque de nombreux amis, les uns de mon âge, les autres de plusieurs années mes aînés.

Parmi les premiers se trouvait un garçon très

sympathique, fils d'un fabricant de vodka. Il s'appelait Riaouzov, ou Riaïzov, je ne me souviens plus. Il m'invitait souvent chez lui, et parfois aussi je passais le voir à l'improviste.

Ses parents le gâtaient beaucoup. Il avait sa chambre à lui, où nous pouvions préparer confortablement nos leçons, et sur sa table de travail nous attendait presque toujours une assiette remplie de tartes feuilletées sortant du four, dont j'étais alors très friand. Mais le plus important peut-être était qu'il avait une sœur de douze ou treize ans, qui entrait souvent dans la chambre lorsque je m'y trouvais.

Une amitié naquit entre nous, et sans le remarquer je tombai amoureux d'elle. Elle non plus, semblait-il, ne me regardait pas avec indifférence... Une idylle silencieuse commença.

Un autre de mes camarades, fils d'un officier d'artillerie, fréquentait aussi cette famille. Comme nous, il faisait ses études à la maison, pour préparer je ne sais quelle école, car, ayant été reconnu légèrement sourd d'une oreille, il n'avait pu être admis au corps des Cadets.

C'était Piotr Karpenko. Lui aussi était amoureux de la petite Riaouzov, qui semblait également bien disposée à son égard.

Elle était gentille avec lui parce qu'il lui apportait souvent des bonbons et des fleurs, et avec moi parce que je jouais bien de la guitare et que j'étais habile à exécuter, sur les mouchoirs qu'elle aimait broder, des dessins qu'elle faisait ensuite passer pour siens.

Ainsi, nous étions tous deux amoureux de cette fille, et petit à petit la flamme de *la jalousie s'alluma dans nos cœurs*

*rivaux.*

Un soir, après le service à la cathédrale, où cette « mangeuse de cœurs » était présente, j'inventai quelque excuse plausible et obtins du maître de chapelle la permission de partir un peu plus tôt, afin de la retrouver à la sortie et de l'accompagner jusque chez elle.

À la porte de la cathédrale, je tombai sur mon rival.

Tous deux, la rage au cœur, nous escortâmes cependant notre *dame* jusque chez elle, comme de parfaits chevaliers.

Mais sur le chemin du retour je ne pus me retenir plus longtemps et, le prenant à partie pour une raison quelconque, je lui administrai une bonne raclée.

Le lendemain soir, je me rendis comme de coutume avec quelques camarades dans le campanile de la cathédrale.

Il n'y avait pas encore de clocher dans l'enceinte de la cathédrale. On était justement en train de le construire, et les cloches étaient suspendues dans une construction temporaire en bois, de forme octogonale, qui avec son toit élevé ressemblait un peu à un kiosque.

L'espace entre le toit et les poutres auxquelles étaient suspendues les cloches était juste assez grand pour abriter notre « club » ; nous nous y réunissions presque tous les jours, et, assis à califourchon sur les poutres ou sur l'étroit rebord des murs au-dessous du toit, nous fumions, racontions des anecdotes et même, parfois, préparions nos leçons.

Plus tard, lorsque le clocher de pierre fut achevé et que les cloches y furent montées, le campanile provisoire fut offert par le gouvernement russe à la nouvelle église grecque que l'on était en train de construire et, depuis lors, il servit de clocher à cette église.

Ce soir-là, je trouvai au club, en dehors des dix membres permanents, mon ami Pétia, d'Alexandropol, de passage à Kars – c'était le fils de l'inspecteur des postes Kerensky, qui fut plus tard au nombre des officiers tués dans la guerre russo-japonaise – et un garçon du quartier grec de Kars, surnommé Fekhi, mais dont le vrai nom était Khorkanidi, et qui devint par la suite l'auteur de nombreux livres de classes. Il avait apporté du halva grec fait à la maison, cadeau que sa tante envoyait aux petits chanteurs dont les chants l'avaient si souvent « touchée jusqu'au fond de l'âme ».

Nous étions là, mangeant le halva, fumant et bavardant, lorsque Piotr Karpenko surgit, avec un bandeau sur l'œil, flanqué de deux autres garçons russes, qui n'étaient pas membres du club. Il vint à moi, exigeant une « explication » pour l'offense de la veille.

Et comme il était un de ces adolescents nourris de poésie qui aiment à s'exprimer dans un langage noble, il termina brusquement son long préambule ampoulé par cette déclaration catégorique : « La terre est trop petite pour nous porter tous deux ; en conséquence, l'un de nous doit mourir. »

Cette tirade grandiloquente me donna envie de lui faire sortir à coups de poings toutes ces balivernes de la tête. Mais mes autres amis entreprirent de me raisonner et déclarèrent que seuls les gens qui n'ont pas encore été touchés par la culture contemporaine, les Kurdes par exemple, règlent leurs différends de cette manière et que les personnes respectables ont recours à des méthodes plus civilisées. Ces paroles fouettèrent mon orgueil, et, pour ne pas être traité de sauvage ni de lâche, j'entamai une sérieuse discussion sur l'incident.

Après de longues palabres, que nous intitulions alors des *débats*, il apparut que certains garçons prenaient mon parti, et les autres celui de mon rival. Ces débats ne tardèrent pas à dégénérer en hurlements assourdissants, menaçant même parfois de tourner au drame, et il s'en fallut de peu que nous ne nous jetions mutuellement du haut du campanile. Pour finir, il fut décidé que nous nous battrions en duel.

Alors se posa une question : comment se procurer des armes ?... Impossible de trouver nulle part des pistolets ou des épées.

Dès lors toutes nos émotions et toute notre excitation, qui avaient déjà atteint leur paroxysme, se concentrèrent sur la recherche d'une solution à ce nouveau problème.

Il y avait parmi nous un certain Tourtchaninov, nanti d'une voix glapissante, et que nous trouvions tous excessivement drôle.

Pendant que nous réfléchissions à ce que nous allions faire, il s'exclama soudain, de sa voix de tête : « S'il est difficile de trouver des pistolets, rien n'est plus simple que de se procurer des canons ! »

Tout le monde se mit à rire, comme d'ailleurs chaque fois qu'il ouvrait la bouche.

« Pourquoi riez-vous, bande de diables ! riposta-t-il. On peut parfaitement utiliser des canons pour votre affaire. Il n'y a qu'un seul inconvénient. Vous avez décidé que l'un de vous devait mourir, mais dans un duel au canon, il se pourrait bien que vous périssiez tous les deux. Si vous consentez à courir ce risque, ma suggestion sera le comble de la simplicité. »

Il proposa alors que nous allions tous deux au champ de tir

où avaient lieu les exercices d'artillerie, et que, sans nous faire voir, nous nous couchions quelque part entre les canons et les cibles, pour y attendre notre sentence. Celui de nous deux qui serait tué par un éclat serait condamné par le sort.

Nous connaissions tous très bien le champ de tir.

Il se trouvait à courte distance, juste au pied des montagnes entourant la ville. C'était un espace assez étendu et vallonné, de quinze à vingt kilomètres carrés, qui, pendant les périodes de tir, à certaines époques de l'année, était strictement interdit et gardé de tous les côtés.

Nous y allions souvent, surtout la nuit, à l'instigation de deux grands chenapans nommés Aïvazov et Denisenko, qui avaient sur nous une certaine autorité, afin de ramasser, ou pour mieux dire de voler, des éclats d'obus en cuivre et de la mitraille de plomb répandus sur le terrain après les explosions et que nous vendions ensuite au poids pour un bon prix.

Malgré l'interdiction formelle de ramasser les éclats d'obus, et bien entendu de les vendre, nous nous arrangions toujours pour opérer à la faveur du clair de lune, en profitant des moments où les gardes du cordon de sécurité relâchaient leur vigilance.

À la suite des nouveaux débats provoqués par la proposition de Tourtchaninov, il fut catégoriquement décidé de mettre ce projet à exécution dès le lendemain.

D'après les conditions fixées par les *témoins* – Tchemouranvo, Kerensky et Khorkanidi de mon côté, et du côté de mon rival, Ornitopoulo et les deux étranges garçons qu'il avait amenés avec lui – nous devions nous rendre sur le terrain dès l'aube, avant que le tir n'ait commencé, et, à environ cent mètres des cibles, nous étendre à une certaine

distance l'un de l'autre, dans quelque trou d'obus où personne ne pourrait nous voir, pour y rester jusqu'au crépuscule. Celui qui survivrait pourrait alors partir et aller où bon lui semblerait.

Les témoins décidèrent également de rester toute la journée à proximité du terrain d'artillerie, sur les bords de la rivière Kars-Tchaï, et de venir le soir nous chercher dans nos trous afin de connaître le résultat du duel. En cas de simple blessure de l'un de nous, ou des deux à la fois, ils feraient le nécessaire ; et si nous étions tués, ils raconteraient à tout le monde que nous étions allés ramasser du cuivre et du plomb, sans savoir qu'il y avait un exercice de tir ce jour-là, et que nous avions été « liquidés ».

Le lendemain, au point du jour, toute notre compagnie, munie de victuailles, se rendit à la rivière Kars-Tchaï.

En arrivant, les témoins nous remirent à chacun notre part de provisions, puis deux d'entre eux nous conduisirent sur le terrain, et nous nous couchâmes dans nos fossés respectifs. Ils rejoignirent ensuite les autres, et passèrent leur temps à pêcher dans la rivière.

Jusque-là, tout avait plutôt l'air d'une plaisanterie, mais une fois le tir commencé, il n'y avait plus du tout de quoi rire. Je ne sais sous quelle forme et dans quel ordre se déroulèrent les expériences subjectives intérieures et les associations mentales de mon rival, mais je sais bien ce qui se passa en moi dès le début du tir. Ce que j'éprouvai et ressentis tandis que les obus commençaient à voler et à éclater au-dessus de ma tête, je m'en souviens aujourd'hui comme si c'était hier.

Au premier abord, je fus tout étourdi, mais bientôt l'intensité des émotions qui affluaient en moi et la puissance

de confrontation logique de ma pensée s'accrurent à tel point qu'à chaque instant j'avais l'impression de penser et de vivre davantage qu'au cours d'une année entière.

En même temps, j'éprouvais pour la première fois une *sensation complète de moi-même* qui allait sans cesse grandissant, cependant qu'il m'apparaissait clairement que, par ma légèreté, je m'étais mis ce jour-là dans une situation où j'avais toutes les chances d'être anéanti, car, sur le moment, ma mort me semblait certaine.

Une peur instinctive devant l'inévitable prit possession de mon être tout entier, au point que la réalité qui m'entourait semblait disparaître pour ne laisser subsister que cette invincible terreur animale.

Je me souviens que j'aurais voulu me faire aussi petit que possible et m'abriter dans quelque repli du terrain, afin de ne plus entendre et de ne plus penser.

Le tremblement qui s'empara de tout mon corps prit peu à peu une intensité effrayante, comme si chacune de mes cellules vibrait indépendamment ; malgré le vacarme des canons, j'entendais très distinctement mon cœur battre et mes dents claquer si fort qu'il me semblait à chaque instant qu'elles allaient toutes se briser.

À ce propos, je signalerai ici que c'est précisément cet incident de ma jeunesse qui fit apparaître pour la première fois en moi certaines données – qui devaient prendre par la suite une forme plus définie grâce aux influences conscientes exercées sur moi par certains hommes avec lesquels j'entrai en contact – données qui ont toujours empêché ma nature de se laisser tourmenter par des problèmes où mon seul profit personnel était en jeu, et m'ont permis de ne plus ressentir ni

admettre que des peurs authentiques, tout en restant capable de me mettre à la place d'un autre et de comprendre de tout l'être, sans jamais me laisser entraîner ni duper, la peur qu'il peut éprouver.

Je ne me rappelle pas combien de temps je restai dans cet état, couché dans le fossé. Je peux seulement dire que là encore, comme toujours et en tout, notre très grand, implacable et invisible Maître, le Temps, ne manqua pas de reprendre ses droits, et que je finis par m'habituer à cette épreuve intérieure, ainsi qu'au fracas des canons et à l'explosion des obus tout autour de moi.

Peu à peu les pensées qui m'avaient tourmenté tout d'abord quant à la possibilité de ma fin tragique disparurent à leur tour.

Le tir comportait comme d'habitude plusieurs séries de salves entrecoupées d'intervalles ; cependant il m'était impossible de fuir pendant ces répits, ne fût-ce qu'en raison du risque de tomber entre les mains des gardes.

Il n'y avait rien d'autre à faire qu'à me tenir tranquille là où j'étais.

Après avoir mangé, je m'endormis sans même m'en apercevoir. De toute évidence mon système nerveux, après le travail intensif auquel il avait été soumis, exigeait instamment du repos.

Je ne sais combien de temps dura mon sommeil, mais quand je me réveillai, tout était calme autour de moi et la nuit commençait à tomber.

Lorsque je fus tout à fait éveillé et me représentai clairement les raisons de ma présence en ce lieu, je réalisai avec une joie sans bornes que j'étais indemne.

C'est seulement une fois cette joie égoïste apaisée que je me souvins et me mis à m'inquiéter du sort de mon compagnon de malheur. Je sortis silencieusement de mon trou, regardai autour de moi, ne vis personne, et rampai à la recherche de mon ami, jusqu'à l'endroit où il devait se trouver.

Le voyant étendu sans mouvement, j'eus très peur, et cependant je pensais, j'étais même tout à fait sûr, qu'il était simplement endormi.

Mais soudain, remarquant qu'il avait du sang sur la jambe, je perdis la tête, et toute ma haine de la veille se transforma en pitié.

La terreur que j'éprouvais maintenant ne le cédait en rien à celle que j'avais connue quelques heures auparavant, lorsque je craignais pour ma propre vie. Je restai là pétrifié, accroupi sur mes talons, cherchant encore instinctivement à passer inaperçu.

J'étais toujours dans cette position lorsque les témoins rampèrent vers moi à quatre pattes.

Me voyant considérer si étrangement Karpenko étendu, puis remarquant à leur tour le sang sur sa jambe, ils furent saisis de la même angoisse, et, figés comme moi sur leurs talons, se mirent à le regarder fixement.

Ainsi qu'ils me l'avouèrent plus tard, ils étaient eux aussi tout à fait convaincus qu'il était mort.

Notre groupe immobile et comme hypnotisé reprit vie lorsque Kerensky, resté trop longtemps à observer Karpenko dans une pose inconfortable, sentit soudain une douleur violente dans son cor au pied ; s'avançant un peu pour changer de position, il remarqua nettement que le bord du

manteau de Karpenko se soulevait à intervalles réguliers. Pour en être plus sûr, il se glissa près de lui et, convaincu cette fois que Karpenko respirait, il nous l'annonça d'un cri. Revenant à nous, nous nous approchâmes en rampant.

Une fois rassurés sur son sort – nous qui, un instant auparavant, étions encore muets et comme paralysés – nous reprîmes enfin nos esprits, et, autour de Karpenko immobile dans le fossé, nous nous mîmes séance tenante à délibérer sur ce que nous devions faire, tout en nous coupant constamment la parole. Puis soudain, par un accord tacite, nous hissâmes Karpenko sur nos bras entrecroisés et le transportâmes vers la rivière Kars-Tchaï.

Nous nous arrêtâmes dans les ruines d'une briqueterie, et, après avoir fait à la hâte un lit de fortune avec nos vêtements, nous y couchâmes Karpenko pour examiner la plaie. Il semblait que seule sa jambe avait été effleurée par un shrapnell, et que la blessure était sans danger.

Comme Karpenko était encore inconscient et que nous ne savions que faire, l'un de nous courut à la ville chercher un de nos amis, infirmier, lui aussi membre de la chorale de la cathédrale, cependant que les autres lavaient et bandaient la blessure.

L'infirmier arriva bientôt dans une carriole, et nous lui expliquâmes que l'accident était survenu tandis que nous ramassions du cuivre sans savoir que des tirs auraient lieu.

Ayant examiné la blessure, il déclara qu'elle n'était pas dangereuse et que l'évanouissement était dû à la perte de sang. Dès qu'il lui eut fait respirer des sels, le blessé revint à lui.

Bien entendu, nous suppliâmes l'infirmier de ne parler à

personne des circonstances de l'accident, car nous risquions d'avoir de graves ennuis, étant donné l'interdiction formelle de pénétrer sur le champ de tir.

Une fois revenu à lui, Karpenko leva les yeux sur ceux qui l'entouraient, et lorsque, posant son regard sur moi plus longtemps que sur les autres, il se mit à sourire, quelque chose remua en moi et je fus envahi de remords et de pitié. À partir de ce moment, j'éprouvai envers lui les mêmes sentiments qu'à l'égard d'un frère.

Nous ramenâmes le blessé chez lui et expliquâmes à sa famille que, comme il traversait un ravin pour aller pêcher, un rocher s'était détaché et l'avait atteint à la jambe.

Ses parents acceptèrent notre histoire et j'obtins d'eux la permission de passer toutes les nuits à son chevet, jusqu'à son rétablissement.

Tant qu'il fut trop faible pour se lever, je lui servis d'infirmier, et pendant toute cette période nous parlâmes de bien des choses. C'est ainsi que commença notre étroite amitié.

Quant à notre amour pour la dame de nos pensées, en lui comme en moi, il s'était brusquement volatilisé.

Dès que Karpenko fut guéri, ses parents l'emmenèrent en Russie, où, plus tard, il passa des examens et entra dans une grande école technique.

Pendant plusieurs années, je ne le revis plus, mais régulièrement, à l'occasion de ma fête et de mon anniversaire, je recevais de lui une longue lettre dans laquelle il commençait toujours par me donner des détails sur sa vie intérieure et extérieure, puis me demandait mon opinion sur une série de questions qui l'intéressaient, surtout

sur des sujets religieux.

Son premier véritable enthousiasme pour nos idées communes se manifesta sept ans après le duel que j'ai raconté.

Un été qu'il allait à Kars par la diligence – à cette époque il n'y avait pas encore de chemin de fer dans la région – il apprit que j'étais à Alexandropol et s'arrêta au passage pour me rendre visite.

J'étais venu là dans l'intention de poursuivre, dans la solitude et sans être dérangé, certaines expériences pratiques relatives au problème qui m'intéressait alors particulièrement, celui de l'influence qu'exercent les vibrations du son sur les êtres humains comme sur toutes les autres formes de vie.

Le jour de son arrivée, après avoir déjeuné avec lui, je lui proposai de m'accompagner à notre grande écurie que j'avais transformée en laboratoire et où je passais presque tout mon temps. En me regardant travailler, il se prit d'un tel intérêt pour tout ce que je faisais qu'il se dépêcha de partir le jour même rendre visite à sa famille pour revenir auprès de moi trois jours plus tard.

Nous restâmes ensemble presque tout l'été ; il me quittait seulement un jour ou deux, de temps à autre, pour aller voir sa famille à Kars.

À la fin de l'été, plusieurs membres de notre groupe des Chercheurs de Vérité, récemment organisé, vinrent me retrouver à Alexandropol ; nous avions décidé de nous rendre dans les ruines d'Ani, ancienne capitale de l'Arménie, pour y faire des fouilles.

Karpenko se joignit à nous pour la première fois dans cette

expédition et, grâce aux échanges qu'il eut pendant plusieurs semaines avec divers membres de ce groupe, il fut graduellement entraîné dans le courant des idées qui nous passionnaient tous.

Les fouilles terminées, il rentra en Russie où il obtint bientôt son diplôme d'ingénieur des mines. Je ne le revis plus pendant trois ans, mais nous restâmes en contact, nous écrivant de temps à autre. Karpenko correspondit également pendant cette période avec plusieurs autres membres du groupe des Chercheurs de Vérité qui étaient devenus ses amis.

Au bout de ces trois années, il fut admis comme membre permanent de notre originale société et dès lors prit part avec mes autres camarades et moi-même à plusieurs grandes expéditions en Asie et en Afrique.

C'est au cours de l'une de ces expéditions, dont le but était d'aller du Pamir aux Indes en traversant l'Himalaya, que survint le tragique incident auquel j'ai fait allusion et qui fut cause de sa fin prématurée.

Dès le départ nous avions rencontré de graves difficultés.

En atteignant les premiers contreforts nord-ouest de l'Himalaya, alors que nous franchissions un col escarpé, une grosse avalanche nous ensevelit sous la neige.

Nous eûmes toutes les peines du monde à nous en sortir. Par malheur, deux d'entre nous manquaient ; nous les dégageâmes en toute hâte, mais, hélas, ils étaient déjà morts.

L'un d'eux était le baron F..., spécialiste de l'occultisme, et l'autre, notre guide, Karakir-Khaïnu.

Ainsi, nous nous trouvions privés non seulement d'un véritable ami en la personne du baron F..., mais aussi d'un guide qui connaissait admirablement le pays.

Je dois dire à ce propos que la région où se produisit l'accident, située entre les monts de l'Hindou-Kouch et la grande chaîne de l'Himalaya, est tout entière constituée par un enchevêtrement chaotique d'étroites vallées ; et parmi toutes les formations de ce genre, issues de quelque cataclysme, nous n'avions jamais eu à en explorer d'aussi inextricables.

On pourrait croire que les Puissances supérieures se sont plu à rendre ces régions compliquées et déconcertantes à seule fin qu'aucun être humain n'ose jamais s'y aventurer.

Après cet accident, qui nous privait d'un guide considéré, même chez les siens, comme le meilleur connaisseur de tous les coins et recoins de cette région, nous errâmes pendant plusieurs jours, cherchant à sortir de ces lieux inhospitaliers.

« N'avaient-ils donc ni carte ni boussole ? » se demandera sans doute le lecteur.

Bien entendu, nous en avions, et plus encore qu'il n'en fallait, mais en réalité ce serait un bienfait pour quiconque s'aventure dans ces parages si ces « cartes » n'avaient jamais existé.

Une carte, comme le disait notre ami Yelov, s'appelle, dans la tribu des S…, *khormanoupka*, ce qui signifie « sagesse », et le mot « sagesse », dans leur langue, se définit comme suit : *Preuve mentale que deux fois deux font sept et demi, moins trois et quelque chose.*

Pour faire utilement usage des cartes contemporaines, il n'est pas de meilleur moyen que de mettre en pratique un dicton judicieux qui nous est parvenu des temps les plus anciens : *Si tu veux réussir dans une affaire quelconque, demande l'avis d'une femme, et fais juste le contraire.*

Il en est bien ainsi de ces cartes : si vous désirez suivre le bon chemin, consultez-en une et prenez la direction opposée ; vous pouvez être sûr d'arriver exactement où vous vouliez.

Ces cartes sont peut-être excellentes pour ceux de nos contemporains qui, toujours assis à leur bureau, et n'ayant ni le temps ni la possibilité d'aller où que ce soit, ont cependant à écrire quantité de livres de voyages et d'aventures. Pour eux ces cartes sont précieuses, car grâce au temps qu'elles leur font gagner ils peuvent tout à loisir échafauder leurs histoires fantastiques.

Il existe peut-être de bonnes cartes pour certaines régions, mais moi qui en ai eu un grand nombre entre les mains au cours de ma vie, depuis les anciennes cartes chinoises jusqu'aux modernes cartes d'état-major, je n'ai jamais pu en trouver une seule qui fût convenable, au moment où j'en avais vraiment besoin.

Certaines cartes peuvent parfois aider les voyageurs à s'orienter plus ou moins, mais seulement dans les endroits surpeuplés ; quant à celles des régions inhabitées, c'est-à-dire des lieux où elles sont le plus nécessaires, par exemple en Asie centrale, mieux vaudrait, comme je viens de le dire, qu'il n'en existât point du tout. Car elles déforment la réalité au point d'en être comiques.

Supposons, par exemple, que d'après les indications de la carte vous ayez à franchir le lendemain quelque col élevé, où, bien entendu, vous prévoyez qu'il fera froid. Le soir, en faisant vos bagages, vous sortez vos vêtements chauds et tout ce qu'il faut pour vous protéger du froid. Vous emballez tout le reste et chargez les sacs sur les bêtes, en plaçant à portée de la main vos affaires chaudes.

Eh bien, il arrive presque toujours qu'en dépit des indications de la carte vous traversiez des vallées et des régions basses, et qu'au lieu du froid vous ayez à subir une telle chaleur que vous enverriez au diable jusqu'à votre chemise. Et comme les vêtements chauds ne sont ni emballés, ni fixés solidement sur le dos des bêtes, ils glissent et se déplacent à chaque pas, et gênent les animaux aussi bien que les voyageurs. Quant à refaire les bagages en chemin, seuls ceux qui ont passé par là, ne fût-ce qu'une fois au cours d'une longue journée de marche, peuvent comprendre ce que cela veut dire.

Bien entendu, quand il s'agit de voyages entrepris pour le compte de quelque gouvernement à certaines fins politiques, et pour lesquels d'importantes sommes sont allouées, ou d'une expédition financée par quelque veuve de banquier, ardente théosophe, on peut engager de nombreux porteurs pour emballer et déballer les bagages ; mais un véritable voyageur doit tout faire par lui-même, et aurait-il des domestiques qu'il lui serait impossible de ne pas les aider, car il est pénible pour un homme normal, au milieu des difficultés du voyage, d'assister les bras ballants aux efforts que font les autres.

Ces cartes contemporaines sont ce qu'elles sont parce que de toute évidence elles ont été dressées selon des procédés dont j'ai une fois été le témoin.

Je voyageais alors avec plusieurs membres du groupe des Chercheurs de Vérité à travers les montagnes du Pamir, au-delà du pic Alexandre III.

À cette époque, dans une des vallées proches de ce pic, se trouvait le quartier général des prospecteurs du service topographique de l'armée du Turkestan.

Le chef prospecteur était un certain colonel, très ami de l'un de nos compagnons de voyage, et nous fîmes exprès un détour par cette vallée pour lui rendre visite.

Le colonel avait pour assistants quelques jeunes officiers d'état-major, qui nous reçurent avec le plus grand plaisir, car il y avait des mois qu'ils vivaient dans ces parages où l'on n'aurait pu rencontrer âme qui vive à une centaine de kilomètres à la ronde. Nous restâmes sous leurs tentes pendant trois jours, décidés à bien nous reposer.

Au moment où nous nous préparions à partir, un des jeunes officiers nous demanda la permission de se joindre à nous, car il devait aller dans la même direction pour dresser la carte d'une région située à deux jours de marche. Il emmenait avec lui deux soldats topographes.

Dans une vallée, nous tombâmes sur un camp de Kara-Kirghiz nomades et liâmes conversation avec eux. L'officier qui nous accompagnait parlait aussi leur langue.

L'un de ces Kara-Kirghiz était un homme âgé et sans aucun doute plein d'expérience. L'officier, un de mes amis et moi-même, lui demandâmes de partager notre repas, espérant profiter de sa connaissance des lieux pour tirer de lui autant de renseignements que possible.

Nous parlions tout en mangeant une excellente *kovourma* d'agneau farci ; l'officier avait également de la vodka qu'il avait amenée de Tachkent, et que ces nomades apprécient beaucoup, surtout quand aucun des leurs ne les voit boire.

Après quelques verres de vodka, le vieux Kara-Kirghiz nous donna plusieurs informations sur ces régions et nous indiqua certaines curiosités à voir.

Nous désignant une montagne dont nous avions déjà

remarqué le sommet couvert de neiges éternelles, il déclara : « Vous voyez ce pic, là-bas ? Eh bien, juste derrière, il y a ceci, ceci et cela, et il y a aussi le fameux tombeau d'Iskander. »

Notre officier dessinait soigneusement tout ce qui était décrit. Il était d'ailleurs un assez bon artiste.

Lorsque nous eûmes fini de manger, et que le Kara-Kirghiz fut retourné à son camp, je regardai le dessin de l'officier et constatai qu'il avait dessiné tout ce que le vieux lui avait décrit, non pas derrière la montagne, comme ce dernier l'avait indiqué, mais devant.

Je le lui fis remarquer, et compris à sa réponse qu'il avait confondu « devant » et « derrière », parce que dans ce langage les mots « derrière » et « devant », *bou-ty* et *pou-ty*, semblent presque les mêmes, surtout lorsqu'ils sont prononcés rapidement au milieu d'une phrase. Aux oreilles de celui qui ne connaît pas cette langue à fond, ces mots sonnent de la même façon.

Lorsqu'il eut compris son erreur, l'officier se contenta de s'exclamer : « Oh, que le diable l'emporte ! » et il ferma bruyamment son carnet. Il dessinait depuis près de deux heures et n'avait certes aucune envie de tout recommencer, d'autant plus que nous nous apprêtions à poursuivre notre chemin.

Je suis sûr que ce croquis fut par la suite reporté sur une carte exactement tel que l'officier l'avait dessiné. Plus tard l'éditeur, n'étant jamais allé dans ces endroits, aura bien entendu placé ces détails non pas du bon côté de la montagne, mais de l'autre, et c'est là que désormais nos frères voyageurs s'attendront à les trouver. À de très rares exceptions près, les cartes se font de cette manière. Aussi ne doit-on pas s'étonner,

lorsqu'une carte indique une rivière toute proche, de trouver à sa place l'une des opulentes filles de Sa Majesté Himalaya.

Ainsi, nous continuâmes notre route au hasard pendant plusieurs jours, sans guide, prenant les plus grandes précautions pour éviter de rencontrer une de ces bandes de brigands qui, surtout dans ce temps-là, se plaisaient à transformer cérémonieusement les Européens qui tombaient entre leurs mains en captifs, et plus tard, à les échanger, non moins cérémonieusement, avec quelque autre tribu habitant cette partie de notre chère planète, contre un bon cheval, ou un fusil dernier modèle, ou simplement contre une jeune fille, une captive elle aussi, bien entendu.

D'étape en étape, nous arrivâmes à un petit torrent que nous décidâmes de suivre, supposant qu'il finirait bien par nous mener quelque part. Nous ne savions même pas si ce serait au nord ou au sud, car la région dans laquelle nous étions était une ligne de partage des eaux.

Nous marchâmes le long des rives aussi longtemps que ce fut possible, mais bientôt, par endroits, elles devinrent trop escarpées et presque inaccessibles, et nous dûmes entrer dans le lit même du torrent.

Nous n'avions fait que quelques kilomètres, lorsque la rivière, grossie de nombreux petits affluents, devint trop profonde pour que nous puissions suivre son lit. Il fallut s'arrêter et délibérer sérieusement sur la façon de continuer le voyage.

Nous décidâmes en définitive d'égorger toutes les chèvres qui avaient servi à transporter nos bagages aussi bien qu'à assurer notre subsistance, et de faire de leurs peaux des *bourdiouks* afin de construire un radeau sur lequel nous

descendrions la rivière.

Pour mettre notre décision à exécution, nous choisîmes non loin de là un endroit confortable, d'où nous pouvions facilement nous défendre contre tout danger, et nous y établîmes notre camp.

Il était déjà trop tard pour entreprendre autre chose ce jour-là ; après avoir dressé les tentes, mangé, allumé les feux suivant les règles, et bien entendu désigné les veilleurs qui devaient se relayer pendant la nuit, nous allâmes nous coucher.

Le lendemain nous entreprîmes de tuer les chèvres, que la veille encore nous considérions sincèrement comme nos amies et associées dans nos efforts pour surmonter les difficultés du voyage.

Après cette belle manifestation christiano-musulmane, tandis que l'un de nous se mettait à débiter la viande en petits morceaux pour la faire rôtir et en remplir certaines des outres, d'autres préparaient les bourdiouks et les gonflaient, d'autres encore tordaient les intestins des chèvres pour en faire des cordes destinées à consolider le radeau et à y fixer les bourdiouks. Un dernier groupe, dont je faisais partie, quitta le camp, armé de haches, pour se procurer le bois dur nécessaire à la construction du radeau.

Dans nos recherches, nous nous éloignâmes passablement de notre camp. Il nous fallait une sorte de platane, appelé là-bas *karagatch*, ainsi que du bouleau fibreux. Seules ces deux essences de bois nous paraissaient assez solides pour résister aux chocs contre les rochers dans les passages étroits et les rapides.

Dans les environs du camp, nous rencontrions surtout des

figuiers, et autres espèces de bois tendres.

Nous avancions, tout en examinant les arbres, lorsque nous aperçûmes soudain, à quelque distance, un homme appartenant à l'une des tribus locales, assis sur le sol.

Après nous être concertés, nous décidâmes de lui demander où nous pourrions trouver les arbres dont nous avions besoin.

En nous approchant, nous remarquâmes qu'il était vêtu de loques, et nous reconnûmes à son visage qu'il était une sorte d'ez-ezounavouran, c'est-à-dire un de ces hommes qui travaillent sur eux-mêmes pour le salut de leur âme, ou comme les Européens les appellent, des *fakirs*.

Puisque j'emploie ici l'expression de *fakir*, je considère qu'il ne sera pas superflu de faire une petite digression, afin de jeter quelque lumière sur ce fameux mot. C'est en effet un de ces nombreux mots vides qui, du fait de la signification erronée qui leur a été attribuée, exercent une action automatique sur tous les Européens actuels, et constituent l'une des causes principales de la dégénérescence croissante de leur penser.

Le sens du mot *fakir*, tel que l'entendent les Européens, est inconnu des peuples d'Asie, et cependant ce mot est en usage là-bas presque partout. Fakir, ou plus correctement *fakhr*, est tiré d'un mot turcoman qui signifie « mendiant », et chez presque toutes les populations du continent asiatique dont les langues tirent leurs racines de l'ancien turcoman, ce mot en est venu de nos jours à signifier « filou » ou « tricheur ».

Pour exprimer la conception de « filou » ou de « tricheur », ces peuples disposent de deux mots, provenant tous deux de l'ancien turcoman. L'un d'eux est ce mot de *fakir*,

l'autre est *louri*.

Le premier désigne plus spécialement celui qui, par son astuce, tire profit des autres en exploitant leur religiosité, tandis qu'on applique le second à celui qui exploite simplement leur bêtise.

Le nom de *louri* est entre autres donné aux Bohémiens, à la fois en tant que peuple et en tant qu'individus.

D'une façon générale, les Bohémiens mènent partout une vie de nomades parmi les autres populations. Ils s'occupent principalement de trafic de chevaux et de bricolages, chantent dans les festins, disent la bonne aventure, et tout à l'avenant. Ils campent d'ordinaire aux environs des centres les plus peuplés, et par toutes sortes de ruses abusent de la naïveté des citadins et des villageois. C'est pourquoi ce nom de *louri* est utilisé depuis longtemps en Asie pour qualifier tout individu, quelle que soit sa race, qui est un tricheur ou un filou.

Le « fakir »tel que l'imaginent les Européens, est le plus souvent désigné chez les Asiatiques par le mot ez-ezounavouran qui vient du turcoman et signifie « celui qui se bat lui-même ».

J'ai moi-même beaucoup entendu parler, en Europe, des prétendus *fakirs*, et lu de nombreux livres à leur sujet. La plupart de ces récits et écrits affirment que leurs « tours » sont surnaturels et miraculeux, alors qu'il s'agit là de tours exécutés par des fourbes sans scrupules et des escrocs de première classe.

Pour comprendre à quelle confusion aboutissent ainsi les Européens, il me suffira, je pense, de dire qu'ayant voyagé dans presque tous les endroits où, d'après les conceptions

européennes, devraient se trouver ces fakirs, nés de leur imagination, je n'en ai pas rencontré un seul.

En revanche, j'ai eu la chance de rencontrer tout récemment un vrai *fakhr*, tel que le conçoivent les peuples du continent asiatique, et ce n'était dans aucun de ces pays où les Européens croient que vivent les *fakirs*, par exemple aux Indes ou dans quelque autre pays d'Asie, mais au cœur même de l'Europe, dans la ville de Berlin.

Je longeais un jour le Kurfürsten Damm, en direction de l'entrée principale du Jardin zoologique, lorsque j'aperçus sur le trottoir, dans une petite voiture, un cul-de-jatte qui tournait la manivelle d'une boîte à musique antédiluvienne.

À Berlin, dans la capitale de l'Allemagne, tout comme dans les autres agglomérations représentant en quelque sorte la quintessence de la civilisation contemporaine, faire directement appel à la charité est interdit, alors que mendier par tout autre moyen est autorisé. C'est pourquoi les uns tournent la manivelle d'un vieil orgue de Barbarie, les autres vendent des boîtes d'allumettes vides, d'autres encore des cartes postales inconvenantes et de la littérature du même genre, et ainsi la police les laisse à peu près tranquilles.

Ce mendiant, donc, faisait marcher sa boîte à musique, dont la moitié des notes manquaient. Il portait un uniforme de soldat allemand.

En passant, je lui donnai une petite pièce et comme je jetais par hasard un coup d'œil sur lui, son visage me parut familier.

Je ne le questionnai pas, car je ne me risquais jamais à parler seul à des inconnus dans mon allemand petit-nègre, mais je me demandai où j'avais bien pu voir cette tête-là.

Après avoir terminé mes affaires, je revins par la même rue. L'infirme était toujours là. Je m'approchai très lentement, le regardant avec attention, cherchant à me rappeler pourquoi cette physionomie m'était si familière, mais sur le moment je n'y parvins pas. Ce ne fut qu'en arrivant au *Romanisches Café* que je me souvins tout à coup : cet homme n'était autre que le mari d'une dame qui, plusieurs années auparavant, à Constantinople, m'avait été envoyée par un docteur de mes amis, avec une lettre d'introduction me priant de lui donner des soins médicaux.

Le mari de cette dame était un ex-officier russe qui avait été évacué de Russie sur Constantinople avec l'armée Wrangel.

Je me souvenais maintenant que la jeune dame était venue me trouver avec une épaule démise et le corps couvert d'ecchymoses.

Pendant que je m'occupais de son bras, elle me raconta que son mari l'avait battue parce qu'elle refusait de se vendre pour un bon prix à certain Juif espagnol.

Avec l'aide des docteurs Victorov et Maximovitch, je lui remis tant bien que mal l'épaule en place, puis elle s'en alla.

Deux ou trois semaines plus tard, je me trouvais dans un restaurant russe appelé *La Rose Noire*, lorsque je vis cette dame s'approcher de moi. Me désignant d'un signe de tête un homme assis à la table qu'elle venait de quitter, elle me dit précipitamment : « C'est lui, c'est mon mari » et elle ajouta : « Je me suis de nouveau réconciliée avec lui. Au fond, c'est un brave homme, même s'il se laisse parfois emporter. » Ayant dit, elle me quitta en hâte, et je compris alors à quel type de femme elle appartenait. Puis je regardai longuement le

visage de cet officier, qui m'intéressait par l'étrangeté de ses traits.

Et voilà qu'aujourd'hui, à Berlin, je retrouvais le même officier, cul-de-jatte, portant l'uniforme allemand, tournant la manivelle d'une boîte à musique et ramassant de petites pièces de monnaie. Au cours d'une journée, les passants apitoyés jettent un grand nombre de pièces à ces pauvres victimes de la guerre.

À mon avis, cet homme était un vrai *fakhr*, dans le sens où l'entendent tous les peuples d'Asie ; et quant à ses jambes, que Dieu me donne d'en avoir d'aussi saines et d'aussi fortes !

Mais, assez sur ce sujet. Revenons au thème principal de ce chapitre…

Ainsi, nous nous approchâmes de cet *ez-ezounavouran*, et, après les salutations d'usage, nous nous assîmes auprès de lui. Avant de lui demander ce que nous voulions, nous commençâmes par converser avec lui sur des sujets quelconques, afin d'observer les formes de politesse qui ont cours dans ces pays.

Il est intéressant de noter ici que le psychisme des peuples qui habitent ces régions est totalement différent de celui des Européens. Chez ces derniers, presque toujours, ce qui est dans leur tête est sur leur langue. Chez les Asiatiques, il n'en est pas de même – la dualité du psychisme est fortement développée. N'importe lequel d'entre eux peut se montrer poli et amical, tout en vous haïssant du fond du cœur et en ruminant toutes sortes de méchancetés à votre intention.

Bien des Européens qui ont vécu parmi eux pendant des dizaines d'années sans comprendre cette particularité, et qui les jugent d'après eux-mêmes, passent à côté de beaucoup de

choses et provoquent constamment des malentendus qu'ils auraient pu éviter. Ils ne savent pas que les Asiatiques ont beaucoup d'amour-propre et de fierté, et que chacun d'entre eux, quelle que soit sa situation, exige de tous une certaine attitude à son égard en tant qu'individu.

Sur certains points, ils sont très stricts. Ainsi, en abordant cet homme, nous ne l'interrogeâmes pas tout de suite sur ce que nous voulions savoir, car l'interroger avant d'avoir observé les règles de politesse coutumières, Dieu nous en préserve !

Chez eux, les choses importantes sont gardées pour la fin, et l'on doit y venir petit à petit, comme par hasard ; sinon, dans le meilleur des cas, on vous dirigera très poliment vers la droite alors que votre route est à gauche. Par contre, si vous faites tout suivant les règles, non seulement on vous dira ce que vous voulez savoir, mais on s'empressera même de vous aider, dans toute la mesure du possible, à atteindre votre destination.

Connaissant cette particularité, une fois assis à ses côtés, nous nous mîmes à parler de la beauté du paysage, lui disant que nous étions là pour la première fois, lui demandant comment il se sentait, si les conditions lui convenaient, et ainsi de suite. Et ce n'est qu'au bout d'un certain temps que je lui dis en passant : « Nous avons besoin de tel et tel bois pour nos radeaux, mais nous n'en trouvons nulle part aux alentours. »

Il répondit qu'il regrettait infiniment de ne pas pouvoir nous renseigner à ce sujet car il n'était que depuis peu dans la région, mais que son maître, qui vivait là depuis longtemps, et connaissait bien les environs, pourrait peut-être le savoir.

C'était un vénérable vieillard, qui habitait dans une grotte, juste derrière la colline.

Il se leva pour se rendre aussitôt auprès de lui, mais le docteur Sari-Oglé l'arrêta et lui demanda si nous pouvions voir son honorable maître et lui demander nous-mêmes où nous pourrions trouver le bois dont nous avions besoin. « Certainement, répondit-il, allons-y ensemble. Mon maître est presque un saint et il est toujours prêt à aider tout le monde. »

Nous vîmes de loin un homme assis dans un pré, à l'ombre d'un groupe d'arbres. Sans nous attendre, notre guide courut lui dire quelques mots, et nous fit signe d'approcher.

Après avoir échangé les salutations d'usage, nous nous assîmes auprès de lui. À ce moment, un autre habitant de ces lieux apparut et vint s'asseoir à nos côtés. Nous apprîmes plus tard qu'il était lui aussi un élève de ce vénérable ez-ezounavouran.

Le visage du vieillard nous parut si plein de bonté et si différent de celui d'un homme ordinaire que, sans nous livrer aux habituelles manipulations préliminaires et sans lui cacher quoi que ce fût, nous lui racontâmes ce qui nous était arrivé et comment nous pensions sortir de cette région.

Il nous écouta avec la plus grande attention et, après avoir réfléchi quelques instants, nous dit que le cours d'eau au bord duquel nous nous étions arrêtés était un affluent du Tchitral, lui-même affluent de la rivière Kaboul, qui se jette dans l'Indus.

Il ajouta que pour sortir de cette région il y avait de nombreuses routes, mais qu'elles étaient toutes longues et pénibles. Si nous étions capables de faire le voyage comme

nous l'avions projeté et si nous avions la chance d'éviter les rives habitées par des peuplades peu accueillantes aux étrangers, alors notre plan était le meilleur que l'on puisse imaginer. Quant à l'essence de bois que nous cherchions, il pensait qu'elle ne valait rien et que le mieux pour nous serait d'employer du cornouiller. Il précisa que sur la gauche du sentier par lequel nous étions venus il y avait un vallon où cet arbuste poussait en épais buissons.

Il allait encore dire quelque chose, mais à ce moment nous entendîmes un bruit tout proche, un de ces bruits qui font frémir un voyageur de la tête aux pieds. L'ez-ezounavouran se tourna tranquillement dans la direction d'où venait le bruit. De sa voix de vieillard, il lança un cri particulier, et quelques instants plus tard surgit hors des buissons, dans toute sa beauté et sa force, un énorme ours gris, tenant quelque chose dans sa gueule.

Comme l'animal se dirigeait vers nous, le vieil homme cria de nouveau. L'ours, nous regardant avec des yeux étincelants, s'approcha sans se presser, déposa aux pieds du vieillard ce qu'il tenait, puis nous tourna le dos et disparut dans les buissons.

Nous étions pétrifiés, et le tremblement instinctif qui s'était emparé de nous était si fort que nous en claquions des dents.

Le vieillard nous expliqua avec bienveillance que l'ours était un de ses bons amis et qu'il lui apportait parfois du tchoungari ([10]).

Même après ces paroles rassurantes nous avions de la peine à nous reprendre tout à fait ; nous nous regardions les uns les autres avec effarement, et nos visages trahissaient

notre intense perplexité.

Le vieillard, en se levant lourdement, nous sortit de notre stupeur ; il nous dit que c'était l'heure de sa promenade quotidienne et que, si nous le désirions, il nous accompagnerait au vallon où poussaient les cornouillers.

Après quoi, il récita une prière, et partit en avant. Nous le suivîmes avec ses élèves jusqu'au vallon, qui était en effet couvert de buissons de cornouillers, et tous, y compris le vieillard, nous nous mîmes à couper les arbustes dont nous avions besoin, en choisissant les plus gros.

Lorsque nous en eûmes rassemblé deux énormes tas, jugeant notre tâche terminée, nous demandâmes au vieillard s'il consentirait à venir avec nous jusqu'à notre camp, qui n'était pas très éloigné, pour permettre à l'un de nos amis, qui avait une petite machine spéciale, de faire son portrait avec une grande exactitude, ce qui ne prendrait pas beaucoup de temps.

Le vieillard commença par refuser, mais ses disciples nous aidèrent à le persuader, et, chargés de nos fardeaux, nous nous rendîmes au bord de la rivière, où nous avions laissé toute l'équipe au travail.

En quelques mots, nous mîmes les autres au courant. Le professeur Skridlov prit une photo du vieillard et alla aussitôt la développer.

Pendant ce temps-là, assis à l'ombre d'un figuier, nous faisions cercle autour de l'ez-ezounavouran. Vitvitskaïa était parmi nous, le cou enveloppé d'un bandage, car elle avait été prise un mois plus tôt d'une pénible affection de la gorge, assez courante dans ces montagnes, qui lui donnait l'air d'avoir un goitre.

En voyant son bandage, le vieillard demanda ce qu'elle avait.

Après avoir entendu nos explications, il la pria de s'approcher, l'examina minutieusement, lui palpa le cou avec soin, puis la fit allonger sur le dos et se mit à masser l'enflure de diverses manières, en murmurant certaines paroles.

Quel ne fut pas notre étonnement lorsque, après vingt minutes de massage, l'énorme enflure se mit à disparaître sous nos yeux. Quelque vingt minutes plus tard il n'en restait absolument rien.

Au même moment, le professeur Skridlov revenait avec une épreuve de la photographie. Frappé à son tour de stupéfaction, il se prosterna devant le vieillard, puis, avec une humilité qui ne lui était pas habituelle, le supplia de bien vouloir le guérir des maux de reins dont il souffrait atrocement depuis plusieurs jours.

Le vieillard lui demanda quelques précisions sur sa maladie, et envoya aussitôt l'un de ses élèves arracher la racine d'un certain arbuste qu'il désigna. Puis il donna cette racine au professeur, et lui dit : « Prenez une part de cette racine pour deux parts d'écorce de figuier, que vous trouverez presque partout. Faites-les bien bouillir ensemble, et, tous les deux jours pendant deux mois, buvez un verre de cette infusion, comme si c'était du thé, avant de vous endormir. »

Il demanda alors à voir la photographie, qu'ils se mirent tous à examiner, et qui émerveilla les disciples.

Puis nous invitâmes le vieil homme à manger avec nous de la *kovourma* de chèvre, avec des gâteaux de *pokhand* ([11]), ce qu'il ne refusa pas.

Nous apprîmes au cours de la conversation qu'il avait été

jadis un top-bashi de l'émir d'Afghanistan, grand-père de l'émir actuel, et qu'à l'âge de soixante ans, après avoir été blessé au cours d'une tentative de soulèvement des Béloutchis fomentée par quelque puissance européenne, il s'en était retourné dans son Khorassan natal.

Lorsque ses blessures furent complètement guéries, il ne voulut plus rejoindre son poste, car il commençait à sentir le poids des ans, et il décida de consacrer le reste de sa vie au salut de son âme.

Il se mit tout d'abord en relation avec des derviches persans, puis il se fit admettre parmi les Baptistes, mais les quitta bientôt pour revenir en Afghanistan, où il entra dans un monastère, près de Kaboul. Quand il eut compris tout ce qui lui était nécessaire, et se fut convaincu qu'il n'avait plus besoin des autres, il se mit à chercher une retraite, loin des hommes.

L'ayant trouvée en ces lieux, il s'y fixa en compagnie de quelques hommes désireux de vivre suivant ses indications. Maintenant il attendait la mort, car il avait déjà quatre-vingt-dix-huit ans – et il est rare de nos jours d'atteindre les cent ans.

Au moment où le vieil homme allait se lever pour partir, Yelov, à son tour, lui demanda d'être assez bon pour lui donner un conseil au sujet de ses yeux. Plusieurs années auparavant, dans la région transcaspienne, il avait été atteint de trachome ; malgré des traitements de toutes sortes il n'avait pas guéri et le mal était devenu chronique : « Mes yeux ne me font pas toujours souffrir, mais tous les matins ils suppurent et sont collés ; de plus, lors d'un changement de climat, ou pendant une tempête de sable, ils me font très

mal. »

L'ez-ezounavouran lui conseilla de piler très fin un peu de sulfate de cuivre, puis, chaque soir avant de s'endormir, d'humecter une aiguille avec sa propre salive, de la plonger dans le sulfate de cuivre, et de la passer entre ses paupières. Il devrait répéter cette opération pendant un certain temps.

Après quoi le vieillard se leva, et adressa à chacun de nous le geste qui correspond là-bas à ce qu'on appelle en Europe une bénédiction, puis il se dirigea vers sa grotte, et tout le monde le suivit, même nos chiens.

Tout en l'escortant, nous avions repris notre conversation avec lui, lorsque soudain Karpenko, sans avoir consulté personne, s'adressa à lui dans la langue uzbek et dit : « Saint père ! Vous que, par la volonté du destin, nous avons rencontré en ces lieux de manière si inattendue, et qui êtes un homme grand par le savoir et riche d'expérience tant sur le plan de la vie ordinaire que sur celui de la préparation de soi à l'être qui doit subsister après la mort, nous sommes tous persuadés du fond du cœur que vous ne nous refuserez pas votre conseil, si toutefois vous le jugez possible, sur la vie que nous devrions mener et l'idéal que nous devrions garder présent en nous pour parvenir enfin à vivre conformément aux desseins d'En-Haut, d'une façon qui soit digne de l'homme. »

Le vénérable vieillard ne répondit pas tout de suite à cette étrange requête de Karpenko. Il se mit à regarder autour de lui, comme pour chercher quelque chose, puis s'avança vers un tronc d'arbre abattu.

Il s'assit, attendit que nous soyons tous installés, les uns sur l'arbre, les autres par terre, puis se tourna vers Karpenko

et se mit à parler lentement.

Sa réponse, qui fut des plus intéressantes, et d'une grande profondeur, prit la forme d'un long sermon.

Ce qui fut dit alors par le vieil ez-ezounavouran fera partie de la troisième série de mes écrits ; je le rapporterai dans un chapitre spécial intitulé : *Le corps astral de l'homme, ses besoins et ses possibilités de manifestation conformes aux lois*.

Pour le moment, je me contenterai de parler des résultats que donnèrent les cures de ce vénérable vieillard, tels que je les ai vérifiés plusieurs années plus tard.

Vitvitskaïa n'eut plus jamais la moindre douleur ni le moindre symptôme de réapparition du mal dont elle avait souffert. Pour sa part, le professeur Skridlov ne savait comment exprimer sa gratitude à l'égard du vieillard, qui l'avait sans doute débarrassé pour toujours des souffrances qui le torturaient depuis douze ans. Quant à Yelov, son trachome avait totalement disparu un mois plus tard.

Après cet événement riche de signification pour nous tous, il nous fallut encore trois jours pour construire le radeau et terminer tous nos préparatifs.

Le quatrième jour, tôt dans la matinée, le radeau improvisé fut mis à l'eau et nous commençâmes à descendre la rivière.

Au début, notre originale embarcation n'avait pas toujours assez d'eau pour flotter ; par endroits, nous devions la pousser, parfois même la porter. Mais plus nous allions, plus la rivière devenait profonde, et mieux elle flottait. À certains moments, malgré sa charge, elle volait littéralement.

Nous ne pouvions pas dire que nous étions très rassurés,

surtout lorsque le radeau franchissait des passes étroites et se jetait contre les rochers, mais plus tard, lorsque nous nous fûmes convaincus de sa résistance, ainsi que de l'efficacité du dispositif imaginé par l'ingénieur Samsounov, nous nous sentîmes tout à fait à notre aise, et même d'humeur à plaisanter.

L'idée géniale de Samsounov avait été d'utiliser six bourdiouks solidement fixés, deux à l'avant, et deux sur chaque côté du radeau, pour servir de tampons toutes les fois que le radeau heurterait les rochers.

Le second jour de cette singulière navigation, nous échangeâmes des coups de feu avec une bande d'indigènes appartenant à l'une des tribus riveraines.

Et c'est au cours de cette fusillade que Piotr Karpenko fut grièvement blessé.

Il devait mourir deux ans plus tard, très jeune encore, dans une ville de Russie centrale.

Paix à tes cendres, toi, le meilleur et le plus sincère des camarades !

# Le professeur Skridlov

Je veux encore parler d'un des amis les plus proches de mon essence, un ami beaucoup plus âgé que moi, le professeur d'archéologie Skridlov, que je connus dans les premières années de ma vie responsable, et qui disparut sans laisser de traces pendant la grande agitation des esprits en Russie.

J'ai raconté, dans le chapitre sur le prince Youri Loubovedsky, comment je fis sa connaissance alors qu'il cherchait un guide pour visiter les environs du Caire.

Je le rencontrai de nouveau lors de mon premier voyage avec le prince Loubovedsky, dans l'ancienne ville de Thèbes, où il était venu nous rejoindre pour entreprendre des fouilles.

Pendant trois semaines nous vécûmes ensemble à l'intérieur d'un tombeau, et dans les moments où nous nous reposions de nos travaux nous parlions, abordant surtout des problèmes d'ordre métaphysique. Malgré notre différence d'âge, nous étions peu à peu devenus de si bons amis que lorsque le prince Youri Loubovedsky repartit pour la Russie, nous décidâmes de ne pas nous séparer, et de faire ensemble un grand voyage.

De Thèbes, nous remontâmes le Nil jusqu'à sa source, passâmes en Abyssinie, où nous fîmes un séjour de près de trois mois, puis, par la mer Rouge, gagnâmes la Syrie, et de là les ruines de Babylone. Après quatre mois de vie commune, le professeur Skridlov resta seul sur les lieux pour continuer ses fouilles, tandis que je partais pour Ispahan, par Mched, en compagnie de deux Persans, marchands de tapis, que j'avais rencontrés par hasard dans un petit village des environs de

Babylone, et avec lesquels j'avais sympathisé parce qu'ils étaient, comme moi, de vrais connaisseurs en matière de tapis anciens.

Je retrouvai le professeur Skridlov deux ans plus tard, dans la ville d'Orenbourg, où il venait d'arriver avec le prince Loubovedsky. Cette ville devait être le point de départ d'une grande expédition à travers la Sibérie, entreprise par notre groupe des Chercheurs de Vérité pour répondre à certaines exigences du programme que nous nous étions tracé.

Après ce voyage en Sibérie nous nous retrouvâmes bien souvent, soit pour entreprendre ensemble des voyages de durée plus ou moins longue dans les coins les plus reculés de l'Asie et de l'Afrique, soit pour de plus brèves entrevues chaque fois que nous estimions nécessaire de nous consulter – ou tout simplement par hasard.

Je me propose de raconter en détail l'une de nos rencontres et le long voyage qui suivit, car c'est au cours de ce voyage que sa vie intérieure subit une crise décisive, à partir de laquelle son psychisme ne fut plus animé seulement par ses pensées, mais encore par son sentiment et son instinct, qui commencèrent même à prédominer, ou, comme l'on dit, à prendre l'initiative.

C'est tout à fait par hasard que je le rencontrai cette fois-là. C'était en Russie, peu de temps après l'entrevue que j'avais eue à Constantinople avec le prince Loubovedsky.

Je me rendais en Transcaucasie. Au buffet d'une gare, je me hâtais de finir une de ces fameuses entrecôtes de cheval introduites en Russie sous le nom de côtelettes de bœuf par les Tartares de Kazan à l'usage des buffets de gares, quand tout à

coup je me sentis saisi à pleins bras par quelqu'un qui se tenait derrière moi. Je me retournai : c'était mon vieil ami Skridlov.

Il se trouva qu'il voyageait dans le même train que moi. Il allait chez sa fille qui habitait la station thermale de Piatigorsk.

Nous fûmes tous deux ravis de cette rencontre et décidâmes de continuer le voyage ensemble. Mon professeur abandonna de bon cœur son compartiment de seconde classe pour me rejoindre – je voyageais, bien entendu, en troisième – et nous causâmes tout le long du trajet.

Il me raconta comment, après avoir quitté les ruines de Babylone, il était retourné à Thèbes pour y entreprendre de nouvelles fouilles dans les environs.

Pendant les deux dernières années il avait fait quantité d'intéressantes et précieuses découvertes ; puis le désir de revoir son pays et ses enfants l'avait poussé à s'accorder quelques vacances. Il avait donc regagné depuis peu la Russie, et, après avoir été directement à Saint-Pétersbourg, puis à Iaroslav chez sa fille aînée, il se rendait maintenant à Piatigorsk chez sa cadette, qui, pendant son absence, lui avait *préparé*, comme il disait, deux petits-fils.

Combien de temps allait-il rester en Russie, et que ferait-il ensuite, il n'en savait rien encore.

À mon tour, je lui racontai comment j'avais passé ces deux années, comment, peu après notre séparation, mon intérêt pour l'Islam s'était éveillé, et comment j'avais réussi, au prix de grandes difficultés, usant de toutes sortes de ruses, à m'introduire à La Mecque et à Médine, inaccessibles aux chrétiens, avec l'espoir d'accéder à ce qu'il y a de plus secret

dans cette religion, et peut-être d'élucider certaines questions que je considérais comme essentielles.

Mais mes efforts avaient été vains : je n'y avais rien trouvé.

Je m'étais seulement rendu compte que, s'il y avait quelque chose à découvrir au cœur de cette religion, ce n'était pas là qu'il fallait le chercher, comme on le croit et l'affirme en général, mais à Boukhara, où avaient été concentrés dès le début tous les éléments de la doctrine secrète de cette religion ; Boukhara était donc bien le centre et la source même de l'Islam.

Et comme je n'avais perdu ni mon intérêt ni mon espoir, j'avais décidé de partir pour Boukhara avec un groupe de Sartes qui s'en retournaient chez eux après leur pèlerinage à La Mecque et à Médine, et avec lesquels j'avais établi à dessein des relations amicales.

Je lui expliquai ensuite les raisons qui m'avaient empêché de me rendre directement à Boukhara : comment, en passant par Constantinople, j'y avais rencontré le prince Loubovedsky, et comment celui-ci m'avait demandé d'accompagner certaine jeune femme chez sa sœur, dans le gouvernement de Tambov, d'où je revenais.

Je pensais maintenant, après avoir été dans ma famille en Transcaucasie, tourner bride dans la direction de Boukhara, et y aller… « avec mon vieil ami Skridlov », dit-il lui-même en terminant ma phrase.

Il ajouta que, pendant les trois dernières années, il avait lui-même souvent rêvé de se rendre à Boukhara et dans la région de Samarkand pour élucider certaines données relatives à Tamerlan, dont il avait besoin pour résoudre un

problème archéologique qui l'intéressait beaucoup. Récemment encore il y avait pensé, mais n'avait pu se décider à se rendre seul là-bas. Maintenant qu'il savait que j'y allais moi-même, il se joindrait à moi avec joie, si je n'y voyais pas d'objection.

Deux mois plus tard, nous nous rencontrâmes, comme convenu, à Tiflis ; de là nous partîmes pour la Transcaspienne avec l'intention de gagner Boukhara, mais, nous étant arrêtés dans les ruines de Merv, nous y restâmes près d'un an.

Pour expliquer pourquoi il en fut ainsi, je dirai que, bien avant de décider de notre voyage à Boukhara, j'avais souvent discuté avec le professeur de l'éventualité d'une visite au Kâfiristan, pays où il était alors tout à fait impossible à un Européen de pénétrer à son gré.

Nous voulions nous rendre là-bas parce que nous étions convaincus, d'après toutes les informations que nous avions recueillies auprès de diverses personnes, de pouvoir y trouver une réponse à de nombreux problèmes psychologiques et archéologiques.

À Tiflis, nous commençâmes par réunir tout ce qui nous était nécessaire pour notre voyage à Boukhara, notamment des lettres de recommandation. Nous fûmes ainsi amenés à rencontrer et à interroger plusieurs personnes qui connaissaient ces régions. Ces conversations, et les conclusions que nous en tirâmes, attisèrent à tel point notre désir d'entrer au Kâfiristan, si inaccessible fût-il aux Européens, que nous décidâmes de faire l'impossible pour nous y rendre dès que nous aurions quitté Boukhara.

Les intérêts que nous avions nourris jusqu'alors semblaient ne plus exister. Pendant tout le trajet vers le

Turkestan nous ne pouvions penser à autre chose, et nous ne faisions que parler des mesures à prendre pour réaliser notre audacieux projet.

Mais c'est tout à fait par hasard que nos plans pour pénétrer au Kâfiristan prirent leur forme définitive, dans les circonstances suivantes.

Pendant un arrêt à la gare du Nouveau-Merv, sur la ligne d'Asie centrale, j'allai au buffet chercher de l'eau bouillante pour le thé. Je retournais vers le wagon, lorsque je me sentis agrippé par un homme en costume tekki.

C'était un de mes bons vieux amis, un Grec du nom de Vassiliaki, tailleur de son métier, qui vivait à Merv depuis longtemps.

Apprenant que j'étais en route pour Boukhara, il me pria instamment d'interrompre mon voyage et de m'arrêter à Merv jusqu'au lendemain, pour assister à une grande fête de famille qui devait avoir lieu le soir même à l'occasion du baptême de son premier-né.

Il me le demanda d'une manière si sincère et si touchante que je ne pouvais le lui refuser tout net ; je le priai donc d'attendre un moment et, croyant qu'il restait peu de temps avant le départ du train, je courus à toutes jambes demander conseil au professeur, éclaboussant d'eau bouillante tout ce qui se trouvait sur mon passage.

Pendant que je me faufilais avec peine dans les couloirs obscurs parmi les voyageurs qui montaient et descendaient, le professeur me vit venir et me fit signe de la main en criant : « J'ai déjà rassemblé nos affaires, descendez vite, que je vous les passe par la fenêtre. »

Me guettant de son wagon, il avait assisté de loin à ma

rencontre imprévue, et deviné la proposition qui m'avait été faite.

Je redescendis sur le quai, toujours en courant, et pris les bagages qu'il me passait par la fenêtre. Mais il se trouva que nous nous hâtions pour rien : le train devait rester plus de deux heures en gare, pour attendre l'omnibus de Kouchka qui avait du retard.

Le soir, après la cérémonie religieuse du baptême, j'eus pour voisin de table un vieillard, ami du maître de maison, un Turkmène nomade, propriétaire d'un énorme troupeau de moutons karakul.

Je l'interrogeai sur la vie des nomades et des diverses tribus d'Asie centrale, et nous en vînmes aux tribus indépendantes qui peuplent le pays auquel on avait récemment donné le nom de Kâfiristan.

Après le souper, au cours duquel on n'avait pas épargné la vodka russe, cette conversation se poursuivit, et il exprima entre autres, comme se parlant à lui-même, une opinion qui nous parut, à Skridlov et à moi, digne d'être retenue et d'après laquelle nous dressâmes le plan qui devait nous permettre de réaliser notre projet.

Chez tous les habitants de ces régions, disait-il, à quelque tribu qu'ils appartiennent, malgré leur désir presque organique d'éviter la fréquentation d'hommes étrangers à leurs propres tribus, quelque chose s'est développé qui suscite naturellement en eux un sentiment de respect et même d'amour envers les hommes de toutes races et de toutes croyances qui se sont consacrés au service de Dieu.

Après que ce nomade, rencontré par hasard, eut exprimé cette pensée, sous la seule action, peut-être, de la vodka russe,

toutes les discussions que nous eûmes cette nuit-là ainsi que le jour suivant tournèrent autour de l'idée que nous pourrions pénétrer dans ces contrées non sous les dehors de simples mortels mais en adoptant l'apparence et les vêtements de ces hommes auxquels on témoigne là-bas un respect particulier, et qui ont la possibilité d'aller librement en tous lieux sans éveiller le moindre soupçon.

Le lendemain soir, toujours plongés dans nos réflexions, nous étions assis dans un tchaïkhané de Merv où deux groupes de Turkmènes libertins s'adonnaient au *kif* avec leurs *batchis*, c'est-à-dire avec de jeunes danseurs dont la principale fonction – réglementée par les lois locales et encouragée par celles du grand empire contemporain de Russie, sous la protection duquel se trouvait ce pays – était la même que celle qu'exercent sur le continent d'Europe, sous le contrôle de lois analogues, les femmes aux « cartes jaunes ».

C'est dans cette ambiance que nous décidâmes catégoriquement que le professeur Skridlov se transformerait en vénérable derviche persan et que je passerais, moi, pour un descendant direct de Mahomet, c'est-à-dire pour un séide.

Pour nous préparer à ce déguisement, il fallait disposer de beaucoup de temps, ainsi que d'un endroit tranquille et isolé. C'est pourquoi nous résolûmes de nous installer dans les ruines du Vieux-Merv, qui répondaient à ces exigences, et où nous pourrions en outre faire de temps à autre des fouilles pour nous reposer.

La préparation consistait à apprendre de nombreux chants religieux persans et des récits édifiants des anciens temps ; il était d'autre part indispensable de laisser pousser nos cheveux afin de ressembler aux hommes pour lesquels

nous voulions nous faire passer ; en pareil cas le grimage est absolument exclu.

Après avoir vécu ainsi près d'une année dans les ruines de Merv et nous estimant enfin satisfaits de notre apparence extérieure et de notre connaissance des psaumes et versets religieux, nous quittâmes un matin à l'aube ces ruines de Merv qui nous étaient devenues familières. Nous allâmes à pied jusqu'à la station de Baïram-Ali, sur la ligne d'Asie centrale, où nous prîmes le train jusqu'à Tchardjouï. Là, nous embarquâmes sur le bateau qui remontait l'Amou-Daria.

C'est sur les rives de l'Amou-Daria, connu jadis sous le nom d'Oxus et adoré comme un dieu par certains peuples d'Asie centrale, qu'apparut pour la première fois sur la terre le germe de la culture contemporaine.

J'ai l'intention de raconter en détail cette partie de notre voyage et de décrire ce pays alors inaccessible aux étrangers ; d'autant plus qu'en remontant ce fleuve, il nous arriva une aventure qui paraîtra extraordinaire à des Européens, mais qui est très caractéristique des mœurs patriarcales de ces régions encore épargnées par l'influence de la civilisation actuelle. Le souvenir de cette aventure, dont la victime fut un vieux Sarte plein de bonté, a souvent provoqué en moi un sentiment de remords, car ce fut à cause de nous que, pour toujours peut-être, ce bon vieillard perdit son argent. Et je ferai cette description un peu dans le style qu'il me fut donné d'étudier dans ma jeunesse, style d'une école littéraire qui naquit, dit-on, sur les rives mêmes de ce grand fleuve, et qui se proposait comme objectif la *création d'images sans mots*.

L'Amou-Daria, qui porte d'abord le nom de Piandje, prend sa source dans les monts de l'Hindou-Kouch ; il se jette de nos

jours dans la mer d'Aral, mais d'après certaines données historiques il se jetait jadis dans la mer Caspienne.

Pendant la période à laquelle se rapporte mon récit, ce fleuve formait la frontière de plusieurs États : l'ancienne Russie, le khanat de Khivie, le khanat de Boukhara, l'Afghanistan, le Kâfiristan, les Indes anglaises, etc.

Il était autrefois sillonné de radeaux de construction spéciale, mais après la conquête de ces contrées par la Russie, ces radeaux furent remplacés par une flottille de vapeurs à fond plat qui répondaient à certains besoins militaires, et assuraient en outre le transport des voyageurs et des marchandises entre la mer d'Aral et les sources du fleuve.

Ainsi donc je m'apprête, ne serait-ce que pour me reposer, à me livrer à des élucubrations dans le style de l'antique école littéraire dont j'ai parlé.

L'Amou-Daria... Le jour commence à poindre.

Les crêtes des montagnes se dorent déjà sous les rayons du soleil qui n'a pas encore paru à l'horizon. Peu à peu, le silence de la nuit, le murmure monotone du fleuve font place au chant des oiseaux, aux cris des animaux et aux voix des hommes qui s'éveillent, ainsi qu'au sourd clapotis de l'eau sur les roues du vapeur.

Sur les deux rives, on ranime les feux éteints pendant la nuit ; les volutes qui sortent de la cheminée se mêlent à la fumée suffocante d'un feu de saxaoul vert ([12]) et se répandent alentour.

Les rives ont sensiblement changé d'aspect pendant la nuit, bien que le bateau soit resté sur place.

Il y a neuf jours aujourd'hui que nous sommes partis de Tchardjouï en direction de Kerki.

Notre vapeur, les deux premiers jours, avançait lentement, mais sans entraves. Au troisième jour, il échoua sur un banc de sable, et resta là toute la nuit et le lendemain encore, jusqu'à ce que les flots rapides de l'Amou-Daria eussent emporté les sables, lui permettant enfin de poursuivre sa route.

Un jour et demi plus tard le même incident se renouvela.

Voilà maintenant trois jours que le bateau est à la même place, immobilisé. Les passagers et l'équipage attendent patiemment qu'il plaise à cet obstiné de fleuve de les prendre en pitié et de les libérer.

Ce phénomène est très fréquent ici. Presque tout le long de son parcours, l'Amou-Daria coule au milieu des sables. Ayant un courant très fort et un volume d'eau irrégulier, il défait et refait ses rives instables et change sans cesse de lit, de sorte que l'on voit émerger des bancs de sable là où, la veille encore, il y avait de profonds tourbillons.

Les bateaux vont très lentement pour remonter le courant, surtout à certains moments de l'année ; en revanche, ils le descendent à une allure folle, presque sans le secours des machines. On ne peut jamais déterminer à l'avance, même approximativement, le temps nécessaire pour aller d'un point à un autre. Aussi les voyageurs qui remontent le courant se munissent-ils, à tout hasard, de provisions pour plusieurs mois.

L'époque de l'année pendant laquelle nous naviguions sur l'Amou-Daria était la plus défavorable, en raison de la baisse des eaux. L'hiver approchait. La saison des pluies était finie,

ainsi que la fonte des neiges dans les montagnes où le fleuve prend sa source.

Le voyage n'était pas particulièrement agréable, car en automne le mouvement des passagers et des marchandises est intense. La récolte du coton est partout terminée ; les fruits et les légumes des fertiles oasis ont été séchés ; les moutons karakul ont été triés. Alors la population des bords de l'Amou-Daria se met à voyager sur le fleuve. Les uns rentrent dans leurs villages, les autres portent leurs fromages au marché pour les échanger contre les objets qui leur seront nécessaires pendant leur court hiver. D'autres encore vont en pèlerinage, ou chez leurs parents.

Aussi le vapeur était-il déjà bondé lorsque nous embarquâmes.

Il y avait là des Boukhariens, des Hivintses, des Tekkis, des Persans, des Afghans et des représentants de beaucoup d'autres peuples d'Asie.

Dans cette foule pittoresque et bariolée prédominaient les marchands. Les uns transportaient leurs produits, les autres allaient s'approvisionner en fromage dans les pays d'amont.

Ici, un Persan, marchand de fruits secs ; là, un Arménien, venu chercher sur place des tapis kirghizes ; un Polonais chargé d'acheter du coton pour les firmes Poznanski ; là encore, un Juif russe en quête de peaux de karakul, et un commis-voyageur lithuanien avec ses échantillons de cadres en papier mâché, et ses ornements en métal doré, garnis de pierres de couleur artificielles.

De nombreux fonctionnaires et officiers des troupes frontalières, des artilleurs et sapeurs de Transcaspienne, revenant de congé, ou de missions spéciales. Ici, la femme

d'un soldat avec son nourrisson, rejoignant son mari retenu par une prolongation de service ; là, un évêque en tournée, allant confesser des soldats catholiques.

Il y a aussi des dames à bord : voilà une colonelle avec sa longue perche de fille, qui revient de Tachkent, où elle est allée conduire son fils, qui, de là, devait se rendre à Orenbourg pour y faire ses études au corps des Cadets.

Voici la femme d'un capitaine de cavalerie, qui est allée à Merv commander des robes chez les couturières de l'endroit ; là, c'est la femme d'un major d'Achkhabad, escortée d'une ordonnance, qui s'en va voir son mari, lequel vit seul parce que sa belle-mère ne peut pas vivre « sans société » et qu'il n'y en a pas dans la ville où il a été affecté.

Voilà une grosse dame avec une énorme coiffure, édifiée sûrement avec de faux cheveux, les doigts chargés de bagues, et deux énormes broches sur la poitrine ; elle est accompagnée de deux charmantes jeunes filles qui l'appellent « ma tante » – mais on peut facilement se rendre compte qu'elles ne sont pas du tout ses nièces.

Il y a encore, parmi les Russes, un certain nombre *d'anciens et futurs* hauts personnages, allant Dieu sait où, et Dieu sait pourquoi. Et tout un orphéon, avec ses violons et ses contrebasses.

Dès le premier jour, au départ de Tchardjouï, tous ces gens s'étaient d'eux-mêmes divisés, l'intelligentsia d'un côté, les bourgeois de l'autre, et les paysans d'un troisième. S'étant rapprochés par affinité, ils se sentirent bientôt entre eux comme de vieilles connaissances et formèrent des groupes distincts.

Les membres de chacun de ces groupes se manifestaient

envers les passagers des autres groupes soit de très haut, avec dédain, soit craintivement, à l'affût de leurs bonnes grâces ; mais cela ne les empêchait pas de s'installer comme il leur plaisait, et peu à peu ils s'adaptèrent si bien au milieu environnant qu'il semblait qu'aucun d'eux n'eût jamais vécu autrement.

Personne ne se souciait du retard du bateau, pas plus que du manque de place ; au contraire, tout le monde s'y habitua si bien que le voyage devint comme une partie de pique-nique.

Quand il se confirma que le bateau était échoué sur un banc de sable, peu à peu, presque tous les passagers descendirent sur la berge.

Vers la fin de la journée on vit surgir sur les deux rives une quantité de tentes improvisées avec des matériaux de fortune, des feux furent allumés, et, après une soirée passée à chanter et à danser, la plupart finirent la nuit à terre.

Le lendemain la vie reprit son rythme de la veille. Les uns allumaient du feu et grillaient du café, les autres faisaient bouillir de l'eau pour le thé vert, d'autres encore partaient à la recherche de gaules et se préparaient à pêcher, circulaient en canot entre le bateau et la berge, et s'interpellaient d'une rive à l'autre. Et tout cela se faisait tranquillement, sans aucune hâte, car chacun savait qu'au moment où l'on pourrait se remettre en marche la grosse cloche du vapeur sonnerait, une heure avant le départ, et qu'on aurait tout le temps de retourner à bord.

Dans le coin du bateau où nous étions installés, un vieux Sarte vint camper près de nous.

On voyait bien qu'il était riche, car il y avait parmi ses

affaires de nombreux sacs d'argent.

J'ignore ce qu'il en est aujourd'hui, mais autrefois, à Boukhara et dans les pays voisins, il n'y avait pas de pièces de monnaie de grosse valeur.

À Boukhara, par exemple, la plus forte monnaie était le *tiangua* – un morceau d'argent grossièrement taillé, qui valait à peu près un demi-franc français.

Dès qu'une somme dépassait une centaine de tiangui, il fallait la transporter dans des sacs spéciaux, ce qui était très embarrassant.

Si la somme comportait des milliers de tiangui, et si l'on voulait les emporter avec soi, il fallait bel et bien des dizaines de chameaux ou de chevaux pour transporter tout cet argent.

Dans de très rares cas, on employait le moyen suivant :

On confiait à un Juif de Boukhara une certaine quantité de tiangui ; en échange, il vous donnait un billet au nom de quelque ami, juif également, qui vivait à l'endroit où l'on voulait se rendre, et celui-ci vous remettait la même quantité de tiangui, sur laquelle il prélevait une part pour son dérangement.

Arrivés à Kerki, dernière escale du bateau, nous descendîmes et prîmes un kobzir ([13]) retenu d'avance pour continuer notre route.

Nous étions déjà assez loin de Kerki et faisions halte à Termez – où le professeur Skridlov, aidé de quelques porteurs sartes, était descendu pour aller chercher du ravitaillement dans un village des environs – lorsqu'un autre kobzir, occupé par cinq Sartes, s'approcha du nôtre et l'accosta. Sans dire un mot, ils se mirent à décharger vingt-cinq grands sacs pleins de tiangui sur notre radeau.

Je ne saisis pas tout de suite ce qui se passait. Il me fallut attendre qu'ils aient terminé leur transbordement pour apprendre de l'aîné d'entre eux qu'ils avaient voyagé sur le même bateau que nous, et qu'après notre départ ils avaient aperçu ces sacs de tiangui à notre place. Convaincus que nous les avions oubliés, et ayant appris où nous nous rendions, ils avaient résolu de nous rattraper et de nous remettre les tiangui, que nous avions sans doute laissés là par distraction. Et le Sarte ajouta : « J'ai décidé de vous rattraper, car il m'est déjà arrivé la même chose et je sais mieux que personne combien on peut se sentir mal à l'aise en pays étranger sans sa provision de tiangui. Pour moi, cela ne fait rien si j'arrive une semaine plus tard à mon village : ce sera comme si notre bateau s'était échoué une fois de plus sur un banc de sable... »

Je ne savais que répondre à cet original. Tout cela était trop imprévu pour moi ; je ne pouvais que faire semblant de mal comprendre le sarte et attendre le retour du professeur. Entre-temps, je l'invitai, avec ses compagnons, à boire de la vodka.

Voyant revenir Skridlov, j'allai aussitôt à sa rencontre, comme pour l'aider à décharger les provisions, et lui racontai toute l'histoire.

Nous décidâmes de ne pas refuser cet argent, mais de demander l'adresse de cet homme, afin de lui envoyer un *pesh-kesh* pour le remercier de sa peine, puis de remettre l'argent au poste-frontière russe le plus proche, avec le nom du vapeur et la date de sa dernière halte, en expliquant aussi exactement que possible tous les faits pouvant servir à identifier le Sarte qui avait voyagé avec nous, et avait oublié sur le bateau ses sacs pleins de tiangui.

C'est ce que nous fîmes.

Peu après cet événement, qu'on n'aurait jamais vu se produire parmi des Européens, nous arrivâmes dans une ville jadis fameuse, liée au nom d'Alexandre de Macédoine, et qui n'est plus aujourd'hui qu'une petite forteresse afghane. Nous descendîmes à terre, et, jouant dès lors nos rôles respectifs, nous continuâmes notre route à pied.

Passant d'une vallée à l'autre, entrant en contact avec les tribus les plus diverses, nous parvînmes enfin en plein pays afride, dans une région considérée comme le cœur du Kâfiristan.

En chemin, nous fîmes tout ce qu'on peut attendre d'un derviche et d'un séide ; je chantais en persan des versets religieux, tandis que le professeur m'accompagnait en frappant tant bien que mal les rythmes appropriés sur un tambourin, qui lui servait ensuite pour demander l'aumône.

Je ne décrirai pas notre route, ni les aventures extraordinaires qui nous arrivèrent, mais passerai tout de suite au récit de notre rencontre accidentelle, non loin de ce centre des Afrides, avec un homme qui donna une orientation nouvelle à notre vie intérieure, de telle sorte que toutes nos expectatives, nos projets et le plan même de notre voyage s'en trouvèrent modifiés.

En quittant les Afrides, nous avions l'intention de gagner le Tchitral. Au premier bourg important que nous rencontrâmes sur notre route, sur la place du marché, un vieillard vêtu comme un indigène s'approcha de moi et me dit doucement, dans le grec le plus pur : « Ne craignez rien, je vous prie. J'ai deviné tout à fait par hasard que vous étiez Grec. Je n'ai pas besoin de savoir qui vous êtes ni pourquoi

vous êtes ici. Simplement, il me serait agréable de parler avec vous, et de respirer le même air qu'un compatriote, car il y a déjà cinquante ans que je n'ai vu un homme qui fût né sur la terre où je suis né moi-même. »

La voix et l'expression des yeux du vieillard produisirent sur moi une telle impression que je me sentis aussitôt pénétré de la même entière confiance que s'il avait été mon propre père, et je lui répondis en grec : « Ce n'est pas très commode de parler ici. Ce serait nous exposer, moi tout au moins, à un grand danger. Il faut chercher un lieu où nous puissions parler librement, sans crainte de conséquences indésirables. Peut-être l'un de nous trouvera-t-il une solution quelconque. En attendant, je ne puis dire combien je suis moi-même heureux de vous avoir rencontré, car, à force de fréquenter depuis tant de mois des hommes de sang étranger, je me sens tout à fait épuisé. »

Sans rien répondre, il s'éloigna, tandis que le professeur et moi reprenions nos occupations.

Le lendemain un autre homme, qui portait le costume d'un ordre de moines très connu en Asie centrale, me glissa un message dans la main en me faisant l'aumône.

Dès que nous fûmes assis à l'achkhané où nous avions décidé de déjeuner, je lus le message. Il était écrit en grec et m'apprit que le vieillard de la veille était lui aussi un moine, un des « libérés vivants » de cet ordre, et que nous pouvions aller le voir sans obstacle dans son monastère, car l'on y respectait tous les hommes, quelle que soit leur nationalité, pourvu qu'ils se consacrent à la recherche du Dieu Unique, créateur de tous les peuples et de toutes les races sans exception.

Le lendemain je me rendis avec le professeur à ce monastère, où nous fûmes reçus par plusieurs moines, parmi lesquels se trouvait le vieillard.

Après les salutations d'usage, il nous conduisit, à quelque distance de là, sur la rive escarpée d'un torrent, et nous invita à partager avec lui la nourriture qu'il avait apportée du monastère.

Lorsque nous fûmes assis, il dit, tout en mangeant : « Ici, personne ne nous entend, et personne ne nous voit, et nous pouvons en toute tranquillité parler selon notre cœur de tout ce que nous voulons. »

Au cours de la conversation, nous apprîmes qu'il était Italien et connaissait le grec parce que sa mère, étant Grecque elle-même, avait insisté, dans son enfance, pour qu'il parle presque uniquement cette langue.

Il avait été autrefois, par vocation, un missionnaire chrétien. Après un long séjour aux Indes, il était parti en mission au cœur de l'Afghanistan, et, un jour qu'il franchissait une passe, il avait été fait prisonnier par des hommes de la tribu des Afrides.

Il était alors passé de mains en mains comme esclave et avait vécu parmi diverses populations de ces régions, avant d'arriver en ces lieux, toujours au service de quelque maître. Comme il s'était fait, pendant son long séjour dans ces contrées isolées, la réputation d'un homme impartial, s'adaptant et se soumettant avec sérénité à toutes les coutumes locales établies depuis des siècles, son maître, auquel il avait rendu quelque important service, l'avait fait affranchir et était même parvenu à obtenir pour lui la promesse qu'il pourrait voyager à sa guise dans ces pays, tout

comme les détenteurs de pouvoir de l'endroit.

Sur ces entrefaites, il rencontra par hasard des adeptes de la *Confrérie universelle*, qui consacraient leurs efforts à ce qui avait été le rêve de toute sa vie. Ceux-ci le firent entrer dans leur confrérie, et depuis lors il avait vécu avec eux dans ce monastère, n'éprouvant plus aucun désir d'aller ailleurs.

À mesure que nous entendions son récit, notre confiance augmentait à l'égard du *Père Giovanni* – c'est le nom que nous lui donnâmes quand nous sûmes qu'il avait été un prêtre catholique et qu'autrefois dans sa patrie on l'appelait Giovanni – au point que nous éprouvâmes le besoin de lui avouer qui nous étions en réalité et pourquoi nous avions adopté ces déguisements.

Il nous écouta avec beaucoup de compréhension, visiblement désireux de nous encourager dans nos efforts. Il réfléchit un peu, puis, avec un sourire plein de bonté que je n'oublierai jamais, il dit :

« Très bien... Dans l'espoir que les résultats de vos recherches seront un jour utiles à mes compatriotes, je ferai tout ce dont je suis capable pour vous aider à atteindre le but que vous vous êtes fixé. »

Il tint parole et, le jour même, sollicita pour nous de ses supérieurs la permission de vivre dans le monastère jusqu'à ce que nos projets soient devenus clairs et que nous ayons décidé de ce que nous ferions ensuite dans ces contrées.

Dès le lendemain nous nous installions au monastère, nous accordant pour commencer un repos vraiment indispensable après ces longs mois d'une vie si intense.

Nous vivions là comme bon nous semblait, ayant nos entrées partout, à l'exception du bâtiment où demeurait le

cheikh, et où seuls étaient admis les adeptes qui étaient déjà parvenus à une libération préliminaire.

Nous allions presque chaque jour nous asseoir avec le Père Giovanni à l'endroit où nous avions mangé lors de notre première visite au monastère, et nous avions là de longs entretiens.

Le Père Giovanni nous parlait beaucoup de la « vie intérieure » des Frères, et des règles d'existence quotidienne associées à cette vie intérieure. Un jour où il était question des nombreuses confréries établies et organisées depuis de longs siècles en Asie, il nous expliqua en détail ce qu'était cette Confrérie universelle, où chacun pouvait entrer, quelle qu'ait été auparavant sa religion.

Comme nous nous en rendîmes compte plus tard, il y avait effectivement, parmi les adeptes de ce monastère, des chrétiens, des israélites, des musulmans, des bouddhistes, des lamaïstes, et même un chamaniste.

Ils étaient tous unis par le *Dieu Vérité*.

Les Frères de ce monastère vivaient en si bonne intelligence que, malgré les tendances et les traits caractéristiques des représentants de ces diverses religions, nous ne pouvions jamais savoir, le professeur Skridlov et moi, à laquelle de ces religions avait appartenu autrefois tel ou tel Frère.

Le Père Giovanni nous parlait également beaucoup de la foi, et de ce vers quoi tendaient les efforts de toutes ces confréries.

Il parlait si bien, d'une manière si compréhensible et si convaincante, de la vérité, de la foi, et de la possibilité de transmuer cette foi en soi, qu'un jour le professeur Skridlov,

bouleversé, n'y put tenir et s'écria sur un ton plein d'étonnement :

– Père Giovanni ! Je ne peux pas comprendre comment vous pouvez rester tranquillement ici au lieu de revenir en Europe, par exemple dans votre patrie, en Italie, pour y donner aux hommes ne serait-ce qu'une millième partie de la foi si pénétrante dont vous m'animez en ce moment.

– Eh ! Mon cher professeur, répondit le Père Giovanni, on voit bien que vous ne comprenez pas le psychisme des hommes aussi parfaitement que les questions archéologiques !

« On ne donne pas la foi aux hommes. La foi qui naît en l'homme et s'y développe activement n'est pas le résultat d'une connaissance automatique, fondée sur la constatation de la hauteur, de la largeur, de l'épaisseur, de la forme ou du poids d'un objet déterminé, pas plus que d'une perception par la vue, l'ouïe, le toucher, l'odorat ou le goût – elle est le résultat de la *compréhension*.

« La compréhension, c'est l'essence de ce que l'on obtient à partir d'informations intentionnellement acquises et d'expériences que l'on a soi-même vécues.

« Par exemple, si mon propre frère bien-aimé venait en ce moment vers moi et me suppliait de lui donner ne serait-ce que la dixième partie de ma compréhension et que de tout mon être je veuille le faire, je ne pourrais même pas lui communiquer la millième partie de cette compréhension, si ardent que soit mon désir, parce qu'il n'a en lui ni le savoir que j'ai acquis ni les expériences par lesquelles il m'a été donné de passer au cours de ma vie.

« Croyez-moi, mon cher professeur, il est infiniment plus facile de faire passer un chameau par le trou d'une aiguille,

comme il est dit dans les Écritures saintes, que de transmettre à un autre la compréhension qui s'est constituée en nous.

« Autrefois je pensais comme vous, moi aussi. J'avais même choisi d'être missionnaire afin d'enseigner à tous la foi chrétienne.

« Je voulais que, par la foi et l'enseignement de Jésus-Christ, tout le monde fût aussi heureux que je l'étais. Mais vouloir inoculer la foi par des paroles, c'est comme si l'on voulait rassasier quelqu'un de pain rien qu'en le regardant.

« La compréhension, je l'ai dit, résulte de l'ensemble des informations intentionnellement acquises et des expériences personnelles. Tandis que le savoir n'est que la mémoire automatisée d'une somme de mots appris dans une certaine suite.

« Non seulement il est impossible, malgré tout le désir qu'on en a, de transmettre à un autre sa propre compréhension intérieure constituée au cours de la vie grâce aux facteurs dont j'ai parlé, mais il existe même, comme je l'ai récemment établi avec plusieurs autres Frères de notre monastère, une loi selon laquelle la qualité de ce qui est perçu au moment de la transmission dépend, pour le savoir aussi bien que pour la compréhension, de la qualité des données constituées chez celui qui parle.

« Pour vous aider à comprendre ce que je viens de dire, je vous citerai précisément comme exemple le fait qui suscita en nous le désir d'entreprendre des recherches dans ce sens et nous amena à découvrir cette loi.

« Dans notre confrérie il y a deux Frères très âgés ; l'un se nomme le Frère Akhel, l'autre le Frère Sèze.

« Ces Frères ont pris sur eux de leur plein gré l'obligation

de visiter périodiquement chacun des monastères de notre ordre et d'exposer divers aspects de l'essence de la divinité.

« Notre confrérie a quatre monastères : le nôtre, un second dans la vallée du Pamir, un troisième au Tibet, et le quatrième aux Indes.

« Ces Frères Akhel et Sèze vont donc continuellement d'un monastère à l'autre et prêchent par la parole.

« Ils viennent ici une ou deux fois par an, et leur arrivée dans notre communauté est regardée comme un très grand événement.

« Pendant tout le temps qu'ils nous consacrent, l'âme de chacun de nous éprouve un ravissement et une plénitude vraiment célestes.

« Les sermons de ces deux Frères, qui sont des saints presque à égal degré, et qui parlent des mêmes vérités, ont des effets très différents sur nous tous, et en particulier sur moi.

« Quand c'est le Frère Sèze qui parle, on croirait entendre le chant des oiseaux du paradis. En l'écoutant prêcher on est remué jusqu'aux entrailles, et l'on reste là, comme envoûté.

« Sa parole coule comme le murmure d'une rivière et l'on ne désire plus rien dans la vie qu'entendre la voix du Frère Sèze. »

« Quand c'est le Frère Akhel qui prêche, sa parole a une action presque contraire. Il parle mal, d'une voix indistincte, sans doute en raison de sa vieillesse. Personne ne connaît son âge. Le Frère Sèze lui aussi est très vieux ; on dit qu'il a trois cents ans. Mais c'est un vieillard encore vert, tandis que le Frère Akhel porte les signes évidents de son grand âge.

« Si les sermons du Frère Sèze produisent sur-le-champ

une forte impression, par contre, cette impression s'évanouit à la longue, et, pour finir, il n'en reste absolument rien. Quant à la parole du Frère Akhel, elle ne fait tout d'abord presque aucune impression. Mais, avec le temps, l'essence même de son discours prend de jour en jour une forme plus définie, et pénètre tout entière dans le cœur où elle reste pour toujours.

« Frappés par cette constatation, nous nous mîmes tous à chercher pourquoi il en était ainsi, et nous en vînmes à la conclusion unanime que les sermons du Frère Sèze ne venaient que de son intellect et par conséquent n'agissaient que sur notre intellect, tandis que ceux du Frère Akhel venaient de son être et agissaient sur notre être.

« Eh oui, mon cher professeur, le savoir et la compréhension sont deux choses tout à fait différentes. Seule la compréhension peut mener à l'être. Le savoir, par lui-même, n'a qu'une présence passagère : un nouveau savoir chasse l'ancien, et en fin de compte, ce n'est que du néant versé dans du vide.

« Il faut s'efforcer de comprendre ; cela seul peut mener à Dieu.

« Et pour pouvoir comprendre les phénomènes, conformes ou non conformes aux lois, qui se produisent autour de nous, il nous faut tout d'abord percevoir et assimiler consciemment une multitude d'informations relatives aux vérités objectives aussi bien qu'aux événements réels qui ont eu lieu sur terre dans le passé. De plus il nous faut porter consciemment en nous-mêmes tous les résultats de nos expériences, volontaires et involontaires. »

Nous eûmes encore avec le Père Giovanni de nombreuses

conversations, toutes inoubliables.

Cet être rare faisait se lever en nous une foule de questions, telles que jamais les hommes d'aujourd'hui ne s'en poseront d'eux-mêmes, après quoi il leur donnait une réponse.

L'une de ses explications, qui avait été provoquée l'avant-veille de notre départ du monastère par une question du professeur Skridlov, présente un intérêt exceptionnel par sa profondeur de pensée, comme par la portée qu'elle peut avoir pour les hommes contemporains ayant atteint l'âge responsable.

La question du professeur Skridlov jaillit du plus profond de son être, quand le Père Giovanni nous eut dit, au cours de la conversation, qu'avant de pouvoir entrer réellement dans la sphère d'influence et d'action des forces supérieures, il était absolument indispensable d'avoir une âme, et que l'on ne pouvait acquérir cette âme que par des expériences volontaires et involontaires, ainsi que par la connaissance intentionnellement acquise de certains événements réels ayant eu lieu dans le passé. Le Père avait ajouté d'un ton grave que cela n'était guère possible que dans la jeunesse, tant que les données appropriées dispensées par la Grande Nature n'étaient pas encore gaspillées pour des buts fantastiques, qui ne paraissent désirables qu'en raison des conditions anormales de la vie des hommes.

En entendant ces paroles, le professeur Skridlov soupira profondément et s'écria avec désespoir : « Alors, que faire maintenant, et comment vivre désormais ?... »

Après l'exclamation de Skridlov, le Père Giovanni réfléchit un instant en silence, puis nous exposa les remarquables idées que j'ai l'intention de reproduire aussi

textuellement que possible.

Mais comme elles se réfèrent à la question de l'âme, c'est-à-dire à la troisième partie indépendante de la présence générale de l'homme, je les introduirai dans le chapitre intitulé *Le corps divin de l'homme, ses besoins conformes aux lois, et ses possibilités de manifestation*.

Ce chapitre fera partie de la troisième série de mes ouvrages et complétera les deux chapitres de cette série que j'ai décidé et promis de consacrer, l'un aux indications et conseils énoncés par le vénérable derviche persan au sujet du corps, c'est-à-dire la première partie indépendamment constituée en la présence intégrale de l'homme, l'autre aux explications du vieil ez-ezounavouran sur la seconde partie indépendamment constituée en l'homme, c'est-à-dire son esprit.

Le Père Giovanni, qui nous avait pris sous sa protection paternelle, nous fit connaître d'autres membres de cette confrérie avec lesquels nous eûmes de fréquents entretiens pendant tout le temps de notre séjour, et qui devinrent pour nous de vrais amis.

Nous vécûmes près de six mois dans cette communauté, et la quittâmes non parce qu'il ne nous était plus permis d'y rester ou que nous avions envie d'en partir, mais parce que nous étions à ce point saturés par toutes les impressions reçues qu'il nous semblait que pour un peu nous en perdrions la raison.

Notre séjour dans ce monastère nous avait apporté tant de réponses aux questions psychologiques et archéologiques qui nous intéressaient que nous avions le sentiment de n'avoir plus rien à chercher, au moins pour longtemps. Nous

abandonnâmes l'itinéraire que nous nous étions fixé et retournâmes en Russie à peu près par le même chemin que celui par lequel nous étions venus.

Nous revînmes ensemble à Tiflis, et là, nous nous séparâmes. Le professeur se rendit chez sa fille cadette à Piatigorsk par la route militaire géorgienne, tandis que j'allai à Alexandropol chez mes parents.

Je restai alors assez longtemps sans rencontrer Skridlov, mais nous nous écrivions régulièrement.

Je le vis pour la dernière fois la seconde année de la Guerre mondiale, à Piatigorsk, où il habitait chez sa fille.

Jamais je n'oublierai la dernière conversation que j'eus avec lui, sur le sommet du mont Bechtaou.

Je vivais en ce temps-là à Essentouki. Nous nous étions rencontrés un jour à Kislovodsk, et il m'avait proposé, pour nous rappeler le bon vieux temps, de faire l'ascension du mont Bechtaou, aux environs de Piatigorsk.

Un beau matin, deux semaines après cette rencontre, nous partîmes à pied, munis de provisions, en direction de la montagne et nous entreprîmes l'escalade à travers les rochers par la face la plus difficile, au pied de laquelle se trouve un célèbre monastère.

Cette ascension, considérée comme audacieuse par tous ceux qui l'ont faite, n'est certes pas des plus faciles ; mais pour nous deux, après les nombreuses montagnes qu'il nous avait fallu franchir à grand-peine pendant nos voyages d'autrefois à travers les contrées sauvages d'Asie centrale, ce n'était qu'un jeu d'enfant. Nous n'en éprouvâmes pas moins une grande joie : après la vie monotone de la ville, nous nous sentions pour ainsi dire chez nous, dans ce milieu qui était

presque devenu notre élément naturel.

Bien que le mont Bechtaou fût relativement peu élevé, nous découvrîmes, en atteignant le sommet, un panorama d'une beauté et d'une étendue vraiment extraordinaires.

Au loin, vers le sud, se dressait, majestueuse, la cime neigeuse de l'Elbrouz, dominant la grande chaîne du Caucase.

À nos pieds se dessinaient, comme autant de miniatures, presque toutes les localités, villes et villages, du district de Mineralnyia Vody. Directement au-dessous de nous, au nord, surgissaient des profondeurs divers quartiers de la ville de Jeleznovodsk.

Tout autour régnait le silence.

La montagne était déserte, et nous pouvions être sûrs que nul ne viendrait nous déranger. Le chemin habituel, le plus facile, qui conduisait au sommet par la pente nord, était visible sur une distance de plusieurs kilomètres et l'on n'y voyait personne. Quant à la pente sud par laquelle nous étions venus, rares sont les téméraires qui s'y aventurent.

Sur le sommet de la montagne il y avait une cabane, qui servait sans doute de débit de bière et de thé, mais ce jour-là elle était abandonnée.

Nous nous installâmes sur un rocher et nous mîmes à manger.

Chacun de nous, subjugué par la grandeur de la Nature, pensait ses propres pensées.

Tout à coup mon regard s'arrêta sur le visage du professeur, et je vis que des larmes coulaient de ses yeux.

– Qu'avez-vous, mon vieil ami ? lui demandai-je.

– Rien..., répondit-il. Et, s'essuyant les yeux, il ajouta : Pendant ces deux ou trois dernières années, dans mon

incapacité à maîtriser les manifestations automatiques de mon subconscient et de mon instinct, je suis presque devenu comme une femme hystérique.

« Ce qui vient de m'arriver s'est produit plus d'une fois ces temps-ci.

« Il est très difficile d'expliquer ce qui se passe en moi lorsque je vois ou entends quelque chose de sublime, dont on ne peut douter que ce soit l'œuvre de Notre Créateur et Auteur – mais cela fait toujours couler mes larmes. Je pleure, c'est-à-dire il se pleure en moi, non pas de chagrin, non… mais d'attendrissement profond, pourrais-je dire. J'en suis arrivé là peu à peu, depuis ma rencontre avec le Père Giovanni, te rappelles-tu, ce Père que nous avons connu ensemble au Kâfiristan, pour le malheur de ma vie ordinaire.

« Depuis cette rencontre, mon monde intérieur et mon monde extérieur ont complètement changé.

« Dans les conceptions qui se sont enracinées en moi, il s'est fait de soi-même une révision de toutes les valeurs.

« Avant cette rencontre, j'étais un homme entièrement absorbé par ses intérêts et ses plaisirs personnels, ainsi que par les intérêts et les plaisirs de ses enfants. J'étais toujours occupé, en pensée, à chercher à satisfaire au mieux mes besoins et les leurs.

"Je peux dire que jusque-là tout mon être était dominé par l'égoïsme et que toutes mes émotions et manifestations venaient de ma vanité.

« Ma rencontre avec le Père Giovanni a tué tout cela, et depuis lors, peu à peu, est apparu en moi quelque chose qui m'a amené tout entier à la conviction absolue qu'en dehors des agitations de la vie il existe quelque chose d'autre qui

devrait être le but et l'idéal de tout homme plus ou moins capable de penser – et que, seule, cette chose autre peut rendre l'homme vraiment heureux et lui apporter des valeurs réelles, au lieu de ces « biens » illusoires qui, dans la vie ordinaire, lui sont toujours et partout prodigués. »

# La question matérielle

Le 8 avril 1924 s'ouvrait à New York une branche de *l'Institut pour le Développement harmonique de l'Homme*. À cette occasion, plusieurs amis de M. Gurdjieff et quelques-uns de ses élèves français organisèrent en son honneur un dîner dans un restaurant russe.

Après le dîner, la plupart des convives accompagnèrent M. Gurdjieff chez Miss R..., dans son appartement de la 49e rue. La conversation reprit autour du café et des liqueurs qu'avait pu se procurer le docteur B... ; elle devait se poursuivre jusqu'à l'heure du petit déjeuner, le lendemain matin.

M. Gurdjieff parlait avec l'aide de ses interprètes, M. Lilyantz et Mme Versilovsky, et répondait à nos questions, qui portaient presque toutes sur des problèmes philosophiques.

Pendant une brève interruption, tandis que nous mangions des pastèques de Buenos Ayres, qui à cette époque de l'année étaient d'une grande rareté, même à New York, le docteur B..., propriétaire d'un grand sanatorium à la mode et qui avait la réputation d'être un homme pratique, se tourna vers M. Gurdjieff et lui demanda à brûle-pourpoint :

– Pourriez-vous nous dire, Monsieur, quels sont les moyens d'existence de votre Institut, et quel en est à peu près le bilan annuel ?

La réponse de M. Gurdjieff prit, à notre vive surprise, la forme d'un long récit. Comme cette histoire révélait un aspect insoupçonné de la lutte qu'il avait dû mener tout au long de

sa vie, j'entrepris de la reconstituer aussi fidèlement que possible, telle qu'elle fut racontée ce jour-là.

Je consultai également d'autres élèves, qui avaient écouté le récit avec tant d'intérêt et d'attention qu'ils se le rappelaient dans ses moindres détails. Je vérifiai enfin mon texte en le comparant aux notes de F..., qui accompagnait partout M. Gurdjieff au cours de ses séjours en Amérique et sténographiait toutes ses causeries et conférences – ceci pour lui permettre d'économiser son temps en faisant lire, chaque fois que revenait une même question, ce qu'il avait déjà répondu à ce sujet.

M. Gurdjieff commença ainsi :

– La question que vous posez, très estimé Docteur, a toujours intrigué quantité de gens autour de moi. Mais jusqu'ici, jugeant inutile de mettre qui que ce soit dans la confidence, je ne répondais jamais, ou je m'en tirais par une plaisanterie.

Il circule d'ailleurs à ce sujet toutes sortes de fables du plus haut comique, témoignant de la parfaite idiotie de leurs inventeurs, et qui s'agrémentent chaque jour de nouveaux détails fantastiques à mesure qu'elles sont reprises et commentées par d'autres oisifs et parasites des deux sexes, aussi stupides que les premiers. On prétend, par exemple, que je reçois de l'argent de quelque centre occulte des Indes ; ou que l'Institut est subventionné par une confrérie de *Mages noirs* ; ou qu'il est soutenu par le légendaire prince géorgien Moukhransky ; ou encore que je possède le secret de la pierre philosophale et que, par des procédés alchimiques, je peux faire autant d'argent que je veux ; ou même, comme on l'a souvent affirmé ces derniers temps, que les fonds sont fournis

par les Bolcheviks – et mille autres sottises du même genre.

Et c'est un fait que, jusqu'à ce jour, même les personnes qui me sont le plus proches n'ont jamais su exactement d'où venait l'argent nécessaire aux dépenses colossales que j'assume depuis de nombreuses années.

Je ne trouvais pas utile de parler sérieusement de l'aspect matériel de l'existence de l'Institut, car je ne me faisais aucune illusion sur la possibilité d'une aide extérieure, et considérais toute conversation sur ce sujet comme une simple perte de temps – une manière de *verser du néant dans du vide*.

Mais aujourd'hui, placé devant cette question qui m'a si souvent été posée et m'a déjà bien assez importuné, je ne veux pas me contenter d'une simple plaisanterie, et répondrai même avec une certaine sincérité.

D'ailleurs, si j'éprouve cette fois le désir de répondre un peu plus sérieusement, je crois savoir pourquoi – j'en suis même presque sûr : après être devenu par la volonté du Destin (ou pour mieux dire la stupidité des détenteurs de pouvoir de Russie) pauvre comme une souris d'église, je me suis aventuré au pays du dollar, et là, dans cet air saturé par les vibrations de gens passés maîtres dans l'art de le semer et de le récolter, j'ai flairé, tel un chien de chasse bien racé, un gibier sûr et de premier choix. Aussi ne laisserai-je pas échapper l'occasion. Et, puisque je suis assis parmi des gens tout capitonnés de dollars, et que je me sens stimulé par l'absorption automatique de ces émanations bienfaisantes, j'espère bien me servir de ma réponse pour « tondre » quelque peu certains d'entre vous.

Ainsi donc, après l'excellent souper offert par une hôtesse d'une hospitalité si rare aujourd'hui, je profiterai de cette

ambiance agréable pour mobiliser toutes les capacités d'activité de mon cerveau aussi bien que celles de ma « machine-à-parler », et je répondrai à la question qui vient de m'être posée de manière à faire sentir à chacun d'entre vous que le fond de ma poche est lui aussi un sol très fertile pour la graine de dollars, avec la particularité qu'en y germant cette graine acquiert la propriété d'apporter à ceux qui l'ont semée le seul bonheur objectif qu'ils puissent trouver dans la vie.

Or, mes chers possesseurs de dollars, que pour l'heure je respecte sans réserves...

Bien avant de passer à la réalisation pratique de mes idées, à l'époque où j'élaborais, dans tous ses détails, le programme de mon Institut, j'avais déjà soigneusement réfléchi à la question matérielle qui, tout en restant pour moi secondaire, n'en était pas moins très importante.

Comme je prévoyais déjà les nombreux obstacles que je rencontrerais dans mon effort pour introduire dans la vie les idées psychologiques sur lesquelles devait être fondé cet établissement, extraordinaire pour notre temps, je sentais la nécessité d'assurer mon indépendance, au moins du point de vue matériel, car je savais par expérience que les gens riches ne s'intéressent jamais assez sérieusement à ces idées pour soutenir une œuvre de ce genre, et que les autres, quelque désir qu'ils en aient, ne peuvent pas faire grand-chose à cet égard, pareille entreprise exigeant des sommes d'argent considérables.

C'est pourquoi, si je voulais réaliser entièrement mes plans, il me fallait à tout prix, avant même de passer à l'accomplissement des tâches psychologiques, résoudre cet

aspect du problème. M'étant donc fixé pour but de réunir le capital nécessaire dans un délai donné, je me mis à consacrer beaucoup plus de temps que je ne l'avais fait jusqu'alors à gagner de l'argent.

Ce que je dis là éveille sans doute une profonde perplexité chez la plupart d'entre vous, Américains, qui êtes actuellement considérés sur toute la terre comme d'incomparables businessmen. Vous vous demandez comment il me fut possible de gagner si aisément des sommes à coup sûr importantes, et vous devez éprouver la sensation qu'il s'agit là plus ou moins d'une fanfaronnade de ma part.

Et certes je vous comprends : cela peut sembler fort étrange.

Pour que vous puissiez vous expliquer, même approximativement, comment j'ai pu le faire, et d'où me venait une telle audace, il faut préciser qu'avant la période en question je m'étais occupé bien souvent d'affaires commerciales ou financières et que j'étais déjà considéré par tous ceux qui entraient en rapport avec moi comme un redoutable businessman.

Mais je veux vous parler un peu de l'éducation que je reçus dans mon enfance, et qui me paraît aujourd'hui, avec l'expérience et l'autorité que j'ai acquises, correspondre de très près à l'idéal qui s'est formé en moi à ce sujet. C'est en effet grâce à elle que j'ai pu autrefois – et peux encore aujourd'hui, en cas de besoin – damer le pion à n'importe quel homme d'affaires, et peut-être même à vous autres, businessmen américains.

Vous donner maintenant certains détails sur cette éducation sera d'ailleurs tout à fait opportun, puisque nous

sommes réunis pour fêter l'ouverture d'une institution dont le but fondamental est le *développement harmonique de l'homme*, institution qui s'appuie sur des données expérimentales, accumulées au cours de longues années et vérifiées par moi avec soin, moi, un homme qui a presque entièrement sacrifié sa vie personnelle à l'étude du problème vital de l'éducation, devenu aujourd'hui si angoissant, et qui, formé lui-même par des hommes à la conscience normalement développée, a pu acquérir la capacité, quelles que soient les circonstances, de toujours se montrer impartial.

La plus forte des influences intentionnelles qui s'exercèrent sur moi fut celle de mon père, qui avait une manière bien à lui de comprendre l'éducation.

J'aurais pu écrire un livre entier sur les méthodes éducatives, directes et indirectes, qui découlaient de sa conception originale.

Dès qu'apparurent en moi les signes d'une compréhension plus ou moins juste, il entreprit entre autres de me raconter toutes sortes d'histoires fantastiques, qui finissaient toujours par une série d'aventures dont le héros était un certain charpentier boiteux nommé Mustapha, qui savait tout faire et avait même un jour fabriqué un fauteuil volant.

Par ce moyen, et par d'autres artifices du même genre, mon père faisait grandir en moi, en même temps qu'un vif désir de ressembler à cet habile charpentier, le besoin irrésistible de toujours fabriquer quelque chose de nouveau.

Mes jeux d'enfant, même les plus ordinaires, étaient embellis par l'imagination que j'avais d'être quelqu'un qui ne faisait jamais les choses comme tout le monde, mais d'une manière toute spéciale.

La tendance, encore confuse, que mon père avait indirectement inculquée dans ma nature dès mon plus jeune âge, devait d'autant mieux se préciser que pendant ma jeunesse j'eus pour premier maître un homme dont les vues et les méthodes d'éducation se trouvaient, sous certains rapports, répondre fort bien à cette disposition, de sorte que sans cesser de remplir mes obligations scolaires je m'exerçais à différents métiers sous sa direction personnelle.

La principale caractéristique de la méthode éducative de mon premier maître était celle-ci : dès qu'il remarquait que je commençais à me familiariser avec un métier et à l'aimer, il m'obligeait à l'abandonner pour un autre.

Comme je le compris beaucoup plus tard, son but n'était pas de me faire apprendre ainsi toutes sortes de métiers, mais de développer en moi le pouvoir de surmonter les difficultés que présentait n'importe quel travail nouveau.

Et de fait, depuis ce temps-là, tout travail prit pour moi un sens et un intérêt, non pas en lui-même, mais uniquement dans la mesure où je ne le connaissais pas et ne savais pas comment le faire.

Ainsi, par leurs vues originales en matière d'éducation, ces deux hommes, qui avaient consciemment – ou même inconsciemment, peu importe – pris sur eux de me préparer à l'âge responsable, firent germer dans ma nature une propriété subjective qui se développa peu à peu au cours de ma vie et finit par se fixer sous forme d'une tendance constante à changer souvent d'occupation. J'acquis de la sorte, ne fût-ce que par automatisme, une aptitude à la fois théorique et pratique à exercer des métiers ou des commerces variés, et ma compréhension grandit elle aussi au fur et à

mesure que mon horizon s'élargissait dans divers domaines du savoir.

J'ajouterai même que si je suis reconnu aujourd'hui dans différents pays comme un homme possédant une vraie compétence dans de nombreux domaines, je le dois en partie à cette première éducation.

En effet, cette juste éducation développa en moi dès mon plus jeune âge une ingéniosité, une largeur de vues, et surtout un bon sens qui me permirent, à partir de toutes les informations que je recueillis intentionnellement, ou accidentellement, dans le cours ultérieur de ma vie, de saisir l'essence même de chaque science, au lieu d'emmagasiner ce fatras inconsistant auquel aboutit, chez les hommes contemporains, l'emploi généralisé de cette monstrueuse méthode dû *apprendre par cœur*.

Ainsi donc, très tôt dans la vie, j'étais déjà bien armé, et capable de gagner aisément l'argent nécessaire pour subvenir à mes besoins immédiats. Cependant, comme j'en étais venu, tout jeune encore, à m'intéresser à des phénomènes qui mettaient en question le sens et la raison d'être de la vie, et que je donnais à la compréhension de ces problèmes toute mon attention et tout mon temps, je ne faisais pas de cette capacité à gagner de l'argent le but unique de l'existence – comme le font les hommes contemporains, et en particulier vous autres, Américains, dont tous les efforts « conscients » ou instinctifs sont tournés vers ce but – et je n'y avais recours que dans la seule mesure où cela m'était indispensable pour soutenir mon existence ordinaire et accomplir les tâches que je m'étais fixées.

Issu de parents qui n'étaient pas riches, et n'étant donc

pas à l'abri du besoin, il m'a souvent fallu gagner cet argent, réellement méprisable et maléfique, pour faire face aux dépenses les plus urgentes. Cependant, gagner de l'argent ne me prenait jamais beaucoup de temps, car l'ingéniosité et le bon sens développés par cette éducation faisaient de moi, dans n'importe quelle situation, un rusé compère s'il en fut.

Comme exemple typique de cette ingéniosité, je raconterai un épisode de ma vie, et dirai comment, pour gagner un simple pari, j'ouvris un jour à l'improviste un atelier vraiment original.

Les détails de cette histoire allongeront peut-être un peu mon récit, mais je pense que grâce à cette liqueur merveilleuse – merveilleuse, soit dit en passant, parce qu'elle a été fabriquée, non pas dans les conditions habituelles, mais sur une vieille barge, au large des côtes américaines – cela ne vous paraîtra pas trop ennuyeux.

C'était juste avant la dernière grande expédition à travers le Pamir et les Indes organisée par la société que nous avions formée sous le nom de *Confrérie des Chercheurs de Vérité*, et dont je faisais partie depuis le premier jour.

Quelque deux ans avant le départ de cette expédition, les membres de la confrérie avaient décidé de prendre comme point de ralliement la ville de Tchardjouï, en Transcaspienne. Tous ceux qui comptaient participer à l'expédition devaient s'y rencontrer le 2 janvier 1900, et de là remonter tout d'abord le cours du fleuve Amou-Daria.

Il me restait encore pas mal de temps avant cette date, pas assez cependant pour entreprendre un long voyage. J'étais alors à Alexandropol, où j'avais coutume de venir faire de courts séjours chez mes parents. Après avoir passé auprès

d'eux le temps que je leur avais réservé, au lieu de partir au loin comme je le faisais d'ordinaire, je restai au Caucase et habitai tantôt Alexandropol, tantôt Bakou.

J'allais souvent à Bakou à cette époque, car il existait alors dans cette ville une société, composée surtout de Persans, qui étudiait la magie ancienne, et dont je fus longtemps un membre correspondant.

Les événements qui furent à l'origine de l'épisode que je me propose de vous raconter se passèrent précisément à Bakou.

Un dimanche, je m'étais rendu au bazar. J'avoue que j'ai toujours eu un faible pour les promenades dans les bazars orientaux, et quand je passais dans un endroit où il y en avait un, je ne manquais pas d'y aller. J'aimais beaucoup fouiller dans les bric-à-brac, où j'espérais toujours découvrir quelque rareté.

J'avais acheté ce jour-là une broderie ancienne et j'allais sortir du marché aux chiffons, quand je vis une jeune femme, bien vêtue mais l'air très triste, qui vendait quelque chose.

Tout montrait qu'elle n'était pas une brocanteuse professionnelle, et sans doute liquidait-elle sa marchandise par nécessité. Je m'approchai et vis qu'elle vendait un phonographe Edison.

L'expression de chagrin des yeux de cette femme éveilla en moi la pitié ; aussi, bien que j'eusse très peu d'argent, j'achetai, sans prendre le temps de réfléchir, cette machine inutile, avec tous ses accessoires.

Je transportai ce fardeau jusqu'au caravansérail où je vivais, ouvris la caisse, et y trouvai de nombreux cylindres dont la plupart étaient brisés. Parmi ceux qui demeuraient

intacts, quelques-uns seulement étaient enregistrés, les autres étaient vierges.

Je restai encore quelques jours à Bakou.

Mon argent touchait à sa fin, et il me fallait songer à reconstituer mes réserves.

Un sombre matin, je m'étais assis sur mon lit avant de m'habiller et je réfléchissais à ce que je devais faire, lorsque mon regard tomba par hasard sur le phonographe. L'idée me vint d'en tirer parti, et j'établis aussitôt un plan d'action.

Je liquidai toutes mes affaires et pris le jour même le premier bateau pour la Transcaspienne, où j'arrivai vingt-quatre heures plus tard.

Une fois dans la ville de Krasnovodsk, je confiai à mon phonographe le soin de faire de l'argent pour moi.

Il faut dire que le phonographe était encore inconnu en cette région : c'était la première fois qu'on y voyait pareille merveille.

J'ai dit qu'avec le phonographe il y avait quelques cylindres vierges. J'eus vite fait de trouver un Tekki, musicien ambulant, à qui je fis chanter et jouer plusieurs airs favoris de la population de l'endroit, et sur le reste des cylindres je racontai moi-même quelques anecdotes piquantes en turcoman.

Puis j'ajoutai deux tuyaux acoustiques aux quatre qui se trouvaient déjà sur l'appareil, et me rendis avec le phonographe au bazar, où j'ouvris mon originale boutique.

Je fixai le prix à cinq kopecks par écouteur, et vous pourrez imaginer le résultat si je vous dis que tout au long de la semaine, et spécialement les jours de marché, il était rare qu'il y eût un tuyau libre, même pour un instant. Toutes ces

pièces de cinq kopecks faisaient certainement, à la fin de la journée, une recette supérieure à celle de la plus importante entreprise de l'endroit.

Après Krasnovodsk, je partis pour Kizyl-Arvat, où l'on vint plusieurs fois me chercher avec ma machine pour me conduire chez de riches Turkmènes dans les *aouls* ([14]) voisins. Pour ce genre de « tournées », je recevais d'importantes quantités de *tiangui*. Une fois même, on m'offrit deux excellents tapis tekkis.

Ayant ramassé une fois encore une somme rondelette, je pris le train avec l'intention de continuer ce commerce à Achkhabad, mais, en chemin, je rencontrai par hasard l'un des membres de notre confrérie, avec qui je fis un pari, lequel mit brusquement fin à ma carrière phonographique.

La camarade que je venais de retrouver était l'inimitable et intrépide Vitvitskaïa, qui portait toujours des vêtements d'homme. Elle avait participé à toutes nos périlleuses expéditions au fin fond de l'Asie, en Afrique, en Australie et dans les îles avoisinantes.

Elle aussi devait prendre part à l'expédition projetée. Ayant encore quelques mois devant elle, elle avait décidé d'aller de Varsovie à Andijan pour rendre visite à sa sœur, mariée à un représentant de la firme Poznanski, et prendre un peu de repos en attendant la date de la rencontre à Tchardjouï.

Pendant le voyage nous eûmes de longues conversations, et je lui parlai entre autres de mes derniers métiers.

Je ne me rappelle pas comment ni à quel propos la discussion commença ; toujours est-il qu'elle se termina par un pari, aux termes duquel je devais gagner une certaine

somme, dans des conditions très précises et dans un laps de temps bien déterminé.

Elle-même, d'ailleurs, se prit si sérieusement au jeu qu'elle décida de rester avec moi pour voir comment je m'en tirerais, et résolut même de m'aider. Au lieu de poursuivre vers Andijan, elle m'accompagna jusqu'à Achkhabad.

Je dois l'avouer, la tâche ardue que je venais de prendre sur moi m'enflamma d'un fougueux désir de réussir coûte que coûte, et même d'aller au-delà des conditions fixées.

Je dressai aussitôt un plan général d'action, et pour commencer je rédigeai l'annonce suivante :

« L'ATELIER AMBULANT UNIVERSEL
de passage ici
s'arrêtera pour très peu de temps.

« Hâtez-vous de faire vos commandes et d'apporter tout ce que vous avez à réparer ou à transformer.

« Nous réparons les machines à coudre, les machines à écrire, les bicyclettes, les gramophones, les boîtes à musique, les appareils électriques, photographiques, médicaux et autres ; les lampes à gaz et à pétrole ; les horloges ; tous les instruments de musique : accordéons, guitares, violons, taris, etc.

« Nous réparons les serrures et les armes de toutes sortes.

« Nous réparons, transformons, recouvrons et vernissons n'importe quels meubles, aussi bien dans notre atelier qu'à domicile.

« Nous réparons, vernissons et accordons tous les pianos, droits ou à queue, et les harmoniums.

« Nous nous chargeons des installations et réparations d'éclairage électrique, de sonnettes et de téléphone.

« Nous raccommodons et recouvrons les parapluies.

« Nous réparons les jouets d'enfants, poupées et articles de caoutchouc de toutes sortes.

« Nous lavons, nettoyons et raccommodons les tapis, châles, tentures, fourrures, etc.

« Nous enlevons toutes les taches.

« Nous restaurons les tableaux, les porcelaines et tous les objets d'antiquité.

« L'atelier comporte un cabinet galvanoplastique bien équipé pour la dorure, l'argenture, le bronzage, le nickelage et l'oxydage.

« Nous étamons tout. Étamage et nickelage de samovars en 24 heures.

« Nous prenons des commandes pour les broderies de toutes sortes, au point de croix, au passé, en chenilles, en plumes, en perles et en laine.

« Nous exécutons n'importe quelle pyrogravure, sur bois, sur cuir et sur tissu.

« L'atelier accepte les commandes pour tous modèles de plâtre et d'albâtre : statuettes, animaux domestiques et sauvages, fruits, etc., et se charge également des masques mortuaires.

« Nous exécutons les commandes de fleurs artificielles en cire, mie de pain, velours et papiers de couleur pour bouquets, guirlandes, chapeaux de dames et boutonnières de garçons d'honneur.

« Nous calligraphions, imprimons, illustrons et enluminons les cartes de visite et d'anniversaire, et les invitations.

« Nous prenons les commandes de corsets et de bandages,

et transformons les vieux en neufs.

« Nous confectionnons des chapeaux de dames d'après les derniers modèles de Paris.

« Etc., etc. »

À peine arrivé à Achkhabad, je trouvai un logement et obtins de la police le permis d'imprimer et de distribuer les annonces. Dès le lendemain, je louai dans le centre de la ville un local pour l'atelier, composé d'une grande boutique donnant sur la rue, et de deux petites pièces dans le fond ; il y avait encore une espèce de hangar et une petite cour.

Après avoir acheté les outils indispensables, monté à la hâte une pile Bunsen, et transformé quelques vieilles cuvettes en cuves à galvanoplastie, j'accrochai au-dessus de l'entrée une grande enseigne qui portait en lettres rouges sur de la toile blanche :

ATELIER AMÉRICAIN AMBULANT
ICI POUR TRÈS PEU DE TEMPS
FABRIQUE, TRANSFORME ET RÉPARE TOUT

Le lendemain, quand les annonces furent prêtes, j'en collai un grand nombre sur les murs avec l'aide d'un gamin des rues, et nous distribuâmes le reste au public.

Et c'est alors que tout commença.

Dès le premier jour, ce fut un défilé d'Achkhabadiens, avec leurs affaires à réparer.

Seigneur ! Que ne m'apportèrent-ils pas !

Quantité de choses que je n'avais jamais vues, et dont je n'avais même jamais entendu parler !

Vraiment de tout, depuis des appareils à arracher les cheveux gris et des machines à dénoyauter les cerises pour les confitures, jusqu'à des moulins à sulfate de cuivre pour saupoudrer les zones de transpiration du corps et des fers spéciaux pour repasser les perruques.

Il faut connaître tant soit peu les conditions locales pour mieux se représenter le tableau.

Cette partie de la Transcaspienne et la région limitrophe du Turkestan n'ont vraiment commencé à se peupler que depuis quelques décades, et des villes nouvelles ont surgi, le plus souvent dans le voisinage des anciennes. De sorte qu'aujourd'hui presque toutes les villes sont composées de deux parties : la vieille ville asiatique, comme on l'appelle, et la ville russe, situées côte à côte, vivant chacune sa propre vie indépendante.

La population de ces villes nouvelles comprend des Arméniens, des Juifs, des Géorgiens, des Persans, mais surtout des Russes, pour la plupart fonctionnaires ou anciens militaires, ayant fait leur service dans la région.

Grâce à la richesse naturelle du pays et à l'honnêteté de la population, encore préservée de la civilisation contemporaine, ces nouveaux venus s'enrichirent rapidement, mais en l'absence de toute influence culturelle de la part de leurs dirigeants, qui étaient eux-mêmes des parvenus ignorants, ils restèrent aussi incultes qu'avant d'émigrer. Ainsi donc, en regard d'un commerce déjà florissant auquel ils devaient leur fortune, rien n'avait été prévu pour développer leurs facultés intellectuelles, non plus

bien entendu que leurs connaissances techniques.

La civilisation européenne, qui se propageait partout ailleurs, avait à peine touché ces territoires, et les seuls fragments qu'ils en recevaient à travers les journaux et les revues ne leur parvenaient que sous forme défigurée, en raison des exagérations fantastiques des rédacteurs qui, en général, et particulièrement en Russie à cette époque, étaient incapables d'avoir une compréhension, même approximative, des informations qui leur étaient transmises.

Selon la particularité propre à tous les parvenus d'imiter tout ce qui est *en vogue* – en l'occurrence tout ce qui était européen – les Achkbabadiens allaient chercher leurs notions sur la culture et sur la mode dans des livres et des journaux russes, qui n'en donnaient eux-mêmes qu'une image déformée, sorte de caricature à la fois comique et attristante pour un observateur impartial.

Ainsi, en pleine prospérité matérielle, mais sans aucune trace de culture, même élémentaire, les habitants de là-bas, tels des enfants, s'étaient mis à jouer aux gens civilisés.

Nulle part on ne suivait autant la mode : dans tous les domaines, chacun se croyait obligé, en toutes circonstances, de montrer qu'il était « à la page ». Aussi s'empressait-on d'acheter ou de se faire envoyer de partout les plus récentes inventions, et en général tout ce qui convenait à la vie d'un gentleman cultivé, ou du moins à ce qu'on en pouvait savoir par les réclames des journaux.

Connaissant ce point faible, les commerçants étrangers, les Allemands surtout, leur refilaient quantité de marchandises inutilisables, ou qui se détérioraient très vite.

La farce allait si loin que vous auriez pu trouver, parmi

les articles en réclame, une machine spéciale pour allumer les allumettes ordinaires.

Comme la plupart des choses qu'ils faisaient venir étaient déjà de la camelote au départ, ou s'abîmaient dès le premier jour, et qu'il n'y avait sur place aucun atelier technique, chaque famille entassait des monceaux d'objets détraqués.

Il y avait une autre raison pour laquelle tant de choses étaient à réparer. À cette époque-là, en Orient, et surtout en Russie d'Asie, on avait la coutume de ne jamais se séparer de ce qui avait été acquis, et de ne jamais le vendre, même lorsque les objets n'avaient plus aucune utilité ou qu'ils tombaient en morceaux. Il n'y aurait d'ailleurs eu personne pour les acheter. En outre, l'habitude de garder des vieilleries en souvenir de quelque chose ou de quelqu'un était très développée. Et dans chaque maison les greniers et les hangars étaient remplis d'un étonnant bric-à-brac d'inutilités qui se transmettaient de père en fils.

Aussi, à l'annonce d'un atelier où l'on réparait n'importe quoi, que diable ne m'apportèrent-ils pas, dans l'espoir de ressusciter et de faire servir des choses restées longtemps sans emploi, comme le fauteuil du grand-père ou les lunettes de la grand-mère, la balalaïka de l'arrière-grand-père, la montre de l'arrière-grand-mère, le nécessaire de voyage offert par le parrain, la couverture sous laquelle l'évêque avait dormi quand il leur avait rendu visite, l'Étoile dont le Shah de Perse avait gratifié leur père, etc., etc.

Je réparais tout cela.

Pas une seule fois il ne m'arriva de refuser quelque chose ou de le rendre sans l'avoir remis en état.

Même si l'on m'offrait une somme infime qui ne justifiait

pas le temps passé à la réparation, je l'entreprenais, du moment que l'objet était nouveau pour moi, car j'étais intéressé non par le gain mais par la difficulté de l'exécution.

En dehors des objets réellement détériorés et inutilisables, ils m'apportaient quantité d'articles neufs qui ne fonctionnaient pas pour la seule raison que leurs propriétaires se montraient incapables de s'en servir, à cause de leur ignorance et de leur manque de notions techniques même élémentaires, bref, de leur stupidité.

En ce temps-là, les dernières inventions, telles que machines à coudre, bicyclettes, machines à écrire, se répandaient partout à une allure frénétique.

On commandait et on achetait ces nouveautés avec enthousiasme ; mais faute de connaissances techniques et en l'absence de tout spécialiste dans la région, à la moindre anicroche, on les mettait au rebut.

Je vais vous citer quelques-uns des exemples caractéristiques de cette ignorance et de cette naïveté, dont j'avoue avoir délibérément tiré profit, sans en éprouver le moindre remords de conscience.

Je me rappelle comme si c'était hier qu'un gros riche Arménien, accompagné de sa fille, vint un jour me voir, soufflant et suant, traînant une machine à coudre qu'il m'apportait à réparer. Il me raconta qu'il l'avait achetée tout récemment pour le trousseau de sa fille, pendant son séjour à la foire de Nijni-Novgorod.

Au début, disait-il, la machine était une « vraie merveille » : on ne pouvait assez l'admirer tant elle cousait vite et bien. Quand tout à coup, sans rime ni raison, elle s'était mise, à sa grande déception, à faire « marche arrière ».

J'examinai la machine et la trouvai en parfait état.

Dans certaines machines à coudre, il y a, vous le savez, à côté du levier qui règle la couture, un autre levier qui sert à changer la direction, c'est-à-dire qu'en le déplaçant on change le sens de marche de l'étoffe. De toute évidence, quelqu'un avait touché le levier sans s'en apercevoir, de sorte que l'étoffe, au lieu d'être poussée en avant, était maintenant tirée en arrière.

Je m'aperçus tout de suite que pour réparer la machine il suffisait de remettre le levier en place. Bien entendu, j'aurais pu tout arranger en un instant, mais constatant que j'avais affaire à un fieffé coquin d'Arménien et apprenant par sa conversation qu'il faisait commerce de peaux de karakul, je ne doutai pas – car je connaissais bien ce genre d'individus – que pour remplir ses poches il avait roulé plus d'un de ces Tekkis ou de ces Boukhariens qui sont confiants comme des enfants, et je résolus de lui rendre la monnaie de sa pièce. Je lui racontai donc une histoire à dormir debout sur la nature du dommage survenu à la machine, prétendant qu'il y avait plusieurs pignons à changer pour la remettre en marche, et je ne manquai pas d'abreuver d'injures ces canailles de fabricants d'aujourd'hui.

Bref, je lui soutirai douze roubles cinquante kopecks, en lui promettant de réparer la machine en trois jours.

Bien entendu, il n'avait pas franchi la porte qu'elle était déjà prête, numérotée, et rangée parmi les articles terminés.

Autre exemple. Un officier entra un jour dans l'atelier et me dit d'un air très important :

« Va au bureau du Commandant de la Région et dis à l'employé principal que je lui ordonne – soit dit en passant, les

officiers russes, en ce temps-là, n'ouvraient jamais la bouche que pour donner des ordres – de te montrer les machines à écrire. Quand tu les auras vues, tu me feras savoir ce qui ne marche pas. »

Puis il partit comme il était venu.

Son ton impératif et déplacé m'avait surpris, et, pour tout dire, exaspéré. Je décidai d'y aller, d'abord pour savoir à quelle sorte d'oiseau j'avais affaire, et peut-être aussi pour trouver le moyen de lui jouer un tour à ma façon – ce qui, je dois l'avouer, m'amusait toujours, car je savais, sous un air de naïveté et d'innocence, punir l'impudence d'une manière très venimeuse.

Je me rendis le jour même à son bureau, me présentai au chef-secrétaire et lui exposai la raison de ma visite. J'appris alors que c'était l'adjudant en personne qui était venu me trouver.

Pendant que j'examinais les machines à écrire, qui étaient au nombre de trois, ce bavard de secrétaire, dont je m'étais déjà fait un ami grâce à une cigarette et à une histoire piquante sur la vie des officiers, m'expliqua ce qui suit :

Ces machines, récemment reçues de Saint-Pétersbourg, avaient tout d'abord marché à la perfection ; mais bientôt la première, puis la seconde et enfin la troisième s'étaient déréglées de la même façon : le ruban avait cessé de se dérouler. Tour à tour l'adjudant, l'intendant et d'autres avaient tenté de les remettre en marche, mais ils avaient eu beau faire, personne n'avait réussi. Et depuis trois jours on écrivait de nouveau tous les papiers à la main.

Tandis qu'il parlait, j'avais examiné les machines et déjà

compris de quoi il s'agissait.

Je ne sais pas quel est le système des machines à écrire d'aujourd'hui, mais autrefois, sur certaines d'entre elles, le ruban se déroulait sous l'action d'un ressort placé à l'arrière de la machine dans une boîte spéciale, et que l'on remontait en tournant la boîte elle-même.

Comme le ruban avançait lentement, le ressort, qui était assez fort, mettait longtemps à se détendre ; encore fallait-il le remonter de temps à autre.

Il était évident qu'à la livraison des machines les ressorts avaient été remontés à fond, puis qu'ils s'étaient détendus avec le temps et avaient simplement besoin d'être remontés à nouveau. Mais ce système de remontage sans clef ni manivelle était difficile à deviner pour qui n'était pas au courant.

Bien entendu, je me gardai d'en rien dire aux secrétaires, mais j'acceptai leur invitation à dîner, et après avoir mangé aux frais du gouvernement une bonne soupe aux choux avec de la kacha, je rentrai chez moi sur ma bicyclette, un vélocipède antédiluvien, qui n'avait plus de pneus.

Le soir même, l'adjudant revint me voir, et de son ton important demanda : « Eh bien, as-tu trouvé ? Pourquoi ces machines toutes neuves ne fonctionnent-elles pas ? »

Depuis longtemps déjà j'étais devenu un vieux renard dans l'art de jouer un rôle. Je donnai donc à mon visage l'expression que les vrais acteurs nomment *timidité respectueuse et déférence confuse* et je me mis, en termes redondants que j'avais puisés dans divers ouvrages techniques russes, à vanter la perfection de ce système de machines sous tous les rapports, sauf sur un point, où un

changement, à vrai dire sérieux et compliqué, était malheureusement indispensable.

Quant au travail à exécuter, je l'évaluai à peu près au quart du prix des machines elles-mêmes.

Le lendemain les machines, en parfait état, furent solennellement apportées à mon atelier par toute une escouade, adjudant en tête.

J'en pris aussitôt livraison, puis annonçai avec le plus grand sérieux qu'en aucun cas elles ne pourraient être prêtes avant une dizaine de jours. Fort ennuyé, l'adjudant me pria de les réparer au plus vite, car le travail du bureau était presque entièrement arrêté.

Après avoir beaucoup discuté, je finis par consentir à travailler de nuit et à leur livrer une première machine le surlendemain ; mais en retour je lui demandai de bien vouloir ordonner à ses hommes d'apporter les restes de la popote du régiment aux trois cochons de lait que je venais d'acheter et d'installer dans ma petite cour.

Deux jours plus tard la machine était « prête » et je promis les autres pour la fin de la semaine.

En plus des remerciements et des dix-huit roubles que je reçus pour chaque réparation, les soldats apportèrent tous les jours à manger à mes « nourrissons », et les soignèrent durant les trois mois que je passai à Achkhabad, au terme desquels mes cochons de lait étaient devenus de gros porcs.

Bien entendu, j'expliquai aux secrétaires ce qu'il fallait faire quand le ressort serait détendu, mais ils ne semblèrent point, pour autant, comprendre en quoi avait consisté ma « réparation ».

Des histoires de ce genre se répétèrent plus tard à Merv,

où j'avais transféré mon atelier et où je poursuivis le même travail pendant deux mois.

Un jour, l'inspecteur du lycée – ou du collège local, je ne me souviens plus – vint me demander de réparer une machine électrique destinée à des expériences de physique.

Il s'agissait de cette banale machine dite « statique » qui en tournant émet des étincelles, et que, je ne sais pourquoi, chaque école considérait en ce temps-là comme un devoir de posséder.

Dans leurs fameuses leçons dites de physique, les professeurs, pompeusement et comme s'ils célébraient un rite, faisaient à l'aide de cette machine des « démonstrations », qui consistaient simplement à faire tourner les disques et à forcer les enfants à toucher l'un après l'autre les boules des bouteilles de Leyde ; les grimaces de douleur qui apparaissaient sur leur visage provoquaient alors des fous rires interminables, que ces pédagogues qualifiaient d' » excellents facteurs de digestion ».

L'inspecteur avait commandé cette machine et l'avait reçue, démontée, de la firme allemande *Siemens & Halske* à Saint-Pétersbourg. Avec l'aide des professeurs, ses collègues, il en avait ajusté les différentes pièces en suivant les instructions du prospectus, mais il n'avait pas réussi, en dépit de tous ces efforts conjugués, à en tirer une seule étincelle. À la fin, force lui fut de s'adresser à mon atelier.

Je vis aussitôt que tout était en ordre, à l'exception des deux disques qui formaient la partie principale de la machine, et dont la position respective n'était pas tout à fait correcte. La vis de l'axe devait être un peu desserrée et l'un des disques légèrement déplacé : c'était l'affaire d'une minute.

Mais j'obligeai ce vénérable pédagogue, qui enseignait aux autres ce qu'il ne savait pas lui-même, à revenir quatre fois à mon atelier et à payer dix roubles soixante-quinze kopecks, pour recharger les bouteilles de Leyde – qui n'en avaient nul besoin…

De pareils cas se répétèrent presque quotidiennement, tant que dura mon atelier. Toujours obligeant à l'égard des pauvres, je ne considérais pas comme un péché de profiter de la bêtise de ceux qui, sans aucun mérite, et par la seule vertu d'une position due au hasard, représentaient l'intelligentsia de l'endroit, alors que, du point de vue de l'intelligence véritable, ils étaient bien loin de valoir la population locale qui leur était subordonnée.

Mais l'affaire la plus originale, et en même temps la plus profitable, fut une affaire de corsets.

Cette saison-là, à Paris, la mode des corsets avait brusquement changé : après les avoir portés très hauts, on s'était mis à les porter très courts.

Ce nouveau caprice de la mode était déjà connu là-bas grâce aux journaux ; mais les corsets eux-mêmes n'étaient pas encore en vente dans ces régions trop éloignées, et beaucoup de femmes m'apportaient leurs vieux corsets pour savoir s'il ne serait pas possible de les mettre à la mode.

Cette affaire de corsets fut pour moi simplement de l'or en barres. Et voici pourquoi :

Un jour, ayant à raccourcir et élargir le corset d'une grosse Juive dont la taille était en voie de développement progressif, j'eus besoin d'un certain nombre de baleines. Après bien des recherches, alors que je me trouvais une fois de plus dans un magasin qui n'en avait pas, le commis me conseilla

d'acheter tout bonnement un corset démodé, que le patron, disait-il, me céderait sans doute au prix des baleines. Je m'adressai donc au patron.

Tandis que je marchandais avec lui, un autre plan mûrit dans ma tête, et je lui achetai non pas un corset, comme j'en avais l'intention, mais tous ceux qu'il avait en magasin, soit soixante-cinq vieux corsets démodés, à raison de vingt kopecks pièce, au lieu du prix habituel de quatre ou cinq roubles. Après quoi je me hâtai d'acheter des corsets dans tous les magasins d'Achkhabad, les payant même moins cher encore, car chacun était content de céder à bon compte un stock d'articles inutilisables.

Je n'en restai pas là, et le lendemain j'envoyai en expédition le père de mes apprentis, un vieux Juif, avec instruction d'acheter des corsets démodés dans toutes les villes situées sur la ligne de chemin de fer d'Asie centrale, tandis que moi-même, armé de simples tenailles et de ciseaux, je me mettais à fabriquer des corsets à la mode.

Cela se faisait très simplement : je traçais d'abord une ligne au crayon le long des parties à couper, laissant une grande marge vers le haut et une toute petite vers le bas, puis je cassais les baleines avec les tenailles et je coupais le long de la ligne marquée. Après quoi les jeunes filles qui travaillaient avec moi sous la direction de Vitvitskaïa défaisaient le ruban de bordure, le coupaient et le recousaient autour des corsets raccourcis. Il ne restait plus qu'à enfiler la moitié de l'ancien lacet, et le *corset mignon*, à la dernière mode de Paris, était prêt pour la vente. Nous fabriquions de la sorte une centaine de corsets par jour.

Le plus drôle, c'est que les marchands, après avoir appris

la métamorphose de leurs vieux corsets, furent bien obligés, devant le nombre des demandes, de me les racheter en grinçant des dents, non plus pour dix ou quinze kopecks, mais au prix de trois roubles cinquante la pièce.

Imaginez un peu : j'achetai et revendis ainsi dans les villes de Krasnovodsk, Kizyl-Arvat, Achkhabad, Merv, Tchardjouï, Boukhara, Samarkand et Tachkent, plus de six mille corsets.

Une telle réussite, hors de proportion avec l'échelle de l'entreprise, ne venait pas seulement de l'ignorance et de la naïveté de la population bigarrée de l'endroit, ni même de mon ingéniosité ou de ma capacité d'adaptation à des conditions de toutes sortes, mais bien plutôt de mon attitude impitoyable envers certaines faiblesses, présentes en moi comme en tout être humain, dont l'ensemble constitue ce que l'on nomme la paresse.

Il est intéressant de remarquer que pendant cette période il se produisit, dans le fonctionnement de ma présence générale, un processus tout à fait incompréhensible du point de vue de la science ordinaire, et qui devait se répéter plus d'une fois au cours de ma vie. Ce processus se traduisait par une régulation spéciale du tempo de charge et de décharge de l'énergie qui me permettait de ne pas dormir, ou presque, pendant plusieurs semaines, et parfois même pendant des mois entiers, tout en faisant preuve d'une activité qui, loin d'être diminuée, était au contraire accélérée.

La dernière fois que cet état réapparut, je fus si intéressé par le phénomène qu'il ne tarda pas à prendre, pour les parties conscientes de ma présence, une importance égale à celle de certaines questions que je portais en moi depuis

longtemps et dont la solution était devenue le but et la raison d'être de mon existence.

J'ai même l'intention, lorsque j'aurai réglé les questions relatives au programme fondamental de l'Institut et que j'aurai de nouveau la possibilité de consacrer la moitié de mon temps à des intérêts subjectifs, de mettre au premier plan de mes préoccupations l'élucidation de ce problème.

Cette particularité, encore incompréhensible pour moi, du fonctionnement général de mon organisme à cette époque de ma vie apparaîtra clairement dans la situation que je vais décrire.

Tout le long du jour, c'était un flot ininterrompu de clients, plus bavards les uns que les autres, qui m'apportaient leurs vieux objets cassés ou venaient chercher ceux qui étaient réparés, de sorte que je passais la plus grande partie de mes journées à recevoir et à délivrer les commandes. Je profitais des rares moments de répit pour aller en hâte acheter les pièces de rechange et les divers matériaux nécessaires. Aussi le travail lui-même se faisait-il surtout la nuit.

Pendant toute la durée de cet atelier, il me fallut diviser mon temps de cette manière : le jour pour les clients, la nuit entière pour le travail.

Je dois dire qu'en l'occurrence je fus considérablement aidé par Vitvitskaïa qui très vite était devenue experte en travaux de toutes sortes et s'entendait à merveille à couvrir les parapluies, à transformer les corsets et les chapeaux de dames et surtout à confectionner des fleurs artificielles. De plus, les deux fils de mon vieux Juif étaient occupés, l'aîné à nettoyer et polir les articles à galvaniser, le plus jeune à faire

les commissions et à allumer et entretenir le feu de la forge.

Vers la fin je fus encore aidé, et ma foi pas mal du tout, par six jeunes filles appartenant à des familles patriarcales de l'endroit, que leurs parents, désireux de leur assurer une « éducation complète », avaient envoyées à mon atelier universel pour se perfectionner dans les travaux d'aiguille délicats.

Même au début, lorsque nous n'étions encore que quatre, on avait l'impression, à voir la quantité de travail exécuté, que dans le fond de l'atelier s'affairaient plusieurs dizaines de spécialistes compétents.

Au-dessus de la porte menant à l'arrière-boutique, on avait, bien entendu, accroché une pancarte indiquant que l'entrée était strictement interdite au public.

À Achkhabad mon atelier dura trois mois, pendant lesquels je gagnai près de sept mille cinq cents roubles. Savez-vous ce que représentait alors une telle somme ? Comme point de comparaison, il faut se rappeler que le traitement d'un fonctionnaire moyen était de trente-trois roubles trente-trois kopecks par mois, et qu'avec cette somme-là, non seulement un célibataire, mais même une famille entière, avec une ribambelle d'enfants, arrivait à vivre. La solde d'un officier supérieur, qui était de quarante-cinq à cinquante roubles, était considérée comme très importante, et le rêve de tout jeune homme était d'arriver à en gagner autant.

La viande coûtait alors six kopecks la livre, le pain deux à trois kopecks, de bons raisins deux kopecks. À raison de cent kopecks par rouble, sept mille cinq cents roubles représentaient une réelle fortune.

Pendant cette période, l'occasion se présenta à plusieurs

reprises de gagner bien davantage en traitant des affaires en dehors de mon travail. Mais le pari comportait comme condition de ne pas employer d'autres moyens que les travaux manuels et les petites combinaisons commerciales qui en découleraient inévitablement de temps à autre, et pas une seule fois je ne succombai à la tentation.

Le pari était gagné depuis longtemps et j'avais fait à Achkhabad quatre fois plus d'argent qu'il n'avait été convenu, néanmoins je décidai de continuer l'affaire dans une autre ville.

Presque tout était liquidé. Vitvitskaïa était déjà chez sa sœur et je m'apprêtais moi-même à partir trois jours plus tard pour Merv.

Sans doute, après ce que je viens de vous raconter, avez-vous déjà une idée suffisante de ce que j'ai voulu vous faire comprendre par ce récit, c'est-à-dire que ce trait spécifique du psychisme général de l'homme, dont vous autres Américains vous êtes fait un idéal, et que vous appelez la fibre commerciale, existe aussi et combien plus puissant (avec tant de fibres que vous ne possédez pas) chez les peuples vivant sur d'autres continents.

Cependant, pour donner un tableau plus complet de mes activités à cette époque, je vous parlerai encore d'une astucieuse combinaison commerciale que je réalisai juste avant mon départ d'Achkhabad.

Je dois vous dire que, peu après l'ouverture de mon atelier, j'avais également annoncé que j'achetais les vieux objets de toutes sortes. Je faisais cela pour deux raisons. Premièrement, les réparations nécessitaient bien souvent des pièces nouvelles ; or j'avais très rapidement épuisé les

réserves des magasins, ainsi que les bric-à-brac des marchés, où je trouvais des objets détériorés dont je récupérais les pièces utilisables. Deuxièmement, je pouvais espérer, comme ce fut souvent le cas, découvrir parmi les articles que l'on m'apportait ou que j'achetais à domicile, quelque chose de rare et de précieux.

Bref, j'étais aussi devenu brocanteur.

Un des derniers jours avant mon départ, je rencontrai au bazar un Géorgien que j'avais connu dans la région de Tiflis, où il avait tenu le buffet de l'une des gares du chemin de fer transcaucasien, et qui était maintenant fournisseur attitré de l'armée. Il me proposa de lui acheter quelques vieux lits de fer qu'il avait en trop.

Le soir même, je me rendis chez lui. Nous descendîmes à la cave pour voir les lits, mais il régnait là une odeur si terrible qu'il était impossible d'y résister. Les ayant examinés à la hâte, je m'enfuis aussitôt, et ce ne fut que dans la rue que nous parlâmes du prix. J'appris alors que l'odeur provenait de vingt tonneaux de harengs qu'il avait achetés à Astrakhan pour le mess des officiers. À la livraison des deux premiers tonneaux, le réceptionnaire, en les ouvrant, trouva les harengs gâtés et les refusa ; le Géorgien, craignant de perdre sa réputation, n'osa pas les proposer ailleurs : il les emmena chez lui, les entreposa provisoirement à la cave et finit par les oublier. Ce n'était que maintenant, alors que depuis trois mois les harengs imprégnaient toute la maison de leur odeur, qu'il avait décidé de s'en débarrasser au plus vite.

Ce qui le vexait, c'est qu'il avait non seulement perdu de l'argent sur les harengs, mais qu'il allait encore avoir à payer pour les faire emporter au dépotoir, s'il ne voulait pas que la

commission sanitaire ait vent de la chose et lui inflige une amende.

Pendant qu'il me parlait, ma pensée, comme toujours en pareil cas, travaillait activement, et je me demandais s'il ne serait pas possible de trouver une combinaison quelconque pour tirer profit de cette affaire.

Je me mis à calculer :

« Il a vingt tonneaux de harengs gâtés et tout cela doit être jeté. Mais les tonneaux vides ne valent pas moins d'un rouble pièce. Si seulement je pouvais trouver le moyen de les faire vider pour rien… Sinon, le transport va me coûter presque le prix des tonneaux… Que faire ? »

Soudain, l'idée me vint que des harengs, surtout des harengs pourris, pouvaient fort bien servir de fumier. Et je pensai : « Je trouverai bien un jardinier qui sera content de se procurer pour rien du bon fumier et qui, en retour, videra les tonneaux, les lavera et me les apportera à l'atelier. Après les avoir fumés, j'aurai vite fait de les vendre, car les tonneaux sont très demandés, si bien qu'en moins d'une demi-heure j'aurai gagné une vingtaine de roubles. Et tout le monde y trouvera son compte, même le Géorgien qui a perdu sur la marchandise, mais qui du moins n'aura pas à payer le transport. »

Ayant réfléchi de la sorte, je dis au Géorgien : « Si vous me diminuez encore un peu le prix des lits, je m'arrangerai pour que le transport des tonneaux ne vous coûte rien. » Il accepta et je promis de le délivrer dès le lendemain de cette source d'infection.

Une fois les lits payés, je les chargeai sur ma charrette, ainsi qu'un tonneau de harengs que je voulais montrer à un

jardinier ou à un tonnelier. Arrivés à l'atelier, nous déchargeâmes et rangeâmes le tout dans le hangar.

C'était l'heure où le vieux Juif, père de mes apprentis, avait l'habitude de venir pour bavarder, et parfois même pour aider ses fils.

Je m'étais assis dans la petite cour et fumais une cigarette, quand tout à coup l'idée me vint de donner des harengs à mes cochons, et sans rien lui expliquer je demandai au vieil homme de m'aider à ouvrir le tonneau.

Le couvercle enlevé, mon vieux Juif se pencha pour humer l'odeur ; aussitôt, son visage s'épanouit et il s'exclama : « Ça, par exemple, voilà ce que j'appelle des harengs ! Je n'en ai jamais vu de pareils depuis que je suis dans ce sacré pays ! »

J'étais perplexe. Ayant vécu la plupart du temps en Orient, où l'on ne mange pas de harengs, je ne pouvais jamais dire, quand il m'arrivait d'en manger, s'ils étaient bons ou mauvais – pour moi ils sentaient tous également mauvais. Je n'avais donc rien d'autre à faire qu'à me fier au jugement du vieux Juif, d'autant plus qu'avant d'être boucher il avait tenu autrefois dans son pays, à Rostov, une boutique où il vendait du poisson.

Cependant je ne me laissai pas convaincre immédiatement et je lui demandai s'il ne se trompait pas sur la qualité des harengs. Piqué au vif, il répliqua : « Moi, me tromper, jamais de la vie ! Ce sont de merveilleux harengs, de vrais… » (Je ne sais plus comment il les appela).

Ayant encore quelques doutes, je lui dis que j'en avais par hasard acheté tout un stock, et que c'était chez nous un bon présage si, dès le déballage, la marchandise trouvait un

acheteur : c'était le signe que la vente serait bonne. Il nous fallait donc, sans attendre, vendre ne fût-ce que quelques harengs. Et je lui demandai s'il ne pouvait pas se charger de le faire immédiatement. Je voulais vérifier de la sorte si ce qu'avait dit le vieux était juste, et agir en conséquence.

Près de mon atelier habitaient beaucoup de Juifs, la plupart tenant boutique. C'était déjà le soir et les échoppes se fermaient. Juste en face de chez moi vivait un certain Friedmann, horloger. On l'appela le premier. Il en acheta aussitôt une dizaine, les payant sans marchander quinze kopecks la paire. Le suivant fut le patron de la pharmacie du coin, qui en acheta sans hésiter une cinquantaine.

Au ton réjoui de ces gens, je compris que mon vieux bonhomme avait raison. Le lendemain, au point du jour, je louai des charrettes et transportai tous les tonneaux chez moi, à l'exception des deux qui avaient été ouverts, dont le contenu était réellement gâté, et d'où venait la terrible odeur. Ceux-là, je les fis jeter aux ordures.

Les dix-huit tonneaux restants se trouvaient contenir des harengs, non seulement bons, mais de qualité exceptionnelle.

De toute évidence, ni le réceptionnaire du mess, ni le marchand géorgien natif de Tiflis, où l'on n'aime pas les harengs, ne s'y connaissaient plus que moi ; à leur odeur particulière, ils avaient cru les harengs avariés, et le Géorgien en avait fait son deuil.

Bref, en l'espace de trois jours, avec l'aide du vieux Juif que je payai un demi-kopeck par hareng, ce dont il se montrait fort satisfait, les harengs furent vendus en gros et au détail.

Ayant entre-temps liquidé toutes mes affaires, j'invitai le

Géorgien au grand dîner d'adieu que je donnai la veille de mon départ. À table, je lui racontai comment l'affaire avait tourné, et, sortant l'argent, j'offris de partager mon gain avec lui ; mais le Géorgien, s'en tenant à un principe commercial très en honneur en Transcaucasie comme en Transcaspienne, refusa ma proposition, déclarant qu'en me cédant la marchandise il était convaincu qu'elle ne valait rien, que s'il en avait été autrement, c'était simplement un coup de chance pour moi et de malchance pour lui, et qu'il aurait trouvé malhonnête de profiter de ma bonté.

Bien plus, le lendemain, quand je me mis en route pour Merv, je trouvai dans le wagon, avec mes bagages, une outre de vin envoyée par ce Géorgien.

Plusieurs années passèrent, pleines d'aventures, de hasards et d'imprévus, au cours desquelles je travaillai sans relâche à réunir toutes les conditions nécessaires à l'accomplissement du but fondamental de ma vie. »

Bien que les nombreuses péripéties de cette période présentent un grand intérêt à la fois psychologique et pratique, je les passerai sous silence pour ne pas m'écarter de la question que vous avez soulevée ce soir, d'autant plus que j'ai l'intention d'écrire un ouvrage entier sur ces années de recherches.

Je dirai seulement qu'à travers tous ces événements j'avais acquis une grande expérience et une grande sûreté ; c'est pourquoi, lorsque j'orientai toutes mes facultés vers la tâche de gagner de l'argent en vue d'avoir toujours un capital à ma disposition – bien que par elle-même cette aspiration

fondamentale des hommes ne m'ait jamais intéressé – je m'y donnai de telle façon que les résultats obtenus auraient pu susciter l'envie de vos meilleurs experts en dollar-business.

Je me lançai dans toutes sortes d'entreprises, parfois très importantes : je passai des contrats avec des particuliers ou avec l'État pour la fourniture de matériel et la construction de lignes de chemin de fer ou de routes ; j'ouvris divers magasins ; je tins des restaurants, des cinémas ; je mis sur pied des exploitations agricoles ; j'assurai le passage en Russie de bétail en provenance de divers pays, notamment de Kachgarie ; je m'occupai de pêcheries et de puits de pétrole – menant parfois de front plusieurs de ces affaires.

Mais le métier que je préférais de beaucoup était le commerce des tapis et des antiquités, qui, tout en étant très profitable, me laissait libre du choix de ma résidence et de mes heures de travail.

Finalement, après quatre ou cinq ans de travail intense, je liquidai toutes ces affaires, et lorsque je vins à Moscou vers la fin de 1913, en vue de passer à la réalisation pratique de ce que je considérais comme une tâche sacrée, j'avais amassé une somme d'un million et demi de roubles, sans compter deux collections d'une valeur inestimable, l'une de tapis rares, et l'autre de porcelaines et de cloisonnés chinois.

Ce capital, semblait-il, allait me libérer du souci matériel de mon entreprise et m'assurer une indépendance suffisante pour mettre en pratique les idées qui avaient déjà pris forme dans mon conscient, et qui devaient servir de base à mon Institut : il s'agissait de créer autour de moi des conditions dans lesquelles l'homme serait continuellement rappelé au sens et au but de son existence, par une friction inévitable

entre sa conscience et la manifestation automatique de sa nature.

C'était une année environ avant la Guerre mondiale. À Moscou, et un peu plus tard à Saint-Pétersbourg, je fis une série de conférences qui attira de nombreux intellectuels et hommes de science, et le cercle de ceux qui s'intéressaient à mes idées ne tarda pas à s'élargir.

Conformément à mon plan général, je posai alors les premiers jalons en vue de la création de mon Institut.

Poursuivant la préparation de ce qui était nécessaire pour donner vie à mon projet, j'acquis une propriété, je commandai dans divers pays européens ce que je ne pouvais pas me procurer sur place, j'achetai le matériel et les instruments indispensables. J'envisageai même la possibilité d'imprimer notre propre journal.

Au moment où ce travail d'organisation battait son plein, la guerre éclata et je fus obligé de le suspendre, avec l'espoir de tout reprendre dès que la situation politique s'éclaircirait.

La moitié de mon capital avait déjà été absorbée par cette organisation préliminaire.

La guerre gagnait du terrain, et comme l'espoir d'une paix prochaine s'estompait de plus en plus, je fus contraint de quitter provisoirement Moscou et d'aller au Caucase attendre la fin des hostilités.

En dépit des événements politiques qui accaparaient tous les esprits, l'intérêt pour mon travail augmentait dans certaines sphères de la société. À Essentouki, où je m'étais fixé, commencèrent à venir des villes avoisinantes, et même de Petrograd et de Moscou, des gens réellement désireux de connaître mes idées. Je fus donc obligé de m'organiser sur

place, sans attendre mon retour à Moscou.

Les choses prirent bientôt une tournure telle que non seulement travailler, mais même exister, devenait un problème ; on n'était jamais sûr d'être encore en vie le lendemain.

La région de Mineralnyia Vody où nous habitions était maintenant le centre de la guerre civile et nous étions littéralement pris entre deux feux.

Les villes passaient de main en main : aujourd'hui aux Bolcheviks, demain aux Cosaques… et après-demain à l'Armée blanche ou à quelque nouveau parti.

Parfois, en s'éveillant le matin, on ignorait sous quelle autorité on allait se trouver pour la journée et quelle politique il faudrait observer en sortant dans la rue.

Ce fut l'une des plus fortes périodes de tension nerveuse que j'aie connues. J'avais non seulement à me démener pour me procurer les denrées de première nécessité, devenues presque introuvables, mais aussi à me préoccuper de l'existence d'une centaine de personnes dont j'avais pris la responsabilité.

La situation d'une vingtaine de mes élèves, qui étaient d'âge militaire, m'inquiétait alors particulièrement. Jeunes et vieux étaient mobilisés chaque jour, tantôt par les Bolcheviks, tantôt par l'Armée blanche. Cette tension constante ne pouvait durer plus longtemps et il fallait coûte que coûte trouver une issue.

Une nuit que la fusillade était plus nourrie qu'à l'ordinaire, et que, des chambres voisines, me parvenaient les échos des conversations anxieuses de mes compagnons, je me mis à réfléchir très sérieusement.

Tandis que j'examinais les moyens de sortir de cette impasse, je me rappelai, par association, une sentence du sage Mullah Nassr Eddin, devenue depuis longtemps pour moi une sorte d'idée fixe et qui recommandait de toujours s'efforcer, quelles que soient les circonstances de la vie, de « concilier l'utile pour les autres et l'agréable pour soi-même ».

Or je m'intéressais depuis quelques années à un problème d'ordre archéologique, et j'avais besoin, pour en élucider certains détails, de relever d'une manière aussi précise que possible l'emplacement et la disposition de ces très anciens monuments, connus sous le nom de *dolmens*, que l'on retrouve aujourd'hui sur presque tous les continents, en certains sites bien définis.

Je savais qu'il en existait en différents points du Caucase, et je connaissais même la position approximative de certains d'entre eux, repérés par la science officielle. Aussi, bien que je n'aie jamais eu assez de temps pour explorer systématiquement ces endroits, je ne laissais passer aucune occasion d'aller les visiter, au cours de mes fréquents voyages dans ces montagnes – quand la poursuite de mon but principal me laissait un moment de répit.

À la suite d'investigations personnelles, j'avais acquis la conviction que dans les régions situées entre les rives orientales de la mer Noire et la chaîne du Caucase, notamment dans les zones proches de certains cols que je n'avais pas encore franchis, se dressaient, seuls ou par petits groupes, des dolmens d'un type particulier qui présentaient pour moi le plus grand intérêt.

Ainsi donc, me trouvant coupé du reste du monde et arrêté dans mon activité par la situation qui s'était créée, je

résolus d'utiliser le temps dont je disposais en organisant dans cette région du Caucase une expédition qui aurait pour objet la recherche et l'étude des dolmens – ce qui, d'autre part, aurait l'avantage de nous mettre à l'abri, moi et ceux dont j'avais pris la charge.

Dès le lendemain, je mis en œuvre toutes mes forces et toutes mes ressources pour tenter, avec l'aide de quelques personnes qui m'étaient plus ou moins dévouées et qui avaient des relations parmi les détenteurs de pouvoir du moment, d'obtenir l'autorisation officielle d'organiser une expédition scientifique dans les montagnes du Caucase.

Une fois le permis en mains, je me procurai par toutes sortes de combinaisons ce qui était nécessaire à un voyage de ce genre. Je choisis parmi les élèves qui étaient venus me retrouver ceux qui couraient le plus de risques en restant dans le district de Mineralnyia Vody, j'assurai la subsistance des autres, puis nous nous divisâmes en deux groupes, qui devaient se rencontrer en un endroit convenu.

Le premier groupe, comprenant douze personnes, partait de Piatigorsk ; et le second, dans lequel je me trouvais avec une vingtaine de personnes, partait d'Essentouki.

Officiellement, ces deux groupes étaient considérés comme tout à fait indépendants, et n'ayant rien de commun entre eux.

Sans vraiment connaître les conditions qui régnaient alors dans le pays, il est presque impossible, à moins d'être doué d'une imagination très fertile, de se représenter ce que voulait dire organiser en des temps pareils une expédition scientifique, et qui plus est officielle.

Je me proposais, en quittant Essentouki, d'aller par les

régions habitées jusqu'au mont Indus, situé non loin de Touapsé, et de commencer mes recherches en direction sud-est, le long d'une ligne distante de quarante à cent kilomètres du rivage de la mer Noire.

Je réussis, à un moment où personne n'aurait songé à voyager en chemin de fer, même seul et sans bagages, à cause des incessants mouvements de troupes, à obtenir des autorités bolcheviques, au prix d'énormes difficultés, deux wagons.

Ayant à grand-peine entassé dans ces wagons vingt et une personnes, plus deux chevaux, deux mulets et trois carrioles, sans compter tout le matériel acheté pour l'expédition, nos tentes, nos armes et nos provisions, nous partîmes.

Nous voyageâmes par le train jusqu'à Maïkop ; mais là, nous trouvâmes la voie ferrée détruite de la veille par une nouvelle bande de rebelles qui s'intitulaient les *Verts*, et notre expédition dut se poursuivre en carriole, non plus dans la direction de Touapsé, mais en obliquant vers la passe de la rivière Bielaïa.

Pour parvenir, à travers les zones habitées, jusqu'à l'endroit où commençaient les régions sauvages, nous ne franchîmes pas moins de cinq fois des positions occupées tantôt par les Bolcheviks, tantôt par l'Armée blanche.

À me rappeler toutes ces difficultés, maintenant qu'elles ne sont plus qu'un lointain souvenir, je ne puis m'empêcher d'éprouver un sentiment de réelle satisfaction pour avoir été capable de les surmonter si heureusement.

C'était comme si, pendant toute cette période, des miracles s'accomplissaient en notre faveur.

La violente épidémie de fanatisme et de haine qui autour

de nous s'était emparée de tous ne nous atteignit même pas : on aurait dit que nous jouissions, moi et mes compagnons, d'une protection surnaturelle.

Notre attitude envers chacun des clans était impartiale, comme si nous n'étions pas de ce monde, la leur à notre égard était toujours la même : ils nous considéraient comme entièrement neutres – ce qui d'ailleurs était vrai.

Environné de bêtes féroces, prêtes à s'entre-déchirer pour le moindre butin, je marchais au milieu du chaos, ouvertement et tranquillement, sans rien cacher, sans recourir à aucun subterfuge ; et, bien que le « pillage par réquisition » atteignît alors son paroxysme, rien ne fut saisi chez moi, pas même les deux fûts d'alcool qui, en raison de la pénurie générale, excitaient la convoitise de tous.

En vous racontant cela aujourd'hui, un sentiment de justice, lié à ma compréhension du psychisme des hommes soumis à de tels événements, m'oblige à accorder ici une pensée bienveillante à ceux des Bolcheviks et des Volontaires de l'Armée blanche, disparus sans doute pour la plupart, dont les bonnes dispositions à l'égard de mes activités ont favorisé, de manière inconsciente et purement instinctive bien entendu, le succès de ma dangereuse entreprise.

En effet, si je pus m'échapper de cet « enfer », au plein sens du mot, je ne le dois pas uniquement à cette habileté à déceler et utiliser les moindres variations dans les faiblesses habituelles des hommes lorsqu'ils sont au pouvoir d'une psychose de ce genre – car dans les conditions où se déroulaient ces événements pleins de détours inattendus, j'aurais été hors d'état, même en exerçant de jour et de nuit une vigilance active, de tout prévoir et de prendre les

mesures nécessaires.

À mon avis, si je m'en suis sorti sans dommage, c'est que dans la présence générale de ces hommes, pourtant en proie à un état psychique où disparaît toute trace de bon sens, l'instinct qui permet à tout être humain de distinguer objectivement le bien du mal n'était pas tout à fait absent, de sorte qu'ils pressentaient dans mes activités le germe vivant de cette impulsion sacrée qui seule est capable de donner à l'humanité le bonheur véritable, et dès lors secondaient de leur mieux le processus d'accomplissement de ce que j'avais entrepris longtemps déjà avant cette guerre.

Toujours est-il que dans tous nos contacts, tant avec les Bolcheviks qu'avec l'Armée blanche, nous ne rencontrâmes pas une seule fois une situation à laquelle je n'aie réussi à trouver une issue.

J'ajouterai d'ailleurs que si la vie des hommes devait un jour s'écouler de façon normale, et que des spécialistes entreprennent alors des recherches sur des événements de ce genre, les divers documents qui me furent délivrés par les deux partis adverses pour protéger mes intérêts et mes biens constitueraient pour eux un témoignage des plus instructifs sur les faits extraordinaires qui peuvent survenir pendant les psychoses de masse.

Par exemple, parmi ces nombreux documents, il en est un sur lequel on peut lire ceci :

Le détenteur de cette pièce, le citoyen Gurdjieff, est autorisé à porter en tous lieux un revolver calibre... numéro...

En foi de quoi nous avons signé et apposé notre cachet.

Le Président des Députés-soldats et Travailleurs

ROUKHADZÉ

Fait le... à Essentouki.

SECRÉTAIRE CHANDAROVSKY

Et au dos de ce même papier :

Le dénommé Gurdjieff est autorisé à porter un revolver portant le numéro indiqué au verso.

En foi de quoi nous avons signé et apposé notre cachet.

Pour le général Denikine :
GÉNÉRAL HEYMANN

Chef du Secrétariat :
GÉNÉRAL DAVIDOVITCH NACHINSKY.

Fait à Maïkop, le...

Après des efforts considérables pour surmonter une quantité d'obstacles imprévus, nous traversâmes des villages cosaques en ruines, et parvînmes enfin à Khamichki, dernière localité avant la zone inhabitée du Caucase. Au-delà de ce point, il n'y avait plus de chemins praticables.

Ayant acheté en hâte toutes les provisions qu'il était encore possible de trouver, nous abandonnâmes nos carrioles à leur destin, chargeâmes une partie de nos affaires sur nos chevaux et nos mules, et, prenant le reste sur nous, poursuivîmes notre route.

La première montagne franchie, nous respirâmes enfin librement. C'était pourtant là que nous attendaient les vraies difficultés.

En ce qui concerne l'expédition elle-même, de Khamichki à Sotchi par la passe de la rivière Bielaïa, au cœur de la chaîne du Caucase, expédition qui dura deux mois et s'accompagna d'aventures tout à fait extraordinaires, je n'en

dirai rien, parce que, si mes informations sont exactes, notre évasion hors du centre de l'enfer à travers les cols presque infranchissables de ces montagnes sauvages, ainsi que la recherche des dolmens et de toutes les richesses visibles ou cachées de cette région, ont déjà été décrites par certains membres de cette singulière « expédition scientifique », dans des textes qui seront sans doute bientôt publiés.

Il y avait en effet, dans le groupe qui s'était constitué autour de moi, des techniciens et des spécialistes en diverses branches de la science, tout à fait qualifiés pour mener à bien notre entreprise, et qui m'aidèrent de manière très efficace à résoudre le problème des dolmens.

Ce qui ressort des impressions reçues au cours de ce voyage, c'est que les régions situées entre Khamichki et Sotchi, surtout depuis la passe jusqu'à la mer, mériteraient réellement le nom emphatique de Paradis terrestre souvent attribué à d'autres parties du Caucase par les membres de la prétendue intelligentsia.

Bien que ces régions se prêtent parfaitement à l'agriculture et à l'exploitation thermale, et ne soient guère éloignées des centres de population déjà existants, elles restent, on ne sait pourquoi, inhabitées, malgré le besoin croissant d'espace et de ressources.

Elles étaient autrefois peuplées par les Tcherkesses qui émigrèrent en masse en Turquie il y a quarante ou cinquante ans ; depuis ce temps-là, ces terres sont restées incultes, et aucun pied humain ne les a foulées.

On y retrouve d'anciens champs, jadis merveilleusement travaillés, et de magnifiques vergers, qui, bien qu'en friche et envahis d'herbes sauvages, donnent encore tant de fruits

qu'ils pourraient nourrir des milliers de personnes.

Quelques semaines plus tard, exténués de fatigue et ayant épuisé nos provisions, nous atteignîmes la ville de Sotchi, sur les rives de la mer Noire.

Tout au long de ce qui fut pour nous un véritable calvaire, quelques-uns des membres de notre expédition, loin de se montrer capables de faire face à la situation, s'étaient comportés d'une manière qui ne répondait en rien à la grandeur de notre but ; je décidai donc de me séparer d'eux et poursuivis ma route avec les autres jusqu'à Tiflis, où un ordre relatif régnait encore sous l'autorité des démocrates mencheviks de nationalité géorgienne.

Quatre années s'étaient écoulées depuis les débuts de l'organisation de l'Institut à Moscou. Avec le temps, l'argent s'était progressivement épuisé, d'autant plus que, vers la fin, les fonds servaient non seulement à l'œuvre elle-même, mais à des charges nouvelles qui n'avaient pas été prévues dans les premiers calculs.

Le fait est que les événements de Russie et toutes les convulsions dues à la guerre mondiale et à la guerre civile avaient fait sortir les gens de leurs ornières ; tout était si mêlé et si bouleversé que les riches et les privilégiés d'hier étaient les affamés d'aujourd'hui. C'était la situation d'un grand nombre de ceux qui avaient tout laissé pour suivre mes idées, et qui m'étaient devenus proches par leur sincérité et leur comportement. Il me fallait maintenant aider à vivre près de deux cents personnes.

Presque tous mes parents se trouvaient dans une situation pire encore, et je devais non seulement les aider pécuniairement, mais les abriter avec toute leur famille, car

la plupart d'entre eux habitaient en Transcaucasie, dans des localités qui avaient été détruites de fond en comble, soit par la guerre civile, soit par les Turcs.

Pour que vous puissiez vous représenter l'horreur de cet état de choses, je vous décrirai une des nombreuses scènes que j'ai vécues.

J'habitais Essentouki, qui était encore à ce moment-là relativement calme.

J'avais alors à entretenir deux maisons, où mes proches et les adeptes de mes idées vivaient en commun, l'une à Essentouki avec quatre-vingt-cinq personnes, et l'autre à Piatigorsk avec une soixantaine de personnes.

Le coût de la vie augmentait chaque jour. Il devenait de plus en plus difficile de subvenir aux besoins de ces communautés, et j'avais grand-peine à joindre les deux bouts.

Un matin pluvieux, assis devant ma fenêtre, j'étais en train de réfléchir aux moyens d'en sortir, lorsque je vis s'arrêter à ma porte deux curieux attelages d'où émergèrent lentement des ombres informes. Dans ma surprise, je ne compris pas tout de suite de quoi il s'agissait ; mais peu à peu je distinguai des gens, ou plutôt des squelettes animés, dont seuls les yeux brûlants semblaient vivre. Ils étaient en haillons, les pieds nus, couverts de blessures et de plaies. Il y en avait vingt-huit en tout, dont onze enfants de un à neuf ans.

Ces gens se trouvaient être des membres de ma famille, parmi lesquels ma sœur avec six jeunes enfants.

Ils vivaient à Alexandropol, où deux mois auparavant avait commencé l'offensive turque.

Comme en ce temps-là la poste ni le télégraphe ne

fonctionnaient plus, ils s'étaient trouvés coupés de tout et n'avaient appris l'approche des Turcs qu'une fois ceux-ci aux portes de la ville. Cette nouvelle avait provoqué une panique indescriptible.

Pouvez-vous vous représenter ce que des hommes aux nerfs déjà trop ébranlés doivent éprouver en pareil cas, quand ils savent en toute certitude que les hordes de l'ennemi, bien supérieur en force et en armes, se montreront impitoyables et massacreront sans discrimination non seulement les hommes, mais les femmes, les vieillards et les enfants – ce qui, là-bas, est dans l'ordre des choses.

C'est au milieu de cette panique que mes proches, avertis comme tant d'autres à la dernière minute, s'étaient enfuis sans prendre le temps d'emporter quoi que ce soit.

Affolés, ils s'étaient élancés au hasard dans une fausse direction. Ce n'est qu'au bout d'un certain temps, lorsque la fatigue les contraignit à s'arrêter, qu'ils réalisèrent leur erreur, et prirent la direction de Tiflis.

Il leur fallut marcher pendant vingt longues journées, à travers les montagnes, par des chemins souvent impraticables, parfois même en rampant, souffrant de la faim et du froid, pour atteindre enfin Tiflis à peine vivants.

Là, ils apprirent que j'habitais Essentouki. Comme les communications entre les deux villes n'étaient pas encore coupées, ils trouvèrent le moyen, avec l'aide de quelques amis, de louer ces deux carrioles, et se traînèrent le long de la route militaire géorgienne, pour venir échouer chez moi, dans un état de dénuement qui les rendait méconnaissables.

Imaginez ma situation quand je vis ce tableau. En dépit des difficultés du moment, je me sentais le seul à pouvoir et à

devoir les abriter, les vêtir, les soigner, bref les remettre sur pied.

Ce qu'il me fallut dépenser pour eux vint s'ajouter aux frais de l'expédition et aux sommes que j'avais laissées pour subvenir aux besoins immédiats de ceux qui étaient restés dans le district de Mineralnyia Vody.

Aussi, lorsque j'arrivai à Tiflis avec ma nombreuse compagnie, mes réserves étaient-elles épuisées – et j'entends par là non seulement l'argent liquide, mais tous les objets de valeur que ma femme et moi avions pu jusqu'alors emporter avec nous dans nos déplacements continuels.

Quant aux autres objets précieux que j'avais mis tant d'années à réunir, seuls quelques-uns avaient pu être vendus, dès le début de ces événements chaotiques, par certains de mes élèves venus des deux capitales me rejoindre à Essentouki avec leurs familles ; mais tout le reste, y compris les deux collections uniques dont j'ai parlé, était resté à Moscou et à Petrograd, et je ne savais même pas ce qu'il en était advenu.

Dès le second jour de mon arrivée à Tiflis, je n'avais plus un centime en poche et je dus demander à la femme d'un de ceux qui m'accompagnaient de me prêter, ou tout simplement de me donner sa dernière bague, dont le diamant pesait un peu plus d'un carat. Je la vendis immédiatement afin que ce soir-là tout le monde eût à manger.

Les choses empirèrent encore en raison de la maladie que j'avais contractée dans les montagnes du Caucase, où l'on est soumis à d'énormes sautes de température entre la nuit et le jour. Mon état s'était aggravé du fait que je ne pouvais rester au lit : avec une fièvre qui montait jusqu'à 40 degrés, il me fallait courir la ville pour trouver coûte que coûte un moyen

de nous tirer d'affaire.

Je me renseignai sur les possibilités commerciales de l'endroit, et m'étant rendu compte que, malgré la dépression générale des affaires en Transcaucasie, le commerce des tapis orientaux anciens et modernes restait florissant, je décidai aussitôt d'entreprendre quelque chose dans ce sens.

Je choisis parmi mes élèves et les membres de ma famille plusieurs personnes qualifiées, et, leur ayant appris à m'aider, j'organisai rapidement un véritable commerce de tapis. Quelques-uns de mes assistants, parcourant Tiflis et les villes avoisinantes, cherchaient et achetaient toutes sortes de tapis. Un deuxième groupe les lavait et les nettoyait, pendant qu'un troisième les réparait. Ces tapis étaient alors triés : les uns étaient vendus au détail, les autres en gros, soit pour le commerce local, soit pour l'exportation à Constantinople.

Dès la troisième semaine, les tapis rapportèrent plus d'argent qu'il n'en fallait pour faire vivre tout le monde. Devant les bénéfices que laissait l'affaire et ses perspectives évidentes d'extension, le désir me prit de fonder sur place mon Institut, à titre temporaire, sans attendre le retour de la paix, d'autant qu'il avait toujours été dans mon intention de créer une branche à Tiflis.

Tout en continuant mon commerce de tapis, je m'occupai donc de mettre sur pied l'Institut ; mais je compris vite qu'en raison de la crise du logement il me serait impossible de trouver par moi-même une maison correspondant à mes plans, et je m'adressai au gouvernement géorgien. Celui-ci fit bon accueil à notre demande et la transmit au maire de la ville, l'invitant à faire tout son possible pour trouver un immeuble qui fût « digne d'une institution si importante pour

le pays ».

Le maire et plusieurs membres du conseil municipal qui s'intéressaient à mon œuvre s'employèrent de leur mieux à chercher ce qu'il nous fallait. Cependant, malgré tout leur désir, ils ne purent rien découvrir qui nous convînt et nous offrirent un local provisoire, promettant de nous en trouver très vite un autre plus approprié.

C'est ainsi que, pour la troisième fois, j'entrepris d'organiser mon Institut. De nouveau se posèrent les mêmes problèmes, de nouveau il fallut se mettre à la recherche de l'ameublement et de tout le matériel indispensable.

À Tiflis, quantité de personnes avaient été profondément affectées par les changements intervenus dans leurs conditions de vie et sentaient le besoin de se tourner vers de nouvelles valeurs, si bien qu'une semaine après son ouverture mon Institut était plein d'élèves, et les inscriptions étaient déjà closes pour des classes en nombre trois fois supérieur, que je comptais commencer dès que nous aurions une autre résidence.

Dans ces locaux provisoires qui ne correspondaient en rien à nos besoins, et malgré les épreuves excessives que nous imposaient les circonstances, *le travail sur soi* commença de prendre vie. Les études purent se poursuivre pendant plusieurs mois, grâce à une répartition des élèves en groupes distincts et à l'étalement des heures de travail depuis le matin très tôt jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Mais les autorités tardaient à tenir leur promesse, et le manque d'espace rendait le travail de plus en plus impossible. Et lorsque avec l'offensive des Bolcheviks les difficultés de la vie quotidienne s'accrurent encore, ébranlant la stabilité du

gouvernement géorgien, je renonçai finalement à gaspiller mon temps et mon énergie à lutter contre les conditions environnantes. Je décidai non seulement de tout liquider à Tiflis, mais de rompre avec tout ce qui m'avait lié jusqu'alors à la Russie, de passer la frontière et d'aller fonder mon Institut en quelque autre pays.

Je vendis pour presque rien les biens de l'Institut, et, à travers de grandes difficultés, je partis pour Constantinople, emmenant avec moi trente personnes.

À mon départ de Tiflis, la vente des tapis m'avait tout de même laissé une somme importante, et j'avais calculé qu'après avoir assuré de mon mieux la subsistance de ceux de mes proches qui demeuraient en Géorgie, et couvert les frais du voyage à Constantinople, il nous resterait suffisamment d'argent pour vivre tous à l'étranger pendant une période assez longue.

Nous avions compté, hélas, sans les Géorgiens !

La monnaie locale, à cette époque, n'avait pas de valeur hors de Russie, et on ne pouvait la changer nulle part. Ceux qui partaient pour l'étranger prenaient avec eux, en guise de valeurs, des diamants ou des tapis. Je décidai donc moi aussi d'emporter, au lieu d'argent, quelques pierres précieuses ainsi que vingt tapis rares, et après avoir rempli toutes les formalités requises pour leur exportation je les confiai à mes élèves.

Au moment de quitter Batoum, nous avions en mains tous les documents certifiant le paiement des droits de douane et des taxes, mais « l'escouade spéciale géorgienne » nous chercha chicane, et d'une manière illégale confisqua, soi-disant à titre temporaire, presque tous les tapis que j'avais

distribués aux miens. Une fois à Constantinople, lorsque nous fîmes des démarches pour les récupérer, Batoum était occupé par les Bolcheviks, la bande de brigands s'était enfuie avec ses chefs, et il n'y avait plus trace de rien.

Sur mes vingt tapis, deux seulement échappèrent à la saisie, et cela parce qu'ils voyageaient par la valise diplomatique, confiée par son consul à l'un des membres de l'Institut, sujet finlandais.

C'est ainsi qu'en débarquant à Constantinople je me trouvai presque dans la même situation qu'en arrivant à Tiflis.

Je n'avais plus à ma disposition que deux petits diamants et les deux tapis en question. Si je les avais vendus, même un bon prix, cela n'aurait suffi à faire vivre une telle quantité de gens que pour peu de temps, d'autant plus que nous avions tous besoin de vêtements ; à Tiflis on ne pouvait s'en procurer, et ceux que nous portions étaient si usés que nous ne pouvions pas décemment nous montrer ainsi dans cette ville, où la vie était à peu près normale.

Mais la chance me sourit : je tombai immédiatement sur quelques bonnes affaires. Je m'occupai, entre autres, avec un vieil ami, d'écouler un stock important de caviar ; puis je participai à la vente d'un bateau, et les finances s'améliorèrent de nouveau.

Lorsqu'à Tiflis j'avais renoncé à faire de la Russie le centre permanent de mes activités, je ne connaissais pas assez les conditions de vie en Europe pour savoir à l'avance dans quel pays je m'établirais. Néanmoins, à la réflexion, je me décidai pour l'Allemagne, qui en raison de sa situation géographique et de son niveau de culture, dont j'avais tant entendu parler,

paraissait répondre mieux que tout autre pays à mes projets.

Mais pendant plusieurs mois encore j'allais être retenu à Constantinople par cette éternelle question d'argent, si douloureuse pour qui n'a pas un oncle d'Amérique, et il me fallut une fois de plus m'occuper de toutes sortes d'affaires afin d'être en mesure de partir. Entre-temps, pour que les personnes qui m'avaient accompagné puissent reprendre le travail entrepris sous ma direction, je louai dans le quartier de Péra, où vivent presque tous les Européens, le seul grand local que je pus trouver. À mes heures libres, je dirigeais de nouveau la classe de mouvements commencée à Tiflis et j'organisais tous les samedis des démonstrations publiques pour habituer les élèves à ne pas se laisser troubler par la présence d'étrangers.

Le nombre de ceux qui me demandaient de prendre part à ce travail ne cessait d'augmenter. En effet, les Turcs et les Grecs qu'attiraient nos démonstrations prenaient de plus en plus d'intérêt à ces mouvements, à la musique d'accompagnement que j'avais spécialement composée, ainsi qu'aux divers travaux entrepris par mes élèves en prévision des activités futures de l'Institut en Allemagne.

D'autre part, la situation générale des pays d'Europe demeurant instable, la méfiance mutuelle entre gouvernements rendait très difficile l'obtention de visas d'entrée ou de transit, le cours des changes subissait chaque jour de fortes perturbations, et tous mes projets se trouvaient menacés.

Je me décidai donc à étendre le champ de mes activités, à organiser dans ce même local des conférences publiques destinées à mettre en lumière certains aspects de mes idées

fondamentales, et à ouvrir des cours consacrés à l'étude de la manifestation humaine à travers les mouvements, la musique et la peinture, considérés dans leurs rapports avec la science objective.

Ainsi donc, une fois de plus, je plongeai la tête la première dans une activité débordante. Tout en continuant par mille moyens à gagner de l'argent, soit à Constantinople, soit à Kadikoï, sur la rive opposée du Bosphore, où j'allais presque chaque jour en bateau, je consacrais le reste de mon temps au travail que j'avais organisé et auquel participaient à présent un grand nombre de nouvelles personnes ; les seuls moments dont je disposais pour établir le plan des conférences que devaient faire certains de mes élèves, spécialement préparés, étaient ceux que je passais à voyager, soit en bateau, soit en tramway.

C'est dans cette activité décuplée que je vécus près d'un an, jusqu'à l'arrivée tant attendue des visas, qui coïncida avec le moment où j'étais plus ou moins parvenu à boucher le trou béant qu'avait fait dans ma poche le continuel courant d'argent qui la traversait.

Étant donné qu'en ce temps-là les élucubrations des *Jeunes Turcs* avaient déjà une odeur inquiétante, je décidai de ne pas attendre les agréments de toutes sortes qui ne pouvaient manquer de s'ensuivre, et de quitter les lieux avec les miens avant qu'il ne fût trop tard. Après avoir transféré en hâte mes cours à Kadikoï et mis à leur tête quelques-uns des plus qualifiés de mes nouveaux élèves, je partis pour l'Allemagne.

Arrivé à Berlin, je commençai par répartir dans des hôtels tous ceux qui m'avaient suivi, je louai dans le quartier

de Schmargendorf une grande salle pour y reprendre le travail interrompu, et je partis visiter différents endroits où certaines de mes relations avaient repéré des maisons qui semblaient convenir aux besoins de l'Institut.

Après en avoir vu un certain nombre, je finis par fixer mon choix sur un édifice de Hellerau, non loin de la ville de Dresde, spécialement construit et aménagé, sur une vaste échelle, pour un nouveau mouvement qui peu de temps auparavant avait beaucoup fait parler de lui sous le nom de système Dalcroze.

Trouvant que cette maison et son installation convenaient à peu près à l'établissement et au développement futur du siège central de l'Institut, je résolus d'acquérir le tout, mais tandis que je menais des négociations avec le propriétaire, je reçus d'un groupe d'Anglais, qui avaient été touchés par mes idées, la proposition d'ouvrir mon Institut dans leur capitale ; ils m'offraient de prendre en charge toutes les dépenses et tous les soucis de l'organisation.

Étant donné la situation financière précaire dans laquelle nous nous trouvions, je fus tenté par cette proposition et partis pour l'Angleterre, afin de me rendre compte sur place, par moi-même, de l'état des choses dans ce pays. Comme la marche générale du travail entrepris à Berlin était pour moi d'une grande importance et que mon absence prolongée lui aurait été néfaste, mais que d'un autre côté les diverses questions relatives à la proposition anglaise ne pouvaient être résolues de loin, je décidai de faire le voyage de Londres toutes les deux ou trois semaines pour trois ou quatre jours.

Je changeais chaque fois d'itinéraire afin de faire connaissance avec d'autres pays d'Europe. Les observations

que je fis au cours de ces voyages m'amenèrent à la conclusion que l'endroit le plus propice à mon but n'était ni l'Allemagne, ni l'Angleterre, mais la France.

La France me donnait alors l'impression d'un État politiquement et économiquement plus équilibré, et, en dépit de sa situation géographique moins centrale que l'Allemagne, elle me semblait constituer, grâce à la ville de Paris, considérée comme la capitale du monde, une sorte de carrefour de toutes les races et de toutes les nations ; elle représentait par conséquent, à mes yeux, le pays le mieux qualifié pour une large diffusion de mes idées.

En ce sens l'Angleterre, du fait de sa position isolée, n'aurait permis aucun développement, et un Institut y aurait pris le caractère étroit d'un établissement local.

C'est pourquoi je finis par refuser l'offre des Anglais ; cependant je consentis à leur envoyer des instructeurs que j'avais spécialement préparés et un certain nombre d'élèves dont ils assumeraient la charge, en attendant de pouvoir organiser la branche anglaise de l'Institut.

Bref, à notre arrivée en France, pendant l'été de 1922, après avoir payé les frais de voyage, je me retrouvai avec cent mille francs.

J'organisai d'abord à Paris une sorte de communauté temporaire pour mes élèves, et obtins, à titre provisoire, le local de l'École Dalcroze, où nous poursuivîmes notre travail. Puis je cherchai une maison à louer pour l'Institut et les fonds nécessaires pour l'installer.

Après avoir visité d'innombrables propriétés dans les environs de Paris, j'arrêtai mon choix sur un domaine qui me semblait convenir on ne peut mieux, celui du *Prieuré*, non loin

du fameux château de Fontainebleau. La propriétaire, qui l'avait reçu en héritage d'un avocat célèbre, et qui était pressée de s'en défaire en raison des énormes frais d'entretien, préférait le vendre plutôt que de le louer ; elle fit traîner les négociations, se manifestant, en l'occurrence, selon des tendances que les météorologues contemporains auraient formulées ainsi : « neige ou pluie probable, ou l'un et l'autre ».

Après avoir longuement tergiversé, elle consentit enfin à remettre la vente à un an ; elle me louait le domaine pour soixante-cinq mille francs par an, et me laissait six mois pour me décider ; passé ce délai, elle pourrait le vendre, et j'aurais alors à le quitter du jour au lendemain.

L'affaire conclue, je vins m'installer au Prieuré avec une cinquantaine d'élèves. C'était le 1er octobre 1922. Dès ce jour allait commencer pour moi, dans des conditions spécifiquement européennes qui m'étaient tout à fait étrangères, une des périodes les plus folles de mon existence.

Lorsque je me présentai devant la grille du château, c'était comme si, derrière le vieux concierge, j'étais accueilli par Madame Nécessité, car les cent mille francs que je possédais s'étaient déjà volatilisés jusqu'au dernier sou, en partie dans la location, en partie dans les trois mois de frais de séjour à Paris avec tous mes élèves. Tout en continuant à faire vivre cette foule de gens, je devais affronter un problème immédiat qui était d'acheter les meubles et fournitures indispensables à notre installation, car ni le mobilier du château, ni son équipement ménager n'avaient été prévus pour une telle quantité de personnes, auxquelles allait s'ajouter un grand nombre de nouveaux hôtes qui pouvaient

arriver d'Angleterre d'un jour à l'autre, puisque nous avions renoncé à l'ouverture de la section de Londres.

Ma situation était d'autant plus compliquée qu'en arrivant à Paris je ne parlais aucune langue de l'Europe occidentale.

À mon départ de Batoum, cette question de langues avait commencé à me préoccuper. À Constantinople, je n'avais pas eu à m'en soucier, car je connaissais bien les trois langues en usage là-bas, le turc, l'arménien et le grec. Mais à Berlin de sérieuses difficultés s'étaient déjà présentées, et à Paris, devant la nécessité de trouver les moyens de couvrir d'énormes dépenses, je sentis plus que jamais combien j'étais desservi par mon ignorance des langues européennes ; or, je n'avais pas un seul instant de loisir pour les apprendre.

Il m'était pour ainsi dire impossible de me servir d'interprètes, surtout pour une transaction commerciale, où il faut saisir l'état d'esprit de l'homme que l'on a devant soi et jouer sur sa psychologie ; même avec un bon traducteur, les longs intervalles nécessaires à la traduction détruisent tout l'effet de ce que l'on vient de dire, sans parler de la difficulté de rendre les intonations, si importantes dans toute négociation de ce genre.

D'ailleurs je ne disposais même pas d'un bon interprète, parce que ceux de mes élèves à qui j'aurais pu demander de m'aider parlaient le français comme le parlent d'ordinaire les étrangers, les Russes en particulier, assez bien pour tenir une conversation de salon – et encore pas en France – alors que j'avais constamment besoin d'un français précis en vue de négociations commerciales sérieuses.

La quantité de force nerveuse que j'ai dépensée au cours

de ces deux premières années, dans les moments où je sentais que l'on ne me traduisait pas comme il fallait, aurait largement suffi pour alimenter l'activité d'une centaine de vos apprentis *brokers* à la bourse de New York.

Comme on avait immédiatement besoin d'une somme considérable pour les premiers aménagements, et qu'il était impossible de gagner cet argent tout de suite, je cherchai le moyen de l'emprunter pour parer au plus pressé. Mon intention était d'organiser provisoirement le travail de l'Institut de manière à réserver la moitié de mon temps à gagner de l'argent, ce qui me permettrait de rembourser ce prêt au fur et à mesure.

C'est à Londres, auprès de différentes personnes qui s'intéressaient à mes projets, que je conclus cet emprunt. C'était la première fois que je m'écartais du principe fondamental que je m'étais imposé depuis quinze ans : prendre la réalisation de mon œuvre sous ma seule responsabilité personnelle, sans accepter aucune aide matérielle du dehors.

Je puis affirmer catégoriquement que jusque-là, malgré les dépenses énormes, les échecs et les pertes, survenus non par ma faute, mais par suite des événements politiques et économiques ces dernières années, je ne devais un sou à personne : tout provenait de mon propre travail.

Mes amis et les personnes qui éprouvaient de l'intérêt ou de la sympathie pour mes idées m'avaient, à de nombreuses reprises, proposé de l'argent, mais j'avais toujours refusé, même dans les moments difficiles, préférant surmonter les obstacles par mes propres efforts plutôt que trahir mes principes.

Le problème immédiat étant aplani, je me mis ardemment à l'œuvre.

Ma tâche pendant cette période fut, on peut le dire, surhumaine.

Il m'arrivait parfois de travailler vingt-quatre heures sur vingt-quatre, passant la nuit à Fontainebleau et le jour à Paris, ou inversement.

Même le temps des déplacements était occupé par la correspondance ou par des entretiens.

Mes affaires marchaient bien, mais la pression excessive de ces quelques mois, succédant à huit années d'un labeur ininterrompu, m'avait fatigué à tel point que ma santé en fut ébranlée et qu'il me devint impossible, en dépit de tout mon désir et de tous mes efforts, de maintenir la même intensité.

Malgré les obstacles qui gênaient et freinaient mon travail mon mauvais état de santé, la difficulté de poursuivre mes transactions sans connaître la langue, et malgré le nombre de mes ennemis – qui, selon une loi déjà bien établie, augmentait proportionnellement à celui de mes amis – je parvins à accomplir dans les six premiers mois la plus grande partie de ce que je m'étais proposé.

Puisque chez la plupart d'entre vous, Américains modernes, le cours des pensées ne s'active que devant l'image familière d'un bilan, je vais tout simplement vous énumérer les dépenses auxquelles je réussis à faire face depuis mon installation au château du Prieuré jusqu'à mon départ pour l'Amérique :

À titre d'acompte, la moitié du prix de la grande propriété, plus une somme substantielle sur l'achat d'une petite propriété annexe ;

la totalité des premiers frais d'installation de l'Institut comprenant entre autres :

les réparations, les transformations et la remise en état de la propriété,

l'achat d'un mobilier neuf et de fournitures de tous genres pour la maison,

l'achat de matériel divers, outils et machines agricoles, instruments et appareils destinés à la section médicale, etc.,

enfin l'achat du bétail : chevaux, vaches, porcs, moutons, poules, etc.

À cela s'ajoutèrent les dépenses considérables de construction, d'aménagement et de décoration d'un bâtiment destiné aux exercices de mouvements et aux démonstrations, bâtiment qui fut nommé par certains le *Study-House*, et par d'autres, le *théâtre*.

Enfin, pendant cette période, je réussis, tout en subvenant aux besoins des hôtes et élèves de l'Institut, à rembourser en partie l'emprunt que j'avais contracté.

Une de mes meilleures sources de revenus pendant ces mois-là fut le traitement psychologique de certains cas difficiles d'alcoolisme et de toxicomanie.

J'étais en effet considéré un peu partout comme l'un des meilleurs spécialistes en la matière, et les familles de ces malheureux m'offraient parfois des sommes très substantielles pour que je consente à m'occuper d'eux.

Je me souviens en particulier d'un couple de riches Américains qui m'avaient confié leur fils – jusqu'alors jugé incurable – et qui, dans leur joie de le voir guéri, doublèrent spontanément la somme dont nous étions convenus.

Par ailleurs, j'entrai en relation avec certains hommes

d'affaires, et me lançai avec eux dans plusieurs opérations financières. Je réalisai aussi un bénéfice considérable en revendant à un cours inespéré tout un paquet d'actions d'une compagnie de pétroles.

Je fis coup sur coup deux affaires fructueuses en ouvrant à Montmartre, avec un associé, deux restaurants que je mis sur pied en quelques semaines, pour les revendre aussitôt lancés.

Il me semble étrange, aujourd'hui, de pouvoir énumérer si facilement ces résultats, quand je me rappelle la tension incroyable qu'ils exigeaient de moi, et les terribles épreuves intérieures qui me bouleversaient alors tout entier…

Pendant ces mois-là, il me fallait être au travail à huit heures du matin pour finir à dix ou onze heures du soir, et le reste de la nuit, je le passais à Montmartre, non seulement pour mes affaires de restaurants, mais pour le traitement d'un alcoolique que je retrouvais là-bas chaque nuit complètement ivre, et qui me donnait beaucoup de mal parce qu'il refusait de se laisser soigner.

Il est intéressant de noter qu'en ce temps-là ce que l'on savait de ma vie extérieure, c'est-à-dire toutes ces nuits passées à Montmartre, fournissait un excellent aliment aux bavardages de quantité de personnes qui me connaissaient de près ou de loin. Les uns m'enviaient de pouvoir « faire la fête » ; les autres me le reprochaient amèrement. Quant à moi, je ne souhaiterais pas pareille fête à mon pire ennemi.

Bref, la nécessité et l'urgence d'apporter une solution durable au problème financier du Prieuré, l'espoir d'être enfin délivré de ces soucis chroniques et de pouvoir me consacrer tout entier à mon véritable travail, c'est-à-dire à

l'enseignement des idées et des méthodes qui constituaient la base de l'Institut – espoir remis d'année en année pour des raisons qui ne dépendaient pas de moi – tout me contraignait à faire des efforts surhumains, sans égard aux conséquences désastreuses qui pourraient en résulter.

Mais malgré ma répugnance à m'arrêter à mi-chemin, je fus obligé, cette fois encore, de tout mettre en suspens, juste avant d'avoir réuni les conditions qui, seules, auraient permis l'accomplissement des tâches fondamentales de l'Institut.

Pendant les derniers mois, mon état de santé s'était en effet aggravé à tel point que je m'étais vu contraint de réduire mes heures de travail. Et devant la répétition de certains troubles que je n'avais encore jamais éprouvés, j'avoue que je commençai à m'inquiéter et pris la résolution de cesser tout travail actif, mental aussi bien que physique ; cependant je retardais sans cesse cette mesure, jusqu'au jour où un coup de froid vint m'obliger, bon gré mal gré, à tout arrêter.

Les circonstances valent la peine d'en être décrites.

Un soir, comme j'avais terminé mes affaires à Paris de bonne heure, peu après dix heures, et que je devais sans faute me trouver le lendemain matin au Prieuré, où j'attendais la visite d'un ingénieur pour discuter des plans et du devis d'un bain de vapeur spécial que j'avais l'intention de construire, je décidai de rentrer tout de suite, de me coucher tôt et de bien dormir. Sans m'arrêter nulle part, même pas à mon appartement en ville, je me mis en route pour Fontainebleau.

Le temps était humide. Je fermai les vitres de ma voiture et pendant tout le chemin je me sentais si bien que je

commençais même à faire des projets pour la construction à l'Institut d'un four à poterie, sur le modèle des anciens fours persans.

En approchant de la forêt de Fontainebleau, je me souvins qu'il y a souvent du brouillard, la nuit, à cet endroit, lorsque le temps est humide. Je regardai ma montre : il était onze heures et quart. J'allumai les phares et accélérai pour franchir plus vite ce mauvais passage.

Après ce moment, je ne me rappelle plus rien… ni comment je conduisis, ni ce qui arriva.

Quand je revins à moi, je vis le tableau suivant : j'étais assis dans la voiture, presque au milieu de la route. Tout autour, la forêt. Le soleil brillait ; une grande charrette chargée de foin était arrêtée devant l'automobile ; son conducteur, debout près de la portière, frappait à la vitre avec son fouet – ce qui m'avait réveillé.

Selon toute apparence, la veille, après avoir regardé ma montre, j'avais continué pendant un kilomètre ou deux, puis je m'étais endormi sans le vouloir, ce qui ne m'était jamais arrivé de ma vie. J'avais dormi jusqu'à dix heures du matin.

Heureusement, mon auto s'était arrêtée sur la moitié droite de la chaussée en respectant presque les règlements, et toute la matinée, les voitures avaient dû me contourner, sans me troubler dans mon sommeil. Mais la charrette était trop volumineuse pour passer, et il avait bien fallu me réveiller.

Quoique j'aie très bien dormi dans ces conditions originales, le coup de froid que je pris fut si sévère que ses effets continuent encore aujourd'hui à se faire sentir.

À partir de ce jour-là il me devint très difficile, même en me faisant violence, de demander à mon corps un effort trop

soutenu.

Bon gré mal gré, je dus cesser toutes mes affaires.

La situation de l'Institut devenait ainsi des plus critiques : non seulement les tâches indispensables ne pouvaient être menées jusqu'au bout, mais tout ce qui était déjà réalisé était menacé de ruine, puisque les échéances approchaient et que personne n'était en mesure de les régler à ma place. Il me fallait donc inventer quelque chose.

Un jour que j'étais assis à la terrasse du fameux *Grand Café*, songeant aux répercussions de mon état de santé sur mes affaires courantes, je me mis à raisonner de la sorte :

« Puisque dans mon état actuel je ne peux pas, et ne dois pas, au moins pour un certain temps, travailler avec l'intensité qu'exige une tâche si considérable, mais qu'il me faut au contraire accepter, ne serait-ce que temporairement, un repos complet, pourquoi ne mettrais-je pas tout de suite à exécution le projet que j'avais d'aller en Amérique, sans même m'attarder aux préparatifs du voyage ?

« Une tournée à travers les différents États d'Amérique du Nord, avec les déplacements continuels, le changement de cadre et le dépaysement qu'elle comporterait, serait une source toujours renouvelée d'impressions inaccoutumées et créerait pour moi, étant donné ma nature, les conditions indispensables à un vrai repos.

« Et cela d'autant plus que, me trouvant à une grande distance de l'endroit où se concentrent tous mes intérêts actuels, je serais pour un temps libéré de certain trait de mon caractère qui m'a toujours contraint, au cours de mes fréquentes expéditions à travers des contrées sauvages, chaque fois que j'ai eu à endurer les « bienveillantes »

manifestations des créatures de Dieu, bipèdes ou quadrupèdes, à me remettre tant bien que mal sur mes pieds pour me replonger aussitôt dans l'entreprise en cours. »

Afin de comprendre ce que j'entends par « ne pas m'attarder aux préparatifs du voyage », vous devez savoir que, dès le début de l'organisation en France de mon Institut, j'avais commencé à réunir les éléments d'une série de conférences destinées à faire connaître au public les idées de base de l'Institut, et leur application à différents domaines tels que la psychologie, la médecine, l'archéologie, l'architecture, l'art, et même aux divers types de phénomènes surnaturels.

Par ailleurs j'avais préparé des élèves pour une série de représentations que je voulais donner au cours d'une grande tournée à travers l'Europe et l'Amérique. Mon but était de faire ainsi pénétrer dans le processus de la vie quotidienne des hommes la signification de ces idées – que je n'avais pas divulguées jusqu'alors, et qui étaient fondées sur un matériel recueilli en différentes régions d'Asie inaccessibles au commun des mortels – ainsi que de mettre en évidence les résultats pratiques auxquels elles pourraient mener.

À l'issue de ces réflexions, à la terrasse du Grand Café, je décidai donc de courir le risque de partir tout de suite, me contentant de ce qui avait déjà été préparé.

Je me donnai même ma parole de ne travailler à rien de sérieux depuis mon départ de France jusqu'au retour, mais de bien manger, de dormir le plus possible et de ne lire strictement que des livres dont le contenu et le style soient conformes à l'esprit et au caractère des histoires de Mullah Nassr Eddin.

J'étais prêt à tenter l'aventure parce que je commençais à

espérer que mes élèves seraient maintenant capables d'organiser eux-mêmes en Amérique, sans ma participation, toute une série de conférences et de démonstrations.

L'un des risques de cette décision soudaine, destinée en même temps à restaurer ma propre santé et à rétablir la situation matérielle de mon Institut – cet enfant que j'avais conçu au prix d'incroyables difficultés, et qui commençait seulement à vivre d'une vie indépendante – tenait au fait que, pour réussir, j'avais besoin d'emmener avec moi quarante-six personnes, qui, là-bas comme en France, seraient bien entendu entièrement à ma charge. C'était là le seul moyen de résoudre cet angoissant problème, mais il était impossible de ne pas se rendre compte qu'en cas d'échec la situation générale s'aggraverait encore, et pourrait même tourner à la catastrophe.

Ce que représente le financement d'une tournée en Amérique avec quarante-six personnes, vous le comprendrez sans peine, vous qui avez la passion de faire de fréquents voyages en Europe. Et vous mesurerez mieux la gravité de cette extravagante entreprise si vous voulez bien prendre en considération le simple fait que pour ces voyages vous changez vos dollars en francs, alors qu'il me fallait, à moi, changer mes francs en dollars !

Lorsque je pris la décision de partir, j'avais pour toute réserve les trois cent mille francs que j'avais mis de côté en prévision de l'échéance du 15 février, jour où devait être signé définitivement l'acte de vente du château du Prieuré. Je n'en résolus pas moins de dépenser cet argent pour le voyage, et me hâtai d'organiser notre départ.

Tout en m'occupant des préparatifs nécessaires – prendre

les billets, demander les visas, acheter des vêtements, faire des costumes pour les danses et ainsi de suite – je concentrai toute mon attention sur les classes de mouvements et multipliai les répétitions, qui avaient lieu au *Study-House* enfin terminé.

Ayant remarqué une fois de plus combien les participants étaient troublés par la présence de spectateurs étrangers, je décidai de donner à Paris, au Théâtre des Champs-Élysées, plusieurs représentations publiques, juste avant de nous embarquer.

Mais j'avais beau me douter que cette initiative de dernière heure me coûterait pas mal d'argent, j'étais loin de prévoir le gouffre dans lequel elle allait m'entraîner.

Finalement, les démonstrations de Paris, les billets de bateau, le règlement des notes les plus urgentes, l'argent destiné à ceux qui restaient en Europe, ainsi que certaines dépenses imprévues, engloutirent la totalité des trois cent mille francs dès avant le départ.

De sorte qu'à la dernière minute je me trouvai dans une situation « super-tragi-comique » : tout était prêt pour le départ et je ne pouvais pas m'en aller. Comment entreprendre un pareil voyage avec tant de personnes sans avoir la moindre réserve pour les cas d'urgence ?

Cette situation m'apparut dans toute sa splendeur trois jours avant l'embarquement.

Alors, comme il m'était arrivé plus d'une fois dans les moments critiques de ma vie, survint un événement imprévu.

Selon toute apparence, il s'agissait là d'une de ces interventions que les hommes capables de penser

consciemment ont, depuis toujours, considérées comme un signe de la juste providence des forces supérieures. Quant à moi, je dirai que c'était là le résultat, conforme aux lois, de la persévérance inébranlable dont un homme fait preuve pour accorder toutes ses manifestations aux principes auxquels il se soumet consciemment en vue d'atteindre un but déterminé.

Voici comment les choses se passèrent :

J'étais assis dans ma chambre au Prieuré, cherchant une issue à l'incroyable situation qui s'était créée, quand soudain la porte s'ouvrit et ma vieille mère entra. Elle était arrivée depuis peu avec quelques membres de ma famille, restés au Caucase après mon départ de Russie ; je n'avais réussi à les faire venir que tout récemment.

Ma mère s'approcha de moi et me tendit un petit paquet en disant :

« Débarrasse-moi, je t'en prie, de cet objet ; je suis fatiguée de le traîner toujours avec moi. »

Tout d'abord, je ne compris pas ce qu'elle voulait dire, et j'ouvris machinalement le paquet. Mais quand je vis ce qu'il contenait, je dus me retenir pour ne pas me mettre à danser de joie.

Avant de vous expliquer ce qu'était l'objet qui, à ce moment désespéré, était capable de provoquer en moi une telle émotion, je dois vous dire qu'à l'époque où je me fixai à Essentouki l'agitation qui s'était emparée de la Russie tout entière provoquait dans le conscient de tout homme sensé le pressentiment d'un danger imminent ; j'avais donc fait venir ma vieille mère d'Alexandropol pour l'avoir près de moi, et lorsqu'un peu plus tard j'entrepris l'expédition scientifique dont j'ai parlé, je la confiai à ceux qui restaient à Essentouki.

D'autre part, en cette année 1918, au Caucase comme dans toute la Russie, le cours du rouble diminuait de jour en jour, et tous ceux qui possédaient de l'argent cherchaient à le convertir en valeurs sûres et universellement appréciées, telles que pierres et métaux précieux, antiquités rares, etc. Je transformai moi aussi tout mon capital en objets de ce genre, que je portais toujours sur moi.

Mais la veille du départ de l'expédition, comme le pillage faisait rage un peu partout sous prétexte d'enquêtes et de réquisitions, et qu'il eût été risqué de garder sur moi toutes ces valeurs, j'en distribuai une partie à mes compagnons dans l'espoir que, même au cas où nous n'échapperions pas au pillage, l'un de nous aurait la chance de sauver quelque chose. Puis je répartis le reste entre ceux qui ne pouvaient pas quitter le pays.

Parmi les objets remis à ma mère se trouvait une broche que j'avais achetée peu auparavant à une grande-duchesse qui avait un besoin pressant d'argent. En donnant cette broche à ma mère, je la lui recommandai tout particulièrement, car elle avait une grande valeur.

J'étais persuadé que, poussée par la nécessité, elle avait depuis longtemps vendu le bijou, ou qu'on le lui avait volé pendant ses continuels déplacements, car chaque localité était alors sous la coupe d'une bande de pillards qui ne dépendaient de rien ni de personne – à moins qu'elle ne l'eût tout simplement perdue, ce qui aurait pu arriver plus de vingt fois en cours de route.

Bref, j'avais tout à fait oublié cette broche, et jamais l'idée de la faire entrer dans mes calculs n'aurait pu surgir en un coin quelconque de ma cervelle.

Mais ma mère, lorsque je lui avais confié la broche en lui demandant d'en prendre le plus grand soin, avait pensé qu'il s'agissait là pour moi d'un souvenir personnel très précieux, qu'elle devait conserver afin de pouvoir me le rendre. Pendant toutes ces années, elle l'avait gardée comme la prunelle de ses yeux, ne la montrant même à aucun des siens et la portant toujours sur elle, comme un talisman, cousue dans un petit sachet. Et maintenant elle était contente de pouvoir se débarrasser entre mes mains d'un objet qui n'avait cessé de lui causer du souci.

Pouvez-vous vous représenter le soulagement que ce fut pour moi lorsque je reconnus cette broche et compris le parti que je pourrais en tirer ?

Le lendemain, le bijou en poche, j'empruntai sans hésiter deux mille dollars à un ami, et j'emportai l'objet en Amérique, étant donné qu'à Paris, on m'en offrait à peine cent vingt-cinq mille francs, alors qu'à mon avis il valait bien davantage, comme j'en eus la preuve quand je le vendis à New York.

M. Gurdjieff interrompit là son récit, et dans le silence qui régnait, il se mit à fumer une cigarette, avec le sourire qui lui était particulier. M. H... se leva alors de sa place, vint à lui et dit :

« M. Gurdjieff, après toutes les plaisanteries que vous avez faites au sujet de la question matérielle, je ne sais plus si cela tient à l'ordre particulier que vous avez donné à votre récit, ou à ma naïveté, ou à ma suggestibilité, mais il est hors de doute que je suis prêt à faire n'importe quoi pour alléger le

fardeau que vous avez volontairement pris sur vous.

« Et je dois vous avouer que je m'y sens poussé par l'impression, que j'ai ressentie tout au long de votre récit, que dans cette tâche, qui dépasse les forces d'un homme ordinaire, vous avez été jusqu'à présent absolument seul.

« Permettez-moi de vous remettre ce chèque qui représente ce dont je peux disposer en ce moment. Je m'engage en même temps, devant tous ceux qui sont ici, à vous verser chaque année la même somme, où que vous vous trouviez et quelles que soient les circonstances. »

M. H... s'essuya le front, visiblement ému.

M. Gurdjieff se leva à son tour, posa sa main sur son épaule, et le considérant de ce regard que l'on ne pouvait pas oublier, tout à la fois bon et pénétrant, lui dit simplement :

« Merci au frère que Dieu m'envoie aujourd'hui ! »

Un exemple inattendu de la forte impression produite par le récit de M. Gurdjieff fut l'intervention d'une certaine Lady L..., de passage à New York, qui, invitée par M. R..., se trouvait parmi nous ce soir-là. Elle déclara soudain, avec beaucoup de sincérité :

« M. Gurdjieff, c'est un peu par hasard que j'assiste à cette réunion et que j'ai pu écouter votre récit, qui m'a passionnément intéressée. Mais j'ai souvent eu l'occasion d'entendre parler de vos activités et des idées salutaires auxquelles votre institut a donné vie ; j'ai même eu la chance d'être admise à l'une des démonstrations que vous organisiez chaque semaine au Study-House dans le parc du Prieuré, et de voir de mes propres yeux certaines de vos réalisations.

Vous ne serez donc pas surpris si je dis que j'ai bien des fois pensé à votre travail et que j'ai toujours éprouvé le désir de vous être utile d'une manière ou d'une autre. Et maintenant, après avoir entendu le récit de vos efforts et senti, avec toute l'intuition propre aux femmes, la vérité de ce que vous apportez à l'humanité, je comprends à quel point votre activité est paralysée par le manque d'argent, ce mobile essentiel de la vie des hommes, et j'ai décidé d'apporter moi aussi ma contribution à votre œuvre. »

« Si je me compare à la plupart des gens, mes ressources sont sans doute supérieures à la moyenne et devraient me permettre de vous proposer une somme assez importante. En réalité elles sont tout juste suffisantes pour faire face aux exigences de la vie d'une manière qui corresponde à ma position sociale. Je me suis demandé toute la soirée ce que je pourrais faire pour vous, et j'ai pensé à une somme que j'ai peu à peu mise de côté et déposée dans une banque en prévision des mauvais jours. En attendant mieux, j'ai décidé d'en mettre la moitié à votre disposition, sans vous demander d'intérêts, aussi longtemps qu'un événement grave ne me mettra pas dans l'obligation de faire appel à ces économies... car Dieu sait ce que l'avenir me réserve ! »

Pendant que Lady L... exprimait ainsi ses sentiments, M. Gurdjieff l'écoutait gravement. Puis il lui répondit :

« Merci, très estimée Lady L... J'apprécie votre franchise. Et, puisque j'ai admis maintenant l'idée d'être aidé dans la réalisation matérielle de mon œuvre, j'accepte de vous ce prêt, qui me sera d'un grand secours dans mes activités présentes. Comme vous avez fait allusion à l'avenir, je vais à mon tour vous parler franchement : je puis vous prédire que

je vous rendrai cet argent, dans huit ans exactement, à un moment où, bien qu'en parfaite santé, vous aurez le plus grand besoin de ce qui constitue aujourd'hui, comme vous l'avez si bien vu, le mobile essentiel de la vie des hommes. »

M. Gurdjieff resta longtemps silencieux, comme absorbé dans de lourdes pensées. Il semblait soudain las. Son regard se posa sur chacun de nous…

Je suis en train de revoir ce récit, rédigé par mes élèves, assis dans un café-restaurant de la ville de New York nommé *Child's*, au coin de la 5$^{e}$ avenue et de la 56$^{e}$ rue, dans les conditions où j'ai toujours écrit ces six dernières années – car les cafés, restaurants, clubs ou dancings, en raison même des manifestations contraires à ma nature, et indignes de l'homme, qui sont habituelles en ce genre d'endroit, ont, de toute évidence, une influence bénéfique sur la productivité de mon travail. Et je voudrais vous faire part d'un fait singulier (libre à vous de le considérer comme une pure coïncidence ou comme l'effet d'une providence surnaturelle) : il se trouve que, sans l'avoir cherché, j'achève aujourd'hui la révision de ce texte en cette même ville, sept ans jour pour jour après la soirée qui vient d'être décrite.

Pour compléter ce récit, je dirai simplement ceci : bien que ce premier voyage en Amérique fût une entreprise risquée – si l'on se rappelle que ma *troupe* était composée de gens qui n'avaient pas un sou en poche et ne parlaient pas un traître mot de la langue locale, que le programme des démonstrations prévues n'était pas encore tout à fait au point, et qu'au surplus il avait été impossible d'organiser la moindre campagne de publicité – le succès de cette tournée de

représentations, destinée à faire connaître les résultats du travail de l'Institut, dépassa de beaucoup toutes mes prévisions.

J'ose affirmer que si un grave accident, survenu quelques jours après mon retour en France, ne m'avait empêché de revenir six mois plus tard en Amérique comme j'en avais l'intention, tout ce que j'avais déjà entrepris sur ce continent, avec l'aide de ceux qui m'avaient accompagné, m'aurait permis non seulement de rembourser la totalité de mes dettes, mais d'assurer pour l'avenir l'existence de toutes les branches de l'Institut pour le Développement harmonique de l'Homme – celles qui étaient déjà en activité comme celles que je comptais inaugurer l'année suivante.

Mais… est-ce bien la peine d'en parler à présent ?

Tout en évoquant cette période de ma vie, il me revient involontairement en mémoire cette sentence de notre cher Mullah Nassr Eddin :

*À quoi bon verser des larmes au souvenir de la belle chevelure du condamné à mort !*

Comme j'écrivais ces derniers mots, quelqu'un vint s'asseoir à ma table. Tous mes amis connaissent la condition imposée à quiconque désire me parler, qui est d'attendre que j'aie fini d'écrire et que j'engage moi-même la conversation. Soit dit en passant, bien que cette règle ait toujours été respectée, j'ai cependant senti très souvent que tout en s'y conformant scrupuleusement certains d'entre eux grinçaient des dents comme s'ils étaient prêts à me noyer dans une cuillerée du dernier médicament à la mode. Lorsque j'eus fini

d'écrire, je me tournai vers le nouveau venu, et dès les premiers mots qu'il m'adressa se déclencha en moi toute une série de réflexions qui m'amenèrent à une décision catégorique.

Si je m'abstenais ici de parler de cette décision et des réflexions qui l'ont fait naître, ce serait vraiment agir au mépris de tous les principes fondamentaux dont on peut suivre la trace *comme une ligne rouge* tout au long de ce récit.

Pour bien comprendre ma situation du moment, il faut savoir que la personne qui était venue s'asseoir à ma table n'était autre que mon associé secret dans mes affaires d'antiquités. Je dis « secret » parce que personne, même parmi mes proches, ne me connaissait cette sorte de relation.

J'étais entré en rapport avec lui six ans plus tôt, plusieurs mois après mon accident. À cette époque j'étais encore très faible physiquement, mais ma faculté habituelle de penser reprenait peu à peu ses droits, et je commençais à considérer dans toute sa nudité ma situation matérielle, due en partie aux énormes frais du voyage en Amérique, en partie aux dépenses qu'avaient entraînées les graves maladies de ma mère et de ma femme. Comme ce long séjour au lit devenait pour moi un tourment de plus en plus insupportable, j'entrepris de voyager en automobile, pour tenter d'atténuer cette souffrance par des impressions variées, et pour essayer aussi de dénicher quelque affaire commerciale qui fût compatible avec mon état du moment.

Accompagné des quelques personnes qu'on voyait toujours à mes côtés, je circulai donc un peu partout, le plus souvent à Paris dans les endroits fréquentés par les réfugiés russes.

C'est ainsi qu'un jour, dans un de ces fameux cafés de Paris, un homme vint à moi. Je ne le reconnus pas tout de suite, et c'est seulement au cours de la conversation que je me rappelai l'avoir rencontré bien des fois dans diverses villes du Caucase, de la Transcaucasie et de la Transcaspienne.

Spécialisé dans le commerce des antiquités et voyageant de ville en ville, il était entré en relation avec moi parce que j'étais connu en Asie comme un expert en objets anciens, et comme un excellent négociant en tapis, porcelaines de Chine et cloisonnés.

Il m'apprit entre autres qu'il était parvenu à sauver du désastre russe un certain capital et que, mettant à profit sa connaissance de l'anglais, il avait poursuivi son commerce en Europe.

Me parlant de ses affaires, il se plaignit de la difficulté du marché européen, inondé d'imitations de toutes sortes, et soudain il me demanda :

« Mais au fait, mon cher compatriote, que diriez-vous de vous associer avec moi, par exemple pour expertiser et évaluer les objets ? »

Finalement, nous passâmes un accord qui me faisait participer pour quatre ans à ses affaires. Avant d'acheter ferme un objet ancien, il devait me l'apporter pour que j'en fasse l'expertise. Si cela ne modifiait pas trop l'itinéraire des voyages que mes activités d'écrivain me forçaient d'entreprendre, j'irais voir les objets sur place et lui ferais connaître mon opinion, d'une manière convenue à l'avance.

Les choses allèrent ainsi pendant un certain temps. Il passait l'année entière à parcourir l'Europe, découvrant et achetant toutes sortes de pièces rares qu'il apportait ici, en

Amérique, où il les revendait à des antiquaires, principalement à New York. Quant à moi, je n'agissais toujours qu'en qualité d'expert.

Cependant, l'année dernière, à un moment où la crise de ma situation matérielle atteignait son point culminant, comme cette affaire continuait à bien marcher, que de nombreux débouchés avaient été trouvés et que l'Europe regorgeait de marchandises de cette sorte, j'eus l'idée de me servir de ce commerce pour rétablir mes finances.

Je décidai donc d'élargir au maximum l'échelle des opérations menées par mon associé.

Dès lors, au lieu de m'accorder quelque repos avant et après mes fatigants voyages, comme j'en avais pris l'habitude ces dernières années, il me fallut consacrer toutes mes heures disponibles à emprunter de l'argent auprès de différentes personnes qui me faisaient confiance et avec lesquelles j'étais en rapport pour une raison ou pour une autre. Après avoir réussi à emprunter une somme de plusieurs millions de francs, je l'investis tout entière dans l'affaire.

Encouragé par le développement de notre entreprise et par la perspective de profits substantiels, mon associé avait travaillé sans ménager sa peine à se procurer des marchandises, et comme convenu il était arrivé en Amérique avec toute sa collection, six semaines avant moi.

Malheureusement, la crise générale avait éclaté entre-temps, et comme elle touchait particulièrement ce domaine, nous ne pouvions plus compter sur aucun profit, ni même espérer retrouver notre capital. C'est précisément ce qu'il était venu me dire.

Quels termes devrais-je bien employer pour décrire cette

situation inattendue, alors que j'ai déjà défini la crise de l'année dernière comme ayant atteint son « point culminant » ?

Je ne saurais trouver de meilleure expression qu'une sentence de Mullah Nassr Eddin qui me revient à l'instant en mémoire : *Qu'une fille chauve soit née de la doyenne du village et de ce coquin de mullah, il n'y a pas de quoi crier au miracle. Mais qu'une tête d'éléphant et une queue de singe poussent sur le corps d'une punaise, voilà qui serait surprenant.*

Car pour comprendre pourquoi ma situation matérielle passait alors par une telle crise, point n'est besoin de sortir d'une grande école.

L'année dernière, lorsque je pris la décision de développer sur une grande échelle mon commerce d'antiquités en Amérique, je calculais que les bénéfices devaient me permettre non seulement de liquider toutes mes dettes accumulées, mais encore de publier, sans plus dépendre de personne, la première série de mes ouvrages, que je comptais avoir terminée à ce moment-là, et de donner tout mon temps à la seconde série. Par malheur, cette crise américaine imprévue m'enfonce aujourd'hui, comme aurait dit Mullah Nassr Eddin, dans une galoche si profonde que c'est à peine s'il m'y parvient de temps à autre un petit filet de lumière.

Pendant six ans, pour être capable de préparer le matériel destiné aux trois séries de livres que j'avais l'intention d'écrire, j'ai dû, en tous temps et en tous lieux, en toutes conditions et circonstances, *me rappeler moi-même*, et me rappeler la tâche que je m'étais fixée – tâche par l'accomplissement de laquelle je voulais et je veux encore justifier le but et le sens de ma vie. J'ai dû me maintenir sans

faiblir, à travers les sentiments les plus variés, à un niveau d'activité intérieure d'une intensité extrême, afin de ne *m'identifier* à rien. J'ai dû m'opposer, par une attitude impitoyable envers moi-même, à tout changement dans le déroulement automatique des associations mentales et émotionnelles correspondant aux thèmes de pensées que je m'étais fixés pour cette période. J'ai dû enfin m'efforcer de ne rien omettre ni délaisser qui pût se rapporter, correspondre logiquement, ou contredire à aucune des innombrables séries d'idées distinctes dont l'ensemble constitue la substance de mes ouvrages.

Dans mon souci d'exposer ma pensée sous une forme accessible aux autres, ma concentration psychique atteignait à certains moments un tel degré qu'il m'arrivait, pendant un temps exceptionnellement long, d'oublier jusqu'à mes besoins les plus essentiels.

Mais ce qu'il y avait de plus objectivement injuste et de plus douloureux pour moi, c'était que, pendant ces périodes de concentration intérieure de toutes mes forces en vue de transmettre aux hommes une vraie connaissance, je devais souvent m'arracher à cet état, et, au prix de mes dernières réserves d'énergie, accumulées à grand-peine pendant de courts intervalles entre les moments de travail intense, élaborer des plans compliqués pour ajourner un paiement ou régler certaines dettes.

Au cours de ces six années, je me fatiguai jusqu'à épuisement, et cela non pas à force d'écrire, de récrire, et d'apporter de nouveaux changements aux piles de manuscrits déposés dans la cave spécialement aménagée pour mes archives, mais à force de tourner et retourner dans ma tête

toutes sortes de combinaisons destinées à reculer les échéances de dettes sans cesse grandissantes.

Jusqu'à présent, chaque fois que pour accomplir ma tâche j'avais besoin de cette aide si bien concrétisée par le mot « argent », et que je ne la trouvais pas, il m'était encore possible de m'y résigner, car je comprenais que la portée réelle de mes différentes activités ne pouvait être reconnue de tous. Mais après ce que j'ai réalisé pendant ces six dernières années, maintenant que mon but devient évident pour tous, je n'ai pas l'intention de me résigner à cela plus longtemps, et j'estime au contraire, en toute tranquillité de conscience, que j'ai le droit d'exiger de chacun de ceux qui m'approchent, sans distinction de race, de croyance, ni de situation matérielle ou sociale, qu'il veille, comme sur la prunelle de ses yeux, à ce que ma force et mon temps puissent être réservés à des activités qui correspondent au vrai sens de mon individualité.

Pour en revenir à la décision catégorique que j'ai prise, après que mon associé secret eut quitté le *Child's*, voici en quoi elle consiste : pendant que je suis ici, parmi des gens qui n'ont pas souffert des conséquences catastrophiques de la dernière grande guerre, et qui vont aujourd'hui m'entraîner avec eux, sans le vouloir bien entendu, dans des pertes considérables, je veux pourtant une fois encore, par moi-même, seul, sans que d'autres en prennent l'initiative (et naturellement sans recourir à aucun moyen qui puisse un jour susciter en moi des remords de conscience), me servir de certaines facultés, dont les données ont été constituées en moi par l'éducation correcte que j'ai reçue dans mon enfance, pour acquérir une somme d'argent qui me permettra à la fois de liquider toutes

mes dettes et de retourner chez moi, sur le continent d'Europe, vivre à l'abri du besoin pendant deux ou trois mois.

En démontrant une fois de plus par la pratique la vérité des idées exposées dans le récit que je viens de réviser, j'aurai mérité d'éprouver à nouveau la satisfaction la plus haute qui soit accordée à l'homme par Notre Père Commun – jadis définie par le prêtre égyptien qui fut le premier maître de saint Moïse comme *satisfaction de soi engendrée par l'ingénieux accomplissement de son propre but dans la certitude d'une conscience pure*.

C'est aujourd'hui le 10 janvier. Dans trois jours, selon le calendrier vieux style, le Nouvel An sera célébré à minuit, heure mémorable pour moi, comme étant celle de ma venue au monde.

Or, selon une coutume établie depuis mon enfance, j'ai toujours commencé, à partir de cette heure, à conformer ma vie à un nouveau programme, invariablement basé sur un principe bien défini, celui de me rappeler moi-même le plus possible en toutes choses, afin de diriger volontairement mes manifestations, ainsi que mes réactions aux manifestations des autres, d'une manière qui me permette d'atteindre les buts choisis par moi pour l'année à venir.

Cette année-ci, je me fixerai la tâche de concentrer toutes les facultés présentes en mon individualité, afin d'être capable, d'ici mon départ, prévu pour le milieu de mars, de constituer honnêtement, par mes propres moyens, la somme dont j'ai besoin pour liquider toutes mes dettes. À mon retour en France, je me remettrai à écrire, mais à la seule condition d'être à l'avenir délivré de toute préoccupation matérielle et de pouvoir établir mon mode de vie sur une certaine échelle.

Si toutefois, pour une raison quelconque, je ne parviens pas à accomplir la tâche que j'ai prise sur moi, je me verrai forcé de reconnaître le caractère illusoire de toutes les idées exposées dans ce récit, ainsi que les extravagances de mon imagination, et, fidèle à mes principes, d'aller me réfugier *la queue entre les pattes*, comme aurait dit Mullah Nassr Eddin, *dans la plus profonde des vieilles galoches qui ait jamais été portée par des pieds en sueur*.

Et s'il en est ainsi, je prendrai la décision catégorique de ne faire paraître que les textes dont je viens d'achever la révision, c'est-à-dire la première série de mes ouvrages et deux chapitres de la seconde ; de cesser à tout jamais d'écrire et, une fois rentré chez moi, d'allumer sous mes fenêtres un énorme feu de joie au milieu de la pelouse pour y jeter pêle-mêle tout le reste de mes écrits.

Après quoi, je commencerai une vie nouvelle en me servant des facultés que je possède pour la seule satisfaction de mon égoïsme personnel.

Un plan s'ébauche déjà dans ma folle cervelle pour mes futures activités.

Je me vois organiser un nouvel *Institut* avec de nombreuses succursales, non plus cette fois pour le *Développement harmonique de l'Homme*, mais pour l'apprentissage de moyens inédits d'auto-satisfaction…

Et vous pouvez me croire, une affaire comme celle-là marchera toujours comme sur des roulettes.

FIN

{1} Dans les Fragments d'un Enseignement inconnu, de P. D Ouspensky, publiés chez Stock, à Paris, en 1950.

{2} Imastun, en vieil arménien, signifiait « sage ». C'était aussi le titre que l'on donnait aux personnages remarquables de l'histoire, tel le roi Salomon dont le nom est encore aujourd'hui précédé de ce titre.

{3} Mollavaly est une petite localité au sud de Kars, où l'on fait un vin particulier.

{4} Poiadji signifie teinturier. Ceux qui exercent ce métier sont aisément reconnaissables à la teinture bleue dont leurs bras sont imprégnés de la main jusqu'au coude, et qui ne s'efface jamais.

{5} Le djouppé est un costume porté par les Arméniennes d'Erzeroum.

{6} Ernos désigne une sorte de corporation.

{7} Le tarekh est un poisson très salé fort apprécié dans ces parages, et qui ne se pêche que dans le lac de Van.

{8} Sorte de tarentule.

{9} Djek était le chien du prince, un fox-terrier, qui l'accompagnait partout.

{10} Le tcboungari est une sorte de mais qui croît dans ces régions.

{11} Le pokhand est une farine préparée arec de l'orge grillée dont on fait un pain délicieux.

{12} Arbre qui pousse dans les sables.

{13} Le kobzir est une sorte de radeau de bois fixé sur des bourdiouks, c'est-à-dire des outres gonflées d'air.

{14} Villages.

# Table des matières